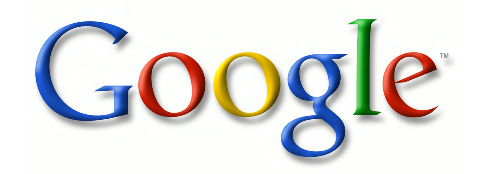


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

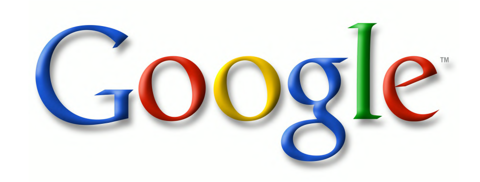
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

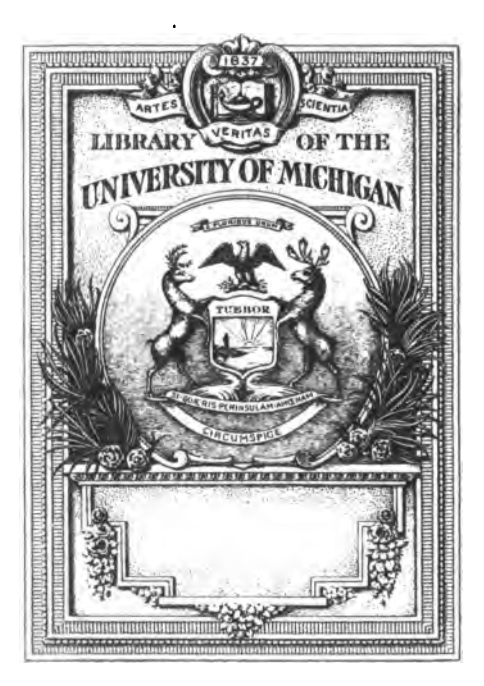
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



THE GIFT OF
Prof. Hugo P. Thieme

848
P82hm
1872

HUGO P. THIEME
ANN ARBOR, MICH.

BIBLIOTHÈQUE CONTEMPORAINE

A. DE PONTMARTIN

NOUVEAUX SAMEDIS

DIXIÈME SÉRIE

MADEMOISELLE DE SCUDÉRY.
LOUIS XVI ET SON JOURNAL — L'ACADÉMIE FRANÇAISE.
S. A. LE DUC D'AUMALE
M. LITTRÉ. — M. SAINT-MARC GIRARDIN
M. PIERRE LEBRUN.
M. VITET. — M. JOSEPH AUTRAN. — M. DE LAPRADE
ETC., ETC., ETC.

SAINTE-BEUVE ET LA PRINCESSE
M. ERNEST RENAN
UNE RÉVOLUTION A CARPENTRAS.—M. MÉRIMÉE ET L'INCONNUE
VICTOR HUGO ET QUATRE-VINGT-TREIZE
LA POLITIQUE EN SABOTS — M. THIERS ET M. PRUDHOMME
LA SUCCESSION BARODET
ETC., ETC., ETC.

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES ÉDITEURS
RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT
1874

NOUVEAUX

SAMEDIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

OUVRAGES

DE

A. DE PONTMARTIN

Format grand in-18

CAUSERIES LITTÉRAIRES, nouvelle édition	1	vol.
NOUVELLES CAUSERIES LITTÉRAIRES, 2e édition, revue et augmentée d'une préface	1	—
DERNIÈRES CAUSERIES LITTÉRAIRES, 2e édition	1	—
CAUSERIES DU SAMEDI, 2e série des CAUSERIES LITTÉRAIRES, nouvelle édition	1	—
NOUVELLES CAUSERIES DU SAMEDI, 2e édition	1	—
DERNIÈRES CAUSERIES DU SAMEDI, 2e édition	1	—
LES SEMAINES LITTÉRAIRES, nouvelle édition	1	—
NOUVELLES SEMAINES LITTÉRAIRES, 2e édition	1	—
DERNIÈRES SEMAINES LITTÉRAIRES, 2e édition	1	—
NOUVEAUX SAMEDIS	10	—
LE FOND DE LA COUPE	1	—
LES JEUDIS DE MADAME CHARBONNEAU, nouvelle édition	1	—
ENTRE CHIEN ET LOUP, 2e édition	1	—
CONTES D'UN PLANTEUR DE CHOUX, nouvelle édition	1	—
MÉMOIRES D'UN NOTAIRE, nouvelle édition	1	—
CONTES ET NOUVELLES, nouvelle édition	1	—
LA FIN DU PROCÈS, nouvelle édition	1	—
OR ET CLINQUANT, nouvelle édition	1	—
POURQUOI JE RESTE A LA CAMPAGNE, nouvelle édition	1	—
LES CORBEAUX DU GÉVAUDAN, 2e édition	1	—
LE FILLEUL DE BEAUMARCHAIS, 2e édition	1	—
LA MANDARINE	1	—
LE RADEAU DE LA MÉDUSE, 2e édition	1	—

CHATILLON-SUR-SEINE. — IMPRIMERIE E. CORNILLAC

NOUVEAUX

SAMEDIS

PAR

A. DE PONTMARTIN

DIXIÈME SÉRIE



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMON

1874
Droits de reproduction et de traduction réservés

Prof. Hugo P. Thieme
12-29-1925

NOUVEAUX SAMEDIS

I

ARTHUR DE BOISSIEU [1]

3 avril 1873.

Il nous serait impossible, d'ici à longtemps, de parler d'Arthur de Boissieu et de sa mort avec le sang-froid nécessaire pour bien apprécier cet esprit si délicat et pourtant si complexe, où se combinaient les qualités les

1. Qui m'eût dit que le dernier volume de ces *Causeries littéraires* s'ouvrirait par une notice nécrologique sur Arthur de Boissieu, de vingt-deux ans plus jeune que moi ? Qui m'eût dit que la mort de mon brillant collaborateur contribuerait à me séparer de la *Gazette de France ?* Je dois faire ici ma confession tout entière ; je me suis cru jaloux d'Arthur de

plus contraires, où la malice la plus raffinée alternait avec l'émotion la plus pénétrante. Certes, nous nous sommes, depuis trois ans, acclimatés aux catastrophes et aux coups de foudre ; c'est à peine si, au milieu des calamités publiques, les douleurs individuelles ont eu droit à quelques minutes d'audience. La mort, nous apparaissant partout et sous toutes les formes, tantôt sur les champs de bataille et dans un linceul de neige, tantôt sur le pâle visage de nos amis les plus chers, ne nous a laissé qu'une surprise : celle de vivre encore. — Et cependant j'en appelle à tous ceux qui se sont associés au deuil de la *Gazette de France*. Lorsque, dans l'espace de vingt-quatre heures, l'on a appris qu'Arthur de Boissieu était souffrant, qu'il était malade, qu'il était mort, il s'est aussitôt produit quelque chose de pareil au tressaillement d'une vieille blessure qui se rouvre ou d'une blessure nouvelle qui trouve à se placer entre deux cicatrices. La bonne compagnie, la littérature, le dilettantisme, se sont également émus ; ils ont compris qu'ils venaient de perdre un

Boissieu. A certains moments, je trouvais un peu dur d'être le Lafon ultra-quinquagénaire de ce Talma de trente ans. J'aurais dit volontiers l'AUTRE, comme l'Orosmane du Théâtre-Français. Lui mort, je me suis senti dépaysé dans un journal où la littérature, la musique, le théâtre, le mouvement et le charme de la vie parisienne sont si rudement sacrifiés à la politique. Évidemment, je m'étais calomnié. Ce que j'avais pris pour de la jalousie, n'était que de l'émulation.

(16 février 1874.)

de ces hommes rares qui protestent contre toutes les décadences et personnifient, dans des conditions exquises, l'alliance des belles pensées et du beau langage, de la politesse des manières et de l'élégance du style, de l'élévation morale et de la culture littéraire, du caractère et du talent, de la conscience et du goût. En pareil cas, le mouvement est unanime, et pour ainsi dire électrique. Ceux mêmes qui n'ont pas le courage de se vouer aux causes vaincues ou à qui il semble plus spirituel de douter que de croire, retrouvent au fond de leur âme un regret et un hommage pour celui qui, resté fidèle aux vieilles croyances, les défendit avec plus d'esprit qu'un sceptique. Paris, le Paris blasé, frivole, curieux, indifférent, goguenard, mais connaisseur encore en fait de sentiments et d'idées, se presse autour de ce cercueil où il salue un des siens ; il redevient pour une matinée tout ce qu'a été le défunt, afin d'être plus digne de le louer et de le pleurer. Visible effet de cette contagion du bien, qui a, elle aussi, ses moments, comme la contagion du mal ! Boissieu, de son vivant, n'avait pas ménagé à ses adversaires les vérités aiguisées en épigrammes. Il meurt, et, le jour de ses obsèques, au milieu de ce concert d'éloges et de cet immense concours qui nous est allé au cœur, on aurait eu peine à distinguer ses antagonistes de ses collaborateurs et de ses amis !

Reprenons-le pourtant — et à bon droit — comme nôtre, cet écrivain de race, ce causeur étincelant, ce poétique rêveur, si bien identifié avec la *Gazette de France*,

qu'il est difficile de les séparer, et que, à distance, il semble n'avoir pensé, écrit, rêvé, souri, raillé que pour elle. L'assimilation est si complète, l'illusion nous est si précieuse, que nous sommes tenté de négliger ou d'omettre tout ce qui nous éloignerait de ce souvenir. Au surplus, voici que l'on conteste à Boissieu la paternité des jolies *Lettres de Colombine*, que l'on regardait généralement comme son début, et dont les meilleures — c'est-à-dire les premières — offrent bien des traits de ressemblance avec les *Lettres d'un Passant*. Il n'y a pas jusqu'à cette signature et cette physionomie féminines qui ne s'accordent avec un des caractères particuliers de ce talent dont les élégances, les souplesses et les grâces ne messiéraient pas à une femme. Ceci, croyez-le bien, est un mérite de plus. Si la femme, telle que nous la montrent le roman et le théâtre modernes, est pour beaucoup dans nos folies ou nos sottises, ce n'est pas à celle-là que je songe en parlant d'Arthur de Boissieu. J'entends celle qui garde sa place et son rôle dans la société d'élite, celle qui nous protége encore contre l'affreux mélange de corruption et de barbarie où s'embourbent les démocraties, celle qui sait donner au dévouement, à la foi, à la persévérance, à l'abnégation, à la vertu, l'attrait d'un plaisir et presque la saveur d'un fruit défendu. Elle aussi a le secret de ces malices légères, de ces ironies veloutées, de ces fines égratignures, qui ne pénètrent pas au delà de l'épiderme ; gouttelettes de sang que l'on essuie avec

un mouchoir de batiste ; sensation singulière, une souffrance qui est presque une volupté. Le patient a presque envie de remercier au lieu de se plaindre. La main est si blanche! l'ongle si rose ! le gant si bien ajusté ! Voilà comment, dans ces luttes du journalisme, dans ces querelles du bel esprit où il est si facile de dépasser la mesure et de soulever d'implacables rancunes, on a bien raison, quand on le peut, d'emprunter au sexe faible quelques-unes de ses qualités les plus aimables et de ses armes les plus brillantes ; — et voilà ce qui vous explique pourquoi Boissieu a pu, pendant dix ans, être malin, moqueur, satirique, incisif, piquant et mordant, sans qu'un seul de ses *blessés* soit devenu son ennemi !

Donc, si vous le voulez bien, et si cette invraisemblance vous plaît autant qu'à nous-mêmes, admettons que notre ami n'ait été pour rien dans les *Lettres de Colombine*, pourvu qu'il nous soit permis d'ajouter que la moindre de ses pages authentiques est préférable à la meilleure de ces Lettres apocryphes, et que, à son défaut ou en son absence, Colombine s'est très-prudemment hâtée de se taire. Notre cher Boissieu nous arrive plus intact et plus complet, à l'heure de son début véritable, au moment où paraissent, sans crier gare, les *Lettres d'un passant*. Ce que fut le succès, ai-je besoin de vous le dire ? Ce succès eut tant d'imprévu et d'éclat, il ressembla si bien à la proverbiale traînée de poudre, il répondit si exactement aux griefs de Paris et de la France,

à nos secrètes velléités d'opposition et de revanche, qu'on aurait dit qu'il avait circulé dans l'air avant de se poser sur notre feuilleton. Songez que nous en étions aux *belles* années de l'Empire, qu'aucune bourrasque n'avait encore écaillé les enluminures du roseau peint en fer ! Les abus sautaient aux yeux; un vague malaise démentait tout bas nos prospérités tapageuses; le luxe rongeait la fortune publique et privée, comme le fard ronge les couleurs du visage; le scandale courait de proche en proche, le vice s'infiltrait dans toutes les veines; nous commencions à compter sur nos doigts les revers de la médaille impériale. Seulement, nous n'osions rien dire de ce que nous avions sur le cœur; nous aurions craint, si nous avions été spirituels, d'être traités de factieux.

A cette situation bizarre d'un pays qui ne parle pas, mais qui n'en pense pas moins, que fallait-il ? Tout juste ce que nous apportait *le Passant.* Ce passant, c'était tout le monde, ou plutôt c'était un de nous, ayant assez de courage et d'esprit pour exprimer mieux que nous la pensée commune. Ce titre, *le Passant*, était à lui seul une trouvaille. Rien qui annonce l'attitude d'un frondeur, les remontrances d'un critique, la solennité d'un juge. Point de fonctions officielles, point de mandat impératif, pas un parti-pris de dénigrement et de pessimisme. Un homme passe, il regarde et il écoute; il a l'œil vif et l'oreille fine. Ce qu'il voit et ce qu'il entend, il en fait le texte d'une causerie rapide, au pied levé, où nous devons

le comprendre à demi-mot, où la verve railleuse se déguise pour ne pas être arrêtée en route, où s'établit un échange permanent entre le causeur et l'auditoire. Il fallait ne pas frapper fort pour garder le plus longtemps possible la liberté de frapper juste, et le précepte de Voltaire : « Glissez, mortels, n'appuyez pas ! » devenait la condition la plus essentielle de succès et de salut. Indiquer plutôt que faire voir, laisser deviner plutôt que dire, nous confier le soin d'achever l'épigramme commencée, nous mettre de moitié dans ces malices courtoises où s'affirmait la réaction des salons contre les palais, faire, comme on dit, petit jeu qui dure, et gagner à ce petit jeu beaucoup plus que les plus gros joueurs, quelle difficulté, mais aussi quel triomphe ! Ce triomphe difficile et charmant, Boissieu l'obtint toutes les semaines pendant des années... O puissance de l'esprit ! D'un côté, César et sa fortune, tout un attirail de lois répressives, tout un monde de courtisans et de belles dames, toutes les grandeurs de la terre, le magistrat, le ministre, l'homme de guerre, le sénateur, le député, ayant tous pouvoirs pour faire taire l'importun qui vient troubler leur quiétude; de l'autre, un simple passant, qui n'est rien et ne veut rien être, sans mission, sans entourage, sans cortége, sans autre arme qu'une plume bien taillée dans une main leste et sûre ; et ce passant, qui est le plus faible, finit par avoir la raison du plus fort; il a pour lui non-seulement les rieurs, mais les patriotes et les sages; et

aujourd'hui, quand nous regardons en arrière, que voyons-nous? La satire devenue la plus irrécusable des vérités en face d'un monceau de ruines; la page ironique, légère et moqueuse, surnageant sur le gouffre où s'est englouti le colosse aux pieds d'argile !

Voilà l'effet général de ces *Lettres*, les bienvenues et les bien nommées! Que dirai-je de cette brillante série, considérée comme œuvre d'art? Hélas ! ce ne serait pas trop de Boissieu lui-même pour étudier à la loupe les finesses de ce style, pour compter les points de cette dentelle, pour dresser la nomenclature de ces fleurs rares, si naturellement précieuses ou si merveilleusement imitées, pour noter les susurrements de ces ailes d'abeilles. A proprement parler, Arthur de Boissieu créait un genre ; car on ne saurait comparer les *Lettres d'un Passant*, vivantes, satiriques, politiques, sérieuses sous leurs airs d'enjouement et de badinage, à ces *Courriers de Paris*, à ces *Chroniques* ou *Gazettes parisiennes* qui s'en tenaient presque toujours aux surfaces de la vie mondaine. Le *Passant* procède de Junius plutôt que de Mme de Girardin ; que dis-je ? il ne ressemble qu'à lui-même ; il se crée, dès le premier jour, sa propre originalité ; il est, au plus haut degré, le publiciste, l'humoriste, le frondeur, l'observateur, le moraliste de son moment ; ni trop, ni trop peu ; s'il en disait moins, nous l'accuserions de fadeur ou de mollesse; s'il en disait plus, il nous priverait du plaisir de le commenter et de le comprendre.

Sa prose, souple comme un tissu d'Orient, s'ajuste admirablement aux épisodes qu'il raconte, aux personnages qu'il décrit. Essaierai-je d'analyser cette prose ? J'y perdrais le peu de français que je sais et tout le latin que j'ignore.

Chaque ligne est un trait, chaque phrase est une étincelle. Vous avez souvent entendu dire que, chez tel écrivain, le mot étouffe l'idée; que, chez tel autre, l'idée fait négliger le mot. Chez Arthur de Boissieu, le mot et l'idée s'attirent mutuellement et s'unissent de si près que vous vous demandez s'il a eu l'idée pour placer le mot, ou si c'est le mot qui lui a suggéré l'idée. Son style fait parfois l'effet d'un miroir magique où les images se transforment en se reflétant, où la réalité vulgaire se change en joyau de prix. D'un nom propre, d'un souvenir classique, d'une phrase banale, d'une locution passée en proverbe, d'une assonance, d'une rencontre, l'artiste fait un bijou ou une friandise. Sous sa main de fée les nèfles se métamorphosent en diamants; mais jamais les diamants ne redeviennent des nèfles. Relisez ces *Lettres d'un Passant* auxquelles sa mort va donner une seconde jeunesse; vous trouverez à chaque instant de ces bonnes fortunes; un mot ordinaire servant de point de ralliement à une pensée ingénieuse, ou une pensée courante donnant le signal à un mot délicieux.

Ce n'était là, bien entendu, qu'une des faces de ce talent, ce que l'on pourrait appeler son miroitement ou son

mirage. Il possédait des qualités plus fortes, des cordes plus graves et plus tendres. Lorsque, après avoir effleuré, chatouillé, entamé, amputé, exécuté ou disséqué une de ses victimes, Arthur de Boissieu était amené à parler des objets de son culte, il rencontrait des accents pleins d'émotion et d'éloquence. Avant même qu'il nous fût enlevé par cette mort si soudaine et si cruelle, nous avions pu remarquer en lui une mélancolie presque maladive, comparable à un pressentiment ou à un présage; une veine poétique dont nos lecteurs ont eu bien des témoignages piquants ou de douces confidences; et enfin cette sensibilité nerveuse qui, chez les natures délicates, s'accorde avec les plus vives facultés de raillerie et d'épigramme. Qui de nous pourrait oublier à quel point Boissieu excellait dans le portrait? Ses portraits, si finement touchés, si lestement enlevés, suffiraient à faire vivre son œuvre ; c'était le contraire de portraits flattés, sans tomber dans la caricature. Il s'y révélait le disciple et l'égal des maîtres; il y montra maintes fois le don de seconde vue. En 1867, il devinait déjà, ou à peu près, le Sardou d'*Andréa*, le Dumas de la *Femme de Claude ;* il a su peindre deux ou trois Thiers également ressemblants, avant, pendant et après, suivant que l'original penchait à droite ou tombait à gauche, suivant qu'il blâmait ou pratiquait le gouvernement personnel, et qu'héritier de ceux qui avaient commis tant de fautes, il n'avait plus de faute à commettre. Et Morny ! et Persigny ! et Rouher ! et, dans un autre ca-

dre, Renan, Veuillot, About, Victor Hugo ! Remontez, avec lui, vers les années lointaines ; vous aurez la galerie ou l'*album* du second Empire avec des notes marginales qui sont presque des prophéties : le prince révolutionnaire qui n'a pas même été bon à obtenir de la Révolution le quart d'heure de grâce; le ministre beau parleur, avocat d'office d'une politique plus facile à imposer qu'à défendré ; le général d'antichambre, brodé sur toutes les coutures, mal préparé aux périls et aux misères des batailles prochaines; le prédicateur des Tuileries, avec son luxe de photographies et d'attitudes que réprouve l'humilité chrétienne et ses flatteries courtisanesques qui n'étaient pas paroles d'Évangile; le politique à la Balzac, préludant à la déroute des affaires publiques par le désarroi de ses affaires privées, demandant à don Juan de lui enseigner l'art de Machiavel et appliquant aux consciences ou aux préfectures les procédés qui lui réussirent auprès de M. Dimanche ou de Zerline. Tous ces personnagés, et bien d'autres qui nous jetaient de la poudre aux yeux, que nous étions parfois tentés de prendre pour des héros de roman, pour les créations d'un beau rêve ou pour les produits d'une civilisation raffinée, tous ces pygmées à qui le succès prêtait ses échasses, Boissieu, trop fier pour s'y tromper, et trop ferme pour en être ébloui, les a peints tels qu'ils étaient, tels qu'ils devaient être une fois que le malheur des temps les aurait dépouillés de leurs broderies et de leurs paillettes, de leur costume

d'emprunt et de leur mensongère auréole. Ils vivent dans son ouvrage, et contribueront à le faire vivre à leurs dépens. N'y aurait-il, dans les *Lettres d'un Passant,* que les portraits, ou, pour parler plus exactement, la société française, roulant de *chute en chute* (l'expression est de Boissieu), tombant de Thiers en Gambetta, de Gambetta en Ferrouillat, de Ferrouillat en Barodet, de Barodet en Ordinaire, deviendrait-elle absolument incapable de goûter les finesses de l'esprit français, on consulterait encore ces étincelants *Mémoires* de 1863 à 1870, afin de savoir comment un dilettante incomparable, un observateur clairvoyant, un publiciste courageux, un causeur ravissant, un artiste habile, jugeait d'avance et saisissait sur le vif les précurseurs de nos désastres, les auteurs de nos misères, ceux qui ont préparé la débâcle par la décadence et la dissolution sociale par le désordre moral.

Et maintenant, refuserez-vous une larme à cet écrivain que nous pleurons, dont la famille nous permet de partager avec elle l'honneur de l'avoir compté parmi les nôtres et la douleur de l'avoir perdu; mort à quarante ans, en pleine séve, huit jours après la publication de son dernier article, lorsque son talent n'avait encore donné que ses fleurs, lorsque des sujets plus graves, plus imminents et plus sombres l'amenaient ou allaient l'amener à renouveler sa manière, à élargir ses horizons, à manier la corde d'airain, à remplacer de plus en plus, dans sa pensée et dans son langage, la grâce par la force,

l'élégance par l'ampleur, le sifflet par le clairon, la parure par l'armure, l'épingle d'or par la lame d'acier ? Pris au dépourvu comme nous tous par l'incroyable rapidité des catastrophes et le brusque changement de scène, Boissieu cherchait sa voie au milieu des décombres, et son délicieux *Nouveau Pâris* prouve qu'il était bien près de la trouver. Tel qu'il est, dans ce qu'il a fait, dans ce qu'il aurait pu faire, dans les années qui lui manquent et dans celles qu'il a si bien remplies, interrompu par la mort, resserré dans son œuvre entre la seconde phase de l'Empire et les terrains vagues de la République, nous ne voudrions rien changer à sa physionomie charmante, à sa spirituelle et mélancolique mémoire. Il fut l'homme de son style, l'homme de ces convictions généreuses qu'il traduisait tour à tour en ironies mordantes et en éloquents témoignages. Son image restera parmi nous, qui espérions partir longtemps avant lui. Nous la garderons comme un souvenir, un exemple et un modèle; il n'écrira plus à nos côtés, mais il pourra nous inspirer encore. Si les douloureux ou odieux spectacles que nous avons à subir nous donnaient envie de douter du vrai, de nier le bien, d'abandonner notre tâche, le nom d'Arthur de Boissieu nous rappellerait que l'esprit n'est pas toujours du parti de l'erreur, que le talent sait réussir et prévaloir contre le fait accompli, et que la vérité peut avoir autant de charme que le mensonge.

II

MONSIEUR LE DUC D'AUMALE

A L'ACADÉMIE FRANÇAISE

---

7 avril 1873.

Savez-vous rien de plus irritant et de plus aimable, de plus intelligent et de plus frivole, de plus incorrigible et de plus charmant, de plus spirituel et de plus aveugle, de plus routinier et de plus inconséquent, que cette société d'élite, généralement connue sous le pseudonyme de *Tout Paris?* On lui dit : « Prenez garde! Le moment n'est peut-être pas bien choisi pour se divertir. Avant de vous livrer à vos récréations d'autrefois, il serait sage de vous assurer de vos lendemains ; avant de prodiguer le brevet de grand citoyen, — hélas! sans garantie du gouvernement! — vous ne feriez pas mal de vous informer de ce qui se passe ici et ailleurs, au nord et au midi, à droite et surtout à gauche, chez les héritiers présomptifs de ce

Provisoire à qui vous décernez des couronnes civiques. M. Prudhomme, le sosie de M. Thiers, n'aurait pas de peine à vous démontrer que l'horizon se rembrunit; que le char de l'État s'embourbe, que les points noirs se multiplient, que les dangers se rapprochent, que le sol tremble sous nos pas, et que, entre le péril d'hier et l'anxiété de ce matin, nous avons tout juste assez de temps et d'espace pour placer une réflexion salutaire, une solution décisive, une ordonnance de médecin ou un appareil de sauvetage. Voyons, soyez raisonnable; une fois n'est pas coutume. Songez un peu plus à vos affaires, un peu moins à ces plaisirs, raffinés et délicats, je l'avoue, mais qui ne conviennent qu'aux sociétés heureuses. A force de vouloir être Athènes, vous risqueriez d'être Byzance, si vous persistiez à vous amuser pendant que la Commune prépare une seconde édition, que le suffrage universel assaisonne d'avance tous les plats de son métier et que les conseils municipaux prennent parti pour l'émeute et le pillage contre la gendarmerie. Qui dit République, dit le contraire d'un amusement. Montrez-vous dignes de ce sobre et austère régime, qui retrempe, comme chacun sait, les consciences et les âmes, relève le niveau moral, apaise les esprits, apprête les revanches, répare les fautes des monarchies, mais qui, par les devoirs qu'il crée, les soucis qu'il cause et les sacrifices qu'il exige, se présente à nos yeux comme la perpétuelle victoire de l'utile sur l'agréable. »

Ainsi parlent les censeurs moroses; mais, comme toujours, ils prêchent dans le désert, et le *Tout Paris* leur répond : « A demain les affaires sérieuses! Demain nous chercherons ensemble s'il existe encore quelque moyen de nous sauver; demain nous serons sages; aujourd'hui, laissez-nous courir où nous appelle une fête du bel-esprit, telle qu'on n'en a jamais vu et qu'on n'en reverra jamais; une séance académique, dédiée par les princes de la littérature à la littérature des princes; l'épisode le plus curieux, le plus irrésistible et le plus rare; la réunion des circonstances les plus extraordinaires; tous les rameaux de la branche cadette enlacés autour du nouvel académicien; Henri IV en personne, sous les traits du noble duc de Nemours, venu pour revoir ses descendants et peut-être pour les gronder; *Monseigneur* heureux et fier de s'appeler *Monsieur* pendant deux heures; un maître dans l'art de bien écrire et de bien dire, chargé de recevoir son ancien élève et de lui adresser, d'égal à égal ou de collègue à collègue, cette réponse académique qui a souvent ressemblé à une férule; le vénérable Pingard, ne sachant plus à qui entendre ou plutôt à qui répondre et s'offrant une perruque neuve pour se distraire de ses embarras; le président de la République française descendu de ses hauteurs pour servir de parrain au fils du monarque dont il fut le ministre incommode, et s'unissant, dans cette œuvre charitable, à l'illustre homme d'État dont il fut l'antagoniste

enragé; la balsamique atmosphère du Palais-Mazarin pacifiant le souvenir de ces querelles qui contribuèrent pour beaucoup à la Révolution de février, et ne nous donnant plus d'autre envie que d'admirer ces deux vertes et laborieuses vieillesses; enfin, comme si ce n'était pas assez de tous ces excitants, l'ineffaçable image du comte de Montalembert, prête à revivre et à nous être rendue dans les deux discours!... vous le voyez, il n'y a pas de sagesse, pas de péril, pas de présage qui tienne; c'est le cas d'oublier tout ce qui n'est pas cette *attraction* souveraine, princière et libérale; demain nous reviendrons à la République, c'est-à-dire à nos ennuis; ce matin, nous allons à l'Académie, c'est-à-dire à nos plaisirs. »

On y est allé, et, s'il est vrai que le plaisir qui s'achète n'en a que plus de piquant et de charme, il faut avouer qu'aucun raffinement n'a manqué à cette journée mémorable. Jamais, de mémoire de centenaire, on n'avait rien vu de pareil. L'empressement était de la furie; la curiosité tenait du délire; ce n'est pas l'alouette matinale, c'est le rossignol nocturne qui avait réveillé toutes les Juliettes des environs de l'Institut, pressées d'arriver plus vite et d'être mieux placées que leurs rivales. Dès neuf heures, deux ou trois queues formidables s'allongeaient indéfiniment à l'ombre du docte édifice et rappelaient aux passants tout ce qui allait s'accomplir d'auguste dans le sanctuaire. On avait recruté plus de sergents de ville et de fantassins que s'il s'était agi de réprimer une émeute;

les femmes les plus élégantes bravaient tour à tour le zéphyr aigre-doux des bords de la Seine et les perfides caresses du soleil d'avril. Quant au déjeuner, nul n'y avait songé. Comment s'occuper de sa *guenille*, lorsque l'on se prépare à planer sur les cimes de l'intelligence, et pourquoi ne pas faire acte de *corps glorieux*, quand on va rendre hommage à toutes les gloires de l'esprit?

Heureuse, au milieu de nos chagrins, l'Académie française ! Ses éléments de succès se renouvellent ou se transforment à travers nos changements de fortune ou d'infortune. Aux époques dites d'arbitraire, de dictature, de despotisme, de servitude, — quels vilains mots et comme nous en sommes loin ! — elle sert de refuge à la liberté proscrite. Elle parle tandis que se taisent la presse et la tribune. Elle émaille ses élections et ses harangues de toutes sortes de taquineries charmantes à l'adresse du tyran. Elle invente ou perfectionne, comme dirait Victor Hugo, la mitrailleuse-allusion, le chassepot-ricochet, le remington à double détente et double entente ; elle refuse à César l'aumône du compliment. Les plus agressifs, les plus compromis, les plus séditieux, les plus hostiles, sont ses candidats de prédilection. Si elle n'ose s'élever tout à fait jusqu'à Rogeard et Labiénus, elle s'en console, tantôt avec Prévost-Paradol l'irréconciable, tantôt avec Jules Favre l'indomptable, tantôt avec Auguste Barbier, l'ennemi personnel du Corse aux cheveux plats et de toute espèce de cage, même la cage hyménéenne. Quant

à Émile Ollivier, elle le choisit, non *parce que,* mais *quoique* ministre, et comme représentant avec une certaine légèreté de cœur et un grand charme de parole le mariage *in extremis* de l'Empire ramolli et de la liberté endurcie. Fière attitude au milieu de la prostration universelle ! Courage stoïque qui fait honte à nos défaillances et à nos faiblesses ! Intrépides vieillards de qui les jeunes conscrits ont tout à apprendre ! Opposition d'autant plus admirable qu'il suffirait, pour la réduire, de quatre hommes et d'un caporal, et que le caporal et ses quatre hommes n'arrivent que pour obéir à M. Pingard et pour ajouter à la paisible majesté des séances !

Mais voici que la scène change ; le tyran tombe ; nous sautons à pieds joints de la servitude à l'anarchie par-dessus la liberté, trop accoutumée à ce genre d'exercices. Aussitôt l'Académie revient à sa spécialité primitive. Elle cesse de personnifier l'indépendance au sein de l'esclavage, la parole sous un régime taciturne, les immunités de l'esprit au milieu des triomphes de la force, pour redevenir, près de ces sables brûlants que soulève le *simoun* démagogique, l'oasis de la paix, de la causerie, de la politesse, des belles manières et du beau langage, le reliquaire des traditions aristocratiques et courtoises, l'asile des esprits délicats et lettrés qui veulent échapper au tapage du club, du trottoir, du cabaret et de la rue. Elle disait : *citoyen !* quand tout le monde disait : *Monseigneur !* Si elle ne dit pas : *Monseigneur !* à présent que

tout le monde dit : *citoyen!* c'est simplement que ses usages s'y opposent et qu'elle doit trop au passé pour lui refuser cet innocent tribut. Précieuse faculté de transformation, qui explique pourquoi l'Académie, souvent raillée, quelquefois fourvoyée, mais toujours vivace, toujours spirituelle, toujours à la mode, — j'allais dire toujours jeune, — résiste également aux intempéries les plus diverses ou les plus contraires ; tranquille et souriante dans l'orage ; altière et vibrante dans le calme plat. — « Je suis oiseau, voyez mes ailes ! » ajouterais-je volontiers, pourvu qu'il soit bien convenu que cet oiseau est un aigle, un cygne ou une fauvette, et non pas, comme dans la fable, une chauve-souris, *réclamée par le sabbat.*

Pourtant, puisque la critique a ses licences et qu'un peu d'opposition ne saurait déplaire à ces immortels vétérans de la Fronde académique, j'oserai mêler une chicane à mes respectueux hommages. N'y aurait-il pas moyen d'abréger ou même de supprimer ces heures d'attente, écrasantes pour l'auditoire et nuisibles aux héros de la fête ? Je ne puis, en conscience, comparer une séance de réception à la première représentation d'une pièce en vogue. Ici tout est théâtral, et ce mot suffirait pour fixer les différences. Or, dites-moi ce qui arriverait, si le public et la critique, avant de savourer une *première* de Dumas ou de Sardou, étaient obligés de faire queue trois heures sous le soleil, le vent ou la pluie, puis d'attendre deux heures dans la salle ? Au moment où se lèverait le

rideau, un nuage de mauvaise humeur assombrirait les fronts les plus bénévoles; les reins seraient endoloris, les jambes brisées, les genoux ankylosés, les nerfs crispés ; ce ne serait pas trop d'un chef-d'œuvre pour conjurer cet ensemble de symptômes fâcheux, de dispositions chagrines : — et, au théâtre comme ailleurs, les chefs-d'œuvre sont rares !

On a pu constater avant-hier l'inconvénient que je signale. Certes, M. Cuvillier-Fleury compte autant de succès que de discours à l'Académie. Il y règne en maître ; maître par l'autorité de son jugement, par l'élégance de son style, par la finesse de ses aperçus, par la perfection de son débit, par la vivacité de sa pantomime, par la sécurité de son attitude, par la confiance de son auditoire, — et le dirai-je? par le contentement qu'il éprouve à être là, à parler avec délices et à se sentir écouté comme il parle. Eh bien ! M. Cuvillier-Fleury, si je n'ai pas été trompé par mon instinct d'admirateur et d'ami, a dû être, au dernier moment, forcé de faire des coupures, afin de ne pas dépasser les limites réglementaires. N'est-ce pas un contre-sens? Voilà que vous écourtez le moment le plus intéressant de la séance après en avoir prolongé outre mesure le double ou triple préambule ! Vous faites payer à l'éloquence l'impôt prélevé par la fatigue. Vous obligez la bonne littérature, le talent, la sympathique parole d'un galant homme, à expier les névralgies, les courbatures et les migraines d'une brillante Assemblée dont la

lassitude se compose, non pas de trois heures de discours, mais de cinq heures de prélude!

Cet inconvénient pourrait être évité, si on mesurait exactement le chiffre des billets par le nombre des places, et si on numérotait les billets et les places de manière à rendre toute confusion impossible. Les académiciens et leur public, les orateurs et leurs auditeurs arriveraient à la même heure, et tout le monde s'en trouverait mieux.

— Mais enfin, me direz-vous, quelle est cette manière d'imiter ce que vous critiquez, et de ne parler, à votre tour, que des bagatelles de la porte? On ne vous demande pas d'intervenir dans la police de l'Académie, mais de nous donner votre avis sur les deux discours...

— Les discours! Vous les avez lus et relus depuis jeudi soir; vous savez, par tous les journaux, quel en a été le succès, quelles en sont les beautés ou les parties faibles. Pour moi, qui vous arrive des pays rouges et que poursuivent encore, au milieu de nos jouissances littéraires, mes visions, mes inquiétudes, mes indignations, mes dégoûts, mes *Erinnyes* politiques, il me serait impossible d'apprécier avec une impartialité suffisante et une complète liberté d'esprit ces belles pages oratoires où les fleurs de rhétorique ne m'apparaissaient qu'à travers un voile de deuil. En contemplant pour la première fois cette famille quasi-royale, si nombreuse encore, quoique décimée, si unie, si pure au point de vue des vertus domestiques, je calculais avec douleur tout le bien qu'elle pour-

rait nous faire si elle s'abritait sous la monarchie, si le vrai principe de sa grandeur l'arrachait aux perfides étreintes de la Révolution[1]. En écoutant vibrer comme le clairon des batailles, la voix de ce martial académicien qui eut le temps, avant ses années d'exil, de se faire sa part de gloire en Afrique à côté des Changarnier, des Bugeaud et des Lamoricière, je me le représentais, comme un Condé converti, — le plus grand de ces Condés dont il nous a raconté l'histoire, — debout, l'épée nue, sur les marches du trône, écrasant du pied la démagogie, montrant de la main la route des revanches nationales. Vous êtes-vous promenés à la campagne, vers la fin de mai, sous un ciel tour à tour clair et nuageux? Vous avez vu courir sur les épis des masses d'ombre alternant avec des gerbes de lumière. Ces alternatives peuvent me servir à vous dépeindre mes impressions pendant le discours du duc d'Aumale. Oui, la lumière, ou, en d'autres termes, l'émotion communicative, la sympathie profonde, chaque fois que sa main guerrière touchait à la corde patriotique, chaque fois que se réveillait sur ses lèvres le souvenir de ses douleurs paternelles; la lumière encore, ce bel exorde où il évoque, dans leur chevaleresqne armure, les ancêtres du plus militant de nos orateurs et de nos écri-

1. Depuis lors, mon vœu a été exaucé...... mais hélas ! je ne songeais qu'aux princes ; je ne me méfiais pas assez des ducs.

(19 novembre 1873.)

vains, cette péroraison entraînante où l'espérance jaillit en traits de feu du fond de nos humiliations et de nos désastres; ombre, c'est-à-dire souffrance intime, objection chagrine, sourde révolte d'esprit et de cœur, lorsque j'entendais ce prince, deux fois victime de la logique révolutionnaire sous forme de république et de dictature, faire des politesses à la Révolution; lorsque je voyais ce *libéral* refuser de comprendre que la révolution de juillet n'a pas été un progrès de la liberté aux dépens de l'absolutisme, mais un triomphe de la démocratie aux dépens de la liberté; lorsqu'il a paru s'incliner devant le fait accompli, en l'honneur de la destruction des petits États, destruction si fatale à la France; lorsqu'enfin il a semblé, lui catholique, ne pas donner raison à Montalembert réclamant la liberté d'enseignement et la liberté religieuse.

Je viens d'écrire ce beau nom de Montalembert. Il me servira à conclure, à indiquer la seule critique littéraire que puissent, selon moi, soulever ces deux éloquents discours. Au lieu de suivre le prédécesseur du duc d'Aumale sur des terrains brûlants, glissants, dangereux, hérissés de ronces, pleins de traquenards, où la théologie se tenait en garde, où la politique dressait sa guérite, n'eût-il pas mieux valu reconnaître chez le comte de Montalembert, en dehors de son merveilleux talent d'orateur, de son ardeur de publiciste, de sa vaillance de chrétien, de ses infatigables pèlerinages au service de la liberté qui n'est pas toujours vraie et de la vérité qui est

rarement libre, un des plus grands écrivains de notre époque? Ses deux panégyristes ont-ils fait la part assez large à ses *Moines d'Occident*, à ses incomparables qualités d'artiste, à son style merveilleux, palpitant sous la pensée, énergique et fier, atteignant l'idéal sans négliger le pittoresque, éclairé, chauffé, coloré par la flamme intérieure, tout ensemble original et pur, hardi et correct, digne de remonter à Bossuet et à Saint-Simon sans passer par Chateaubriand et par Voltaire, toujours prêt à nous élever avec lui vers quelque chose de plus grand que nous et que lui-même? Quel effet n'eût pas produit, dans la bouche de ce père frappé par la main divine, cette page sublime, extraite du chapitre intitulé *l'Armée du sacrifice*, où Montalembert, malgré la ferveur de sa foi, nous laisse deviner tout ce qu'il a souffert en voyant une de ses filles le quitter pour se donner à Dieu; page que l'on dirait écrite sous le regard des anges, avec la plume des saints, et qui se termine par ces lignes délicieuses :

« C'est la fleur du genre humain, fleur encore chargée de sa goutte de rosée, qui n'a encore réfléchi que le rayon du soleil levant et qu'aucune poussière terrestre n'a ternie; fleur exquise et charmante, qui, respirée même de loin, enivre de ses chastes senteurs, au moins pour un temps, les âmes les plus vulgaires... »

Je m'arrête et je me résume ; le sujet était si riche, si varié, si pathétique et si beau, il y avait, chez Montalembert, à côté de ses véhémences d'opposition, de sa littérature

et de son éloquence DE COMBAT, un sentiment si vif de toutes les délicatesses de l'art, un tel trésor de poésie et de tendresse, que l'on aurait pu, même à propos de ce lutteur, de ce disputeur, de ce *guerroyant*, récolter une foule de souvenirs et de détails qui nous auraient réconciliés, émus et charmés, au lieu d'altérer notre plaisir par d'importuns retours de méfiance ou de rancune. Les belles parties du discours du duc d'Aumale et de son brillant introducteur, au lieu de se heurter à des opinions, auraient pénétré plus profondément dans les âmes ; et, après avoir entendu le noble cri qui nous invite à l'espérance, nous aurions oublié, au moins pendant quelques heures, qu'il est difficile de beaucoup espérer quand on a tant à craindre.

III

MADEMOISELLE DE SCUDÉRY[1]

15 avril 1873.

On peut rayer Boileau de la liste des grands poëtes; on ne saurait lui refuser le titre de grand critique; critique surtout par élimination; condition essentielle à une époque où le vrai et le faux, le bon et le mauvais, le naturel et le factice se touchaient de si près, qu'il fallait un coup d'œil bien juste et une main bien sûre pour opérer le triage. Seulement, en pareil cas, l'opération ne produit tout son effet que si elle est impitoyable. On lui pardonne même de sortir du genre didactique et de se faire aider par la comédie et par la satire. Le justicier est dispensé d'admettre les circonstances atténuantes; dès lors, l'exagération est inévitable, et quand les vengeurs du goût ont atteint leur but, quand ils ont dé-

1. Par MM. Rathery et Boutron.

blayé le terrain pour y installer, pure de tout alliage, la littérature de leur siècle, il est permis aux générations suivantes de procéder à une œuvre charitable de réhabilitation approximative. On choisit parmi les victimes, dont quelques-unes restent intéressantes alors même qu'on est presque de l'avis de leur persécuteur. C'est comme une révision tardive, un tribunal d'appel au profit de ceux dont la disgrâce était nécessaire au moment où ils l'ont subie, mais qui, une fois la bataille finie et la victoire assurée, méritent un regain de sympathie et d'estime. Il me suffira de citer, à doses bien inégales, Quinault, Ronsard et le Tasse; en sens contraire, l'*Alexandre* de Racine, où l'amitié seule pouvait découvrir une prétendue réaction contre la *carte du Tendre*; et, par-dessus tout, Molière, dont je suis tenté de dire, beaucoup plus sincèrement que M. Victor Hugo de Shakspeare, que j'en admire tout, *comme une brute;* même le sac de Scapin, même les seringues de M. de Pourceaugnac. Je ne pardonne pas à Boileau ses restrictions dédaigneuses; ce vers conjectural,

PEUT-ÊTRE de son art eût remporté le prix,

appliqué au poëte comique qui n'a jamais eu et n'aura jamais d'égal, me semble un péché littéraire tout aussi grave que l'*Ode sur la prise de Namur*.

Faut-il compter Mlle de Scudéry et ses romans parmi les injustices ou les bévues du *législateur* qui s'est

trompé quelquefois, tout en s'acquittant vaillamment d'une tâche excellente? Il y a, selon nous, deux distinctions à faire ; l'une pour montrer que l'on peut aujourd'hui accorder à la mémoire de l'auteur de *Clélie* ce que nous dûmes, en 1858, refuser à M. Victor Cousin ; l'autre, pour déclarer que MM. Rathery et Boutron, deux érudits, deux lettrés de bon aloi, ont en somme très-bien fait de disputer à l'oubli et de remettre en lumière une personne très-distinguée, très-spirituelle, placée très-haut dans l'opinion de ses contemporains, dont les œuvres passionnèrent la plus illustre société du grand siècle, qui eut ses heures de naturel et d'émotion franche, qui, en traitant des sujets de morale, sut parler une noble et belle langue, et dont la physionomie est préférable à ses ouvrages.

Sous le règne de M. Cousin, nous avions à nous tenir sur nos gardes ; voici pourquoi : l'éminent écrivain, revenu de bien des illusions politiques et philosophiques, était allé se jeter, sinon dans les bras, du moins aux genoux des belles duchesses de la Fronde. Jouant l'enthousiasme avec une vérité que lui eût enviée le plus admirable comédien, il nous entraîna tous dans cette croisade entreprise pour la délivrance, non pas de la ville sainte, mais de la langue française, opprimée par les infidèles. Il obtint brillamment gain de cause pour ses clientes; non-seulement pour M[me] de Longueville, mais pour mesdames de Chevreuse, de Hautefort

et de Sablé. Encouragé par ce succès, il voulut faire un pas de plus, et c'est alors que nous le vîmes essayer de glorifier les romans de Mlle de Scudéry, sous prétexte de faire revivre, en sa personne, dans son entourage et dans ses livres, la société française du dix-septième siècle. Là nous dûmes l'arrêter; car le danger, à cette date, était évident. Le réalisme dans l'art, dans la poésie, dans le roman, nous effrayait de ses progrès et de ses insolentes victoires. Il était accrédité par Sainte-Beuve, lequel, peu satisfait des procédés littéraires de M. Cousin et de ses allures de conquérant dans le voisinage de Port-Royal, en profitait pour le haïr cordialement et pour répondre à ceux qui lui reprochaient ses complaisances pour les œuvres de MM. Flaubert et Feydeau : « — Que voulez-vous ? l'esprit de contradiction est inhérent à notre nature ; tout excès porte les impartiaux et les neutres vers l'excès contraire. *On* veut revenir sur un procès jugé depuis deux siècles ; on prétend nous faire admirer, en dépit de Boileau et de Molière, ces fadeurs en douze volumes où se pâmaient les *précieuses*; fastidieux échantillons de cette littérature chevaleresque, sentimentale et galante, dont la vogue absurde faillit fourvoyer le génie et le bon sens du dix-septième siècle. Eh bien ! puisqu'on plaide pour le genre *précieux*, pour Clélie et Artamène, pour Brutus *galant* et pour Caton *dameret*, nous plaiderons, nous, pour Fanny et pour Mme Bovary. Puisque l'on essaie d'imposer à une société

démocratique ce qu'elle ne peut ni approuver, ni comprendre, le raffinement aristocratique de sentiments quintessenciés où l'artificiel va jusqu'au grotesque, nous l'engagerons, nous, à se complaire dans l'exacte et brutale peinture de la passion vraie, prise sur le fait, dans la chair vive, d'après le nu ou l'écorché, avec tous les détails que comportent l'analyse scientifique, et, s'il le faut, la médecine légale. A votre orgie d'idéal nous opposerons une débauche de réalité ; et si vous êtes applaudi dans les salons, par des mains blanches et gantées, soyez sûr que nous aurons pour nous les gros bataillons.

Le raisonnement était spécieux et n'eut que trop de succès. La plus vulgaire sagesse nous conseillait d'avertir M. Cousin qu'il allait trop loin, qu'il exigeait trop. En face d'adversaires dont les audaces réalistes étaient secondées par un avocat si rusé et par un public si enclin aux amorces sensuelles, le mieux était de laisser dans l'ombre les Scudéry et leur *fertile plume*, les Cyrus et les Mandane, pour s'en tenir à sa première campagne, aux pages éloquentes où sa passion et son beau style avaient donné une vie nouvelle à de sublimes ou aimables génies, à d'héroïques ou charmantes figures.

Maintenant, ce péril n'existe plus, et je suis tenté de m'en plaindre. Quoi de plus triste pour la critique que d'être émancipée par la mort des plus illustres de ses maîtres ou de ses antagonistes, et de voir le danger remplacé par la débâcle ? Cousin et Sainte-Beuve ont dis-

paru ; ce qui pouvait être, il y a quinze ans, le sujet d'un litige, n'est plus qu'un épisode archaïque. Il ne s'agit plus d'enlever un prétexte aux équipées du réalisme ni de prémunir le goût *délicat* de nos contemporains contre l'envie, peu vraisemblable, d'imiter l'allégorique langage des héros de *Cyrus* et de *Clélie*, mais de dire avec M. Rathery : La femme qui a obtenu de tels succès, mérité de telles amitiés, exercé de telles influences, qui, pendant une vie presque séculaire, n'a pu être accusée ni d'une méchanceté, ni d'une perfidie, ni d'une faute, qui, avant de subir une réaction, a puissamment contribué à débarrasser la langue et les mœurs des grossièretés et des violences amassées par les guerres civiles et les prouesses du *Vert-Galant*, qui a été en correspondance et a traité d'égale à égale avec la plupart des célébrités d'une époque incomparable, cette femme n'a pu être ni vulgaire, ni ridicule.

D'ailleurs, si nous gardons notre culte pour le naturel délicieux de La Fontaine, de Molière et de Mme de Sévigné, si nous ne nous lassons pas d'admirer le vrai style du dix-septième siècle chez Bossuet et chez Fénelon, chez Racine et chez La Bruyère, les afféteries, les *préciosités*, les subtilités romanesques, voire les ingénieuses métamorphoses de Caton et de Brutus, nous trouvent, en 1873, plus accommodants qu'en 1858. Pourquoi ? vous l'avez deviné, par l'effet du contraste entre les exagérations du bel-esprit et de la société polie avec

les excès d'une société qui n'est pas polie et d'un esprit qui n'est pas beau. L'odeur suave des violettes ou des roses est préférable au flacon de verveine ou de patchouli; mais j'aime encore mieux la parfumerie de Lubin ou de Rimmel que les exhalaisons immondes du club ou du cabaret. L'*Illustre Bassa*, *Clélie*, *Cyrus*, les romans de d'Urfé et de la Calprenède, appartiennent à un genre que je ne puis pas aimer ; mais ils me semblent des chefs-d'œuvre, si je les compare aux livres les plus récents de MM. Flaubert, Feydeau, Belot, Cladel et Zola.

Ceci est encore un argument en faveur de la publication de MM. Rathery et Boutron. Nous n'avons plus à craindre que les mignardises de l'école du Tendre recrutent, par contradiction, des lecteurs et des lectrices aux romanciers de la réalité crue et nue. Ils garderont toujours leur public, d'autant plus nombreux que la société baissera de plus de degrès ; ils ont pour complices tous les mauvais instincts de l'homme, échauffés et surexcités par le régime révolutionnaire ; curiosité chez les sceptiques, luxure chez les libertins, matérialisme chez tous. Mais, au point de vue littéraire, la question est jugée, et il a suffi, pour clore le débat, des récidives de ces hardis conteurs qui semblaient devoir régénérer la littérature et qui tiendraient tous dans le creux de la grosse main de Balzac. Ils ont cessé d'être dangereux, non-seulement parce qu'ils ont perdu le plus engageant

de leurs patrons, mais parce que leurs derniers ouvrages se sont chargés de démonétiser les premiers.

En résumé, je ne suis pas fâché de laisser Brutus et Caton à leur place, dans l'histoire romaine ; mais, si j'étais forcé de choisir, ils me déplairaient moins en pourpoint de velours noir qu'en carmagnole de laine rouge ; servant de pseudonymes aux lieutenants du grand Condé qu'aux disciples et aux héritiers de Robespierre.

On ne peut donc qu'applaudir et remercier MM. Rathery et Boutron ; M. Rathery surtout, qui, dans une très-intéressante notice, a posé la question comme elle doit l'être, et ne nous a demandé en l'honneur de Mlle de Scudéry que ce qu'il était certain d'obtenir. Je ne puis mieux faire que de le suivre pas à pas et de chercher, d'après lui, à distinguer en Mlle de Scudéry le rôle et la personne, l'œuvre et la physionomie, la femme-auteur et la femme, les habitudes de cœur et d'esprit et le système littéraire.

Le système est très-mauvais ; mais il n'est pas pire, par exemple, que celui du vicomte d'Arlincourt, ou de tel autre romancier plus moderne, adoré des lecteurs de petits journaux. Remarquez d'ailleurs que nous nous exposerions à une singulière erreur d'optique si nous voulions juger *Clélie* ou *Cyrus* comme nous jugerions un roman de fraîche date. De nos jours, le succès se fait par les lettrés dont les variétés sont nombreuses, les goûts différents, les relations avec la bonne compagnie inter-

mittentes ou nulles. De cette première étape, il arrive aux salons ; et là encore, que de diversités ! Que de nuances ! Ce qui plaît à la grande dame peut-il plaire à la haute et intelligente bourgeoisie ? Ce qui est acclamé par les artistes sera-t-il accueilli dans le monde officiel? Les normaliens approuveront-ils ce qu'approuvent les fantaisistes? Les libres-penseurs ne refuseront-ils pas de s'associer aux suffrages des cléricaux? Le public de Mlle de Scudéry était beaucoup plus homogène. Qu'elle réussît auprès du groupe de grands seigneurs, de patriciennes et d'académiciens qui formaient le *tout Paris* d'alors ; la fortune de son livre était assurée. De la cour ou de la rue Saint-Thomas-du-Louvre, il se propageait dans la ville avec la double apostille, aristocratique et académique. Puis la province acceptait, les yeux fermés ou plutôt très-ouverts, ces portraits ou ces aventures dont elle n'avait pas toujours la clef, mais où se reconnaissait, disait-on, la fine fleur de la galanterie française et du bel esprit parisien. C'était une variante de la mode, qui, au lieu de s'appliquer aux vêtements et aux parures, se donnait pour récréation de substituer les visages aux masques, les noms aux pseudonymes, et prenait sa part de ces personnalités inoffensives. L'élan était si général, la curiosité si vive, l'enthousiasme si contagieux, que ce succès épidémique se prolongeait encore en province, après s'être ralenti à Paris ; les premiers lecteurs avaient presque oublié l'œuvre favorite avant qu'elle eût terminé

son tour de France. Or, comment n'aurait-elle pas réussi auprès du public de la première heure, qui se mirait à plaisir dans chacune de ces pages ? Il y avait entre l'auteur, le livre et leur exquise clientèle, le même lien, la même intimité qu'entre le peintre, le portrait et le modèle. On était trop intéressé dans cette lecture pour ne pas la trouver intéressante. L'enjeu de chacun répondait de l'empressement de tous. Le portrait était assez *flatté*, pour qu'on ne lui en voulût pas d'être ressemblant ; assez ressemblant pour que l'on pût agréer sans scrupule quelques délicates flatteries. Ces personnages, racontés et décrits par l'honnête SAPHO, devenaient, pour ainsi dire, ses collaborateurs. Ayant posé devant elle, ils croyaient avoir dicté ce qu'elle leur donnait à lire ; la déclarer ennuyeuse eût été, de leur part, un acte d'humilité plus encore que d'ingratitude, et il leur semblait bien plus naturel d'admirer ce qui les représentait comme admirables.

Maintenant, — et c'est là que je voulais en venir — serait-il possible d'admettre ce paradoxe, cette anomalie ou ce contre-sens ; ici, une société merveilleuse, véritable aristocratie de l'intelligence, où tout était à l'unisson, bravoure, caractères, passion chevaleresque, culture de l'esprit, élévation d'idées et de langage, délicatesses de sentiment, amour des grandes choses, mépris pour les petites ; là, une femme, ou, pour parler plus exactement, une vieille fille, n'ayant rien pour plaire, sans beauté,

sans fortune, souvent besoigneuse, parfois compromise par les prétentions et les rodomontades de son frère, et possédant pourtant le privilége de passionner et d'émouvoir cette société, d'y compter par centaines des admirateurs et des amis, d'être pendant des années son romancier et son portraitiste en titre? Non, mille fois non; s'il existait de telles dissonances, si nous devions voir, d'un côté, tout ce qui ennoblit et relève l'âme, de l'autre tout ce qui donne envie de rire, Mlle de Scudéry aurait été traitée par ses contemporains avec plus de sans-façon, de dédain poli ou de railleuse pitié. On aurait demandé pour elle une pension ou une gratification au Cardinal ou au *Roy;* on aurait feuilleté ses romans comme nous écoutions, dans les derniers temps, les tragédies nonagénaires de ce bon M. Viennet; mais, en somme, elle fût restée tout à fait en dehors du mouvement littéraire et de la vie sociale d'une époque que de bons juges ont préférée même à la maturité majestueuse de la seconde phase du grand siècle.

Il faut donc croire que l'œuvre, le talent, la personne de Mlle de Scudéry ont été en complet accord avec tout ce qui l'entourait; que l'atmosphère où elle a vécu se prêtait *naturellement* au *précieux*, et que ce qui paraît aujourd'hui la plus surannée de toutes les modes, le plus puéril de tous les jeux d'esprit, le moins explicable de tous les succès, la plus oiseuse de toutes les langues, la plus écœurante de toutes les littératures, n'a été que

l'expression, à peine idéalisée et quintessenciée, de tout ce qui se faisait et se disait autour d'elle. Nous ajouterions volontiers qu'elle a servi de trait d'union, et, pour ainsi parler, de mur mitoyen entre ce que son siècle allait être et ce qu'il était, entre l'école du vrai, du beau, du grand, du simple, qui déjà préludait à son règne, et le déclamatoire, l'artificiel, la fausse grandeur, l'afféterie, dont les génies les plus robustes et les esprits les plus fins, — Corneille notamment et Voiture, — n'ont jamais réussi à se débarrasser. Condamner sans réserve Mlle de Scudéry, c'est faire le procès de tout un monde héroïque et brillant, qui, à cette date transitoire, combina les qualités et les défauts les plus contraires ; simple dans ses habitudes, et ne haïssant pas l'emphase ; associant très-agréablement le déshabillé et le panache ; aimant à parler comme tout le monde pourvu que ses auteurs favoris n'écrivissent comme personne ; ayant pour sa littérature d'autres goûts que pour son propre usage ; aussi enclin à professer que sujet à enfreindre la casuistique de l'amour ; donnant aux raffinements d'esprit et de cœur plus de place dans ses causeries que dans sa conduite et dans ses romans que dans son histoire ; moins platonique enfin en réalité qu'en allégorie, en original qu'en portrait et à huis-clos qu'en peinture.

Eh bien ! au milieu de ces dissonances qui ne nuisaient pas à l'harmonie, dans ce mélange qui n'est pas sans charme et garde son cachet aristocratique, le rôle

de Mlle de Scudéry est facile à définir. Elle prit à ses contemporains le côté extérieur, la draperie à l'Espagnole, et elle en fit ses romans. Puis, une fois rendue à elle-même et à son intimité, sûre qu'Ibrahim et Cyrus, Clélie et Mandane, Scaurus et Lyriane, feraient leur chemin à Paris encore mieux qu'à Rome ou à Babylone, elle redevenait, dans ses allures et dans son langage, une aimable Française de son pays et de son moment, capable de donner la réplique à ses amis Pellisson, Godeau, Ménage, Conrard, Fléchier, Mascaron; à peine plus *précieuse* que les beautés célèbres qui se délassaient à l'hôtel Rambouillet des agitations de la Fronde; possédant cette coquetterie d'esprit dont les femmes laides savent faire une séduction et une revanche; discrète dans le succès, nullement pédante, constante en amitié, fidèle à la disgrâce, courageuse et indépendante comme on l'était alors, en conservant toutes les formules du respect, digne de figurer dans la Pléïade, de tresser la guirlande de Julie, de hanter le salon bleu, mais sans y être jamais prise pour une exagération ou une caricature; ne ressemblant que de très-loin à Philaminte ou à Bélise; offrant d'avance aux sarcasmes de Boileau et de Molière les ridicules d'un genre plutôt que d'une personne; telle enfin que, lorsqu'arrive la perfection sous les traits de Mme de la Fayette et de Mme de Sévigné, leur génie n'a presque pas conscience de la révolution qu'il va faire, et que ce qui nous semble un contraste est à

leurs yeux un prélude. Était-elle, en effet, bien loin de *Zaïde* et de la *Princesse de Clèves*, l'auteur de ces lignes charmantes, que lui avait inspirées l'amitié, sans doute pour la récompenser de ses sacrifices ou de ses préférences ?

— « Lorsque l'amitié devient amour dans le cœur d'un amant, ou, pour mieux dire, lorsque cet amour se mêle à l'amitié sans la détruire, il n'y a rien de si doux que cette espèce d'amour ; car, tout violent qu'il est, il est pourtant toujours un peu plus réglé que l'amour ordinaire ; il est plus durable, plus tendre, plus respectueux et même plus ardent, quoiqu'il ne soit pas sujet à tant de caprices tumultueux que l'amour qui naît sans amitié. On peut dire, en un mot, que l'amour et l'amitié se mêlent comme deux fleuves, dont le plus célèbre fait perdre le nom à l'autre. »

Ce dernier trait me paraît digne des meilleurs écrivains du bon temps. Il m'amène à vous recommander la *Correspondance choisie*, qui méritait bien les honneurs de cette nouvelle édition, et où M[lle] de Scudéry s'offre à nous dans le simple appareil d'une honnête fille d'âge mûr et de bon sens, qui sait voir, observer, raconter et décrire, qui excelle à solliciter sans bassesse et à louer sans servilisme, qui, ne pouvant se passer de protecteurs, a le droit de se croire en fonds pour payer les services qu'elle accepte ; qui compte des amis dans les premiers rangs de l'épiscopat, de l'armée, de la magistrature et

de la cour; qui ne songe plus à Philoxène, à Timante et à Cléonice, et n'accorde guère à la convention que ce que ce que nous lui accordons nous-mêmes quand nous prions des indifférents de ne pas douter de notre haute considération, de notre dévouement sincère et de nos respectueuses sympathies. En publiant cette curieuse *Correspondance*, en écrivant son excellente notice, M. Rathery vient d'acquérir un nouveau titre à la reconnaissance de ces maniaques restés fidèles aux disgraciés de la République comme Mlle de Scudéry restait fidèle aux disgraciés de Louis XIV. C'est à peine si on ose avouer aujourd'hui que l'on aime encore ce qu'aimaient ces sociétés disparues. C'est à peine si on ose demander en quoi les arguties parlementaires sont moins byzantines ou moins puériles que les arguties romanesques des héros et des lecteurs de *Clélie*. M. Rathery est de ceux qui nous rassurent et nous consolent. Après une élection communarde, un discours radical, un mensonge gambettiste ou une apologie du drapeau rouge, la pensée se repose doucement sur cette digne et aimable figure, sur ce spirituel érudit dont le savoir, relevé par d'exquises qualités d'écrivain, nous aide à supporter ce temps d'épreuve, définissable en quatre mots : carnaval politique, carême littéraire.

IV

JOURNAL DE LOUIS XVI[1]

Avril 1873.

Il n'y a eu jusqu'ici que deux manières de parler de Louis XVI; l'hommage royaliste ou le dénigrement révolutionnaire; le panégyrique élégiaque, sans restrictions et sans réserves, avec des réminiscences de Bossuet corrigé par Nettement, refusant de voir autre chose que le crime des bourreaux et la sainteté du martyr, se résumant dans le sublime testament que LE FILS DE SAINT LOUIS semble avoir écrit dans le ciel sous la dictée de son ancêtre; — ou les chicanes de l'Histoire endoctrinée par M. Thiers, enluminée par M. Michelet, envenimée par M. Louis Blanc, poétisée par M. de Lamartine; s'acharnant à relever chez Louis XVI les défauts d'éducation, les faiblesses de caractère, les équivoques de conduite, les

1. Publié par M. L. Nicolardot.

goûts de réforme paralysés par les traditions d'ancien régime, les velléités de patriotisme contrariées par les servitudes de famille et de Cour, les alternatives fâcheuses, mais trop explicables, d'une belle âme, d'une intelligence confuse, d'une conscience pure et timorée, aux prises avec une situation terrible où auraient à peine suffi une main de fer et un œil d'aigle.

La très-curieuse publication de M. Louis Nicolardot va-t-elle, comme il paraît le croire, et comme ses amis le disent, nous révéler un Louis XVI nouveau, inédit, imprévu, sortant brusquement de son attitude passive pour nous représenter, dans son genre, un prince passionné, actif, énergique, aimant à monter à cheval et à faire le *coup de fusil* ? Dès l'abord, mes idées se brouillent, et je cherche à concilier les intentions assez peu claires de M. Nicolardot avec le spirituel et brillant article où M. Barbey d'Aurevilly nous annonce, comme une inappréciable découverte, ce *Journal de Louis XVI*. Qu'est-ce que ce *Journal*? Le procès-verbal le plus exact et le plus sec, le plus minutieux et le plus laconique des petits incidents de la vie intime du Roi, depuis 1766 jusqu'à 1792; depuis sa première adolescence jusqu'au jour où la République lui arracha ses écritures pour les tremper dans le sang. Ce procès-verbal, c'est lui qui l'a écrit de sa main, au jour le jour, sans se laisser distraire par les événements et les catastrophes, sans ajouter à ces dates inflexibles et glaciales le moindre commentaire; mentionnant avec une

ponctualité incroyable les fêtes, les cérémonies, les audiences, les indispositions, les dévotions, les sermons, les médecines, les soupers, les promenades, les haltes, les relais, les détails de ménage, les sommes gagnées ou perdues, les chasses, le chiffre des pièces de gibier, à commencer par les cerfs et à finir par les hirondelles; récapitulant tout ce qui, à nos yeux, mériterait d'être oublié; omettant tout ce qui devrait émouvoir l'âme la plus impassible; ne faisant pas à la mort de l'impératrice Marie-Thérèse ou au serment du Jeu-de-Paume plus d'honneur qu'à un rhume ou à un chevreuil; ayant l'air parfois d'établir une gageure royale ou fataliste entre ces infiniment petits dont il veut se souvenir et les infiniment grands qu'il s'obstine à ignorer; ne permettant pas aux secousses qui ébranlent le trône, la France et le monde, de faire trembler sa plume ou de troubler ses nomenclatures; séparant enfin par une insurmontable barrière les plus chétives réalités, que l'on dirait être les seuls intérêts de sa vie, et les émotions les plus grandioses qui aient jamais agité un cœur de souverain, d'époux, de père et de chrétien.

Que signifie ce phénomène? Faut-il croire, avec M. Barbey d'Aurevilly, que Louis XVI, ardent chasseur, cavalier infatigable, nous apparaissant tout à coup sous les traits d'un Nemrod méconnu, y perdra sa réputation de faiblesse? Doit-on penser, non pas avec M. Nicolardot, (je suis sûr qu'il s'en défendrait), mais avec les plus superfi-

ciels de ses lecteurs, qu'il y a là un brevet de nullité radicale, le symptôme d'un cerveau absolument vide, une monomanie de droit divin s'affirmant par l'imperturbable dédain de tout ce qui voudrait déranger ses habitudes ? Ce document bizarre, sans atténuer le crime des régicides, rend-il leur victime moins intéressante ? Est-il inutile désormais de se mettre en frais d'élégies et d'anathèmes, de larmes et de colères, de légendes mystiques et d'oraisons funèbres, en l'honneur d'un prince, malheureux sans doute et injustement condamné, mais capable d'écrire 344 pages fines et serrées, de côtoyer et de coudoyer la vieillesse de Louis XV, les scandales du règne, les triomphes de la Dubarry, le désordre des finances, le désarroi et l'agonie de l'ancienne société française, l'humiliation de nos armes, les victoires du roi de Prusse, la mort et l'apothéose de Voltaire, sans qu'on en aperçoive la trace dans les premières parties de son journal ? Épousant la plus séduisante des princesses de l'Europe, montant sur le trône à l'âge de toutes les illusions et de tous les enthousiasmes ; goûtant les joies de la paternité ; témoin de nombreux abus et d'innombrables misères ; tourmenté du contraste de sa piété sincère avec l'incrédulité voltairienne et de la pureté de ses mœurs avec la corruption des hautes classes ; poussé à des réformes aussi indispensables que dangereuses ; en proie à toutes les anxiétés qui suivent les tâtonnements et accompagnent les tentatives ; forcé, sinon d'écouter, au moins

d'entendre les bruits précurseurs d'une révolution; assistant à des scènes horribles qui le menacent, l'humilient ou le frappent dans sa foi, dans sa puissance, dans son honneur, dans ses tendresses, dans sa famille, dans son repos, dans sa vie — et, de tout ce formidable ensemble qui semblerait devoir donner des yeux à un aveugle, des oreilles à un sourd, du génie à un sot, du courage à un lâche, de l'âme à un égoïste, ne sachant et ne voulant extraire qu'un *memento* tel que ceci : RIEN, toutes les fois qu'il n'a pas chassé; rien, pluie; rien, dégel; rien, comédie; rien, bal; rien, revue; rien, mort de ma belle-mère; rien, arrivée de mon beau-frère; rien, clôture de l'Assemblée des notables; rien, service de mon père à la chapelle; rien, sermon, etc., etc., ou bien, quand il y a QUELQUE CHOSE : « Tué 85 pièces, 114 pièces, 60 pièces à cause du grand vent; pris un cerf le 18 mai 1780; pris deux le 8 janvier 84; pris un sanglier le 28 juin 84, etc., ainsi de suite. Total, de 1774 à 1787, cent quatre-vingt-neuf mille deux cent cinquante-une pièces de gibier et douze cent soixante-quatorze cerfs. »

Voyons! ne nous troublons pas au milieu de cet abattis de cerfs, de sangliers, de faisans et de lièvres, qui précède d'autres massacres. Cherchons une explication respectueuse et raisonnable. Souvenons-nous que trois mois à peine nous séparent de ce dernier anniversaire du 21 janvier, où, d'un bout de la France à l'autre, une foule compacte de fidèles se pressait dans toutes les églises,

proclamant à la fois l'inviolabilité de ses souvenirs et l'opiniâtreté de ses espérances. Il est impossible que M. Barbey d'Aurevilly, éloquent disciple de Joseph de Maistre, ait pris plaisir à nous recommander un volume accablant pour une auguste et pathétique mémoire. Il n'est pas possible que M. Nicolardot, qui n'est peut-être pas royaliste, mais qui est certainement catholique, jadis patronné par M. Veuillot, ait voulu choisir, pour *éreinter* Louis XVI, l'an de grâce républicaine 1873, et qu'il oublie que, en dehors de toute opinion politique, on devrait encore, même en discutant le roi, vénérer le martyr et le saint. Si donc je rencontre dans son livre quelques expressions qui m'étonnent et détonnent : — « De ces milliers de pages, il sera impossible de *déterrer une pensée;* » — « Le 28 juin 84, TUÉ 200 HIRONDELLES ; » — « Louis XVI est connu, tel qu'il s'est peint dans ces manuscrits si nombreux où il serait impossible de *découvrir une pensée* (*bis*). Or, s'il est connu, il est JUGÉ, » — mot cruel dont l'amphibologie sinistre fait frémir et frissonner ; si tel ou tel de ces chapitres, classés et présentés avec une sorte d'ironie sournoise et un sang-froid de *pince-sans-rire*, est de nature à exacerber les nerfs malades, notre devoir est do pénétrer au delà de ces singulières apparences ; d'étudier avec calme le vrai sens de ce manuscrit et de cette publication. Sans doute M. Nicolardot n'a pas prétendu se borner à une stérile jouissance de curieux et d'érudit. Il ne s'est pas proposé de fournir une arme aux

modernes héritiers de 93, aux détracteurs de Louis XVI, et, par conséquent, aux apologistes de Robespierre. Il a eu autant de pensées et d'arrière-pensées qu'il y en a peu dans le *Journal* dont il s'est fait l'éditeur. Encore une fois, cherchons.

Gustave Planche, rendant compte, le 15 novembre 1838, de la première représentation de *Ruy-Blas*, disait, à propos du vers célèbre attribué au roi d'Espagne par M. Victor Hugo : « La reine reçoit une lettre de Charles II ; que contient cette lettre ? Une ligne qui résume en douze syllabes tout ce que l'imagination peut rêver de plus ridicule et de plus niais :

Madame, il fait grand vent, et j'ai tué six loups!

Il est absurde de prêter à Charles II une pareille lettre... Une femme mariée à un homme capable d'écrire une telle lettre n'a pas besoin d'être emportée par la passion. Son mari n'a rien d'humain ; pour l'oublier, elle n'a pas de lutte à soutenir... »

Quelle que soit la différence des situations, on serait forcé d'appliquer à Louis XVI le rigoureux arrêt du plus pédant des critiques, s'il n'y avait rien, absolument rien, entre la *lettre* et *l'esprit*, entre le texte écrit et la note invisible, ou, en d'autres termes, si ces 344 pages ne pouvaient pas être comparées à des palimpsestes. Expliquons-nous. Quels étaient les traits caractéristiques de l'auteur de ce *Journal* ? La timidité, le scrupule, la pu-

deur instinctive des âmes délicates qu'une éducation étroite et quelque gaucherie de nature ont empêchées de s'épanouir. Il y avait en lui de la sensitive et de l'hermine. Dès lors, ses pensées les plus chères, ses affections les plus tendres, ses émotions les plus profondes, étaient justement celles qu'il lui eût le plus répugné d'exprimer au dehors et de confier à un manuscrit. Il gardait en lui le trésor, et n'exhibait que la menue monnaie. Ces chasses, ces revues, ces promenades, ces soupers, ces comédies, ces médecines, ces allées et venues, tout ce bric-à-brac du souvenir, c'était l'extérieur, le matériel de son existence, la représentation permanente de son métier de roi; ce n'était ni sa vie, ni son cœur, ni son intelligence, ni son âme. Ces puérils épisodes, ces dates insignifiantes, lui servaient de points de repère, de traits d'union mystérieux entre des détails assez vulgaires pour qu'il ne vît pas d'inconvénient à les écrire et des sujets assez graves pour qu'il crût devoir les taire. Au surplus, est-ce donc là une exception ? Qui de nous voudrait mettre dans ces espèces de *memoranda* autre chose que ce qu'il écrirait en marge de son livre de comptes ? Depuis quand un pareil *Journal* deviendrait-il le confident de nos réflexions, de nos tendresses, de nos inquiétudes, de nos rêveries, de nos douleurs et de nos joies ? Depuis quand ce qui existe en nous de meilleur, ce qui tend sans cesse à s'élever vers l'idéal ou à se voiler d'une ombre discrète, s'abaisserait-il à figurer dans un registre,

entre le menu d'un dîner et la facture d'un tailleur? M. Nicolardot veut-il un exemple? Le *moi* est haïssable, je le sais; mais je tiens à grouper tout ce qui peut nous donner le mot de cette énigme.

Certes, je suis un bien petit personnage : je puis dire pourtant que l'intelligence et surtout l'imagination ont tenu une certaine place dans ma vie, et que, si j'avais su arrêter au passage tout ce que j'ai entrevu et rêvé, j'aurais eu peut-être une chance d'échapper à l'oubli. Eh bien! si, dans cinquante ans, les Nicolardot de l'avenir, — il faudrait qu'ils eussent bien du temps à perdre! — fouillaient dans mes vieux papiers, ils trouveraient des notes écrites au jour le jour, et dont voici un échantillon : — « 12 septembre 1833, *manqué* une caille. — 13 septembre, rien. — 14, rien. — 15, *blessé* un merle. — 16, rien. — 17, *vu* une perdrix. » — Est-ce à dire que, au seuil de ma jeunesse, cette perdrix, ce merle et cette caille eussent occupé ma semaine, et que ce mot hérissé de négatives, RIEN, RIEN, signifiât journées absolument perdues? Non, mille fois non; à ces enfantillages de chasseur méridional se rattachaient pour moi des milliers de souvenirs que je n'aurais pas voulu transcrire de peur de les profaner, ou peut-être parce que, au lieu d'une demi-ligne, ils auraient exigé cent pages. Ici, c'était le magnifique paysage aperçu du haut de mes collines; Avignon et ses tours papales; le Rhône et ses îles de verdure; le Ventoux fermant l'horizon de sa masse gigan-

tesque ; le Luberon s'estompant dans la brume ; les Alpines et leurs pittoresques dentelures ; la rosée de septembre étincelant à la pointe des herbes sous le premier rayon du soleil levant ; une délicieuse sensation de bien-être et de fraîcheur se mêlant aux images de la vie rustique.

Là, c'était la souriante figure de mes compagnons de chasse, joyeux et braves amis dont quelques-uns survivent et me parlent de ceux qui ne sont plus. Plus loin, renonçant à poursuivre cette perdrix fantastique, je m'étais assis sous un bouquet de chênes verts, et tirant de ma gibecière inoffensive..... *Valentine*, de George Sand, ou un volume des *Scènes de la vie privée*, ou les *Feuilles d'automne*, ou le *Spectacle dans un fauteuil*, j'avais, pendant ces heures charmantes, remplacé la chasse aux perdreaux et aux grives par la chasse aux doux songes de la poésie et du roman. Je savais que, trente ou quarante ans plus tard, si Dieu me laissait vivre, il me suffirait de revoir ces lignes à demi effacées sur ce papier jauni pour éveiller en moi toutes les visions du passé, comme un souffle de brise réveille un essaim d'abeilles, comme on retrouve, dans un herbier, la fleur qui nous rappelle les amitiés ou les amours de la vingtième année.

M. Nicolardot m'accusera-t-il de trop me livrer à la fantaisie, au paradoxe, à la conjecture ? Soit ! raisonnons. J'admets, pour un moment, le Louis XVI des révolutionnaires ; faible, gauche, borné, irrésolu, sans initiative, sans idées, incapable de se rendre compte des grands

événements qui s'agitent autour de lui ; gros mangeur, esclave de son appétit, indifférent à tout ce qui n'est pas le détail matériel ou le cérémonial monarchique ; ne voyant aucune raison de ne pas faire le lendemain ce qu'il a fait la veille ; enfermé dans la tradition et dans la routine comme dans un filet dont sa bonté et ses vagues instincts de réforme ne réussissent pas à briser les mailles. On m'accordera du moins quelques points indiscutables ; premièrement, que Louis XVI était un fervent chrétien, et par conséquent très-sensible aux attaques dont l'Église ne cessa d'être l'objet pendant la première phase de son règne, de la part des philosophes, pendant les premières stations de son Calvaire, de la part des hommes de la Révolution ; secondement, qu'il aima tendrement sa femme et ses enfants, — je me sers à dessein de ces expressions bourgeoises, — et que cette tendresse fut tour à tour le charme, le refuge, l'inquiétude et le tourment de sa vie ; enfin, que, tout en se méfiant des innovations trop radicales, — avait-il tort ? — sans préciser un programme de refonte sociale, il fut admirablement charitable, plein de compassion pour les souffrances populaires, pour ces misères qui expliquent les révolutions, mais qu'elles ne savent qu'aggraver après les avoir enfiévrées de leurs promesses.

Eh bien ! s'il n'y a pas — et vous le chercheriez en vain — dans le *Journal de Louis XVI*, un mot, un seul, d'où, l'on puisse conclure que le 4 juin 1789, — *mort de son*

fils, — ait été plus douloureux que le jour où il perdit la trace d'un cerf; s'il n'y a pas, dans ces milliers de dates, une allusion à ses sentiments pour la Reine; si les sacrements n'obtiennent pas une mention plus vibrante que les promenades; si les périls de l'Église et de la Royauté ne sont pas même indiqués; si les odieuses journées qui préludèrent au 10 août ne donnent pas lieu à une remarque, à une syllabe; si, pour les lecteurs de ce manuscrit, Louis XVI a l'air d'être arrivé jusqu'au Temple — presque à l'échafaud — par un chemin sablé, à travers une forêt giboyeuse, sans un battement de cœur, sans une réflexion d'esprit, sans un indice ou un présage qui le préparât à la déchéance, à la prison, à la mort, que faut-il croire? Que ma thèse est exacte; que, pour bien apprécier Louis XVI, on doit prendre son *Journal* au rebours, y lire surtout ce qu'il n'y a pas mis, comprendre le sens profond de ses silences, traduire ainsi ce terrible RIEN qui paraît, au premier abord, si extraordinaire : « *Rien*, parce que j'aurais trop à dire; *rien*, parce que je ne puis qu'implorer la miséricorde divine; *rien*, parce que l'angoisse ferait trembler ma plume; *rien*, parce qu'aucune parole humaine ne pourrait se mesurer avec la grandeur des catastrophes qui s'apprêtent; *rien*, parce que je souffre tout ce que peut souffrir un roi, un chrétien, un Français, un époux, un père; *rien*, parce que, pour exprimer tout ce qui déborde dans mon âme, il faudrait la langue de Bossuet, la poésie de Milton, l'inspiration d'Isaïe, et

que je ne suis qu'un pauvre honnête homme, déchiré par le contraste du bien que je voudrais faire et du mal qui se fait devant moi et contre moi... Encore une fois, RIEN! RIEN ! RIEN!

Et l'on se rabat sur les sangliers, les médecines et les promenades.

Il existe cependant un chapitre où je crois devoir prendre fort au sérieux les minuties de ce *Journal ;* c'est ce que j'appellerai la comptabilité. De même que Louis XIII avait été, dès l'enfance, porté à des excès de pruderie et de réserve par les galanteries un peu trop *vertes* du Béarnais et de ses intimes, de même, Louis XVI, témoin, pendant la vieillesse de son grand père, de la dilapidation des finances, des prodigalités, du *bon plaisir*, de la façon scandaleuse dont les favorites et les fermiers généraux, les courtisans et les courtisanes faisaient *danser* les derniers écus de notre pauvre France, fut amené à exagérer ses qualités d'ombrageuse exactitude et à vouloir se rendre compte de ses dépenses et de ses recettes, comme la plus scrupuleuse ménagère. Qui serait tenté de lui en faire un reproche? Là encore, dans ce cadre étroit, resserré entre les largesses obligées et les épargnes personnelles, vous pouvez reconnaître une des plaies de cette époque, un des malheurs de ce roi; l'économie de détail neutralisée par les abus de l'ensemble; les excellentes intentions du souverain se heurtant aux vices d'un régime où les réformes ne pouvaient plus être que des

crises; un registre en partie double installé sur des ruines.

J'ignore encore si cette publication, lancée au milieu de nos orages parlementaires, a fait ou fera du bruit. M. Nicolardot, je n'en doute pas, serait consterné, si le succès lui arrivait du côté de ceux qui ne demandent qu'à rabaisser les victimes de la Révolution, et qui croiraient rencontrer, dans telle ou telle page, dans tel ou tel commentaire de ce *Journal,* la preuve que les royalistes ont idéalisé le martyr pour avoir le droit de maudire ses persécuteurs. M. Nicolardot sait très-bien que, s'il s'était proposé ce but en publiant un manuscrit qui aurait pu dormir éternellement dans les archives du royaume, s'il avait choisi, pour le publier, les surlendemains du 4 septembre, de la Commune et de l'assassinat des otages, il n'aurait plus droit, ni au titre de catholique, ni aux éloges de M. Barbey d'Aurevilly. Tout se tient dans l'ordre moral, et je vous défie d'enlever un seul fidèle à la messe du 21 janvier sans que cette défection soit pour l'Église un sujet d'alarme et de tristesse. Si, comme j'ai cru le deviner, M. Nicolardot appartient à une fraction — j'allais dire à une *secte* — de catholiques, qui veulent dégager leur religion de toute alliance avec la foi monarchique, avec la tradition royaliste, et qui, pour opérer cette rupture, se résignent à jouer le rôle d'iconoclastes, à arracher les couronnes et à éteindre les auréoles, je lui répondrai : « Prenez garde ! ce n'est pas la religion, c'est l'impiété

qui gagnera tout le terrain que vous ferez perdre au culte des grandeurs tombées. L'autel peut rester debout pendant que les trônes s'écroulent ; mais il ne saurait se passer de ce principe d'autorité, de ce sentiment de respect, qui s'affaiblissent de jour en jour, et que vous achèveriez d'anéantir en nous apprenant à railler la royauté, l'infortune et la vertu. »

V.

M. SAINT-MARC GIRARDIN

Avril 1873.

J'avais songé d'abord à écrire, dans la forme traditionnelle, une étude sur la vie et les œuvres de M. Saint-Marc Girardin. Certes, le sujet était assez riche ! Depuis l'*Éloge de Le Sage*, qu'il composa presque au sortir du collége (1822), et qui obtint le premier accessit à l'Académie française, jusqu'à ses *Souvenirs et réflexions d'un journaliste*, publiés en 1859, nous trouverions plaisir et profit à nous remettre en contact avec les productions diverses, toujours piquantes, jamais frivoles, toujours instructives, jamais pédantes, de ce ferme et brillant esprit. Son ouvrage de prédilection, le *Cours de littérature dramatique*, auquel il donna pour sous-titre, *De l'usage des passions dans le drame* (1843), nous le montrerait sous son vrai jour, c'est-à-dire moraliste plus encore que littérateur, proposant pour but à sa critique,

non pas, comme M. Villemain, la découverte d'horizons nouveaux longtemps cachés par la tradition classique, non pas, comme Sainte-Beuve, la curiosité élevée jusqu'au génie, mais la leçon pratique, la lutte contre les sophismes de l'imagination moderne, le moyen de mettre d'accord les jouissances littéraires avec les lois de la conscience et du goût. Il nous suffirait, pour le louer dignement, de rappeler qu'il a été du très-petit nombre des écrivains contemporains qui ont pris parti contre la passion pour le devoir et qui ont dénoncé les funestes ou absurdes effets de cette passion sans frein et sans contrôle dans le monde idéal comme dans la vie réelle.

Enfin, puisque j'ai nommé Villemain et Sainte-Beuve, ces deux noms me serviraient à expliquer ce qu'il y a eu d'un peu effacé dans le rôle de M. Saint-Marc Girardin ; comment, placé dans l'opinion immédiatement au-dessous du secrétaire perpétuel de l'Académie, moins varié, moins pittoresque, moins incisif, moins séduisant, moins monté de ton que le causeur du *Lundi*, plus ingénieux qu'original, ayant plus d'autorité que d'éclat, il a subi le sort des *entre-deux*, des hommes distingués, parfois éminents, qui, dans l'histoire littéraire, nous apparaissent comme destinés à ménager les transitions. Même en lui assignant cette place un peu secondaire, que d'hommages n'aurions-nous pas à lui rendre pour le bien qu'il a essayé de faire à ses jeunes auditoires, pour les conseils paternels qu'il opposait à toutes les efferves-

cences, pour le sentiment chrétien qu'il sut toujours garder intact au milieu des voltairiens du *Journal des Débats !...*

Mais, à une époque telle que celle-ci, la politique nous serre de si près qu'elle se mêle à toutes choses et s'empare de l'étude littéraire pour la transformer à sa guise. Du moment que le personnage dont nous avons à parler est intervenu, de sa plume ou de sa parole, dans les affaires publiques, nous sommes enclins à le considérer dans ses rapports avec les événements de son temps plutôt que dans ses livres. Pour arriver à sa bibliothèque, nous passons par la Chambre des députés, et nous y restons. C'est donc sous un autre aspect et dans un autre cadre que je voudrais étudier aujourd'hui M. Saint-Marc Girardin. Je voudrais analyser ou essayer de deviner les mécomptes et les souffrances de cette âme si droite, de cette intelligence si pure, à mesure que le beau rêve libéral des premières années de sa jeunesse se changeait peu à peu en cauchemar révolutionnaire. Son histoire se confondrait ainsi avec celle de notre siècle étrange, calculateur et chimérique, paradoxal et positif, fécond et stérile, inventeur et routinier, entraîné par des courants contraires, prompt à détruire l'usage par l'abus, pressé d'anéantir ce qu'il crée, toujours en fonds pour se contredire, infidèle à toutes ses promesses, fidèle à toutes ses menaces. Cette honnête et spirituelle figure nous aiderait à décrire l'effet de *mal'aria*, les dissolvantes in-

fluences qui ont prévalu, en définitive, contre tant de bonnes intentions, d'idées justes et de sages conseils.

Je n'ai pu, pendant ces derniers jours, songer à M. Saint-Marc Girardin sans me reporter à ses débuts dans le journalisme. On était en 1827. Le roi Charles X, au retour d'une revue de la garde nationale, où il venait d'être attristé par des silences ou des murmures, — elle préludait à ses patriotiques destinées, — avait retiré un projet de loi. La population de Paris en profita, le soir même, pour se livrer à cette reconnaissance offensive, à cette allégresse tapageuse, à cette réjouissance agressive, qui ressemble à une émeute beaucoup plus qu'à un remerciement. On commença par casser les réverbères ; on finit par jeter des pierres aux gendarmes. Les gendarmes se défendirent, et on vit, ô douleur ! couler quelques gouttes de ce précieux sang d'insurgé, dont les entrepreneurs de révolutions excellent à tirer parti. Le lendemain, le *Journal des Débats*, qui n'en était encore qu'à la seconde ou à la troisième de ses métamorphoses, publia un article très-vif, très-mordant, très-hostile aux sbires Villélistes qui avaient tiré sur le peuple; article de lettré, d'Athénien en colère, affectant de confondre la populace factieuse avec la liberté menacée, et les droits d'un gouvernement qui se défend avec les excès d'un arbitraire qui s'amuse.

L'article, qui n'était pas signé, — on ne signait pas alors, — fit un bruit énorme ; tant de bruit, que M. Saint-

Marc Girardin fut, pour ainsi dire, forcé de s'en déclarer l'auteur. Tel a été le point de départ de sa vie publique. Trois ans plus tard, sous le ministère Polignac, il figurait au premier rang de ces brillants journalistes, libéraux d'Université, d'Académie et de salon, dont les armes, artistement ciselées, n'en étaient pas moins meurtrières, et qui, malgré tout leur esprit, commettaient une double méprise. En s'escrimant *à priori* contre des ministres qui n'avaient encore rien fait et qui auraient pu dire comme la spirituelle pénitente à qui son confesseur demandait son nom : « mon père, mon nom n'est pas un péché, » — ils les obligeaient à devenir ce qu'ils les accusaient d'être déjà, et à manquer de respect à la Charte que l'on déclarait incompatible avec leurs origines. En servant d'interprètes à l'opposition de bonne compagnie, aux griefs de la haute bourgeoisie intelligente et libérale, en ayant l'air de concentrer sur le ministère toutes leurs attaques sans que la royauté eût à en subir le contre-coup, ils prolongeaient une illusion fatale dont bénéficiaient les révolutionnaires à outrance ; ils faisaient d'une œuvre destructive une jouissance littéraire, intéressaient l'amour-propre aux prouesses de leur escrime, et donnaient le dilettantisme parisien pour complice aux haines furieuses, aux ambitions hâtives, aux passions ardentes, aux arrière-pensées perfides, qui ne voulaient ni transiger, ni attendre, et visaient le roi par-dessus la tête de ses ministres.

Vous savez ce qui en advint. Ces chevaleresques amants de la Charte lui portèrent un coup plus terrible que tous ses persécuteurs. Ils abolirent ce qui en était le principe, la garantie et l'honneur; l'inviolabilité ou, si vous l'aimez mieux, l'irresponsabilité royale. Que se passa-t-il alors dans l'esprit de ce *libéral* prêté à la politique par la littérature, lorsqu'il se vit lancé à mille lieues au delà de son but ? Assurément la monarchie nouvelle répondait, sur bien des points, à ses préférences instinctives ou acquises. Elle personnifiait mieux que son aînée cette bourgeoisie, dont le règne eût été bien plus sûr et plus durable, si elle avait eu un peu moins de jalousie et un peu plus de patience. L'atticisme bourgeois qui est, à proprement parler, le trait caractéristique de la physionomie de M. Saint-Marc Girardin, se retrouvait dans les parties les plus essentielles et les plus exquises de ce gouvernement tiraillé entre le *parce que* et le *quoique*, le désordre d'où il était sorti et l'ordre qu'il s'efforçait de rétablir. Et cependant, que de fois, pendant ces années orageuses, entrecoupées d'émeutes, hérissées de régicides, marquées de taches sanglantes, dominées, malgré une prospérité apparente, par une vague inquiétude et un insurmontable malaise, — que de fois le jeune publiciste, devenu député sans cesser d'être professeur, dut constater avec douleur le mal affreux que ce triomphe de la Révolution avait fait à tous les éléments d'autorité morale ! Combien de fois il dut se dire que la

démocratie ne s'arrêterait pas en si beau chemin, qu'il lui suffirait d'une occasion ou d'un prétexte pour détruire son ouvrage ; que la monarchie créée par l'émeute périrait par l'émeute, et que, en somme, épris comme il l'était de stabilité, de règle et de bon sens, il se serait mieux arrangé de la tradition que de l'expédient ou de l'aventure ? Il arriva même que son amour-propre dut être du même avis que sa raison. En décembre 1834, un échec de tribune, dont s'égayèrent les journaux charivariques, vint rappeler M. Saint-Marc Girardin à ses véritables aptitudes. Décidément, le calme lui convenait mieux que l'orage ; la Sorbonne lui réussissait mieux que le Palais-Bourbon, et il pouvait mesurer la distance qui sépare le goût littéraire de la *poigne* politique.

Ainsi, dès les premières phases de cette vie si honorable et si pleine, s'accusait le désaccord qui devait s'aggraver et s'envenimer jusqu'à la fin. D'une part, un esprit d'élite, plus juste encore qu'éblouissant, qui, pour bien jouir de toutes ses facultés et rendre à son pays tous les services que nous pouvions en attendre, aurait eu besoin d'une atmosphère tempérée et paisible ; à qui il aurait fallu une liberté spirituelle et modérée, capable de discernement et de sagesse, alliée naturelle et légitime d'une société à la fois conservatrice et progressive; de l'autre, cette liberté dont il avait fait sa première idole, acceptant de dangereux alliages, défigurée par des contrefaçons grossières, sacrifiée aux passions démocratiques,

suspecte à ceux qui l'aiment, insuffisante à ceux qui l'exploitent, servant de pseudonyme ou de passeport à tout ce qui la rend impossible, et, finalement, arrivant à produire le contraire de ce qu'elle avait promis.

Si ce contraste nous frappait déjà sous le règne de Louis-Philippe, jugez ce qu'il dût être après le 24 février, quand toutes les illusions tombèrent et toutes les barrières disparurent, lorsque la société sans défense fut réduite à se défendre elle-même ! Il y eut là un moment critique, où les esprits fins, délicats, élégants, libéraux, attiques, furent tentés de maudire ce qu'ils avaient chéri, de brûler ce qu'ils avaient adoré. Je me souviens d'un détail qui s'est perdu dans l'ensemble de nos catastrophes. M. Saint-Marc Girardin, à cette époque, rédigea pendant quelque temps la chronique politique de la *Revue des Deux-Mondes*. Il serait facile de retrouver, dans la collection, ses articles anonymes, et l'on pourrait reconnaître qu'au milieu de toutes ces menaces, — bien moins effrayantes que celles d'aujourd'hui, — dans ce tumulte où éclataient la voix de Ledru-Rollin, les énormités de Proudhon, les fureurs de Raspail et de Blanqui, les journées de juin, la guerre civile, l'incurable venin des élections de Paris, M. Saint-Marc Girardin, comme nous tous, était bien près d'immoler la liberté dont nous avions à nous plaindre à l'autorité dont nous ne pouvions nous passer ; qu'il était plus voisin de Joseph de Maistre que de Paul-Louis Courier, et

que les doctrines absolutistes l'épouvantaient moins que les utopies humanitaires.

Dirai-je qu'il fut exaucé par le 2 décembre ? A Dieu ne plaise ! il pouvait bien *bouder* la liberté, mais il ne pouvait pas la haïr, et, comme tous les amants généreux, le malheur le réconciliait avec la maîtresse qui l'avait trompé. Il était d'ailleurs doué de trop de sagacité et de droiture pour ne pas démêler les secrètes affinités qui existaient entre ce coup d'État de la force et les coups d'État de l'anarchie. A ses yeux, ce brusque passage d'un extrême à l'autre était au vrai principe d'autorité ce que la révolution de février — j'aurais dit de juillet — avait été à la liberté véritable ; une victoire factice et précaire, mille fois plus funeste que dix défaites ; une solution provisoire et brutale, bonne à multiplier les chances de la solution contraire ; un texte à représailles violentes ou sournoises contre l'idée qui semble prévaloir et qui se compromet par son excès même.

Et maintenant, commencez-vous à vous rendre compte du chemin parcouru depuis cette belle aurore du libéralisme de 1827, dont les rayons semblaient jaillir des poétiques sommets du Taygète ? Sommes-nous assez loin de ces enthousiasmes, de ces espérances, de ces rêves, où nos imaginations juvéniles se plaisaient à retrouver les souvenirs de Marathon et de Salamine ? Comprenez-vous l'influence délétère d'une époque qui condamne les hommes d'élite, tels que M. Saint-Marc Girardin, à passer

par de perpétuelles alternatives d'impuissance, de doute et de regret, à se désabuser de ce qu'ils croient, à se dégoûter de ce qu'ils aiment, à se repentir de ce qu'ils ont fait, à se demander ce qu'ils doivent faire ?

Hé bien ! nous en sommes à peine au début de ces tristes étapes. Si l'homme éminent que nous aurions voulu conserver encore de longues années afin de recevoir ses leçons et de suivre ses exemples, était mort sous l'Empire, entre la campagne d'Italie et le sinistre dénoûment de l'expédition du Mexique, il se serait dit probablement, avant de mourir, qu'il avait épuisé la coupe des déceptions et des amertumes ; que son noble et pur idéal de liberté, embelli par tout le prestige du génie, toutes les séductions de l'art, tout le charme de la littérature, avait été tour à tour dépassé par la Révolution de Juillet, compromis par la République de Février, étouffé par la dictature impériale. Hélas ! Dieu lui réservait de plus douloureuses épreuves. Ai-je besoin de vous les dire ? Vous les connaissez comme moi, et nous les avons subies comme lui. Ses études, son cœur, son bon sens, la tournure de son esprit, l'intérêt du présent, l'expérience du passé, tout lui démontrait le prix infini que le vrai patriote et le vrai sage doivent attacher à la paix, à cette bienfaisante sœur du travail, de la lumière et du progrès ; — et il voyait éclater la guerre la plus atroce, la plus barbare, qui ait jamais livré en pâture aux furies de la destruction et de la haine deux nations qu'il avait jadis

conviées à un pacifique échange d'idées ! Il ne pouvait oublier, — c'était peut-être un de ses remords, — avec quelle perfidie et quel succès le libéralisme de la Restauration avait exploité la double invasion de 1814 et de 1815, de manière à rendre la royauté responsable des malheurs attirés par Bonaparte ; — et sous ses yeux, ô misère ! une troisième invasion, mille fois plus dévorante que les deux autres, châtiait la France de ses ingratitudes, et servait d'épilogue funèbre aux chants patriotiques de Rouget de l'Isle et de Méhul, aux hymnes de la liberté, à la légende révolutionnaire, à l'épopée napoléonienne. Il avait, nous l'avons dit, au plus haut degré, le sens du respect, l'esprit d'ordre, la raison aimable, la sagesse enjouée, l'autorité morale, tout ce qui assure à un maître une heureuse influence sur les générations nouvelles ; — et il lui était prouvé par mille abominables épisodes que cette guerre, non contente d'humilier et de détruire, démoralisait ses victimes ; que chaque désastre emportait un lambeau de discipline ; que la défaite, au lieu de nous purifier et de nous unir, produisait l'effet d'un corrosif ou d'un dissolvant ; que la prétendue défense nationale servait de prétexte à de hideuses saturnales ; que les charlatans de patriotisme, les parleurs de liberté, n'avaient songé qu'à élever leur dictature sur les ruines de leur pays ; qu'ils ne pensaient qu'à la prolonger en prolongeant notre agonie, et que peu leur importait que notre France pérît, pourvu

que leur République eût une chance de vivre. Nous ne parlons ici que du Français, du libéral, du patriote ; que dut ressentir le chrétien, le catholique, à l'odieux spectacle d'une nation frappée de vertige, envenimée par son infortune, s'ameutant contre les couvents et les églises pendant que les Prussiens dévastaient les châteaux et les villages, invoquant Garibaldi comme son sauveur, se faisant garibaldienne pour être plus sûre de rester française et retournant contre Dieu le tronçon de l'épée brisée par les hommes ?

Il n'y avait pas, dans cette âme, une fibre qui ne dût être froissée et meurtrie. Comme tous ceux qui avaient partagé ses opinions ou ses illusions de la première heure, ce libéral, ce lettré, cet homme de bien, ce maître dans l'art de dire et d'écrire, ce bon citoyen, qui, dans une société bien ordonnée, aurait été si heureux et si utile, était, à dix-neuf ans de distance, soumis à tout ce qui pouvait le consterner comme un démenti, l'effrayer comme un présage, le frapper comme un coup de foudre, le dépayser dans sa patrie et dans son siècle. En 1851, il avait désiré que l'on pût arrêter la Révolution sans dommage pour la liberté, et il s'était trouvé en face d'une dictature qui supprimait la liberté sans dompter la Révolution. En 1870, il avait souhaité une renaissance libérale, et à ses souhaits patriotiques répondaient les victoires de la Prusse et le guet-apens du 4 septembre ; — en attendant la Commune.

Remarquez que je n'en dis rien, de cette Commune dont la réhabilitation fait partie du programme de nos seigneurs et maîtres, assurés contre notre résistance par le suffrage universel. Tout ce que M. Saint-Marc Girardin dut souffrir, nous l'avons souffert. Devant cette orgie du radicalisme poussé à ses extrêmes conséquences, il n'y a plus ni dissentiments, ni nuances. Il ne s'agit plus de savoir si on a été absolutiste ou libéral, catholique ou protestant, légitimiste ou orléaniste, partisan de M. de Villèle ou de M. Guizot, de Lamartine ou de M. Rouher. Il suffit d'être honnête homme, de comprendre dans la même horreur et dans la même haine toutes les variétés du crime ; le crime qui mène à l'échafaud et celui qui cherche à s'abriter sous la politique.

Mais M. Saint-Marc Girardin, même après le 24 février, même après le 2 décembre, même après le 4 septembre, même après la Commune, n'était pas au bout de ses peines. Une douleur plus particulière et plus personnelle allait compléter l'ensemble de ses renseignements sur la logique de ce libéralisme qui lui avait dicté ses premières pages. Moins d'un an avant sa mort, au moment où il luttait contre cet effroyable mensonge, une Chambre monarchique confisquée par les sournoiseries d'un gouvernement qui n'existait que par elle, il fut renié, traité de radoteur, de retardataire, de *bonnet à poil*, par le journal qui, depuis près d'un demi-siècle, s'honorait de le compter au premier rang de ses collaborateurs. N'ajou-

tons rien ; ce détail a plus d'éloquence que tous les discours. Il achève sans commentaire cette mélancolique histoire. Pour nous rien n'est comparable, en fait d'affliction, aux désastres de la France, aux forfaits du drapeau rouge, aux incendies de Paris, à l'assassinat des otages. Pour M. Saint-Marc Girardin, pour le libéral de 1827, pour l'auteur de l'article sur les troubles de la rue Saint-Denis, pour l'homme excellent qui rachetait quelques illusions par les plus fermes croyances et qui travaillait courageusement à une œuvre de sauvetage, je ne sais si les ironies de M. John Lemoinne ne furent pas plus cruelles que tout le reste.

VI

LETTRES A LA PRINCESSE[1]

3 mai 1873.

Les vrais amis de Sainte-Beuve, ceux de ses adversaires qui demandaient très-sincèrement à se réconcilier avec sa mémoire, déploreront, je le crains, la publication de ce recueil épistolaire. Il n'ajoutera rien ou presque rien à la renommée de l'illustre critique. Les curieux à outrance, les amateurs de scandale, en seront pour leurs frais de curiosité malicieuse; car, par des motifs de bienséance qui font honneur à l'éditeur, on a eu soin de remplacer par des initiales les noms de presque tous les personnages sur lesquels Sainte-Beuve exerce, avec une liberté confidentielle, son impitoyable sagacité, sa verve railleuse ou son pessimisme de malade mécontent d'autrui et de lui-même. A un point de vue plus sérieux,

1. Par Sainte-Beuve.

comment se défendre d'un profond serrement de cœur, lorsqu'on le voit, pendant ces années finales, voilées déjà des ombres de la mort, s'acharner dans sa haine contre l'Église, n'opposer à des sensations de souffrance que des idées de néant, se faire le patron de tous ceux qui ont déclaré la guerre au bon Dieu, parler de Pie IX, du pouvoir temporel, du Père Gratry, de l'évêque d'Orléans, du « SEC ET HIDEUX CARDINAL, » (?) comme oserait à peine en parler le plus médiocre ou le plus violent des rédacteurs du *Siècle ?* S'il est admis, dans la foule des indifférents, qu'un homme a sur ce chapitre bien des licences, que ses velléités d'athéisme peuvent être rachetées par un immense talent, comment ne pas plaindre cette Princesse, cette femme intelligente, bien douée, embellie de tous les rayons du soleil couchant, protectrice des arts, des sciences et des lettres, à laquelle on peut impunément écrire de pareilles choses, et qui a dû s'y complaire, si on en juge par ses empressements, ses familiarités, ses gracieuses attentions et ses fréquentes visites ?

Elle nous apparaît dans cette correspondance, entourée de tout ce que la libre pensée et la généalogie simiesque peuvent nous offrir de mieux réussi. Tristes préférences, qui n'ont porté bonheur ni à elle, ni à ses amis, ni à sa race ! Si j'osais, je dirais que le lecteur de ce singulier volume est amené à y voir double ; qu'à côté de la date réelle — du 20 juin 1861 au 17 janvier 1869 — il aperçoit les dates funèbres, dates d'expiation, de dé-

chéance, de deuil et d'agonie. Quelles belles journées! que de charmants sourires! que de douces causeries sous les ombrages de Saint-Gratien ou dans les salons de la rue de Courcelles! Une princesse, nièce et cousine de César, digne de figurer dans le *Décaméron*, préside un groupe d'artistes, de savants, de romanciers, de poëtes, de critiques, si spirituels qu'ils ne croient qu'à la matière. Elle sait, au besoin, manier le crayon et la plume, et ses aquarelles font grand honneur à son maître. On est heureux, on a le vent en poupe, les bons mots jaillissent de toutes les lèvres, l'épais feuillage des grands arbres tempère la chaleur du jour et cache les points noirs du ciel impérial. Pourquoi le lendemain ne ressemblerait-il pas à la veille? Quel trouble-fête aurait l'audace de déranger ces privilégiés de l'intelligence, d'assombrir l'atmosphère où s'épanouissent ces fleurs si naturelles et si odorantes, *Salammbô*, *Madame Bovary*, *Madame Frainex*, *Fanny*, *Henriette Maréchal*?

Hélas! on arrive à la fin du volume, et, parvenu à cette date, 17 janvier 1869, qui semble marquer une rupture entre le critique et la princesse, on se dit : « Ce jour-là, Sainte-Beuve n'avait plus que neuf mois à vivre... O terrible victoire de l'éternité sur le temps, de Dieu sur l'homme, de l'immortelle justice sur le succès éphémère, de la foi des petits et des simples sur la chimère des docteurs et des sages! Déjà, au courant de ces lettres ou de ces dates, nous avions vu disparaître les triomphateurs,

les puissants, les heureux, les illustres, les railleurs, bon nombre de ceux à qui le 2 décembre avait fait une vie d'enchantement; mais l'Empire lui-même! l'Empire! Un court espace de dix-huit mois le séparait de cette déclaration de guerre, signal de sa chute et de notre ruine. Sainte-Beuve écrit le 9 octobre 1867 : « Une nouvelle in- » tervention à Rome serait une faute mortelle ; on ne s'en- » chaîne pas avec obstination à une telle caducité..... Je » veux parler du pouvoir temporel... Qu'on relise ce » qu'en a dit Napoléon Ier... On ne soutient pas à per- » pétuité une branche condamnée et morte... » Plus loin, le 13 : « M. Duruy est bien sottement attaqué, et » par le Pape même, qui donne raison par son bref à cet » évêque étourdi Dupanloup... Oh! quand la France et » l'Empereur se purgeront-ils de cette LÈPRE cléricale? »— Le 28, *éreintement* du Père Gratry, « qui n'a pas même » su nous donner une faible esquisse du pâle M. de Ba- » rante; » — « qui porte écrit sur son front : « *Je crois » à l'Immaculée Conception;* » — « qui s'est jeté dans l'abs- » traction et dans le mystique, non sans se passer les » attaques et les sournoiseries; » — « qui s'est cru obligé » d'insulter à Voltaire, comme un sociétaire de la Comé- » die-Française qui, le jour de sa réception dans la mai- » son de Molière, se croirait obligé d'insulter à Molière... »— » Encore une concession à ces robes noires! etc., etc. »— On le voit, ce n'est plus du doute, de l'indifférence, du scepticisme, de la libre-pensée : c'est de la haine, c'est du

fiel. Comme toutes les liqueurs frelatées et dangereuses, l'impiété s'aigrissait et s'envenimait en vieillissant. Qu'a dû penser et dire l'aimable princesse à qui ces lettres sont adressées, lorsqu'elle a appris, trois ans plus tard, le pillage des couvents, le massacre des otages et la profanation des églises?

Eh bien! oui, il est tombé, ce pouvoir temporel, objet de tant d'animosités et de colères; il est tombé, mais il n'est pas tombé seul. Au bruit de sa chute, adoucie et comme consacrée par les douloureuses sympathies de la grande famille catholique, a répondu un écroulement d'autant plus horrible qu'il ne laissait à la puissance déchue ni les consolations divines, ni les espérances humaines. On eût dit qu'en abandonnant les intérêts de la justice, de la sainteté et de la faiblesse qu'il avait promis de défendre, l'Empire s'était abandonné lui-même. Il périssait, victime du mal qu'il laissait faire, dans les conditions les plus propres à confondre ceux qui lui avaient conseillé cette défection misérable. Le Pape, s'il perdait les restes de son domaine terrestre, ne perdait pas un seul de ses *sujets*; que dis-je? Ils redoublaient de respect et de tendresse, à mesure que le Saint-Père, ne possédant plus que le pouvoir de prier et de bénir, s'offrait à leurs regards dépouillé et désarmé. L'église restait debout, tandis que le palais morne et vide attendait le pétrole. Le gouvernement fondé sur la force était brisé et anéanti par la force. Quelle leçon pour les beaux-esprits et les politiques! Si vous ne

voulez pas que l'on voie dans les deux catastrophes une cause et un effet, reconnaissez du moins une foudroyante coïncidence !...

Est-ce à dire que tout soit oiseux ou fâcheux dans ces *Lettres à la Princesse ?* A Dieu ne plaise ! On retrouve, dans bien des pages, la griffe ou le cachet du maître. Pour épuiser mes critiques, je me permettrai de remarquer d'abord qu'il eût peut-être mieux valu écrire : « Lettres à UNE princesse. » — LA princesse, comme s'il n'y en avait qu'une en ce monde, comme on disait LE ROI à propos de Louis XIV, comme Royer-Collard appelait LE SOT un type de sottise, n'est-ce pas un peu absolu ? Il existe encore, malgré notre nivellement démocratique, tant de princesses ! Le titre est si élastique et si fantaisiste ! Tout ce qu'il y a de plus auguste, de plus illustre et de plus respectable, ou tout ce qu'on peut imaginer de plus apocryphe, de plus hypothétique et de plus hypothéqué ! L'almanach de Gotha ou la chronique des petits journaux ! Le cérémonial ou le calembour ! Celles à qui on parle chapeau bas, en habit brodé et en culottes courtes, et celles que l'on aborde cavalièrement, le stick à la main et le cigare aux lèvres ! Peut-être me répondra-t-on que c'est justement là ce qui explique le titre controversé ; qu'il s'agit d'une princesse modèle, d'assez bonne maison pour que personne ne songe à lui manquer de respect ; assez spirituelle, assez artiste, assez moderne pour dispenser les amis des ennuis de l'étiquette et préférer à de

vaines ou antiques formules un mot piquant, un fin sourire, une marque d'affection sincère; que dès lors elle mérite d'être surnommée la princesse, celle à qui toutes les princesses devraient ressembler pour n'être ni trop imposantes, ni trop engageantes, ni trop hautaines, ni trop folâtres, ni trop prudes, ni trop Gauloises, ni trop difficiles, ni trop aisées. Soit! saluons donc cette heureuse Princesse à qui l'on écrit de si jolies lettres, comme un charmant juste-milieu entre les extrêmités princières, et ajoutons, — dernière chicane, — que l'on aurait pu retrancher, dans ces lettres de Sainte-Beuve, quelques billets par trop courts et insignifiants, — un peu trop de mercredis remplacés par des vendredis, ou de jeudis proposés au lieu du dimanche, — et surtout des détails qui relèvent du docteur Ricord plutôt que de Mme de Sévigné, et où la littérature est absorbée par la chirurgie.

Ceci posé, nous aurions une bien agréable collection à faire sous la dictée de ce *malin* qui, tout en observant les plus délicates convenances, pense tout haut avec la Princesse, et ne se gêne pas pour lui dire ce qu'il a dans l'esprit, dans le cœur et sur le cœur. La Bruyère refuserait-il de signer les lignes suivantes : « Mme de la R... (???) » est une personne qui a besoin d'indulgence. Elle a » toujours aspiré sans atteindre; quand elle a cru tenir, » elle n'a pas su garder. Son miroir ne l'a jamais rendue » heureuse. La fin toujours assez prompte de ses demi-bon- » heurs a donné raison à son miroir. Aujourd'hui elle a



» franchi le pas que les moralistes ont de tout temps des-
» siné aussi sûrement que des géographes. Elle a renoncé
» au rouge, et pris le parti de la dévotion. Le reste s'en
» suit. Que les beaux, les heureux et les raisonnables le
» lui pardonnent! »

Et ceci : « Vous aurez lu ce matin M. de Barante sur la
» duchesse de Sagan. C'est de la littérature de vieillard;
» c'est bien éteint. Il ne dit pas trop le contraire de la
» vérité ; il ne parle pas trop de ses vertus. Pourtant, si
» j'avais été diable — et beau diable, — j'aimerais à être
» peint autrement. »

Et l'excellent M. de Sacy, cette vivante énigme qui se console de Jules Favre avec saint François de Sales et nous a fait tour à tour admirer, depuis vingt ans, le jansénisme le plus austère, le libéralisme le plus résistant, les accommodements les plus... commodes, l'éblouissement le plus naïf et la plus édifiante résignation !... — « Avez-vous lu Sacy ce matin, sur Mme de Sévigné? Quel brave homme d'écrivain! Comme il aime ses auteurs tout de bon! il voudrait être *en prison* avec Mme de Sévigné!... Pas si bête. Mais elle?... Et puis il parle très-bien de sa fille... Et puis l'impératrice par-dessus le marché! Avec tout cela on sent une nature et on l'aime. »

Une nature! que diraient Nicole et Saint-Cyran?

Alias, M. Rouher est le plus joufflu des orateurs. Voilà, en deux syllabes, un portrait parlant.

Mais si la critique a ses clairvoyances, l'amitié, même

libre-penseuse, a ses illusions. Je lis, presque à la même page, — il s'agit du prince Napoléon : — « Oh ! je m'explique bien toute cette incohérence ! Vouloir trop, embrasser trop à la fois, réunir des éléments contradictoires, éminents et fougueux, être à l'étroit dans une vie qu'on se fait trop pleine, avoir des passions maîtresses, une intelligence maîtresse aussi et qui juge toute chose, avoir des talents, et l'un surtout à un haut degré, dont on ne sait que faire et à qui il est presque interdit d'éclater... Convenez-en, il y a là de quoi faire gronder et un peu rugir ceux qui sont de la race des LIONS... »

O cher et illustre maître ! Des LIONS ! N'étiez-vous pas un peu imprudent de lever ce lièvre ? Si, pour nourrir son élève Achille, le centaure Chiron n'avait pas eu d'autre moelle que celle de ce lion-là, le fils de Thétis et de Pélée n'aurait été invulnérable qu'au talon et ne serait jamais sorti de Scyros.

Sérieusement, je suis prêt à avouer tout ce que nous offrent de piquant, d'amusant, de curieux, de haut goût et de haut ragoût, ces anecdotes bien contées, ces croquis enlevés d'un crayon si vif, ces épigrammes à fleur de peau, tantôt déguisées, tantôt aiguisées, en domino ou en robe de chambre, confidentielles avec une porte entr'ouverte, profitant, sans en abuser, du déshabillé épistolaire, sachant où il faut s'arrêter et ce qu'elles peuvent se permettre, telles enfin que l'aimable personne qui devait en faire, chaque matin, le sel de son beurre et le su-

cre de son café, ne pouvait qu'en être charmée et fière comme d'un tribut payé à son esprit par un admirateur de sa beauté. Car c'est encore là un des traits caractéristiques de cette correspondance. On sent une lutte entre la certitude de plaire et le regret de ne pouvoir offenser; on devine que l'écrivain use du privilége de son âge pour parler un langage plus coloré et plus tendre que celui de l'amitié, — et qu'il voudrait bien être un peu moins privilégié.

Pourtant, ce qui me frappe et m'attire le plus dans ce volume, ce n'est pas le *sac à malices;* c'est ce que j'appellerai le pressentiment. Dès le mois de novembre 1862, le critique incomparable aperçoit les défauts de la cuirasse. Ainsi, à propos du banquet de Bruxelles, en l'honneur des *Misérables :* « Je suis frappé de cette dé-» monstration d'un Coblentz menaçant et triomphant. On » ne se doute pas de cela à Compiègne, dans cette atmos-» phère isolée et dorée... Sont-ce donc là nos envahisseurs « de demain, nos prochains émigrés rentrants? Tel est » ridicule aujourd'hui qui ne l'est pas demain. »

Plus loin : — « Je suis dans *Salammbô* jusqu'au cou. Ouf! (voilà un ouf qui vaut dix pages de critique). Une grande et très-grande dame admire *Salammbô* et s'en préoccupe. N'est-ce pas juste? N'est-ce pas naturel? N'est-ce pas d'accord avec les recherches de modes et d'invention ultrà-française dont sa jolie cervelle est parfois entichée? »

Plus loin encore : — « Je suis plein de réflexions. Savez-vous que ce dernier choix fait à Paris (M. Eugène Pelletan, — qu'eût-il dit de Barodet ?) est un des plus envenimés qu'on pût faire ? Je n'en connais pas de pire. Cela prouve que les Français sont capables de toutes les badauderies et bêtises en fait de personnes. Qu'est-ce donc quand il s'agit d'idées ? Les journaux leur font tout avaler. Il se fait en ce moment, au mot d'ordre de *liberté*, un grand courant qui deviendra un tourbillon et une tempête. »

Nous ne sommes encore qu'en décembre 1863. Que sera-ce pendant les dernières années, lorsque arriveront l'expédition du Mexique, la mort de Maximilien, la souscription Baudin, Sadowa, les élections, les émeutes ? Sainte-Beuve laisse à l'écart les grands événements du dehors. C'est à l'intérieur, dans son voisinage et dans son monde, qu'il saisit et signale les symptômes de dissolution et de désarroi. Chose remarquable ! son instinct critique triomphait ici de ses sentiments personnels et de ses amitiés. Il était évidemment du parti des *avancés*, des *émancipés*, du prince Napoléon et de son groupe, contre le parti de l'impératrice et de M. Rouher. Pourtant, s'il avait vécu un an de plus, on peut parier que l'Empire libéral et le ministère du 2 janvier l'auraient trouvé très-froid et très-récalcitrant. Grâce à sa prodigieuse faculté d'analyse et d'intuition, il comprenait toute l'imminence du péril, toute la gravité de la faute, qui pouvaient se résumer en ces mots : « Armer en se désarmant. »

J'ai beaucoup cité, je pourrais citer encore; j'aime mieux indiquer, en finissant, l'impression que l'on garde de cette lecture. Il n'y a pas de malice, pas de moquerie qui tienne. Un crêpe enveloppe les vivacités posthumes de ce merveilleux esprit qui semble jouer sur des tombeaux avec les reliques du passé et la cendre des morts. Parmi ceux dont il parle, plusieurs se sont éteints; d'autres sont proscrits; presque tous ont eu une part dans nos malheurs; tous ont assisté à la ruine de leurs espérances, de leurs grandeurs, de leurs affections, de leurs joies et de leur pays. Les Tuileries et Saint-Cloud ne sont plus que des squelettes. Compiègne a changé de nom et s'appelle Chislehurst. Les mélancoliques échos de l'exil répondent aux ramiers et aux fauvettes des bosquets de Saint-Gratien. Les Athéniens qui se groupaient autour de la Princesse risquent, d'ici à peu, d'être réduits au brouet noir des républiques radicales. Que répondraient-ils aujourd'hui, si un vieux paysan du Rhône leur disait dans son patois : « Vous prétendez que l'homme a commencé par être un singe; et moi, je prétends que Barodet a commencé par être Voltaire, Béranger, Paul-Louis Courier, Louis Blanc, Victor Hugo, Taine, Renan, About, Robin et — Sainte-Beuve. »[1]

1. Voir, à la fin du volume, comme complément, pendant, contraste ou contre-partie de ce chapitre, l'étude sur Mérimée et ses *Lettres à une Inconnue*.

VII

LE SECRET DES MONARCHISTES[1]

Mai 1873.

Il y a six mois, quand les journaux annoncèrent que la Société des gens de lettres préparait un volume qui serait offert aux émigrants de l'Alsace et de la Lorraine, se vendrait à leur profit et nous parlerait à toutes les pages de ces chères et malheureuses provinces, deux idées se présentèrent ensemble à tous les esprits : 1° qu'il était impossible de rêver et d'entreprendre une œuvre plus honorable; 2° — et on copiait ici M. de la Palisse — que les auteurs appelés à concourir à cette tâche, toute d'émulation généreuse, d'apaisement et de patriotisme, feraient abnégation, sinon de leur opinion personnelle, au

1. Par MM. Erckmann-Chatrian.

moins de cette partie de leur opinion qui pourrait blesser les convictions contraires.

A quoi bon insister ? Tout se réunissait pour mettre ici d'accord les convenances, les chances de succès, le sens même du livre. Comment maintenir à cette publication collective son caractère de réparation nationale ? En laissant à l'écart les passions politiques. Comment multiplier le nombre des acheteurs ? En se bornant à exprimer des sentiments d'affectueuse pitié ou d'irrésistible espérance. Il était impossible que, dans maint endroit du volume, une idée de revanche ne vînt pas se mêler aux ardentes sympathies pour ces volontaires de l'exil. Or, que doit espérer, dans ce genre, un pays tellement divisé que ses écrivains ne peuvent pas trouver de terrain neutre, et que chaque parti a l'air de chercher une revanche contre ses adversaires avant de la prendre contre les ennemis ?

Pour moi, lorsqu'on m'a fait l'honneur de me demander mon obole littéraire pour cette *Offrande* [1], je n'ai pas même songé à stipuler ou à promettre cette neutralité nécessaire. J'aurais cru faire injure à mes confrères, même les plus avancés dans l'opinion républicaine, en ayant l'air de douter de ce qui, entre gens bien élevés et réunis par une même pensée, n'admettait pas le plus léger doute. Si on eût essayé de me mettre en garde contre cette naïve confiance, on ne m'aurait pas moins étonné

1. C'est le titre du volume.

que si on m'avait dit que deux et deux font cinq et que les trois angles d'un triangle ne sont pas égaux à deux droits.

J'étais tellement pénétré de cette évidence que, ayant amené un de mes personnages, royaliste comme moi, à risquer une comparaison entre le débordement du Rhône et le déchaînement des passions populaires, — était-ce bien méchant ? — je m'étais arrangé pour que ce petit bout d'oreille monarchique disparût immédiatement dans une grande image de patriotisme, dans un vif élan d'amour pour la France.

Pourtant, j'aurais fait encore une concession, de peur de paraître trop ombrageux. En voyant briller au milieu de nos noms plus humbles les noms de George Sand et de Victor Hugo, je me serais résigné à rencontrer sous la plume de celle-là quelques traits hostiles aux conservateurs, et sur la lyre de celui-ci un certain nombre d'injures contre les rois et le bon Dieu. Les vers de l'un, la prose de l'autre, ne pouvaient qu'ajouter à l'éclat et au succès de l'*Offrande*. Il était donc permis, à la rigueur, de fermer les yeux et de faire provision d'indulgence ou de patience, si l'auteur de *Valentine* nous décochait une phrase telle que celle-ci : « Pendant que des populations » entières fuient la flétrissure de l'étranger et que des » centaines de mille émigrants livrent leur existence au » hasard, sur la terre française, l'idée monarchique tra- » vaille à nous ôter la liberté sociale et politique sans

» laquelle nous ne retrouverons jamais la liberté nationale » pour nos frères brisés et pour nous-mêmes; » ou si le poëte, désormais incurable, des *Feuilles d'automne*, écrivait à la première page de cette œuvre de conciliation, de tendresse et de charité :

> O le rêve insensé que font ces misérables !
> De qui parlez-vous là? des rois..
> On (toujours les rois) pousse la marée horrible des soldats,
> On gonfle le flot noir des légions sinistres.
> On est les dieux ayant les démons pour ministres,
> Et quand on a commis tous ces crimes, on va
> Remercier ce SPECTRE IDIOT, Jéhovah !... etc., etc.

Tout au plus pourrions-nous dire, chapeau bas, à M[me] Sand, qu'elle tenait un tout autre langage, en mars 1871, lorsque, pressée par une poignante évidence, elle en arrivait à éreinter M. Gambetta et à sonner le glas funèbre de la troisième République ; tout au plus pourrions-nous faire remarquer à M. Victor Hugo qu'il eût été plus digne de son génie incontesté et de sa munificence proverbiale de ne pas servir aux éditeurs et aux lecteurs de l'*Offrande* une desserte, mal réchauffée, de l'*Année terrible ;* que s'obstiner à rendre les rois seuls responsables des désastres de 1870, des crimes de 1871 et des angoisses de 1872, c'est une monomanie comparable à celle des gens qui croient être Talma, Bolivar ou Louis XVII. En somme, il sied de pardonner quelque chose anx *illustres*, surtout quand ce quelque chose, changé par

l'habitude en une seconde nature, prend de plus en plus les caractères d'un radotage sénile ou d'un cas pathologique.

Mais, avec les citoyens Erckmann-Chatrian, nous serons plus à l'aise. Les quatre lignes de Mme Sand, les deux cents vers de M. Hugo, protégés auprès de nous par leur vieille renommée, ne nous apprennent rien de neuf. Ils font partie essentielle d'un rôle, d'un uniforme, d'une physionomie ; ils semblent inséparables des noms qui les ont signés. Nos amis, en les lisant, hausseront les épaules ; ils murmureront : « Oh ! comme c'est ça ! comme c'est ressemblant ! Toujours la même note ! » Et ils iront à leurs affaires !

Avec MM. Erckmann-Chatrian, les conditions sont différentes, et je m'empare de cette occasion pour leur payer un petit arriéré.

S'il y avait une justice en littérature, une réaction très-énergique et très-légitime se serait opérée, depuis trois ans, contre ces romans insipides, monotones, sans invention, sans drame, sans style, prodigieusement surfaits, et auxquels je ne crains pas d'attribuer quelques-unes de nos illusions et de nos défaillances nationales. Les auteurs de *Madame Thérèse*, du *Conscrit de* 1813, du *Fou Yégoff*, de *l'Invasion*, etc., etc. (toujours le même récit sous des titres différents), ont habilement exploité deux moyens de succès : au peuple, capable de les comprendre, ils ont dit qu'il était le véritable et l'unique hé-

ros de ces batailles dont les rois et les généraux avaient seuls l'honneur et le profit ; que le progrès des lumières devait l'aider à en finir avec ce métier de dupe, que c'était folie de se faire rompre les os pour que ses chefs eussent un grade et ses princes une province de plus. Auprès des dilettantes, des beaux esprits et des lettrés, ils ont profité de notre humeur frondeuse et du mouvement d'opposition contre l'épopée impériale. Il était clair, en effet, que si les victoires du Consulat et de l'Empire avaient été gagnées uniquement par les conscrits et les soldats, le succès n'était plus qu'affaire de hasard ; Napoléon et ses lieutenants devenaient de bien pauvres sires.

Ai-je besoin de démontrer tout ce que ce procédé a de débilitant et de dissolvant? Ces romans, que l'on a décorés du titre de *nationaux*, n'étaient bons qu'à amoindrir le sens de l'héroïsme, la faculté d'enthousiasme, l'esprit d'abnégation et de sacrifice, toutes ces belles vertus que l'hypocrisie démocratique peut traiter de duperies, mais sans lesquelles il n'y a pas de résistance possible quand viennent les jours d'épreuve. La méthode sournoise de MM. Erckmann-Chatrian avait encore d'autres inconvénients. Elle substituait, pour les masses comme pour l'élite, le calcul égoïste à l'amour de la patrie. Elle enseignait aux électeurs de M. Jules Favre ou de M. Jules Simon que leurs pères ou grands-pères de 92 s'étaient vaillamment battus, non pas pour repousser l'ennemi et

sauvegarder le territoire, mais parce que la capitulation ou la défaite les aurait de nouveau livrés aux nobles, aux émigrés, au clergé, à tous leurs oppresseurs d'ancien régime. Elle inaugurait cette idée fatale — dont nous avons pu juger les effets — d'après laquelle, au milieu des périls et des angoisses d'une guerre malheureuse, les diverses classes de la société ou, en d'autres termes, les enfants d'un même pays ont à s'accuser réciproquement et à se méfier les uns des autres, au lieu de s'unir étroitement contre le danger commun. En 1792, les héros populaires de MM. Erckmann-Chatrian se disent : « Tâchons d'être vainqueurs, sans quoi nous aurions encore à subir la corvée, la dîme et le droit du seigneur. » En 1870, les garibaldiens et les gambettistes, les disciples de Louis Blanc, de Victor Hugo et d'Eugène Pelletan, murmurent : « La République d'abord, puis la France, s'il en reste. Avant tout, finissons-en avec les royalistes et les jésuites; après quoi nous songerons aux Prussiens. »

Enfin, tout en apprenant au peuple à se regarder comme le seul héros et la seule victime du fléau de la guerre, à en revendiquer toute la gloire, à en attribuer les misères à ses souverains et à ses chefs, les auteurs de *Madame Thérèse* et du *Fou Yégoff* créaient pour les générations nouvelles un mirage qui nous a trompés jusqu'à la fin. En leur double qualité d'Alsaciens et de *patriotes*, ils étaient de ceux qui nous persuadaient que ce qui avait eu lieu en 1792 ne manquerait pas de se renou-

veler dans des circonstances analogues ; que ces pays de frontières, hérissés de bois et de montagnes, défendus par la population indigène, n'attendaient qu'une occasion de recommencer leurs prodiges ; que, même après la destruction des armées régulières, la déchéance du gouvernement et des généraux, le renversement de toute hiérarchie et de toute discipline, il suffirait d'une armée improvisée de paysans, de bûcherons, d'artisans, de valets de ferme et de soldats en retraite, pour faire de ces gorges, de ces ravins, de ces défilés, célèbres déjà dans notre histoire révolutionnaire, le tombeau des envahisseurs et réparer les défaites prétoriennes par des victoires nationales. On sait ce que nous réservaient ces illusions et ce qu'elles nous ont coûté.

Et maintenant, comprenez-vous ce que j'ai dû ressentir, lorsqu'en parcourant ce volume de l'*Offrande* où j'étais si fier de rencontrer mon nom, je suis arrivé à l'épisode que MM. Erckmann-Chatrian ont intitulé le *Secret des monarchistes* ? J'ai lu deux fois ces pages odieuses avant de me résigner à y croire. Le *Secret des monarchistes*, c'est-à-dire une dénonciation, dans le passé, dans le présent, dans l'avenir, contre toute une partie de la nation française, et cela en présence des Prussiens qui nous rançonnent et nous guettent, au sortir d'une guerre dont les désastres ont été centuplés par la faute des républicains, et où l'honneur a été sauvé par les *monarchistes* de Reichshoffen et de Buzenval, de Patay et de Coulmiers,

de Mac-Mahon et de Bourbaki, de Cathelineau et de Charette ! Et cela, dans un livre qui n'a ni valeur, ni sens, s'il ne signifie appel à toutes les opinions pour venir au secours d'une patriotique infortune ! oh ! c'est trop fort !

Le *Secret des monarchistes*, d'après MM. Erckmann-Chatrian, est bien simple; il sera en 1873 ce qu'il a été en 1848; et, de peur qu'on n'en ignore, ils terminent leur récit par ces mots : « A bon entendeur, salut! » — Quand la République a été proclamée, ici, par des patriotes tels que l'acteur Bocage, Sobrior, Flocon, Barbès, Raspail, Blanqui; là, par des héros tels que MM. Glais-Bizoin, Crémieux, Picard, Ferry, Pipe-en-Bois, Gambetta, Spuller, voici la recette des monarchistes pour échapper au naufrage et rester maîtres de la situation : commencer par crier plus haut que tous les autres : « Vive la République ! » Puis s'arranger pour conserver toutes les places, ministères, préfectures, mairies, magistratures et justices de paix; enfin — et c'est là l'essentiel — maintenir le peuple dans son ignorance, pour être toujours sûrs de le dominer, de l'asservir, de l'abrutir, de le pétrir à notre guise, de lui faire croire à toutes les absurdes sornettes, éternels instruments de notre règne et de ses servitudes, de notre puissance et de ses misères.

Voilà le texte ; la petite histoire que MM. Erckmann-Chatrian ont bâtie sur cette idée conciliatrice et généreuse est assez niaise pour se dérober à la discussion et à l'ana-

lyse. Mais le venin circule à chaque ligne. Le grand propriétaire, le curé, le député, le maire, le gentilhomme, sont dénoncés aux rancunes et aux méfiances démocratiques. « Tous les légitimistes, tous les orléanistes, tous » les bonapartistes s'étaient ralliés à la République... » On connaît les résultats de cette comédie : la guerre » civile, les déportations sans jugement, Bonaparte, les » fusillades sommaires, la corruption, l'invasion, l'Alsace » et la Lorraine arrachées du corps de la patrie... Mais » les monarchistes ont conservé leurs places ! Et pour- » tant Dieu sait si la dernière guerre les a trouvés aveugles » et médiocres dans l'administration, dans les Chambres, » dans les ambassades, dans l'armée ! Ils nous comman- » daient, C'EST SUR EUX QUE RETOMBE LA RESPONSABILITÉ » DE NOS DÉFAITES... Ah ! LES MALHEUREUX ! s'ils avaient » instruit le peuple, quels génies seraient sortis de cette » masse française, encore vierge, où dorment depuis » des siècles tant de forces ignorées !... »

Voilà tout l'enseignement que MM. Erckmann-Chatrian ont extrait de la dictature de M. Gambetta, des saturnales du drapeau rouge, des crimes de la Commune et de l'incendie de Paris. Ils ont le triste courage de reprocher aux monarchistes les *fusillades sommaires*, au moment où nous approchons du second anniversaire de l'assassinat des otages ! Encore une fois, ai-je eu tort de dire : « C'est » trop fort ! »

Mais est-ce la peine de se fâcher contre des écrivains

qui ont eu leur jour, qui se sentent démodés, et qui, pour obtenir un regain de succès, ont recours aux passions les plus misérables ? Le mieux serait de leur rire au nez et de leur répondre : « Vous avez imaginé une plate anecdote pour nous révéler le secret des monarchistes. Vous n'y entendez rien. Le vrai secret des monarchistes, voulez-vous le savoir ? C'est la République ; c'est surtout le républicain : c'est cet ensemble d'exquise urbanité, de bonne foi, de patriotisme sincère, de sentiment des convenances, d'esprit de conciliation, d'exactitude historique, d'intelligence politique, de dévouement à la France, à la Lorraine et à l'Alsace, qui a trouvé moyen de faire de l'*Offrande* une œuvre de parti, et d'un appel à la charité une excitation à la haine. »

VIII

LES ENCHANTEMENTS
DE PRUDENCE[1]

Mai 1874.

Ce livre devrait plutôt s'appeler LES ENCHANTEMENTS SANS PRUDENCE. Je crois savoir tout cè qu'un homme bien élevé doit de ménagements à une femme, alors même que cette femme âgée, en racontant ses vieilles amours, se manque un peu de respect à elle-même. Aussi me bornerai-je à quelques indications très-légères, à quelques citations fort abrégées. Si la critique a été souvent comparée à un chat, elle doit glisser cette fois comme chat sur braise.

Mme P. de Saman nous dit, page 315 de ses *Enchantements :* « Je m'occupais de mes fils qui avaient de l'es-

1. Par madame P. de Saman, avec préface de George Sand.

prit. » Cet esprit et cette occupation n'ont pas produit de bien merveilleux résultats, si l'on en juge par l'épisode le plus récent. Car il est bon de vous dire qu'avant d'épouser M. de Saman, l'imprudente Prudence s'était appelée Mme Hortense Allart. Allart est un nom assez commun, mais Marcus est un prénom beaucoup plus rare. Or, je lis à la page 322 : « Je vais avec mon fils Marcus jusqu'au pont suspendu des Champs-Elysées... Marcus retourne à Paris... Marcus trouve sur son chemin des dragons... Je vais avec Marcus sur les quais... Marcus s'engage dans la garde nationale... »

Et bien ! commencez-vous à comprendre ? Vous n'êtes pas sans avoir lu, pendant notre crise électorale, entre les affiches jaunes de M. de Rémusat et les affiches rouges de M. Barodet, un certain nombre d'affiches tricolores, signées Marcus Allart, candidat plébiscitaire, bonapartiste et indépendant. Le programme de M. Marcus Allart était essentiellement fantaisiste, et réconciliait un moment, dans un accès de douce gaieté, le barodiste farouche et le partisan du candidat trop spirituel dont il suffisait de décomposer le nom symbolique pour trouver *ruse*, *muser*, *amuser*, *rasé*, *usé*, *mat*, *maté* et *rame* (d'une chaloupe en détresse). M. Marcus Allart, dans son affiche aux trois couleurs, avait réussi à mettre d'accord le bonapartisme et l'indépendance, le chou plébiscitaire et la chèvre républicaine, le christianisme et l'abolition définitive de la confession. Ce dernier point surtout semblait

lui tenir au cœur, et il en avait fait le pivot de sa candidature. Il était sans doute persuadé que, du moment que les électeurs n'auraient plus à se confesser, ils le nommeraient tous avec la plus touchante unanimité. L'événement a trompé son espérance ; mais la confession, avec ses trois parties bien distinctes que nous enseigne le catéchisme, n'en domine pas moins cette catastrophe électorale. La contrition revient de droit à M. Thiers et à ses amis ; la satisfaction à M. Barodet et aux communards, et la pénitence sera pour tout le monde.

Quoi qu'il en soit, si nous passons du grave au doux, nous rencontrerons dans les souvenirs enchantés de Prudence l'enchanteresse un peu de ce beau désordre qui est chez elle un effet de la nature plutôt que de l'art.

C'est ainsi que nous voyons défiler tour à tour dans son livre Jérôme, qu'il ne faut confondre ni avec le père du désert, ni avec celui du prince Napoléon ; Henri, qu'elle appelle Warwick, mais qui n'est autre, à ce qu'on assure, que l'auteur d'*Eugène Aram*, le plus élégant des hommes politiques et le plus politique des romanciers ; M. de Chateaubriand, dont la gloire, les treize lustres et les convictions monarchiques ou religieuses jouent dans tout cela un rôle assez étrange ; M. Louis de Saman l'Esbatz, de six ans plus jeune que Prudence ; héros troubadour, chevalier de la Table-Ronde, descendant des croisés par les fenêtres sans soulever de jalousie ; exempt de gothi-

ques préjugés malgré sa noblesse carlovingienne ; chantant comme Mario, Rubini et Faure confondus dans un même gosier. Ici laissons parler celle dont il fut l'enchanteur : « Sa voix était étendue dans le haut et dans le bas, » et d'une force prodigieuse ; il chantait comme le rossi- » gnol, en levant le cou et sans se lasser jamais ; il chan- » tait toujours mieux à mesure qu'il chantait, avec » un goût et une légèreté incomparables ; sa taille » était moyenne, sa tournure militaire, sa main et son » pied petits, sa main guerrière, jolie, mais rude et faite » aux armes. » — Et au tour. Hélas ! hélas ! A qui se fier dans ce monde fallacieux où les désenchantements sont encore plus fréquents que leurs contraires ? Ce rossignol est une orfraie, ce lion est un jaguar, ce héros est un fou furieux, ce troubadour est un barbare, ce chevalier est un rustre. La lune de miel s'achève dans les larmes et dans l'orage, et finalement ce mari si délicieux, si harmonieux, si merveilleux, sert de texte à une digression bien sentie en faveur du divorce à tous crins et de l'émancipation du sexe faible.

En somme, M. de Saman l'Esbatz ne semble pas avoir tenu beaucoup de place dans cette existence enchantée ; j'ai tourné la page, il n'était déjà plus ; le feu de paille ou d'artifice s'éteignait avec la dernière cavatine ; le nom chevaleresque ne reparaît guère que sur la couverture du volume. Encore une fois, l'incohérence des idées et des couleurs, chez M. Marcus Allart, n'est-elle pas un trait

de ressemblance, une réminiscence filiale ? Seulement, chez madame sa mère, les idées sont des souvenirs ; les souvenirs ont un corps, une âme, un esprit, un visage. Au lieu de la fusion du rouge avec le bleu, du plébiscite avec l'indépendance, de Napoléon III avec la grandeur nationale, de la religion avec la guerre au sacrement de pénitence, et du mariage des prêtres avec le divorce des laïques, nous avons l'association amoureuse, *in partibus infidelium*, des noms les plus disparates ; le prélat romain Jérôme, le séduisant et problématique Henri, le volage René , Saman dit le baryton terrible, Remi, de qui je me demande s'il fut un personnage réel ou le héros d'une nouvelle ; puis Sainte-Beuve, Merval, Julien, Alceste, Libri, la duchesse Armand de Polignac, Charles Didier, Béranger, le colonel Amable, M. Thiers, M. Mignet, Georges Farcy, Mme Hamelin, Camillo, la comtesse de Vallon, etc., etc. ... Lanterne magique de l'autobiographie romanesque, où les figures se succèdent, se croisent, s'entre-mêlent, vont, reviennent, brillent, disparaissent, avec toutes sortes de tolérances réciproques. On s'aime, on se prend, on se quitte, ou se reprend ; l'amant de la veille devient l'ami du lendemain ; tantôt l'étincelle se ranime sous la cendre ; tantôt la flamme, que l'on croyait immortelle, s'évanouit dans un coup de vent.

Le pot au feu fait bon ménage avec l'aventure, la méditation avec le caprice, la pensée virile avec la faiblesse féminine, la bibliothèque avec l'alcove, le roman vécu

avec le roman écrit, l'enchantement de ce matin avec la désillusion de ce soir, l'incorrection de la conduite avec la correction des épreuves, le bas-bleu avec le bonnet rose, Henri avec Jérôme, Camillo avec Louis, Remi avec René, le travail avec la passion, le calme avec la tempête, la faculté de se maîtriser avec la volonté de s'égarer. Mme Sand, dans sa préface, a décrit par ses beaux côtés, en personne instruite par une longue expérience et très-intéressée dans la question, ce don paradoxal et commode, que je crois particulier à notre siècle, de transformer et d'assouplir la moralité des actions humaines, de les aider à changer de nom, à tremper dans l'eau bénite le fruit défendu, à légitimer l'illégitime, à faire feuilleter par le vice le vocabulaire de la vertu. Cette école, on le sait, transporte volontiers dans le domaine des sentiments, dans les luttes ou les défaites de la conscience, les procédés que sa sœur, la démocratie radicale, applique à la politique. Là, d'une femme déchue, déclassée, volontaire du désordre, de l'amour et du hasard, on fait un type digne d'être étudié par les réformateurs de notre société malade; ici, on prend un homme taré, ayant un ou plusieurs antécédents ; on en fait d'abord un mécontent, puis un démocrate, puis un républicain, puis un grand citoyen, puis un tribun, un proconsul ou un dictateur.

Cette page de Mme Sand est trop curieuse, trop caractéristique, pour que je résiste au plaisir de la citer. Elle

aura d'ailleurs le mérite de servir de contre-partie à mes critiques.

« Le récit de ces enchantements est d'un attrait indicible; et pourtant c'est toujours le même drame qui recommence avec un changement très-restreint (non ! pas si restreint !) de personnages ; mais il y a une singularité très-grande qui relie les actes de ce drame ; c'est que la femme, en contractant de nouveaux liens, ne se détache pas des anciens. Elle ne veut pas éteindre les foyers qu'elle a allumés ; elle les respecte et elle les entretient, *comme des autels*, avec une coquetterie *pieuse* et charmante. Qu'on ne se scandalise pas ! elle se défend et se réserve pour l'homme dont elle partage la passion ; elle confie ce nouvel amour à ceux qui lui redemandent le passé, elle échappe au péril de ces entrevues, tout en avouant qu'elle en a senti le charme et l'émotion. Elle a pour principe de cœur qu'on ne cesse pas d'aimer ce qu'on a aimé, que ceux qu'elle a quittés par lassitude ou par crainte du joug étaient dignes de son éternelle tendresse, et elle laisse volontiers à ces amitiés le nom d'amour qui sied encore à leur délicatesse. Elle suit les travaux de ces esprits éminents, elle s'intéresse à leurs succès dans les lettres, dans la politique ou dans le monde : elle garde leur confiance intime qu'elle provoque par la sienne. Elle s'est *emparée de leur estime*, elle la conserve, et un peu de leur amour lui revient encore, par chaudes bouffées, bien qu'elle n'y prétende pas. Il y a

dans tout cela une facilité de relations qui rappelle les amours philosophiques du siècle dernier, moins ce qui les gâtait, la galanterie libertine. »

Je ne chicanerai pas Mme Sand sur ce dernier détail, qui ne me semble nullement prouvé, surtout si je relis la page 215. Je reconnaîtrai même, s'il le faut, le prestige ou, pour parler moins correctement, la prestidigitation de ce langage, qui escamote sans cesse le mot vrai pour lui substituer l'*euphémisme* des passions accréditées dans ce singulier monde où le roman a beaucoup à faire pour ennoblir les réalités. On retrouve là le procédé favori de l'auteur de *Lélia*, la manie de sophistiquer, dans sa vie et dans ses œuvres, ce qui est pourtant bien simple, la distinction du bien et du mal, de l'ordre et du désordre, du devoir et de la FAUTE, de l'honnête femme qui accepte sans restriction et sans contrôle l'incorruptible loi de la conscience et du cœur, et de la femme qui, à force de céder aux entraînements de son caprice, de ses sens et de son orgueil, arrive à n'avoir plus de sexe. Mais évitons de nous poser en docteur pour démontrer ce qui est évident et discuter ce qui n'est pas discutable. Ces paradoxes ne trompent personne, alors même qu'ils empruntent les séductions du talent et du style. Ce n'est pas d'ailleurs avec de grandes phrases et des attitudes pédantesques qu'il sied de parler de Prudence et de ses enchantements. Un sourire, un haussement d'épaules, un léger effort pour se reconnaître dans

ce romanesque fouillis, quelques rapprochements de dates et de noms, afin de prouver que Mme Prudence n'a pas été toujours heureuse dans ses amitiés et qu'elle n'est peut-être pas toujours exacte dans ses souvenirs, en faut-il davantage ?...[1]

Un des noms qu'on rencontre le plus souvent dans ce volume est celui de M. Libri. Amie fidèle cette fois, Mme Prudence ne veut pas qu'il soit dit que M. Libri — *Liber, libri* — a mérité et obtenu des démêlés avec la justice ; que, grâce à son nom prédestiné, il aima trop les livres, et qu'il imita les amants bien épris, toujours désireux de posséder ce qu'ils aiment. Hélas ! depuis Paris jusqu'à Carpentras, toutes les bibliothèques de France pourraient répondre à ce plaidoyer tardif en montrant des rayons encore mieux vidés que la question. Je m'abstiendrais de rappeler cette anecdote, si Mme Prudence n'attribuait au clergé et aux jésuites les malheurs du bibliophile incompris. — « M. Libri, nous dit-elle (page 306), venait de » faire paraître une première lettre contre le clergé, qui » était un chef-d'œuvre d'ironie, de hauteur, de justesse. » Il attaquait le véritable ennemi de toute liberté, de » toute lumière. Il se moquait du style de ce clergé, » tombé dans la plus honteuse ignorance de *la religion*

1. Que serait-ce si je parlais de Charles Didier, de qui Mme Prudence nous dit : « Il a ravi mon âme ! » Je l'ai connu, ce Charles Didier. C'était un *fruit-sec* qui n'avait jamais été mûr ; un mélange d'orgueil et d'impuissance. Et sa fin misérable l'a bien prouvé !

» *et de la grammaire*.... Les jésuites, plus tard, se ven-
» gèrent de Libri. »

Et plus loin, page 328 : « Libri, très-maltraité par les républicains (élèves des jésuites probablement), m'écrivait de Londres : « Les jésuites et les rouges se sont ligués contre moi... »

Tout ceci n'est pas très-clair. D'abord, notre clergé, en 1843, était-il donc tellement brouillé avec la grammaire, et avait-il à recevoir de M. Libri, à peu près athée, des leçons de religion ou de théologie ? A cette date, nous pouvions opposer aux emphatiques diatribes des Michelet et des Quinet, — qui, depuis lors, ont achevé de se dessiner, — les Lacordaire, les Ravignan, les Dupanloup, les Gerbet, les Bautain, les Gratry. Si on nous permet d'inscrire sur cette liste, bien incomplète, les laïques associés à la même tâche, il nous semble que M. de Montalembert et son groupe, — en attendant M. Louis Veuillot, — pouvaient braver les foudres du futur auteur de la *Sorcière* et les épigrammes du futur écumeur de bibliothèques. Quant aux jésuites, c'est en mars 1848, sous le règne de Ledru-Rollin et de Caussidière, que s'est manifesté le *cas* de M. Libri. Il fut, si j'ai bonne mémoire, averti, accusé et *prévenu* par des professeurs au collége de France, aussi peu cléricaux que possible. Les jésuites, à cette époque, avaient assez de soucis pour ajourner leur humeur vindicative. N'insistons pas ! la justice s'est prononcée; des magistrats, parfaitement étrangers aux

influences jésuitiques, ont condamné M. Libri ; quatre ans plus tard, lorsqu'un homme célèbre, conteur incomparable, ami de César, habituellement plus prudent que Prudence, membre de l'Académie française et sénateur en expectative, voulut essayer de défendre cette cause perdue, il expia par deux mois de prison son unique trait de dévouement. Ce n'est pas, Dieu merci ! à la prison que s'expose Mme de Saman ; mais elle risque de s'entendre dire : « Puisqu'il y a dans votre livre plus d'enchantement que de discernement, plus de mirage que de logique, puisque vos souvenirs vous ont trompée sur un point, pourquoi ne vous auraient-ils pas trahie sur un autre ? »

Cet autre, je ne veux pas le taire, car il me tient au cœur. Pour les anciens admirateurs de M. de Chateaubriand, pour ceux qui se refusent à laisser déchoir dans leur estime cette grandiose figure de défenseur d'une Religion, de créateur d'une poésie, de précurseur d'une révolution littéraire, d'ordonnateur des pompes funèbres d'une monarchie vaincue, rien de plus douloureux que certaines pages de ces *Enchantements de Prudence ;* rien de plus compromettant pour cette éloquente mémoire. Ce qui n'avait été, sous la plume de Sainte-Beuve, qu'une insinuation ou un prélude [1], devient ici une révé-

1. Voir, dans le livre de Sainte-Beuve intitulé *Chateaubriand et son groupe*, les pages 441 et suivantes du second volume.

lation accablante, presque une flétrissure. Chateaubriand nous y apparaît, non-seulement comme l'enchanteur sexagénaire de cette inflammable personne, si facile et si prompte à enchanter, mais comme un vicomte bohême, royaliste et catholique pour rire, enfoncé jusqu'au menton dans cette coterie dominée par Béranger, abusant des fiacres, lévite du *Dieu des bonnes gens*, courant les guinguettes, fredonnant des chansons, donnant rendez-vous à l'objet de sa flamme sur le pont d'Austerlitz ou dans une allée du Jardin des Plantes, acceptant des rivalités que son âge rendait ridicules, une promiscuité qui aurait dû révolter son orgueil et où se perdaient les derniers restes de sa dignité, j'allais dire de son honneur ; infidèle tout ensemble à sa femme — ceci ne comptait pas — à Mme Récamier, à son nom, à son passé, à sa gloire, à l'exemple qu'il nous devait en échange de notre enthousiasme et de nos hommages. Notez que ces souvenirs se rattachent principalement aux années 1832 et 1833 ; que Chateaubriand, né en 1768, avait alors soixante quatre ans bien sonnés ; que c'était tout juste le moment où la jeunesse monarchique, les légitimistes de province, surexcités par les événements politiques, dévoraient les brochures de l'illustre vieillard, répétaient avec lui : « Madame, votre fils est mon roi ! » associaient son image à l'insurrection vendéenne et prenaient au tragique ses vingt-quatre heures d'emprisonnement dans le salon de M. Gisquet.

Eh bien ! de même que Mme Prudence refuse de se tenir pour battue en ce qui concerne M. Libri condamné, je m'obstine à ne pas abandonner mon vieux Sachem compromis. Il y a, nous l'avons vu, du désordre, de l'incohérence dans ces *Enchantements*. L'auteur ou l'héroïne ne sait pas trop ce qu'elle veut, ni ce qu'elle pense. Ici, elle déclame contre les prêtres ; là, elle prend parti contre la liberté de la presse ; elle rédige des prières dont quelques-unes ne sont pas trop hérétiques, et elle a soin de nous avertir qu'elle prierait tout aussi dévotement dans une mosquée, une synagogue, dans un temple de Brahma ou sous les chênes d'une forêt druidique. Elle nous dit que son fils est plein d'esprit, et nous avons tous pu lire l'affiche de M. Marcus Allart. Pourquoi n'y aurait-il pas, dans ses souvenirs, la même confusion que dans ses idées ? Qui sait si la quantité ne l'aurait pas abusée sur la qualité, si, dans le grand nombre de ses enchanteurs, elle n'aurait pas pris un nom pour un autre, Rémi pour René, ou bien si elle n'aurait pas confondu des enchantements purement littéraires avec des ravissements amoureux ? Je n'appuie pas, j'indique.

Autre argument. Si j'étais très-fat, un peu toqué, et si je vous disais, en dépit des apparences : « Tel que vous me voyez, la princesse Léonora-Léonori a eu des bontés pour moi sous le ministère Polignac, » vous me ririez au nez et vous auriez raison. Or, pourquoi n'y aurait-il pas des *femmes-fats* comme il y a des fanfarons

de bonnes fortunes et des Gambettas de victoires ? Songez donc ! Chateaubriand ! quelle aubaine pour une fille d'Ève, blindée d'une libre-penseuse ! Faire prévariquer le poëte des *Martyrs*, le père de Cymodocée ! Rajeunir un sexagénaire ! ramener sur ces lèvres vénérables les rimes érotiques ou voltairiennes de la *Bacchante* et de l'*Ange gardien*, de la *Cantharide* et du *Jour des morts* ! Je n'affirme rien, mais je veux douter, et je résume ainsi mon doute : « Il n'est pas impossible qu'une femme-auteur, belle, féconde en romans, mère de *Sextus* et de *Marcus*, hostile au catholicisme, au clergé et aux Jésuites, se soit vantée des faveurs de Chateaubriand, comme les jolies pécheresses de 1868 se vantaient d'avoir été distinguées par Capoul. »

Si mes arguments vous semblent ne tenir qu'à un fil, voici de quoi faire de ce fil un câble de sauvetage. Je lis à la page 349 : « Napoléon III sera célébré, j'allais dire ADORÉ DANS L'AVENIR !!! » — Je lis à la page 319 : « En février 1847, j'apprends la mort de Mme de Chateaubriand, etc., etc.... » — Mme Prudence va à Paris, écrit, et il en résulte une dernière promenade sentimentale où Chateaubriand, enveloppé dans un élégant manteau (pas celui de Joseph), se montre plus beau, plus gracieux, plus aimable que jamais. Or, j'en appelle aux souvenirs de tous les survivants de cette époque. Chateaubriand, pendant les trois dernières années de sa vie, de 1845 à 1848, ne pouvait plus ni marcher, ni bouger, ni parler,

à peine penser. Prudence a bien pu opérer des prodiges; mais comme elle a trop d'esprit pour croire aux miracles du bon Dieu, elle me permettra de ne pas croire aux siens.

Voici donc ma conclusion en quelques lignes : La femme qui pense que l'avenir adorera Napoléon III, peut bien affirmer que, dans le passé, elle a été adorée par Chateaubriand. La femme qui se figure qu'en février 1847, Chateaubriand, paralysé des pieds à la tête, morne, taciturne, agonisant, funèbre, s'est réveillé pour marivauder avec elle, a bien pu s'imaginer que, en 1832, elle avait été la Velléda du poétique Eudore ; la femme qui nous apprend que M. Marcus Allart a de l'esprit, est bien en droit d'ajouter que tous les catholiques sont des imbéciles.

IX

SONNETS CAPRICIEUX[1]

21 mai 1873.

Le 20 mars 1871, nous apprîmes à Cannes les premières explosions de la Commune. Ce jour-là, on eût dit que la nature méridionale avait voulu se mettre à l'unisson des fureurs révolutionnaires. Le vent du sud-est, qui soufflait depuis la veille, avait pris dans la nuit les caractères d'une vraie tourmente ; d'énormes nuages, amoncelés d'abord sur les cimes de l'Estérel dont ils couvraient l'élégante silhouette, avaient fini par envahir l'horizon tout entier, tandis que le golfe de la Napoule, si pur et si calme d'habitude, simulait les allures farouches de l'océan scandinave. Bientôt le ciel et la mer offrirent l'aspect d'une immense nappe noire, et les tourbillons de poussière que le vent soulevait sur la plage

1. Par M. Joseph Autran.

ajoutaient à ces masses sombres je ne sais quoi de menaçant et de sinistre.

Abrité, à mi-côte, sous un bois de pins qui domine le paysage, j'observais les progrès de la tempête. Les barques de pêcheurs et les voiles latines, averties par les premiers signes du gros temps, s'étaient hâtées de regagner le rivage. Quelques promeneurs se repliaient précipitamment sur la ville. Au bout d'une heure, il n'y eut plus trace de la présence de l'homme dans ce vaste espace où il eût suffi d'un rayon de soleil pour faire renaître le mouvement et la vie.

Rapprocher en idée de ce désordre des éléments le nouvel épisode du triomphe démagogique, c'était chose trop naturelle et trop banale pour ne pas s'effacer avec l'impression du moment. Mais il y eut un détail qui me frappa, qui s'est fixé dans mon souvenir et que le beau volume de M. Joseph Autran me rappelle aujourd'hui. Sur ce fond d'une *entière noirceur*, se détachaient çà et là de fines et légères taches blanches. C'étaient de grandes hirondelles de mer, alcyons ou mouettes, que l'orage n'effrayait pas, et qui tantôt se suspendaient à la pointe des vagues, tantôt plongeaient dans le gouffre, tantôt s'élevaient vers le ciel comparable à un gigantesque voile de deuil. Peu à peu je fus amené à établir un parallèle entre ces oiseaux dont la blancheur défiait les plus sombres couleurs de la tempête, et les âmes poétiques qui, au milieu de nos agitations et de nos crises, ne

cessent pas de s'envoler vers l'idéal et de concentrer sur leurs ailes un rayon de blanche lumière. Puis ma rêverie fit un pas de plus. Ces mouettes et ces alcyons représentèrent à mes yeux le poëte dans les temps mauvais, le poëte qui poursuit son œuvre à travers le bouleversement des républiques et des empires, le poëte dont l'inspiration sereine plane au-dessus des vagues furieuses et brave les vents déchaînés, sûre qu'elle se retrouvera intacte, pure et immortelle, quand les vents seront assoupis et les vagues apaisées.

C'est ainsi que M. Joseph Autran, avec un héroïsme qui n'est pas la moindre et la moins belle des poésies, a lancé son recueil de *Sonnets capricieux* aux électeurs de Ranc et de Barodet, pendant ce terrible mois de mai 1873, plus fertile en épines démocratiques qu'en roses printanières ; et c'est ainsi qu'animé par ce noble exemple, j'entreprends, aujourd'hui mercredi, 21 mai, d'écrire une page à propos de ce livre, sans être bien sûr que mes écritures ne se heurteront pas en chemin à une révolution ou à un coup d'État.[1]

Étant données — et j'aurais bien voulu ne pas les recevoir — les circonstances actuelles, c'est encore le sonnet qui convient le mieux à des esprits absorbés par de violentes diversions. Lorsque Boileau, au plus beau

1. L'article parut le samedi 24 mai, à cinq heures du soir, au moment où l'Assemblée nationale, en retard de deux ans, renversait M. Thiers.

moment du règne de Louis XIV, a dit qu'un sonnet sans défauts valait à lui seul un long poëme, il ne se doutait pas que, deux cents ans plus tard, son vers sentencieux et légèrement paradoxal redeviendrait vrai, mais dans un autre sens; parce qu'un sonnet est plus vite lu qu'un poëme. Vous avez beau faire passer en première ligne la question de savoir si M. Thiers résistera, penchera ou tombera, si M. Casimir Perier est de taille à embrasser le radicalisme comme Néron embrassait Britannicus ; si l'avénement de M. Waddington, protestant à tous crins, doit nous consoler de la chute de M. Jules Simon, libre penseur élastique ; si, à force d'être interpellé, le gouvernement ne finira pas par être interloqué ; si la majorité conservatrice, en retard de deux ans sur sa mission de sauvetage, est encore assez forte pour rattraper le temps perdu ; si nous serons, la semaine prochaine, sujets ou citoyens, gouvernés ou brûlés, rassurés ou pendus, contribuables ou otages ; vous ne m'empêcherez pas de vous répondre : « Avez-vous le temps de dîner ? de fumer votre cigare ? de médire de votre prochain ? de flâner sur le boulevard ? d'aller à l'Exposition ? de vous passionner pour ou contre les portraits de Carolus Duran ? d'entrer à la Librairie-Nouvelle pour tâcher de voir cette curiosité mille fois plus curieuse que la femme à barbe ou le veau bicéphale ; un monsieur qui achète un livre ? de remuer ciel et terre afin d'obtenir un

fauteuil d'orchestre pour la *première* de *Le Roi l'a dit*[1]*?* »

Oui, n'est-ce pas ? Eh bien, alors, vous avez le temps de lire, de déguster, de savourer à petites doses ces charmants *poëmes* de quatorze vers, dont chacun mérite de devenir votre ami ; car celui-ci vous ramène au culte du vrai et du beau au moment où un affreux mélange d'arguties byzantines, de sophismes frelatés, de rhétorique de cabaret et de violences populacières nous rapproche de plus en plus de l'égout, de la borne et du ruisseau ; celui-là réveille en nous la *sensibilité*, aimable et douce faculté dont le nom même est tombé en désuétude, tant nous nous sommes laissé dessécher le cœur par les duretés et les crudités du réalisme moderne ! Cet autre, purement spirituel, finement aiguisé, fait songer à l'anthologie grecque, et nous donne un moment l'illusion d'Athènes que nos républicains se hâteront de dissiper. Un autre encore, plein de fantaisie piquante et de malice, nous offre sur la même tige, dans le calice de la même fleur, la goutte de miel et le dard de l'abeille.

Vous auriez donc, s'il vous plaisait de négliger ces *Sonnets capricieux*, si engageants dans leur petite taille, si libres de leurs mouvements sous le joug léger de leurs rimes, si amusants dans leur douceur, si malins sous

1. Ce joli opéra comique fut joué le même soir, et on se disait dans les entractes : Thiers est battu, Mac-Mahon refuse, Mac-Mahon accepte.

leurs airs débonnaires, à déclarer que cette effrayante et agaçante politique a non-seulement troublé votre repos, mais changé vos goûts ; que vous n'aimez plus rien de ce qui fait le charme de la vie, l'agrément de l'esprit, le plaisir des yeux et des oreilles, l'oubli des maux passés et des angoisses présentes, depuis l'oiseau qui gazouille jusqu'à l'épigramme qui chatouille, depuis le collier de perles jusqu'à la goutte de rosée. Quoi de plus piquant, je vous le demande, que le contraste entre les ennuis qui vous obsèdent et les confidences de cet aimable livre ? Vous voilà, par exemple, attentif à toutes les rumeurs qui vous arrivent de Versailles. Vous apprenez que M. Martel l'a emporté de sept voix sur M. de Larcy. Cette nouvelle vous met martel en tête. Pour vous en distraire, vous ouvrez au hasard le volume, et vous lisez :

Jusqu'au fond de l'abîme, ô France, descendue,
Si ton malheur t'éclaire et te sert de leçon ;
Si tu dis : « Je reçois la peine qui m'est due,
Une vanité folle égarait ma raison ;

« Dans les débordements je m'étais répandue,
Des doctrines sans foi j'avais bu le poison ;
Je m'étais avilie et je m'étais vendue,
Et je paye à bon droit ma faute et ma rançon. »

Si, te disant cela, tu ne perds pas courage,
Et te remets bientôt vaillamment à l'ouvrage,
Tu te relèveras pour un siècle meilleur.

Mais, si tu suis toujours la pente qui t'entraîne,
Tu seras la servante, ayant été la reine,
Et, moi qui te le dis, j'en mourrai de douleur.

C'est dans le même esprit que sont conçus et écrits les sonnets intitulés *Ténèbres*, *le Nom de la France;* une douleur patriotique, entremêlée d'une lueur d'espérance; un sentiment de tendresse et de fidélité filiale qui cherche sans cesse, jusque dans le désastre et l'abaissement de la patrie, des raisons pour l'aimer encore, pour la préférer aux autres pays, pour lui maintenir ses supériorités idéales. Elle est vaincue, brisée, rançonnée, mutilée, et il semble que la nation victorieuse va désormais devenir à nos dépens le point de mire de l'Europe et du monde... Non!

Un nuage a passé sur cette clarté pure ;
L'ombre, hélas! est épaisse et la route est obscure ;
Nous allons à tâtons vers le but incertain.

Mais l'adoucissement au malheur qui nous gagne,
C'est que, dans l'avenir, quel que soit le destin,
On ne dira jamais : « Regardons l'Allemagne! »

N'est-ce pas là la note juste ? N'en est-il pas du patriotisme comme de tous les autres sentiments ? Sont-ils jamais plus sincères que lorsqu'ils restent dans la mesure ? Après les fautes et les malheurs de la France, des alternatives d'humiliation et de fierté, de remontrances et de tendresses, ne sont-elles pas plus vraies, plus persuasives, plus consolantes, que les rodomontades d'après coup, l'invariable parti-pris qui répond à d'écrasantes défaites, à d'ignobles saturnales, à de hideuses folies, à des crimes indélébiles, par d'emphatiques flatteries et des apothéoses insensées ?

Lorsque nous avons commencé à reprendre possession de nous-mêmes, à mesurer la profondeur de nos maux, nos chances de salut et de revanche, à dresser l'inventaire de nos ruines ou de nos épaves, toutes les intelligences élevées ont compris que, dans la phase nouvelle où nous entrions, la poésie pouvait jouer un grand rôle, s'asseoir au chevet des blessés, faire des monuments avec des débris, ranimer de son souffle les cendres éteintes, cicatriser les plaies, ajouter à sa lyre des cordes nouvelles, créer la légende ou l'élégie de nos douleurs nationales, nous entretenir sans cesse dans le sentiment de ce que nous avons perdu, de ce que nous devons reconquérir, dans la certitude que notre vraie déchéance commencerait le jour où nous aurions oublié. Mais c'est à condition de rester dans le vrai, de ne pas gâter par des flagorneries sa tâche de consolatrice et de conseillère, de ne pas dire à un peuple amoindri qu'il n'a jamais été plus grand, de ne pas exciter ses mauvaises passions sous prétexte de réveiller ses généreux instincts, de ne pas l'engager à préluder, par des revanches contre les prêtres, la propriété et le capital, à ses représailles contre les Prussiens.

Pourtant la véritable originalité de ce recueil de *Sonnets capricieux* n'est pas dans les pages, d'ailleurs peu nombreuses, où se trouvent les traces de la guerre. Nous la rencontrons plutôt dans l'imprévu et la finesse du trait. C'est une nouvelle veine qui s'accuse chez l'auteur

de *la Fille d'Eschyle* et des *Poëmes de la mer.* Certes, l'émotion communicative, l'attendrissement sincère, l'élan poétique n'y manquent pas plus que ne manquaient l'enjouement et l'atticisme aux *Épîtres rustiques* et à *la Vie rurale.* Je n'en voudrais pour preuve que le magnifique sonnet sur le comte de Montalembert :

Je t'aimais, noble esprit, âme si bien trempée !
Je t'aimais, combattant de tous les grands combats,
Qui disais : « Ma parole est la sœur de l'épée, »
Toi qui pouvais le dire, et ne te trompais pas.

La trame de tes jours à propos fut coupée ;
Tu fis bien, chevalier, de partir d'ici-bas
Avant de voir la France envahie et frappée,
Et le sol du pays raccourci sous tes pas.

Tu fis bien. Qu'aurait dit ta belle âme si pure
Devant les maux sans nom que la patrie endure ?
Tu plaignais la Pologne et fus de ses amis.

La Pologne, du moins, cette triste Pologne,
N'a pas sur elle-même, en proie aux ennemis,
Achevé de ses mains leur sanglante besogne !

Mais, si je voulais résumer la physionomie caractéristique de cet aimable livre, je dirais que la comédie et la satire, enfermées comme dans un flacon du cristal le plus pur ou de l'or le mieux ciselé, en jaillissent au dernier vers, d'autant plus vives qu'elles ont été plus contenues. Même lorsqu'il effleure les questions sociales, le poète refuse de se départir de cette ironie délicate qui lui va si bien, et qui, au courant du volume, fait justice

de tant de folies et de mensonges, de ridicules et de travers. Quoi de plus ingénieux et de plus péremptoire que *le Lendemain du partage?*

Gracchus a promulgué ses lois égalitaires.
C'est fini ; le niveau sur tous vient de passer.
On a fait entre tous le partage des terres ;
Une motte à chacun qu'il doit ensemencer.

Il n'est plus d'avocats, il n'est plus de notaires ;
Messieurs les tapissiers n'ont plus à tapisser;
Messieurs les serruriers, encor moins nécessaires,
N'ont plus rien à fermer, rien à cadenasser.

Il faut vivre pourtant, c'est la loi la plus vraie ;
Il faut creuser le sol d'une première raie.
Je cherche une charrue et même du fumier ;

Ma casquette à la main, mendiant maigre et jaune,
Je demande une avance à mon ancien fermier,
Et mon ancien fermier me demande l'aumône.

Je m'arrête ; il serait trop commode et trop agréable de remplacer ma lourde prose par cette poésie légère qui fait songer à la statue de Pradier et dont les sourires ne sont pas sans quelque ressemblance avec les flèches du Parthe ! Il me suffit d'avoir justifié mes éloges et de vous intéresser à cette gageure qui vaut bien les paris de La Marche et de Chantilly : Horace contre Barodet, Virgile contre Ranc, Moschus contre Peyrat, le poëte qui chante contre le politique dont on peut dire, quand il parle, que c'est comme s'il chantait ; l'oasis chère aux imaginations et aux âmes d'élite contre la lande, le steppe, le

rocher stérile, le sable mouvant, la fondrière, le précipice et le tas de gravier. Nous voici en plein printemps, dans cette douce saison qui nous donne à tous, chaque année, une sorte de nostalgie champêtre, une velléité d'idylle et de pastorale. Si nous sortons sans trop d'avaries de la crise que nous traversons, vous vous retrouverez dans quelques semaines sur votre paisible terrasse ou sous les beaux arbres qui ont abrité votre enfance. Vous reprendrez possession de toutes ces harmonies de l'œuvre de Dieu, qui contrastent avec le spectacle des colères et de la méchanceté des hommes. Entre le cauchemar auquel vous serez heureux d'échapper et le doux rêve que vous essaierez de ressaisir, le beau volume de Joseph Autran trouvera naturellement sa place. Loin de tout ce qui vous irrite et vous alarme, vous l'associerez de cœur et d'esprit à tout ce qui vous console.

X

M. PIERRE LEBRUN

1er juin 1873.

M. Pierre Lebrun, qui vient de mourir à quatre-vingt-huit ans, après avoir été poëte tragique, académicien, pair de France, directeur de l'imprimerie royale et sénateur, pourrait servir de texte à un sermon sur les bons effets de l'esprit de conduite en littérature. Nos jeunes écrivains croient ou affectent de croire que le talent dispense de tout le reste. Peu importe, à leur avis, que l'on se fasse le volontaire du caprice et du hasard, que l'on donne pour compagnons ou pour compagnes à des œuvres souvent contestables le débraillé, la paresse, le créancier en permanence, l'absinthe, le déménagement perpétuel, la chasse à l'écu de cinq francs, les habitudes de l'irrégulier ou du réfractaire. Pourvu que cette dixième muse qui s'appelle la Fantaisie récompense de temps en temps ses fidèles par

quelques inspirations heureuses, tout est dit. Ils deviennent successivement éminents, illustres, sublimes, sacrés, martyrs et dieux. La société qui refuse de leur prodiguer ses largesses et ses couronnes, est une odieuse marâtre qui mérite d'être châtiée et purifiée par le fer, la barricade et le pétrole. L'Académie, qui hésite à leur offrir un fauteuil, est un assemblage d'invalides, de radoteurs, de retardataires, de *gâteux*, d'inconnus et de crétins. La guerre continue ainsi, jusqu'à ce qu'il survienne de deux choses l'une : l'homme incompris et souvent incompréhensible, moralement et physiquement atrophié par ce désordre même dont on avait fait l'étiquette ou la preuve de son génie, se réveille notaire en province, meurt dans une maison de santé, tombe dans une obscurité profonde et disparaît de la scène où son nom a été un moment mêlé aux cris de guerre contre les lois sociales et les pruderies académiques ; — ou bien cet ennemi de toute règle et de tout frein, cet archange révolté, cet *outlaw* indomptable, cet outrancier, cet irréconciliable, ce lycanthrope, lime ses ongles, achète un habit noir, met une cravate blanche, se résigne à faire antichambre chez les tyrans et leurs ministres, accepte des pensions, et passe avec armes et bagages dans le camp des officiels, des émargeurs et des patentés.

M. Lebrun a suivi une autre ligne, et il s'en est bien trouvé. Nous ne dirons rien de son *Coriolan* et de son *Pallas*, dont les titres viennent de se révéler pour la pre-

mière fois. Son vrai début poétique fut un hommage au soleil d'Austerlitz. Le jeune poëte, qui aima toujours le soleil, — et il avait bien raison :

..... *Solem quis dicere falsum*
Audeat ?...

y gagna sa première pension, qui ne fut pas la dernière. Ne vous hâtez pas de l'accuser d'un précoce servilisme ! C'était l'époque où Michaud répondait à un ami qui, pour le décider à se laisser pensionner, lui citait l'exemple de Delille : « Oh ! Delille, c'est bien différent ; il a tellement peur, qu'on lui ferait accepter une pension de cent mille francs. »

En 1814 — date mémorable — M. Pierre Lebrun donna au Théâtre-Français une tragédie intitulée *le Retour d'Ulysse*, laquelle suggéra aux Tillancourt et aux Sauzet de ce temps-là un jeu de mots souvent répété depuis lors : *le Retour du lis*. Bien que Talma se fût chargé du principal rôle, l'ouvrage ne réussit qu'à moitié. Les feuilletonistes de 1814 expliquèrent à M. Lebrun que son sujet, essentiellement épique ou homérique, n'était pas dramatique et ne pouvait fournir qu'une scène. Mais, à cette bienheureuse époque, le demi-succès d'une tragédie en cinq actes, en vers, suffisait à appeler sur un nom l'estime des critiques et des connaisseurs. On loua dans *Ulysse* quelques tirades, quelques beaux vers, et, trois ans plus tard, quand s'ouvrit le fameux concours académique où

Victor Hugo, âgé de quinze ans, faillit obtenir un prix, où Casimir Delavigne, prenant à rebours le sujet proposé, — *les avantages de l'étude*, — rencontra un de ses plus vifs succès et son inspiration la plus originale, nul ne fut étonné d'apprendre que M. Lebrun était finalement l'heureux vainqueur de ce tournoi magnifique et partageait le prix avec Xavier Saintine [1].

Ce triomphe fut, pour le jeune poëte, le prélude d'une journée plus brillante encore. *Marie Stuart*, représentée en 1820 et jouée par Talma et Mlle Duchesnois, réussit avec éclat. Ce n'était, en somme, qu'une habile imitation du drame de Schiller; le style laissait à désirer; le rôle de Leicester fut l'objet de sérieuses critiques; mais l'œuvre arrivait à son moment, au seuil de cette renaissance romantique où Walter Scott servait de précurseur à notre nouvelle école, où *l'Abbé* et *le Château de Kenilworth* allaient mettre à la mode les souvenirs de la reine d'Écosse et de sa terrible rivale. En outre, l'héroïne reste, malgré ses détracteurs et ses fautes, un des personnages les plus intéressants, les plus pathétiques de l'histoire, et ce personnage ne pouvait manquer de tenter les actrices célèbres. Il en est résulté que *Marie Stuart* n'a pas disparu du théâtre, que Mlle Rachel, si peu friande du répertoire moderne, y remplaça avec avantage Mlle Duchesnois; que, plus tard, Mme Ristori, secondée par l'ab-

1. Voir le curieux ouvrage de MM. Edmond Biré et Grimaud sur les poëtes lauréats à l'Académie française.

surde engouement du dilettantisme parisien, lutta, dans *Maria Stuarda*, contre notre incomparable Melpomène. Il n'y eut pas jusqu'au singulier caprice d'un critique célèbre qui ne tourna au profit de l'ouvrage et de l'auteur. Le paradoxe ne déplaît pas aux hommes d'esprit. Un beau soir, J. Janin s'avisa d'opposer à Mlle Rachel une tragédienne qui s'appelait Maxime. Les deux rivales parurent ensemble dans *Marie Stuart;* après ce vers que Rachel prononça en souveraine outragée, avec un redoublement de dédain superbe et d'ironique défi :

Leicester était là, j'étais reine à ses yeux !

Nous comprîmes tous ce que cette rivalité avait de chimérique. Maxime s'éclipsa, s'évanouit, *abiit*, *evasit, erupit*, et on ne la retrouva plus que maîtresse d'un hôtel garni, rue de la Michodière.

Revenons sur nos pas, et essayons de nous rajeunir de près d'un demi-siècle. En 1825, M. Lebrun joua une grosse partie et la perdit. *Le Cid d'Andalousie* devait, disait-on, inaugurer la nouvelle école dramatique qui ne s'était encore révélée que dans le *Pinto* de Lemercier ou dans quelques timides imitations de Walter Scott. La comédie y coudoyait le drame; Mlle Mars y donnait la réplique à Talma. Le beau ciel de l'Espagne y justifiait l'alliance de la passion romanesque et de la poésie pure. L'attente était vive, la curiosité en éveil, et il y eut, comme on dirait aujourd'hui, une splendide *première* ;

mais, soit que l'auteur de *Marie Stuart* fût cette fois resté au-dessous de sa tâche, soit que le public ne fût pas encore mûr pour la révolution théâtrale qui devait triompher, quatre ou cinq ans plus tard, dans *Henri III* et dans *Hernani*, le succès ne répondit pas aux espérances. *Le Cid d'Andalousie* tomba, comme devait tomber un Cid, avec noblesse et dans son armure. Le poëte ne manqua pas de consolateurs. Je reproduis, de mémoire, les lignes suivantes d'un journal favorable aux innovations littéraires:

« M. Lebrun ne doit pas se décourager; sa défaite d'hier sera sa victoire de demain. Le public n'a pas eu encore le temps de se déshabituer des tragédies glaciales, des trois unités, des alexandrins et des tirades de MM. Arnault père et fils, Jouy, Raynouard, Delrieu et Liadières. Ses poumons ont été surpris par cette chaude bouffée de poésie. Il y a encore des Pyrénées; bientôt il n'y en aura plus. La scène nocturne du jardin, si poétique, a été accueillie, le 1er mars 1825, par des murmures; le 1er mars 1830, elle sera saluée d'applaudissements unanimes. »

Un poëte, ou, pour parler plus exactement, le poëte, tel que l'entend la génération nouvelle, aurait pris au sérieux ces consolations louangeuses et en eût profité pour se poser en victime des haines littéraires et des passions rétrogrades. M. Lebrun eut moins de vanité ou plus d'esprit. Il fit ce qu'avait fait l'aimable auteur de *Ninus II*, son aîné, après la chute de *Jane Gray*. Il accepta le jugement du public de 1825, et redevint, pour le reste de ses

jours, l'auteur de *Marie Stuart*. Franchement, il aurait fallu qu'il fût bien ingrat, pour que la belle Estrella, destinée à être, vingt ans après, mise en musique par M. Balfe, le rendît infidèle à la malheureuse reine d'Écosse. Celle-ci, moins volage avec lui qu'elle ne le fut avec David Rizzio et Bothwell, lui prodigua plus de faveurs que n'en accordèrent jamais les héroïnes de tragédies. Elle le fit célèbre, académicien, pair de France, grand officier de la Légion d'honneur, directeur de l'imprimerie royale et plus tard sénateur. Pour le moment, M. Lebrun prit le parti que devraient prendre les poëtes et les présidents tombés. Il quitta Paris, et se dirigea, non pas vers Holy-Rood, mais vers la terre classique que désignaient à sa muse endolorie les sympathies européennes, l'opposition libérale, les souvenirs homériques, la politique et la poésie. La Grèce, dont l'antique gloire, l'insurrection héroïque, les malheurs et la délivrance devaient avoir pour épilogue les spirituelles satires de M. Edmond About, la Grèce exerçait alors sur toutes les imaginations un irrésistible prestige. M. Lebrun en revint avec un poëme, qui, sans balancer la vogue des *Messéniennes* de Casimir Delavigne ou des chansons de Béranger, acheva de le poser dans le monde littéraire où les coryphées du libéralisme fraternisaient avec les auteurs favoris de Ladvocat et d'Urbain Canel. Le *Voyage en Grèce* lui servit de transition entre le Théâtre-Français et l'Académie, qui le nomma, en 1828, à la place de François de Neufchâteau,

La croisade héllénique le prépara à passer sans secousse de la Restauration à la monarchie de Juillet, qui le reconnut comme sien.

Dès lors, M. Lebrun produisit peu et publia encore moins. A la littérature active il substitua cet ingénieux dilettantisme de l'homme arrivé, qui ne se soucie pas de compromettre par une chute une situation acquise. Solliciteur sûr de son crédit, quand il craignait d'être oublié ou de voir son crédit s'endormir, il s'adressait à Marie Stuart, et je vous ai déjà dit comment, grâce à un heureux concours de circonstances, la poétique captive de Lochleven le comblait de ses faveurs posthumes. Bon, serviable, souple, accommodant, plus attique que stoïque, se résignant à tous les régimes, sachant prendre, comme elles venaient, les révolutions et les dynasties, ayant le cœur trop haut placé pour imiter les insulteurs des chars de triomphe et l'esprit trop bien fait pour taquiner les triomphateurs, M. Lebrun se trouvait tout naturellement, sans servilisme et sans effort, ajusté aux divers gouvernements qui se succédaient pour le bonheur de la France, et qui se plaisaient à le maintenir ou à l'élever. Quand on lui reprochait cette tendance à être toujours du parti du plus fort, il répondait en souriant : « Que voulez-vous ! en ma qualité d'auteur dramatique, je ne puis haïr le succès. » M. Victor Cousin, son ami intime, disait de lui : «Lebrun est un bien beau caractère; il trahit constamment les partis, jamais les personnes. »

Il ne faut pourtant pas croire que cet heureux dignitaire de la haute littérature fût tout à fait inactif. Il suivait assidûment les séances de l'Académie, se chargeait parfois des rapports sur les concours ou les prix de vertu, et écrivait, à ses heures, de jolis vers auxquels il donna, en 1863, un demi-publicité. Son talent poétique n'était nullement méprisable; quelques-unes de ses élégies ou de ses odes se recommandent par la grâce et la délicatesse du sentiment. Son style, un peu rocailleux dans *Marie Stuart*, s'assouplissait dans l'aimable négligé de la poésie intime. Figurez-vous un contemporain du vieux Ducis ou du jeune Millevoye, sur qui aurait passé le grand souffle de Lamartine.

Un heureux hasard me permet de citer ici quelques vers de M. Lebrun, que je crois à peu près inédits, et qui prouveront que ses longs silences se conciliaient avec une certaine facilité d'improvisation. Il dînait un soir chez M[lle] Mars avec un groupe d'artistes, de journalistes et de poëtes. On parlait de l'incroyable outrecuidance d'un jeune compositeur, nommé Rossini, qui avait osé refaire *le Barbier de Séville*, de Paësiello. « A-t-on idée de cette folie? disait Berton. — Je retiens d'avance une place au parterre des Bouffes pour le siffler comme il le mérite, » ajoutait Andrieux. M. Lebrun, toujours habile à flairer le succès, essayait de défendre l'audacieux sacrilége. « Voyons ! lui dit enfin la maîtresse de la maison, vous avez, mon cher ami, beaucoup d'es-

prit et de talent... Eh bien, oseriez-vous refaire... par exemple... elle chercha un instant — *le Chêne et le Roseau?...* M. Lebrun devint rêveur et ne parla plus que par monosyllabes. Une demi-heure après, il parut sortir de sa dictraction, s'approcha d'une table et crayonna les vers suivants :

« De mes rameaux brisés la vallée est couverte,
Disait au vent du nord le chêne du coteau.
Dans ton courroux, barbare, as-tu juré ma perte,
Tandis que je te vois caresser le roseau?

» — J'ai juré, dit le vent, d'abattre le superbe
Qui me résiste comme toi,
Et de protéger le brin d'herbe
Qui se prosterne devant moi...
Avise aujourd'hui même à désarmer ma haine
Où j'achève aussitôt de te déraciner...
» — Je puis tomber, reprit le chêne,
Mais je ne peux me prosterner. »

M. Pierre Lebrun n'était ni un roseau, ni un chêne; il se prosternait le moins possible; mais il sut s'arranger pour ne tomber qu'une fois dans sa vie; le jour du *Cid d'Andalousie.*

L'aimable et vénérable académicien m'a mené plus loin que je ne croyais. Puisque sa mort a fait retarder de huit jours la réception de M. Littré, succédant à M. Villemain, je puis, moi aussi, ajourner à huitaine les réflexions ou les rêveries qu'allait me suggérer cette séance. Essayer de défendre l'Académie contre de récentes at-

taques, mêler à notre plaidoyer quelques tendres et respectueux reproches, montrer comment l'illustre compagnie entre dans une nouvelle phase ou plutôt va être ramenée à ses traditions séculaires, rendre compte du discours de M. Littré et de la réponse de M. de Champagny, adresser un dernier hommage à la mémoire de l'ingénieux historien de Grégoire VII, n'est-ce pas assez pour défrayer toute une causerie littéraire?

XI

M. LITTRÉ
A L'ACADÉMIE FRANÇAISE

UNE NOUVELLE PHASE ACADÉMIQUE

8 mai 1873.

Un mauvais plaisant — peut-être un bon — s'est amusé l'autre jour à mes dépens.

Je rentrais à minuit, — heure classique des sorcelleries et des maléfices, — quand tout à coup mon concierge me remit un objet extraordinaire. Figurez-vous un morceau de carton, trois fois plus grand que nos cartes de visite. Sur la première ligne, en gros caractères :

ULYSSE. — LOUIS XI. — MACHIAVEL. — MAZARIN. — TALLEYRAND ;

Et sur la seconde :

« Vos maîtres en finesse vous défient de rendre compte de la réception de M. Littré à l'Académie sans vous heurter à plus d'écueils que n'en ont jamais possédé Charybde et Scylla. »

Hélas ! rien de plus vrai. La ruse du roi d'Ithaque, l'astuce du roi de France, la fourberie du célèbre Florentin, la souplesse du cardinal, la rouerie du prince de Bénévent, ne suffiraient pas à cette tâche impossible. Mais vous savez quel est, en pareil cas, le meilleur système. Les extrêmes se touchent, et la franchise la plus naïve est peut-être la plus adroite des habiletés.

Je vivrais cent ans, — ce qui n'est ni probable, ni désirable, — que jamais je n'arriverais à comprendre ce paradoxe académique. En 1862, à la mort du vénérable M. Biot, Tibère régnait, — à moins que vous ne préfériez Néron, Domitien, Commode, Héliogabale ou Caligula. Les libéraux, les frondeurs — et, parmi eux, bon nombre de catholiques, justement irrités contre le césarisme, — étaient enclins à envelopper dans leur mauvaise humeur quelques évêques, quelques princes de l'Église, trop résignés à se laisser nommer sénateurs et à se faire les aumôniers d'un régime qui a eu besoin de celui du 4 septembre pour se réhabiliter par comparaison. On rencontrait, dans les environs du Luxembourg, quelques robes rouges qui n'avaient rien de commun avec les ceintures, les bonnets, les drapeaux et les opinions de cette nuance. Les curés se laissaient parfois séduire par les pieuses pro-

messes des candidats officiels, qui faisaient luire à leurs yeux fascinés tout un monde de tableaux, d'ostensoirs et de chasubles. Quelques *individualités*, — pardonnez-moi ce barbarisme en présence de deux dictionnaires, — se mettaient un peu trop en vue et nous forçaient d'admirer en leur personne l'agréable mélange du *monsignor*, de l'apôtre, du courtisan et de l'*abbé galant*. Pour me servir d'une expression triviale, le clergé avait ou semblait avoir le vent en poupe.

Si, à cette époque déjà lointaine, les libres penseurs de l'Académie, secondés par ceux qui ne sont et ne veulent être qu'hommes de lettres, avaient nommé M. Littré, la plupart des catholiques auraient sans doute gémi de voir le positivisme et l'athéisme entrer à l'Académie française. L'évêque d'Orléans aurait probablement fait en 1863 ce qu'il a fait en 1871. Mais enfin nous aurions tous été obligés de convenir que le moment n'était pas mal choisi pour ces pacifiques représailles de l'Institut contre la sacristie, du dictionnaire contre le catéchisme, des esprits forts contre les faiblesses épiscopales, des stoïques contre les cléricaux, de Thraséas contre Démodocus. C'était affligeant peut-être, ce n'était pas stupéfiant.

Le temps s'écoule ; nous voici dans l'année des expiations, des sacrifices et des martyres. Notre chère et sainte Église de France se retrempe dans la prière, dans le patriotisme et dans la douleur. Les prédicateurs des Tuileries deviennent les infirmiers des ambulances ; le *Te Deum*

des palais devient le *De Profundis* des champs de bataille. Nos évêques cessent de s'incliner devant les grandeurs de ce monde pour s'agenouiller sur des tombeaux. Pendant six mois, une démagogie abominable fait subir à nos religieux et à nos prêtres le contre-coup de nos désastres. A chaque bulletin sinistre qui nous annonce une victoire prussienne ou un progrès de l'invasion, répondent les cris d'une hideuse populace qui pille un couvent, insulte une soutane ou promène dans la maison de Dieu ses blasphèmes et ses orgies. La Révolution se déclare athée pour se venger contre des victimes sans défense des ignominies que lui infligent l'ineptie de ses chefs et la science de nos ennemis. Enfin, pour couronner cette phase de désolation, de sacrilége et de honte, Paris assiste, les bras croisés et la tête basse, à un épisode qui donne envie d'appeler débonnaires les terroristes de 93. Les féroces logiciens de la Révolution et de la Commune, les infâmes plagiaires de Marat et de Carrier, répandent à flots le sang le plus pur qui ait jamais tenté la rage des impies et des bourreaux ; ils ajoutent les noms bénis des Darboy, des Deguerry, des Captier, des Olivaint, des Bengy, des Ducoudray, à la liste des persécutés de la primitive Église. Certes, si les puritains du libéralisme ont eu quelques légers reproches à adresser à une fraction de l'épiscopat ou du clergé français, ces imperceptibles peccadilles disparaissent dans cette scène épouvantable et sublime, comme un grain de poussière dans un rayon de soleil.

Vous vous souvenez des dates; ceci se passait à la fin de mai 1871; à la fin de décembre de la même année, l'Académie nommait M. Littré !! Remarquez, en guise de détail accessoire, que M. Littré, savant de premier ordre, laborieux, modeste, et, sauf sa *toquade* positiviste, le meilleur homme du monde, mais peu brillant, peu disert, et manquant, comme M. Bourbeau, de charme et de prestige, convenait bien mieux au fauteuil de M. Biot qu'à celui de M. Villemain, personnification éclatante de tout ce que l'esprit et la littérature ont de plus fin, de plus délicat et de plus attique; imagination peu féconde, mais nourrie du miel le plus doux, d'Hybla ou de l'Hymette; associé dans notre souvenir aux plus attrayantes images de la renaissance hellénique, aux plus beaux mouvements de l'éloquence des Pères de l'Église, aux jouissances les plus exquises d'une jeunesse enivrée de poésie, aux plus séduisantes excursions à travers les littératures étrangères. Remarquez encore que les opinions politiques de M. Littré sont honnêtement républicaines; ce qui devait l'accréditer sous une monarchie bien plus que sous une République. Encore une fois, je m'y perds; l'énigme est audessus de ma faible intelligence, et je passe à la hâte devant le sphinx académique, de peur d'être dévoré.

Nous sommes maintenant bien à l'aise pour défendre l'Académie, ou du moins pour expliquer ce qui, sous la plume de ses détracteurs, se change en épigrammes et en satires. Voici d'où vient le malentendu. Depuis le coup

d'État du 2 décembre 1851 jusqu'au rameau d'olivier du 2 janvier 1870, l'Académie a traversé une phase exceptionnelle et anormale. Elle n'était plus seulement l'asile des belles-lettres et du beau langage, mais de l'idée libérale et du franc parler. Elle disait ou laissait entendre ce que ne pouvaient plus dire le journal et la tribune; à défaut de discours, ses choix étaient plus éloquents encore que ses allusions et ses phrases à ricochets. Telle candidature avait la valeur d'une interpellation; telle élection le sel d'un premier-Paris. Quelle joie et quelle aubaine pour la société polie, qui venait se refaire de son long jeûne en écoutant nos maîtres dans l'art d'écrire, interprètes de ses rancunes et de ses malices! Ils cachaient sous leur habit vert les flèches d'Apollon et le carquois du Parthe. C'était plaisir de voir ces augustes figures et cet élégant auditoire se déridant au passage de ces traits finement aiguisés par les successeurs de Démosthènes ou d'Isocrate, de Thucydide ou de Tacite. Il fallait ici plus de synthèse que d'analyse. La synthèse nous disait tout ce qu'il y avait de grand, de magnanime, d'héroïque chez ces Nestors de la littérature qui bravaient les foudres du despotisme et couvraient de fleurs de rhétorique les revanches de l'esprit. L'analyse, cette impertinente analyse, aurait dit peut-être — mais bien à tort — que, si cet affreux despotisme se laissait taquiner sans montrer ses dents de tigre, on devait le supposer ou peu méchant ou bien dédaigneux.

Quoi qu'il en soit, ai-je besoin de vous rappeler ce qui en résultait de vogue et d'éclat autour de ces canditatures, à l'heure de ces élections, à la veille de ces séances mémorables où nous n'avions pas même le déplaisir d'entendre le compliment d'usage en l'honneur du souverain et de sa race ? C'était vivant comme un combat, intéressant comme un drame, curieux comme un phénomène, émouvant comme un défi de la faiblesse à la force. Rien ne manquait au succès, ni la violence des attaques, ni l'empressement des fidèles, ni la colère des dissidents, ni la passion des solliciteurs. Bien heureuse époque où, pendant seize ans, des hommes distingués et remarquables se sont dit chaque matin en mettant leur robe de chambre, et chaque soir en nouant leur cravate blanche: « Tous les actes de ma journée, tous les conseils de ma nuit, ne doivent avoir qu'un but : l'ACADÉMIE ! »

Malheureusement, l'opposition à outrance a cela de terrible, que presque toujours, quand elle est exaucée, elle regrette le temps où elle ne l'était pas. La Révolution du 4 septembre n'a pas mis le cœur à droite ;— avait-elle un cœur ?—mais elle a changé une foule de choses grandes et petites. Combattre un régime oppresseur et funeste, c'est splendide ; l'avoir combattu, quand on est tombé du mal au pire, c'est terne. Élire M. Jules Favre en 1867, c'était éclatant ; l'avoir élu, c'est, en 1873, un titre plus équivoque. Refuser à Napoléon III, de fatale mémoire, l'hommage traditionnel, c'était superbe; le prodiguer à M. Thiers,

c'est médiocre. A quoi bon insister? Il suffit d'en appeler à l'esprit de contradiction, qui se chargera d'écrire ce chapitre de notre histoire littéraire. Bornons-nous à constater que, à la suite d'événements gigantesques et de malheurs effroyables, l'Académie a perdu ses éléments exceptionnels, accidentels, — je me permets d'ajouter peu désirables,— de curiosité, d'*attraction* et de succès.

Est-ce à dire que ses agresseurs aient raison de parler de déchéance et d'abandon ? Non, mille fois non. L'Académie entre dans une nouvelle phase, voilà tout ; ou plutôt elle reprend sa tradition séculaire ; elle redevient ce qu'elle fut sous la Restauration et sous la monarchie de 1830. Dieu merci ! ce n'est pas l'offenser que de rappeler deux époques où l'art et la littérature brillèrent d'un si vif éclat. Elle renonce à la politique, qui lui sied mal et qui, dans les derniers temps, ne lui a pas porté bonheur ; elle n'aura plus à rechercher cette popularité factice et bruyante qui ne s'accorde guère avec ses origines et qui, après le feu tiré, pèse comme un regret ou un remords à ceux qui l'ont désirée et obtenue. Revenir à son état normal, est-ce donc une décadence ? Cesser de se griser du plaisir de faire pièce à M. Rouher, de faire niche à M. Troplong, de taquiner M. Mocquart, de molester M. Walewski, de donner une chiquenaude à César, une pichenette à Auguste, une croquignole à Augustule, est-ce, pour une assemblée de sages et de vieillards, perdre sa raison d'être et ses conditions d'immortalité ? L'état

normal, pour l'Académie française, c'est de rester le corps littéraire le plus illustre qui existe en Europe et dans le monde ; c'est de choisir, parmi les innovations qu'amènent la fuite des années et les vicissitudes sociales, celles dont on doit tenir compte et celles qui ne représentent qu'un caprice de la mode, une équipée de jeunesse, le symptôme d'une épidémie intellectuelle ou morale. C'est d'opposer à notre nivellement universel, sinon une aristocratie, au moins une élite qui sauve du grand naufrage ce que l'on peut encore sauver et fasse des plaisirs de l'esprit les gardiens de la conscience publique et de la civilisation menacée. C'est d'offrir aux hommes supérieurs, froissés par les luttes et les mécomptes de la vie, divisés d'opinions ou d'intérêts, un point de ralliement et un refuge où s'apaisent les dissidences, où les leçons de l'histoire consolent les blessés et les vaincus, où le bon accord, troublé par la politique, se refait par le goût, où tout le monde est du même avis sous le drapeau d'Homère et de Virgile, de Bossuet et de Corneille. C'est d'assurer aux débutants de bonne volonté, aux jeunes gens peu tentés par les séductions de la bohème et les attitudes de réfractaires, des encouragements qui leur permettent d'attendre le moment favorable sans se monnayer, se gaspiller ou se salir ; c'est, en un mot, de maintenir la bonne compagnie en littérature ; cette bonne compagnie que nous voyons sans cesse harcelée et entamée dans le monde par les querelles de partis, les influences révolutionnaires, le

sans gêne démocratique, et même, hélas ! la complicité des personnes les plus intéressées à la défendre.

La part est encore assez belle. Cette mission traditionnelle, toute de conciliation et de paix, est bien plus dans les *cordes* de l'Académie française que ces airs séditieux et ces mines tapageuses, grimaces d'une physionomie vénérable. Elle est l'alliée naturelle et légitime du principe d'autorité et de respect, et non pas de l'esprit de dénigrement et de révolte. On se la figure balsamique, bienfaisante et lénitive plutôt que belligérante, irritée, frondeuse, insurgée, saturée de poivre et de vinaigre. Tout au plus doit-elle se permettre le dard de l'abeille, à l'usage de ses vétérans qui répondent à ses récipiendaires.

Quant à prétendre que désormais les places vacantes ne seront plus recherchées, que l'Académie, au lieu d'être en mesure de trier ses candidats, sera obligée de leur courir après, ce n'est pas sérieux. Risquer ce paradoxe, c'est bien mal connaître le cœur humain. Il y a des candidats, il y en aura toujours, à moins que tous les hommes de lettres et tous les hommes du monde teintés de littérature, subitement frappés d'une grâce surnaturelle, ne renonçent aux vanités humaines pour devenir des types d'humilité chrétienne et d'immolation monastique Maintenant, si l'idée de décadence se justifie par les vides que la mort a faits depuis six ans parmi les immortels et que les vivants ne sauraient remplir, s'il est impossible

de *remplacer* des hommes tels que Lamartine, Berryer, Sainte-Beuve, Montalembert, Villemain, Cousin, Mérimée, qu'y faire? Est-ce la faute de l'Académie, si les plus illustres de ses membres ont été soumis aux tristes conditions de notre nature ou n'ont pas dépassé les limites de la longévité humaine? Même sur ce terrain, et pour nous en tenir à l'heure présente aux deux fauteuils, actuellement vacants [1], la partie est-elle absolument perdue? Les questions de personnes sont aisément désobligeantes, et il faut y regarder à deux fois avant d'écrire des noms propres. Supposez pourtant que M. Saint-Marc Girardin fût remplacé par M. Émile Montégut, M. Weiss, M. Caro ou M. Paul de Saint-Victor, et M. Pierre Lebrun par M. Beulé, M. Leconte de Lisle ou M. Dumas fils, serait-ce le cas de s'écrier que tout est perdu et qu'il faut abaisser de dix coudées les voûtes du palais Mazarin pour les réduire à la taille des nouveaux élus?

On le voit, je me livre avec excès aux méandres de l'école buissonnière; je reste aussi longtemps que possible à la porte du temple; pourquoi? parce que, si l'Académie a reçu M. Littré, je ne crois pas devoir l'accepter; parce qu'il m'est impossible de dégager son discours de ses doctrines, et que, dans ce discours même, il me serait trop facile de signaler l'énorme distance qui sépare la philologie de l'éloquence, le savant du littérateur, le dic-

1. Il y en a eu trois quelques jours après.

tionnaire du livre. Publier un dictionnaire excellent, admirable, c'est avoir droit aux académies des inscriptions et belles-lettres ou des sciences morales ; c'est, au point de vue de l'Académie française, rester inférieur à l'homme qui, sans être absolument sûr des règles du vocabulaire, écrit une page, une seule, digne de faire battre les nobles cœurs ou d'être méditée par les esprits sérieux. Voilà ce que l'Académie a trop oublié, et ce qui aurait pu lui fournir, en dehors de discussions irritantes, un prétexte suffisant pour épargner ce déplaisir aux catholiques qu'elle a l'honneur de compter dans ses rangs. — « Je récuse M. Littré, aurait-elle dit poliment, non pas parce qu'il est ou se croit athée, non pas parce que son athéisme est simiesque, détail affligeant pour les admirateurs du Beau, — mais parce que M. Littré, philologue incomparable, n'est ni orateur, ni écrivain. »

Que dis-je ! Je vous parlais du chagrin des catholiques de l'Académie, de la douleur que nous avons tous ressentie en voyant M. Littré entrer par une porte et Mgr Dupanloup sortir par une autre. Cléricaux, chrétiens, spiritualistes, — quelle que soit d'ailleurs la gradation ou la nuance, — défenseurs de tout ce qui ennoblit la nature humaine et console des laideurs ou des tristesses de la vie, nous n'avons pas eu à chercher bien loin notre dédommagement et notre revanche. Le hasard académique, qui avait confié à M. de Champagny le soin de répondre à M Littré, s'est chargé de rétablir la propor-

tion et la mesure entre la science positiviste ou philologique et l'inspiration religieuse. Sans être ni caustique ni offensant, M. de Champagny a trouvé moyen d'évoquer l'image de l'illustre absent, d'exprimer magnifiquement les regrets de la littérature chrétienne et d'opposer à des doctrines de mort un généreux souffle d'espérance et de vie. On eût dit une goutte de rosée sur une plante à demi morte de soif, une douce pluie d'avril après une froide sécheresse. M. Littré avait eu le bon goût de s'en tenir aux questions purement scientifiques et littéraires. Eh bien, c'est à ce goût que nous en appelons avant de finir. Nous ne lui ferons pas l'injure de le confondre, lui, travailleur patient et austère, avec ceux qui ne suppriment Dieu, ne dépeuplent le ciel, ne s'obstinent à nier l'âme que pour s'abandonner plus librement à leurs passions et à leurs vices. Non ; il est de bonne foi ; il est incapable de préférer, par esprit de secte, ce qui dégrade l'intelligence à ce qui la relève, ce qui charme les âmes d'élite à ce qui les attriste. Qu'il relise son discours et celui de M. de Champagny ; qu'il compare et qu'il juge !

XII

M. LUDOVIC VITET

15 juin 1373.

Il y a eu, à toutes les époques littéraires, — je voudrais pouvoir ajouter politiques, — des hommes qui, sans capituler avec leur devoir, sans transiger avec les opinions, sans commettre de faiblesse, ont su rester en dehors ou au-dessus des querelles et des haines d'école ou de parti. A quoi ont-ils dû ce privilége? Au hasard? A l'inégalité des jugements humains? A cette cause indéfinie que l'on traduit par les mots *heur et malheur?* Non; mais à un parfait équilibre entre leur esprit et leur raison, entre leur conscience et leur goût. J'insiste sur ce dernier mot, à propos de M. Ludovic Vitet, d'abord parce qu'il fut, avant tout, un dilettante incomparable, ensuite parce que le goût élevé à cette perfection devient une partie de la conscience et peut s'appliquer à la fois

à la moralité de nos actions et à l'étude des œuvres d'art.

M. Vitet fut un de ces hommes rares. La date de sa naissance et celle de ses débuts le rattachent à cette forte génération dont je vous ai parlé bien souvent — étonné que je suis de lui survivre, — qui a eu ses triomphateurs, ses vaincus, ses blessés, ses naufragés, ses oubliés, mais qui, vue à distance, à travers bien des déceptions et des faillites, donne encore l'idée d'une magnifique aurore. Le romantisme peut être sévèrement jugé, si on compare ce qu'il a donné à ce qu'il avait promis, si on le considère surtout dans ses effets d'après coup, dans l'esprit de révolte, de désordre et d'orgueil qui passa peu à peu de sa littérature à sa politique. Il y eut d'ailleurs plusieurs sortes de romantismes, et il serait aussi absurde d'assimiler celui de M. Vitet à celui de M. d'Arlincourt, que de confondre les drames de M. Hugo, où tous les vers sonnent faux, où sont également dédaignées la vérité historique et la vérité humaine, avec les admirables réformes introduites par Royer-Collard, par Victor Cousin, par Augustin Thierry, par M. Guizot, par M. Villemain, dans la philosophie, la critique et l'histoire. Je ne dis rien de Lamartine. Il fut, en poésie, — et peut-être ailleurs, — un révolutionnaire inconscient.

M. Vitet, plus jeune que les hommes illustres que je viens de nommer, appartient à ce groupe de disciples qui allaient devenir des maîtres, et où les rôles semblèrent

d'abord distribués d'après les aptitudes. Dubois prit la politique, Sainte-Beuve la critique d'avant-garde et d'initiative, Duchâtel l'économie sociale; Théodore Jouffroy sut donner à la philosophie de Dugald-Stewart — et à la sienne — tout le charme d'un roman psychologique. Mérimée s'essaya presque en même temps dans le récit et dans les scènes dialoguées. Ce qu'on voulait, c'était réagir à la fois contre l'histoire en ronde-bosse, telle que l'avaient pratiquée les pâles écoliers de Voltaire, et contre la tragédie routinière qni s'intitulait tragédie classique et que la mort de Talma ramenait à ses trois *unités* véritables : l'ennui, la solitude et le néant. Il était clair que le drame historique, avec ses larges perspectives et ses libertés shakspeariennes, pouvait rendre plus facile et plus populaire le traité d'alliance entre le théâtre et l'histoire. Déjà M. de Barante avait acclimaté ce genre pittoresque, d'une lecture attrayante, qui tient tout ensemble de la chronique, du roman et des mémoires. Walter Scott, encore plus apprécié en France qu'en Angleterre, s'offrait à la jeune école comme une sorte d'initiateur ou de précurseur dont il suffisait d'accepter l'influence et de suivre les traces pour mener à bien cette double révolution. Nos auteurs dramatiques n'avaient, semblait-il, qu'à s'inspirer de ses dialogues si naturels et si vrais, de ses situations si saisissantes, de ses caractères tracés d'une main si ferme et si sûre. Nos historiens, — et on citait déjà Augustin Thierry, — ne pouvaient mieux faire que

de lui emprunter cet art merveilleux de ranimer le passé, de restituer aux générations éteintes leur âme, leur corps, leur costume, de résumer une époque en quelques personnages et de forcer la fiction à être plus vraie que la vérité.

Mais il existe, aux abords du théâtre, bien des difficultés préliminaires et matérielles qui ajournent les innovations et retardent les expériences. Des préjugés persistent encore, alors que tout prouve déjà la nécessité d'une réforme. L'esprit français présente cette contradiction singulière, que, toujours prêt à fronder ce qui existe, il est enclin à se méfier de ce qui voudrait exister. Il lui plairait qu'on lui donnât du nouveau sans le déranger de ses habitudes. En 1827, le théâtre en était encore aux tâtonnements et aux essais. Le public savait vaguement ce qu'il ne voulait plus sans se rendre compte de ce qu'il voulait. On traduisait Walter Scott, Shakspeare et Schiller. D'autres fois, on s'abusait jusqu'à prendre un gros mélodrame, — *Trente ans, ou la Vie d'un joueur*, par exemple, — pour une tentative d'une valeur réelle. Les acteurs anglais, applaudis à l'Odéon, rencontraient parmi les critiques une opposition assez vive, et, franchement, ces critiques n'avaient pas tort quand ils nous demandaient, à nous, avides de nouveauté, parterre enthousiaste du *More de Venise*, d'*Hamlet* et de *Roméo et Juliette*, si nos ardeurs, notre jeunesse, nos rêves, nos audaces, nos dédains pour le passé, nos irrésistibles élans

vers l'inconnu, ne devaient aboutir qu'à emboîter le pas derrière un poëte étranger, contemporain d'Élisabeth, inculte, entremêlé de lumière et d'ombre, inférieur à Racine et même à Voltaire quand on l'habille à la française, intolérable sur bien des points quand on lui laisse sa végétation luxuriante, sa taille de géant bossu et ses sauvages hardiesses.

Pour répondre à ce goût de réforme qui ne savait pas se préciser encore, pour éluder ces premières difficultés et préparer les voies, quelques écrivains, en ces années de transition et d'hésitation entre *Léonidas* et *Hernani*, publièrent, sans les proposer au théâtre, des scènes historiques ou contemporaines. Deux jeunes gens d'esprit, Cavé et Dittmer, eurent leur saison de vogue à l'aide des *Soirées de Neuilly*. Mérimée obtint son premier succès avec le *Théâtre de Clara Gazul*, et réussit un peu moins sa *Jacquerie*. Nous voici bien près de M. Vitet. Les *Barricades*, les *États de Blois*, la *Mort de Henri III*, qu'il nous donna presque coup sur coup, furent, dans ce genre que les retardataires appelaient parasite comme ils appelaient *bâtard* le roman historique, les œuvres les plus fortes, les plus remarquables et les plus remarquées. Nous n'avons pas à les étudier ici ; dans ces pages dictées par un profond sentiment de respect, de sympathie et de regret, je voudrais esquisser une figure plutôt qu'analyser des écrits. Bornons-nous à dire que nul mieux que l'auteur des *Barricades* et des *États de Blois* ne sut donner l'idée

de ce que pourrait être, entre les mains d'un homme du métier, le drame prêté par l'histoire, soumis aux lois de l'optique théâtrale, dégagé de ses vieilles entraves, brisant son vieux moule, parlant sa langue naturelle, vrai, vivant, familier, plein de mouvement, de relief et de couleur, habile à compléter les uns par les autres les événements et les personnages ; tel qu'aurait pu l'écrire, quatre ou cinq ans plus tard, un auteur dramatique plus sérieux qu'Alexandre Dumas, plus sincère que Victor Hugo.

Ce fut surtout par ces belles scènes historiques que le public fit connaissance avec le nom de M. Vitet. Mais pour ses amis, pour ses confrères, pour les lecteurs d'un sens plus fin et plus avisé, il ne tarda pas à prendre une physionomie qui resta définitive. Il devint évident que, pour lui, l'art de dramatiser l'histoire n'était qu'un prélude à d'autres travaux qui s'accordaient encore mieux avec ses goûts et ses aptitudes. Je me souviens, après quarante-cinq ans, de l'impression que j'éprouvai, un soir, en ouvrant un numéro de la *Revue française* et en lisant un article sur les *Jardins*, signé de M. Vitet. Il y révélait, dans une langue exquise, les qualités qui semblaient alors réservées aux *Revues* anglaises ; un talent particulier pour grouper les idées, pour idéaliser les sensations, pour intéresser l'homme et la vie réelle aux beautés de la nature ; l'intention bien nette d'en finir avec le *convenu*, de ne plus regarder la campagne par les fenêtres d'un salon, d'exiger du dessi-

nateur des jardins un sentiment de paysagiste. C'était jeune, frais, ingénieux, pittoresque et sagement révolutionnaire. M. Vitet y disait, à propos de l'abbé Delille : « Cette SERINETTE qu'il appelait sa lyre » — mot excessif qu'il eût certainement effacé plus tard, quand il reconnut à quel point les lyres coûtaient plus cher que les serinettes. Il eût qualifié avec un peu moins de mépris l'instrument dont jouait l'aimable abbé et dont les variations imperturbables ne dépassèrent jamais, mais atteignirent souvent les limites de l'agréable et du joli.

Quoi qu'il en soit, on put dès lors deviner que M. Vitet allait être un critique. Entendons-nous ! Il y a plusieurs sortes de critiques, depuis le feuilletoniste spirituel qui rend compte au jour le jour des pièces de théâtre jusqu'à l'émule de Schlegel, de Goëthe et de Winckelmann. Il y a le causeur littéraire (honni soit qui mal y pense !) qui est parfois forcé d'apprendre, en lisant le livre dont il parle, ce qu'il s'est chargé d'enseigner à ses lecteurs. Il y a le précurseur, dont M. Villemain, avec un peu plus de hardiesse, aurait pu être le type incomparable; il y a le *disséminateur* d'idées, Philarète Chasles ; — le moraliste qui ne perd jamais de vue, à travers les littératures, l'étude du cœur humain et l'éducation des consciences, Saint-Marc Girardin ; — le curieux; élevant la curiosité jusqu'au génie, Sainte-Beuve ; — le coloriste, Paul de Saint-Victor ; — le fantaisiste, c'est-à-dire ce que nous sommes tous à nos heures, quand la *Folle du logis* vient

brouiller nos cartes, nos papiers et nos livres, et, d'un coup de baguette, transformer le volume gisant sur notre table en professeur de valse aérienne, gouvernée par la reine Mab et orchestrée par les sylphes.

C'est dans l'acception la plus haute qu'il faut prendre cette qualification de critique, lorsqu'il s'agit de M. Vitet. On a dit de Royer-Collard qu'il fut principalement un grand spectateur. M. Vitet a été un spectateur aussi, mais un spectateur actif, utile, de bon conseil, vivement intéressé aux monuments qui lui rappelaient de grands souvenirs et de grandes œuvres, aux diverses phases que l'art parcourait sous ses yeux, aux hommes qui les résumaient dans leurs ouvrages ou les compromettaient par leurs fautes, aux événements dont il acceptait avec courage, jugeait avec discernement et commentait avec éloquence les avertisssments et les leçons. Tel fut le trait caractéristique de cet excellent et éminent esprit. Si sa première jeunesse appartint au libéralisme auquel le rattachaient quelques liens d'amitié et de parenté, il trouva bientôt dans ses réflexions, dans son expérience, dans son rare bon sens et dans son suprême bon goût, le correctif et le contre-poids de ces dangereuses doctrines qui commencent par un raffinement d'intelligence et finissent par un commencement de barbarie. S'il partagea les illusions et les espérances du romantisme, il ne le suivit dans aucune de ses déviations, ne l'approuva dans aucun de ses excès, ne l'admit daus aucune de ses métamorphoses démocra-

tiques et réalistes. Il excella dans le triage, demeura fidèle au beau en face de la religion du laid, ne cessa de revendiquer les droits de la bonne compagnie dans la bonne littérature, sut être, dans l'occasion, éclectique sans scepticisme, força la politique d'être presque raisonnable, et se fit un devoir d'appuyer à droite à mesure que de funestes courants emportaient vers la gauche une nation ingouvernable dans la prospérité, affolée dans le péril, incorrigible dans le malheur; au demeurant la plus intelligente, la plus facile et la plus charmante du monde.

Oui, que M. Vitet ranime et interprète en maître *la Chanson de Roland;* qu'il retrace la vie et les œuvres d'Eustache Lesueur; qu'il nous invite à parcourir avec lui notre vieux Louvre dans son passé et dans ses merveilles; qu'il consacre des pages émues à la mémoire d'un ami et à l'histoire de son temps; qu'il évoque, à propos des crimes de la Convention, les immortelles images de la justice et de la pitié; qu'il parle sur la tombe d'un poëte qui fut le dissolvant de son propre génie; qu'il réponde aux récipiendaires de l'Académie française; qu'il figure aux premiers rangs de nos Assemblées délibérantes; qu'il s'interpose entre une *Revue* libre-penseuse et un illustre évêque; je me le représente constamment comme un Mentor qui n'oublierait jamais que Minerve fut la protectrice d'Athènes; comme un médiateur entre l'autorité et la liberté, entre la règle et la

fantaisie, entre l'esprit nouveau et la tradition, entre l'imagination et la raison, entre le dilettantisme et l'art, entre l'Église et le monde — ou même les deux mondes, — entre le bon sens qui aurait trop de scrupules et l'aventure qui aurait trop de dangers. Sa figure même et l'ensemble de sa personne se prêtaient à ce rôle bienfaisant et balsamique. Sa haute taille, sa belle tête lyonnaise, son regard fin, un peu sévère, où l'extrême dignité s'alliait à l'extrême bienveillance, sa bouche aux lèvres minces, qui, depuis nos désastres, avait désappris le sourire, sa tenue aussi correcte que celle du plus parfait *gentleman*, tout en lui ajoutait à l'autorité morale et concourait à un idéal d'élégance, de gravité et d'harmonie. Quant à son goût, il était sans rival. Une œuvre d'art ne semblait classée que quand il en avait dit son avis, et n'était sûre de son succès que lorsqu'il l'avait approuvée.

Cette rapide esquisse serait par trop incomplète si j'omettais un des meilleurs titres de M. Vitet à notre reconnaissance; ses admirables Lettres écrites pendant le siége. Après tant de rodomontades démenties par tant de malheurs, au milieu des folies que suggéraient ces incroyables alternatives d'illusions, de souffrances, d'espérances et de mécomptes, dans cet effroyable déchaînement d'idées et de passions qui trouvaient moyen de créer des périls et de préparer des crimes à l'aide des plus nobles ressorts de l'activité humaine, tous les cœurs d'élite battirent à la lecture de ces éloquentes pages, appel d'un

homme de bien, d'une belle âme, d'un esprit mûri par l'étude, par la douleur et par l'âge, au patriotisme de ses concitoyens. Jamais sentiments plus justes, pensées plus sages, conseils plus chaleureux, dévouement plus communicatif, amour plus ardent pour la patrie déchirée et saignante, ne parlèrent un plus mâle langage. C'était un magnifique exemple, une généreuse initiative, un grand trait de courage, une partie essentielle de cette alimentation morale dont a si bien parlé M. Legouvé, presque une indemnité pour ceux que désespéraient les complicités de plus en plus visibles de la démagogie parisienne avec la victoire allemande.

De pareils hommes, on l'a dit, sont le sel de la terre. Leur mort est un deuil public. Quand ils disparaissent, quelles que soient d'ailleurs les préoccupations générales, on sent qu'un grand vide vient de se faire dans la société dont ils étaient à la fois les défenseurs et les modèles, et où ils avaient marqué leur place par la fermeté de leur caractère, l'excellence de leurs œuvres, l'urbanité de leurs manières, la sagesse de leurs opinions, l'élévation de leur parole et l'utilité de leurs conseils. Mais du moins nous avons ici une consolation puissante, et je n'ai pas besoin de dire quel sentiment intime et personnel me la rend plus précieuse et plus persuasive. Sincèrement et profondément chrétien, M. Vitet devint plus religieux encore, lorsque la mort lui prit sa chère et digne compagne. Sa tendresse et son deuil lui parlèrent de

la réunion éternelle qui devait racheter la séparation d'ici-bas. Il avait pleuré, il pria ; il pria, afin que sa prière servît de lien entre l'âme envolée et l'âme captive. Il redoubla de foi, pour que, à force de croire, il lui fût plus facile d'espérer et plus doux d'avoir aimé... Ah ! si les athées sont impardonnables et inexplicables en présence de la vie, ils sont, en face de la mort, les bourreaux de leur propre cœur. — Vous n'aimez donc pas ? leur diraije. Ces êtres chéris qui vous entourent de leur affection et de leurs soins, dont la vie est une partie de la vôtre, dont vous avez le bon goût de respecter les pures croyances, vous vous résignez donc à l'idée qu'un jour viendra où vous les quitterez pour ne jamais les revoir, où, après les douces années d'existence et d'âme en commun, il n'y aura plus que néant et que poussière ? Non, c'est impossible; votre fausse science calomnie vos sentimens vrais. Si vous résistez encore, descendez au fond de vous-même; puis songez à l'homme que nous pleurons, qui était hier votre collègue et qui devrait être aujourd'hui votre conseiller et votre guide : grâce au ciel, Ludovic Vitet est plus vivant dans son tombeau que vous à l'Institut.

XIII

M. VICTOR DE LAPRADE[1]

22 juin 1873.

Je ne voudrais pas, à Dieu ne plaise! passer pour fataliste; il existe pourtant une sorte de fatalisme qui ne saurait être une hérésie, puisqu'il ne s'accorde que trop bien avec l'humilité chrétienne. Ce qui est hors de doute, c'est qu'une puissance mystérieuse se joue de l'humaine sagesse et fait produire par la plupart de nos actes des résultats contraires à ceux que l'on devait en attendre.

Voyez plutôt. Une guerre désastreuse, épouvantable, atroce, s'appesantit sur notre pauvre France. Un poëte éminent — c'est de Victor de Laprade que je parle, — à la vue de tant de malheurs, de violences et de ruines, sent vibrer en lui, avec plus de force que jamais, cette corde patriotique, si sonore chez l'auteur de *Pernette*. Il

1. Poëmes Civiques.

publie de beaux vers, tout palpitants de douleur et de colère, où se confondent la plainte du chrétien, l'anathème du Français, l'indignation du poëte, le cri de l'aigle blessé, contre nos barbares et rapaces ennemis. Le voilà, lui royaliste et catholique, presque populaire dans une ville où le drapeau rouge règne en maître, où les hommes du 4 septembre pillent les couvents et les églises, où la démagogie la plus effrénée ne daigne pas même ménager les apparences. Surviennent, à la suite des calamités suprêmes, les préliminaires de paix. Tout le monde sait que le radicalisme est héroïque; mais il n'est pas de héros qui ne soit sujet à des défaillances, et les radicaux de Lyon, au milieu de leurs saturnales républicaines, avaient tout juste assez d'intelligence pour comprendre que leur ville ne se défendrait pas dix minutes contre les Prussiens, et tout juste assez de patriotisme pour préférer à l'honneur d'être administrés par Challemel-Lacour le plaisir de n'être pas pillés par Guillaume.

Il en résulte une première invraisemblance ; ces intraitables *outranciers* nomment, à une majorité immense, les candidats de la paix. Victor de Laprade est élu, presque malgré lui, désespéré d'avance d'avoir à voter cette paix si cruelle et si nécessaire, persuadé qu'après avoir accompli ce grand sacrifice, il sera dégagé de son mandat et rendu à sa poétique indépendance. Il compte bien, une fois sa dette payée, redevenir ce qu'il a toujours été, l'ami des solitudes, des sommets et des chênes, le père

de famille associant dans ses hymnes les beautés de la nature et les tendresses du foyer domestique, le rêveur sans cesse attiré vers les sphères idéales et ne pratiquant de la politique que ce qu'il en faut pour consoler les opprimés, laver la liberté de ses souillures, juger de haut nos petitesses et nos misères, et protester tour à tour contre le césarisme et l'anarchie.

Les événements et les hommes en décident autrement. Ce mandat, qui, dans la pensée de Laprade, devait commencer et finir entre la déclaration de l'armistice et la conclusion de la paix, se prolonge indéfiniment, dans les conditions les plus agaçantes pour une nature nerveuse, à travers des alternatives d'espérance et d'angoisse, d'énergie et de faiblesse, de bonne volonté et de mauvaise foi, que je n'ai pas besoin de vous rappeler. Le poëte n'est pas fait pour ces rumeurs et ces orages ; cette lourde atmosphère le suffoque ; les spectres et les fantômes évoqués par les démons de la Commune se mêlent à ses rêves et enveniment ses insomnies. Son mal s'aggrave, ses amis s'inquiètent, la Muse lui demande ce qu'il est allé faire dans cette galère, et bientôt il se trouve, lui, le plus scrupuleux des hommes, l'observateur le plus attentif de sa conscience et de son devoir, en face de ce double problème ; un *statu quo* dont il souffre horriblement, ou une démission qui doit infailliblement appeler à la Chambre un démagogue ou un communiste de plus. De deux maux on le supplie de choisir le moindre, de rester dé-

puté à distance, *in partibus infidelium*, plutôt que de donner aux conservateurs ce chagrin, aux radicaux cette fête, aux alarmistes cette nouvelle occasion de constater un écart de deux cent quarante mille voix entre la peur de 1871 et l'audace de 1873.

Mais non, la situation n'est plus tenable. De jour en jour, la conscience du noble poëte se révolte à l'idée de demeurer titulaire d'une fonction qu'il se sent incapable de remplir. Il donne sa démission... horreur! nous l'accusons d'avoir plutôt consulté l'égoïsme de sa vertu que l'intérêt de son parti. Peu s'en faut qu'on ne lui reproche d'être malade ou qu'on ne le traite de malade imaginaire, sacrifiant à ses nerfs l'honneur de Vaise et de Perrache, de la Croix-Rousse et de l'Ile-Barbe. Regardez, en effet, les conséquences immédiates! A Victor de Laprade succède M. Ranc... Croyez bien que je ne choisirai pas ce moment pour énumérer tout ce que renferment ces deux noms! La poésie, le patriotisme, la religion, la foi, le culte des grandeurs tombées, l'émotion des belles âmes, le charme des beaux vers, vous ont dit depuis longtemps ce qu'il faut penser du premier; les plus simples bienséances me forcent aujourd'hui de taire ce que je pense du second[1].

1. M. Ranc, nommé dans la seconde ville de France à une immense majorité, était, quelques mois après, CONDAMNÉ A MORT. Toute l'histoire de nos malheurs, de nos périls et de nos folies, est dans ce contraste.

(1er février 1874.)

Tout est perdu... non, tout est sauvé, et le bien ou le mieux va sortir de l'excès même de notre infortune. Cette élection du 11 mai, arrivant après celles du 27 avril, c'est la goutte d'eau qui fait verser la coupe d'amertume. C'est l'insulte, c'est la menace, c'est le défi lancé, non plus à un parti politique, mais à la société tout entière; c'est la mise en demeure, pour l'Assemblée nationale, d'avouer qu'elle est morte et qu'elle a mérité de mourir, ou de se révéler par un coup d'éclat, vivante et parlante, légitime et légale, militante et résistante, prête à combattre et à vaincre ceux que le radicalisme lui envoie pour la tuer et l'enterrer. En face de cet effroyable produit d'une politique d'intrigue, de bascule et de rouerie, en présence de cette rentrée officielle de la Commune dans sa bonne ville de Paris, sur le rebord de ce gouffre d'où s'exhalaient déjà l'odeur et la fumée du pétrole, la majorité retrouve l'union qui fait la force. Elle ferme l'oreille à la chevrotante Sirène qui recommence toujours la même chanson; elle s'arrache à cette fascination singulière dont on ne peut parler sans songer aux propriétés de la torpille ou aux ensorcelés du moyen âge. Circé-Saint-Hilaire y perd ses herbes magiques et Dalila-Calmon ses ciseaux. Émile de Girardin taille sa plume de corbeau, et, pour la quinzième fois, précipite l'agonie de ceux qu'il déclare bien portants. C'en est fait, l'exorcisme s'opère en quelques heures. Ce qui semblait impossible est reconnu plus facile qu'une *étoile* du bal Mabille. Ce que l'on croyait

nécessaire est remplacé avec avantage. Une vaillante épée coupe court aux anxiétés, aux espérances, aux incertitudes. Ainsi le poëte, en refusant de céder aux conseils des habiles et des sages, en s'obstinant à n'écouter que la voix de sa conscience, a fait ce que n'avaient pu faire l'éloquence des orateurs et le calcul des politiques. Le David de l'idylle et de la satire a vaincu le Goliath du radicalisme. S'il est vrai que les événements ont leur généalogie comme les familles, on peut, à l'aide de quelques anneaux intermédiaires, remonter de l'avénement de Mac-Mahon à la démission de Laprade.

Eh bien ! voici qui est plus étonnant encore, et cette fois le prodige n'est dû qu'au beau talent de l'auteur des *Poëmes civiques*. Appuyés sur de vulgaires vraisemblances, nous lui avions dit : Restez à votre poste, dussiez-vous n'y maintenir que votre nom. Vous nous rendez, en écartant un républicain rouge, un service plus signalé que si vous étiez le plus assidu et le plus bavard de nos députés. A ne raisonner que d'après les idées banales, je lui aurais dit peut-être : Prenez garde ! Nous sommes bien loin de l'époque où les *Muses d'Etat*, *Une statue à Machiavel*, *Ce gueux de Tacite*, soulevaient la ville et la cour ; où il semblait, comme dit Sganarelle, que tout fût perdu, parce que la cognée de M. Haussmann ou de M. Alphand menaçait les marronniers à demi-morts du jardin du Luxembourg ; où nous nous demandions tristement ce qu'allaient devenir les moineaux et les pinsons

de la pépinière. Depuis lors, nous avons traversé de telles immensités, qu'en regardant en arrière nous avons besoin d'un télescope pour apercevoir ce qui nous paraissait gigantesque. Tous les points de vue sont changés. Une douloureuse expérience nous a appris que Machiavel était Gribouille, que Néron ne brûlait que du papier à cigarettes, que Tacite et Juvénal pouvaient se faire doubler par M. Clairville. Nous avons vu tomber, sous la hache de nos ingénieurs ou de nos assiégeants, des forêts entières, et, avec ces forêts, des palais et des temples, des monuments et des chaumières, des villes et des villages. Je ne suis pas sûr que les traiteurs du quartier latin n'aient pas traduit en fricassées les ramiers et les rossignols auxquels le poëte adressait ces stances charmantes :

A l'ombre des bois plus épais,
L'âme est de lumière imprégnée ;
Ces rameaux implorent la paix...
Et l'homme affile sa cognée.

Quittez vos nids de la saison,
Fuyez, oiseaux, ces branches frêles ;
Un espoir brille à l'horizon...
Ouvrez vos ailes !...

On respire de toute part
La verte odeur de la jeunesse,
Le sol fermente, et, tôt ou tard,
Il faut qu'un jardin vous renaisse...

Chose étrange ! Les plus implacables ennemis de l'Empire ne pouvaient supposer qu'il finirait aussi mal. Certes,

les plus acharnés — j'aime à le croire pour leur honneur, — auraient préféré le voir durer éternellement que tomber en nous entraînant dans sa chute et en nous léguant une série de calamités. Le dénoûment a justifié et dépassé les prophéties les plus sinistres. Les fautes et les folies finales, achevant l'œuvre des folies et des fautes préliminaires, ont donné raison à tous ceux qui représentaient Napoléon III comme le précurseur de l'invasion, de l'anarchie et du communisme. Tout cela est vrai ; et, avec tout cela, qui oserait dire que les haines et les rancunes sont assez vivaces pour assurer un *à-propos* posthume à ces éloquentes satires? Deux causes ont contribué à cet apaisement rétrospectif de colères auxquelles semblaient devoir à peine suffire trois siècles et vingt Archiloques. Brutus et Cassius ont trouvé moyen d'être plus funestes, plus odieux, plus ineptes et plus grotesques qu'Octave et Augustule n'avaient été tyranniques, imprévoyants et insensés ; et les parlementaires convertis à la république de M. Thiers, les vétérans et les gandins du libéralisme *quand même* ont tellement abusé de la chance d'une restauration impériale comme d'un fléau plus horrible que les sept plaies d'Égypte, comme d'un *sans dot!* capable d'expliquer leur penchant pour le 4 septembre et leur indulgence pour le 18 mars, que nous avons fini par leur répondre : « Tout est relatif, et ce que vous rendez inévitable serait pire encore que ce que vous regardez comme possible. »

Les Muses d'État ont disparu, et n'avaient jamais été bien méchantes. Laprade malade a pardonné à Sainte-Beuve mort. Nous avons pu lire dans les journaux une lettre où le généreux poëte de *Pernette*, dans un accès de mansuétude chrétienne, rend hommage, non-seulement à la prose délicieuse, mais à la poésie contestée et au caractère contestable de l'auteur de *Volupté*. Les gouttelettes de nos égratignures se sont absorbées dans le fleuve de sang et de larmes qui a inondé la France. Si j'ajoute que la Pologne, sans cesser d'être intéressante, n'est plus pour nous, meurtris et décimés, qu'une lointaine image, à demi-perdue dans la brume; qu'au lieu d'avoir à la secourir, nous devons désormais penser à ne pas trop lui ressembler; qu'enfin, même à l'égard du roi Guillaume et des Allemands, notre cher poëte, dans l'ardeur du combat, s'était mis à un diapason que les lendemains ne peuvent pas soutenir, auquel la réflexion oppose le nom de presque tous les conquérants glorifiés par l'histoire, et que la Commune s'est chargée d'ailleurs de faire descendre de l'*ut dièze* au *fa*, vous conviendrez avec moi que, parmi les inspirations principales de ces *Poëmes civiques*, il n'en est pas une qui puisse demander son succès à l'actualité.

Tant mieux! disons-le bien vite, afin qu'on ne puisse pas se méprendre sur notre pensée. Tant mieux! car, si ces *Poëmes civiques* se tiennent debout comme des athlètes invaincus ou des chênes respectés par la foudre,

c'est qu'ils possédaient assez de vitalité et de sève pour résister à la plus redoutable des épreuves. Les trois terribles années que nous venons de subir ont été pour eux ce que furent les siècles pour Aristophane, Juvénal et Tacite. L'art survit à la passion, dont il a été le collaborateur ou le complice; Laprade, qui est un passionné, est aussi un artiste, et, à présent que ses inspirations de 1860 sont pour nous des souvenirs plutôt que des sentiments, nous n'en apprécions que mieux tout ce qu'il y a de poésie et de verve, d'énergie et de malice, d'élévation et de vigueur dans ces *Muses d'État*, dans cet *Age d'or*, dans cette *Chasse aux vaincus*, dans toutes ces pages ardentes, amères, prophétiques, qui sentent la poudre et que l'on dirait écrites sur un champ de bataille, sous le feu de l'ennemi. Si le poëte, averti par ses voix intérieures, sonne le glas funèbre d'un régime entouré d'éclat, de puissance et de prestige, et si la prédiction d'alors est devenue la catastrophe d'aujourd'hui, est-ce une raison pour que la cloche nous semble d'un métal moins solide et moins pur ?

Je comprendrais d'ailleurs que l'on eût envie de chicaner l'auteur des *Poëmes civiques*, s'il tirait tout à coup de ses cartons un manuscrit vierge encore, en nous disant : « Admirez mon courage! j'ai écrit ces vers sous le tyran; tel jour et à telle heure, je me suis bravement fait l'interprète des légitimes griefs de la liberté, de la morale, de la vérité et de l'honneur; j'ai gardé pour moi ces

satires, parce que le moment ne me paraissait pas favorable, et qu'il est inutile de se compromettre quand on a contre soi la raison du plus fort. Mais je n'en ai pas moins le mérite de les avoir écrites; je les ai lues, discrètement et portes closes, à quelques amis qui peuvent certifier la date ; et maintenant que je les publie, je vous demande tout un arriéré d'estime, d'admiration et de succès !... »

Non! Nous savons quand et comment elles ont paru, ces protestations intrépides contre une phase de corruption, d'arbitraire et de décadence, contre le despotisme de celui-ci, la vénalité de celui-là, le servilisme d'un troisième, le silence des uns, la flatterie des autres, la connivence de tous. Nous savons ce qu'elles coûtèrent à ce stoïque chrétien, qui, grâce à ses relations de famille, aurait pu aspirer et arriver à tout, et qui, pauvre et fier, frappé par des subalternes plus vindicatifs que le maître, descendit de sa chaire, resta debout l'œil fixé sur l'avenir, et se recueillit dans sa solitude pour préparer sa délicieuse *Pernette*. Ce qu'il fait aujourd'hui sans danger, il le fit à ses risques et périls, en un moment où les consciences les plus droites se croyaient quittes envers le pays et envers elles-mêmes, moyennant quelques légères épigrammes, quelques malices de salon, quelques timides sous-entendus. N'oublions jamais ce détail qui domine tout le reste et fait de nous les débiteurs du poëte. Son beau volume, tout vibrant encore, plein de pen-

sées fortes et de saisissantes images, vivifié par ce grand souffle d'idéal qui brave toutes les catastrophes, ce n'est pas un suspect qui se montre après s'être prudemment caché; c'est un proscrit qui revient de l'exil, et à qui nous devons un hommage pour tous les jours passés loin de la terre natale, pour toutes les souffrances acceptées en l'honneur du droit, du vrai, du juste et du bien.

Pourtant, ce n'a été qu'un incident, un épisode, dans cette poétique carrière. Avant même que sa qualité de *vates*, — poëte-prophète, — fût affirmée par nos malheurs, Victor de Laprade nous remettait avec lui dans le ton et reprenait sa physionomie véritable dans ses admirables *Adieux à la Satire*, qu'il faudrait citer en entier :

Reviens sur les hauteurs où sont tes vrais domaines,
Où, dans nos grands amours, meurent toutes les haines,
Muse !....

— Oui, lui dirons-nous à notre tour, revenez à cette poésie pure qui a tant de fois élevé nos âmes et charmé nos tristesses. Restez sur les cimes où vous retrouvez votre patrie préférée, l'atmosphère saine à vos poumons, et d'où votre œil plonge dans les profondeurs de l'infini. Que ce ne soit pas pour devenir indifférent à nos douleurs, sourd à nos plaintes, impassible au milieu des périls qui nous pressent, des blasphèmes qui nous insultent, des folies qui nous menacent, des crimes qui nous épou-

vantent; non, mais pour apaiser les haines, cicatriser les blessures, opposer à nos cris de fureur et de détresse les douces voix de la Muse. Le poëte est un consolateur plus encore qu'un vengeur. Ses colères sont passagères; ses larmes sont immortelles.

XIV

M. ERNEST RENAN

I

6 et 13 juillet 1873.

Si nous sommes bien informé, M. Ernest Renan se plaint que son volume paraisse dans des circonstances défavorables; peu s'en faut qu'il ne se regarde comme enguignonné — le pauvre homme! — parce que l'*Antechrist* ne sera pas l'événement de la saison. Il s'agit de s'entendre. Si nous devons seulement constater que les préoccupations publiques font aujourd'hui une rude concurrence aux œuvres d'érudition ou de littérature, nous répondrons, hélas! à l'ingénieux auteur des *Origines du christianisme* : « Et nous, sommes-nous donc sur des roses? » — Si M. Renan attribue sa disgrâce au sujet et aux conditions spéciales de son livre, nous lui dirons: A qui la faute? A part quelques curieux incorrigibles, qui peut désormais s'intéresser à une méthode toute d'in-

duction, d'insinuation, de conjecture, à une sorte de bascule historique où le pour et le contre nous sont tour à tour présentés avec une neutralité doucereuse qui n'est au fond qu'une sourde hostilité? C'est le propre des époques troublées, tourmentées, déchirées comme la nôtre, qu'elles n'acceptent, en fait de vérité ou d'erreur, que l'absolu, l'affirmation positive ou la négation radicale, ce qui émancipe ou ce qui rassure. Or, vous figurez-vous une société précipitée vers les extrêmes par ses malheurs, ses fautes, ses angoisses, par sa passion de désordre ou son besoin de foi, donnant audience à un écrivain, distingué d'ailleurs, qui lui dit avec un flegme imperturbable :

— « Ce Christ devenu une hypostase divine est le *logos* de la philosophie juive alexandrine, le *mémera* des paraphrases chaldaïques, prototype de toutes choses, par qui tout a été créé. Ces puissances de l'air, auxquelles l'empire du monde a été donné, ces hiérarchies bizarres, célestes et infernales, sont celles de la cabale juive et du gnosticisme. Ce *pléroma* mystérieux, but final de l'œuvre du Christ, ressemble fort au *pléroma* divin que la gnose place au sommet de l'échelle universelle. La théosophie gnostique et cabaliste, qu'on peut regarder comme la mythologie du monothéisme, et que nous avons vu poindre chez Simon de Gitton, se présente, dès le Ier siècle, avec ses caractères principaux.... La conception théosophique du Christ devait sortir néces-

sairement de la conception messianique du Fils de l'homme... »

Offrez cette demi-page à un enfouisseur civil; il vous répondra peu civilement: » Farceur! » Essayez de la lire à ce gros public, agité d'un vague malaise et entraîné à droite ou à gauche par des courants contraires; il prendra ses jambes à son cou, et ira se réfugier à l'église ou au club, sous la chaire chrétienne .ou sous l'estrade du café-concert. Arrêtez au passage le pèlerin qui va, dans toute la simplicité de son cœur, s'agenouiller sur la dalle du sanctuaire de Lourdes ou de Paray-le-Monial, et demandez-lui ce qu'il pense de ce *logos*, de ce *mémera* et de ce *pléroma*. Il vous montrera son chapelet et priera la sainte Vierge d'obtenir la guérison de ce cerveau malade que le diable a rempli de billevesées. Enfin, adressez-vous au lecteur sensé, à l'esprit délicat, au penseur avide de netteté et de clarté, au causeur littéraire que les hypothèses dissolvantes de M. Renan blessent dans toutes ses croyances, mais qui, se voyant bien loin des ardentes polémiques soulevées par la *Vie de Jésus*, profite de ses avantages pour redoubler de modération ; tous diront à l'auteur de l'*Antechrist:* « Est-ce que vous ne vous rendez pas compte, vous si subtil, de l'immense changement qui s'est opéré dans la société et dans les âmes? Est-ce que vous ne pourriez pas faire un meilleur usage de votre talent et de votre style ? »

Car il y a deux hommes chez M. Renan; même sans

mesurer la distance qui sépare du bruyant et irritant succès de la *Vie de Jésus* l'inoffensive taciturnité de l'*Antechrist*, on se sent enclin à rentrer ses griffes en songeant que ce singulier esprit, obstiné à pulvériser nos dogmes, à vaporiser nos mystères, à émietter notre foi, à suspendre dans le vide le berceau du christianisme, à promener un grattoir et une estompe sur les pages de l'Évangile, à faire du sophisme avec de la vérité, du doute avec de l'évidence, de l'ombre avec de la lumière, du *peut-être* avec de la certitude, du Strauss avec saint Mathieu, du Marfurius avec saint Thomas d'Aquin, redevient juste, ferme et droit, lorsqu'il s'agit de juger les événements contemporains, d'intervenir dans nos dissidences, de remonter aux causes de nos calamités, de rendre hommage aux gouvernements tombés, de dire leur fait aux révolutions et aux démocraties. Chose étrange quand il étudie ces époques lointaines où il semble que l'érudition n'aurait qu'à se laisser guider par le bon sens, où l'impartialité serait si facile, où la passion ne rencontre plus que des ruines et des tombeaux, où une âme généreuse devrait, faute de mieux, suppléer à la foi par le respect, sa vue se trouble, sa main s'égare sur les textes pour y chercher une fissure à l'usage de la sape; ses façons câlines dissimulent mal le perpétuel calcul de démolition qui sait mettre dans une phrase, dans un mot, dans une réticence, de quoi défrayer, chez les croyants, cent exorcismes; chez les sceptiques,

cent hérésies ; chez les impies, cent blasphèmes. Quand il revient à son temps et au nôtre, c'est-à-dire à des questions brûlantes, à une partie terrible où chacun de nous a son enjeu, à nos douleurs d'hier, à nos périls d'aujourd'hui, à nos anxiétés de demain, à ces problèmes de vie ou de mort auxquels les plus sages ne sauraient toucher sans perdre leurs facultés d'équilibre et de discernement, il retrouve une lucidité, une sagacité, un calme, une équité que nous pourrions tous lui envier. Hélas! sans être un moraliste bien sévère, il est facile d'expliquer cette contradiction apparente. Étant donnés les antécédents, le point de départ et le point d'arrivée de M. Ernest Renan, où devait-il mettre sa passion, cette passion qui, suivant les tempéraments, éclate ou s'infiltre, procède par explosions ou par dissolvants, par coups de massue ou par coups d'épingle? Interrogez le cœur humain, il vous répondra.

S'il y a deux hommes chez M. Renan, on peut ajouter qu'il y a aussi deux parties dans son livre : celle où l'auteur applique son système de critique aux phases de la primitive Église, qui vont de la captivité de saint Paul à Rome jusqu'à la ruine de Jérusalem et au seuil de l'Apocalypse; et celle où il oppose aux vertus, aux lumières, à la sainteté du christianisme naissant, à l'héroïsme des apôtres et des martyrs, le règne de son ANTECHRIST, qui n'est autre que Néron, ou, en d'autres termes, cette effroyable orgie de césarisme et de paganisme

en délire, cet accès de fièvre chaude du bestialisme enivré d'omnipotence, aussi miraculeux dans le mal que la Révélation dans le bien ; cette tragi-comédie de la débauche, de la folie ou du crime, jouée par un monstre, applaudie par un monde, voulue par un Dieu, qui a lassé le burin de Tacite, le fouet de Juvénal, l'obscène crayon de Suétone et de Pétrone, et qui suffirait, à elle seule, pour prouver la divinité de la religion chrétienne.

Le système de critique historique, nous le connaissons, et, sous ce rapport, l'*Antechrist* n'apprendra rien aux lecteurs des *Apôtres* et de *Saint-Paul;* c'est toujours la même persistance, à considérer N. S. Jésus-Christ, saint Paul, saint Pierre, saint Jacques, les disciples, les précurseurs et les fondateurs, comme des personnages ordinaires, dont les actes, les paroles, les souffrances, les triomphes, la mission, la vie et la mort, peuvent être appréciés d'après les données de la raison humaine et soumis à une méticuleuse analyse ; toujours le même procédé d'atténuation qui transforme le miracle en prodige, le prodige en phénomène et le phénomène en accident; toujours la même manie d'expliquer l'inexplicable, de matérialiser le divin, de *naturaliser* le surnaturel. Mais, si ingénieux que soit l'homme, Dieu se joue de ses subtilités les plus savantes. Ainsi que nous l'avons fait remarquer à propos des précédents ouvrages de M. Renan, il se trouve que ses explications sont infiniment moins claires que les pages des livres

saints, son naturel plus compliqué que les miracles les plus foudroyants, ses légendes plus inacceptables que l'histoire. Pour être un moment de son avis, il faudrait donner à l'imagination, à la fantaisie, à la chimère, au hasard, dix fois plus que le chrétien n'accorde à sa croyance. Il faudrait être halluciné, visionnaire et absurde par en bas au lieu d'être éclairé par en haut. Il faudrait courir après la bulle de savon emportée par le vent au lieu de s'appuyer sur la pierre symbolique qui brave depuis dix-huit siècles les orages et les tempêtes. Ses conjectures tombent en faiblesse avant d'avoir effleuré le marbre et le granit du temple. Ses inductions se heurtent à un dilemme accablant; car, de deux choses l'une : ou elles sont d'avance frappées de nullité, et alors pourquoi les risquer? ou bien elles offrent une ombre de vraisemblance; et alors il nous reste cet argument sans réplique: Le miracle que vous refusez de voir dans les origines du christianisme, il reparaît, bien plus extraordinaire, dans les progrès inouïs, dans l'irrésistible propagande de cette religion que vous nous représentez comme contrariée, au début, par une foule de fâcheuses influences, en proie à mille dissentiments intérieurs, à peine distincte du judaïsme, partagée en autant de sectes qu'il y a de villes pour la recevoir et de prédicateurs pour l'enseigner; livrée, en la personne de Paul et de Pierre, à d'inflexibles antipathies de race, de doctrine et de caractère, et ne possédant, pour triom-

pher de ces obstacles, vaincre ses persécuteurs et parvenir à son admirable unité, que des moyens humains, exploités par un groupe de fanatiques, ignorants et pauvres, incapables de s'entendre, forcés de se cacher, prêchant le sacrifice de tous les biens et de toutes les joies de la vie, bercés d'illusions dont chaque jour démontrait l'extravagance et le vide!

Ceci m'amène à une des thèses favorites de M. Ernest Renan. Nous l'avons vu, dans son *Saint Paul*, insister sur ce point, que le grand apôtre avait acquis son prestige et son autorité sur les néophytes chrétiens, en leur persuadant qu'ils ne mourraient pas, que le Christ reparaîtrait sur la terre avant qu'un seul d'entre eux fût mort. Je m'étais demandé, avec un étonnement assez naturel, comment s'y était pris saint Paul pour résoudre sans miracle ce double problème ; interrompre, pendant des années, l'ordre de la nature, ou, à chaque nouveau décès, empêcher ses disciples d'en rien conclure contre sa doctrine. Dans son *Antechrist*, M. Renan nous déclare, en maint endroit, que les apôtres entretenaient le zèle et l'enthousiasme des fidèles en leur annonçant, d'un moment à l'autre, la venue du Christ ; non pas, j'imagine, la Résurrection, dont saint Pierre, saint Paul et leurs catéchumènes ne pouvaient douter un instant sans cesser d'être chrétiens, mais le jugement dernier ou la fin du monde. Ainsi nous serions obligés de croire, d'après ce nouvel évangéliste, d'abord qu'il n'a pas suffi du passage

d'une génération à l'autre pour dissiper cette espérance, réduire à néant cette prophétie, ébranler les convictions les plus robustes et refroidir les plus fervents enthousiasmes ; ensuite, que ces hommes d'un génie inculte, mais sublime, encore tout imprégnés des plus purs parfums de l'Évangile, défiguraient à plaisir le mystère et le bienfait de la Rédemption ; qu'ils resserraient dans un espace de soixante ans la mission du Dieu fait homme, du Sauveur descendu du ciel, volontaire de la pauvreté et de la souffrance, outragé, flagellé et crucifié, non pas pour apporter le salut à une longue série de siècles et à l'univers entier, non pas pour inaugurer un monde nouveau, racheté par son sang, éclairé de ses leçons, mais pour clore le vieux monde et faire profiter de son sacrifice quelques milliers d'hommes disséminés dans trois ou quatre provinces de l'Empire romain. A quoi se réduisait donc l'œuvre divine dans la pensée de ces ouvriers de la première heure? S'ils étaient sincères, que dire de tels prodiges accomplis par des esprits si bornés? Et, s'ils ne l'étaient pas, que dire d'un apostolat étayé sur de telles impostures ?

Ce n'est pas tout. J'ai parlé d'un procédé d'atténuation ; le mot est poli ; on pourrait en trouver de plus sévères. Il y a, dans certaines insinuations de M. Renan, je ne sais quelle propriété délétère, presque corruptrice, qui s'attaque, avec une souplesse féminine ou féline, non-seulement à la vérité historique, mais au sens moral.

C'est comme une odeur de verveine ou de pastilles du sérail, qui vous envahit, vous porte à la tête et vous rend au premier moment, incapable de réagir contre un sophisme présenté sous forme dubitative. On se sent pris, enlacé, étreint, comme dans les replis d'un serpent familier ou dans les caresses d'une fille d'Ève qui voudrait nous faire commettre une faute ou croire à un mensonge. J'en citerai deux exemples, qui donneront une idée de ce que j'exprime d'une façon si incomplète. Après nous avoir dit : « Quant à Paul, des raisons solides portent aussi à croire qu'il est mort martyr, et mort à Rome. » — M. Renan, moins difficile d'ordinaire, se méfie de la solidité de ces raisons. Il reprend d'une main ce qu'il a daigné accorder de l'autre, et il ajoute ces lignes, auxquelles je préférerais un gros blasphème : « Il n'est nullement impossible que la fin du grand apôtre ait été tout à fait » ignorée. Dans la course que certains textes lui attribuent » du côté de l'Occident, un naufrage, une maladie, un » accident quelconque purent l'enlever... Certes, une » mort obscure, pour le fougueux apôtre, a quelque chose » qui nous sourit. Nous aimerions à rêver Paul SCEPTIQUE, naufragé, abandonné, trahi par les siens, seul, » atteint du désenchantement de la vieillesse ; il nous » plairait que LES ÉCAILLES LUI FUSSENT TOMBÉES UNE » SECONDE FOIS des yeux, et notre incrédulité douce » aurait sa petite revanche, si le plus dogmatique des » hommes était mort triste, désespéré (disons mieux,

» TRANQUILLE), en disant, lui aussi : « *Ergo erravi !* »

» Mais ce serait trop donner à la conjecture. » — Oui-dà ! il est bien temps ! On se rétracte quand l'effet est produit. Ne vous semble-t-il pas entendre une *demi-mondaine* disant à son amoureux : « Si tu le voulais bien... en alléguant une affaire... nous pourrions entreprendre ensemble un petit voyage ! » — ou bien : « Ces trois mille francs que Gustave t'a prêtés, tu ne les dois que sur parole... Tu pourrais ne pas les lui rendre et acheter cette parure dont j'ai tant d'envie... Oh ! non, je suis folle... Mets que je n'ai rien dit !.... »

Le second exemple est d'une nature plus délicate ; si délicate, que je ne sais comment m'en tirer. Il s'agit de la virginité chrétienne. Nous la regardions comme un des types les plus beaux, les plus célestes, d'une religion qui est venue purifier les âmes et dompter les révoltes de la chair. M. Renan ne dit pas le contraire ; mais, d'après lui, les abominables cruautés de Néron, les scènes hideuses où la vierge chrétienne était profanée avant de périr, « auraient créé, par une antithèse étrange, la CHARMANTE ÉQUIVOQUE dont l'humanité a vécu des siècles et en partie vit encore. » — Comprenez-vous ? Non ; eh bien, ni moi non plus. Pourtant, si j'essaye de pénétrer le sens des lignes qui suivent et qu'il m'est impossible de citer, cette page bizarre signifie que Néron, artiste, épris du monstrueux, et assez puissant pour réaliser son double rêve de monstruosité dans la débauche et dans l'art, dé-

couvrit involontairement le mystère de la beauté dans la chasteté, de la volupté dans la pudeur, et fit de la jeune martyre une Vénus pudique, rivale de la Vénus grecque. N'insistons pas. Bornons-nous à demander quel crédit mérite un esprit attiré vers de pareilles images, entraîné sur de pareilles pentes, quand il essaie de rentrer dans le sérieux et de prouver quelque chose.

Heureusement, toute la partie critique ou didactique de ce volume est d'un mortel ennui. Le lecteur le plus patient renonce vite à suivre l'auteur au milieu de ce dédale de raisonnements négatifs, de preuves approximatives, de stériles hypothèses qui aboutissent à un redoublement d'incertitude. On tâtonne dans cet épais brouillard, et on rappelle à grands cris le soleil et la lumière. La foi du charbonnier paraît plus attrayante, plus sûre, plus claire, plus spirituelle, que ce continuel *va-et-vient* de probabilités et de doutes, discutés par un savant. Savant, ai-je dit? La science de M. Renan est-elle bien authentique ? Qu'est-ce d'ailleurs qu'une science dont la spécialité est de fondre et de dissoudre tout ce qu'elle touche ? Non, M. Renan est un artiste. Tel nous allons le retrouver dans ses chapitres sur Néron et sur l'agonie du vieux monde, couvrant des lambeaux de la pourpre impériale le berceau du christianisme. Là, moyennant bien des réserves, et en répétant que nous n'avons à faire qu'à une œuvre d'art, nous pourrons récolter des détails curieux, des pages brillantes, des allusions spécieuses, des

pensées fines, un portrait presque ressemblant ; de quoi composer un fragment historique, indépendant de tout ce fatras de *logos*, de *mémera*, de *pléroma*, de gnostique et de juiverie.

II

Voici, sauf erreur, l'idée ou les idées du livre de M. Renan, si toutefois on peut arrêter au passage ce qui vous glisse sans cesse entre les doigts.

Humainement parlant , Jésus représente le souverain bien, ou, pour copier le langage de l'auteur, le plus grand effort vers l'idéal qui ait jamais honoré et relevé l'humanité. Néron personnifie le souverain mal, et, grâce à cet antagonisme absolu, on peut l'appeler le second fondateur du christianisme. Il l'a fondé ou du moins affermi par la persécution, de même que Jésus l'avait fait naître de sa parole et de son exemple. En d'autres termes, ce prodige de perversité et d'atrocité est venu se placer à la suite de cette merveille de perfection et de vertu, pour en faire ressortir, par le contraste, l'ineffable beauté, et pour mettre en présence, ici la religion nouvelle, là l'orgie suprême du paganisme et du césarisme dans leur type le plus complet et le plus hideux.

La gigantesque persécution de l'an 64 affirme donc le christianisme naissant, marque une des dates les plus décisives de son histoire, et réconcilie sous le fer des bourreaux les Églises et les apôtres que des différences d'origine, de caractère, d'interprétation et de doctrine exposaient à des divisions funestes. Mais elle a aussi pour effet d'ébranler violemment les imaginations et les âmes, de faire croire à la fin prochaine du monde, à la prochaine venue du Christ juge, rémunérateur et vengeur, au triomphe d'une Jérusalem immortelle qui continuerait dans le ciel le règne de la Jérusalem terrestre. La plus ardente et la plus pure de ces imaginations extatiques, saint Jean *très-probablement*,— car nous en restons toujours aux probabilités, — saint Jean, échappé au martyre, arrivé aux dernières limites de la vieillesse, réfugié dans une île de l'archipel, suspendu, pour ainsi dire, entre le ciel et la terre, hanté de visions infernales et divines, écrit cet étrange poëme de l'Apocalypse, où il renouvelle avec génie la tradition hébraïque des grands prophètes. Cette Apocalypse où s'entremêlent l'hallucination et la foi, la révélation et le songe, sert d'épilogue au règne de Néron, que le sublime visionnaire appelle la *Bête*, et de prologue à la ruine de Jérusalem, assiégée, prise et détruite par Titus. Que doit penser la critique historique, — toujours au point de vue humain, — de cette catastrophe finale, épouvantable tragédie qui rivalise d'horreur avec les cruautés de Néron ? Qu'elle a été,

en somme, très-heureuse pour le christianisme. Pourquoi ? Parce qu'en réalisant une des prédictions les plus nettes, les plus précises de Jésus, elle ne laisse aucun doute sur le caractère de sa mission divine ? — Non !... mais parce que, supprimant le foyer du judaïsme, elle délivre les nouvelles générations chrétiennes du joug de l'Église de Jérusalem, qui, en dépit des apparences, serait toujours restée juive. Car il est bien entendu que saint Jacques, LE FRÈRE DE JÉSUS, — ils n'en démordront pas, — n'avait pas cessé un moment d'être juif des pieds à la tête, qu'il traitait saint Paul de païen, et que, si son Église n'avait pas été rasée à la Titus, nous serions tous juifs, — comme Shylock, — ce qui serait désagréable, — ou comme M. de Rothschild, — ce qui aurait son agrément !

L'étude sur Néron a des pages d'une ingéniosité et d'une finesse exquises, et, s'il était possible de la détacher de l'ensemble pour en faire un simple fragment historique, on n'aurait qu'à féliciter et à louer M. Renan. Ce qui nous frappe dans cette partie de son travail, c'est une arrière-pensée, qui, sans se formuler tout à fait, se laisse aisément deviner. Il est évident que l'auteur est constamment obsédé de l'idée d'un rapprochement entre Néron artiste, comédien, virtuose, habile à faire de son art et de ses talents une partie essentielle de ses monstrueuses cruautés, et les créations ou les rêves du groupe que les excès d'un romantisme ultra-réaliste ont conduit au paroxysme d'un radicalisme ultra-communiste. — « Qu'on se figure, » nous

dit M. Renan, « un homme à peu près aussi sensé que » les héros de M. Victor Hugo, un personnage de mardi-gras, un mélange de fou, de Jocrisse et d'acteur, » revêtu de la toute-puissance et chargé de gouverner le » monde... C'était un romantique consciencieux, un empereur d'opéra, un mélomane tremblant devant le parterre et le faisant trembler, ce que serait de nos jours » un bourgeois dont le bon sens aurait été perverti par » la lecture des poëtes modernes, et qui se croirait obligé » d'imiter dans sa conduite Han d'Islande et les Burgraves. »

Pour qui connaît les allures obliques de M. Renan, sa méthode d'insinuation circonspecte et subtile où se confondent l'artiste, le séminariste et la femme, il est clair que son esprit va plus loin, qu'il passerait volontiers des personnages aux auteurs, que, poursuivi par les crimes de la Commune, il ne peut se défendre d'un secret parallèle, et qu'il le suggère sans l'exprimer. Un moraliste bien distingué, M. Caro, a déjà indiqué dans des pages éloquentes les mystérieuses affinités qui nous aident à reconnaître dans les scélératesses et les folies des hommes du 18 mars quelques-unes des inspirations de la bohème, transportées brusquement du domaine idéal vers une puissante et terrible réalité. Il suffit de lire, par exemple, certaines *Fleurs du mal*, ou les romans, trempés dans le sang et dans la boue, qui respirent une sorte d'atrocité voluptueuse, pour comprendre que les hommes qui se

complaisent dans de telles fictions, devenus tout à coup nos seigneurs et maîtres, aient dû être tentés d'en faire l'essai en chair et en os, aux dépens de cette élite qu'ils outragent. Les incendies, les massacres, tout ce qu'ont fait les chefs de la Commune, tout ce qu'ils auraient fait si leur règne avait duré deux jours de plus, autant de *scenarios,* de drames, de romans et de poëmes qui avaient probablement passé dans leurs cerveaux enfiévrés et gangrenés avant de les métamorphoser en incendiaires et en assassins. M. Renan nous parle des héros les moins sensés de M. Victor Hugo, copiés par un bourgeois à qui le hasard aurait confié les destinées du monde. Il ne nous démentirait par si nous remontions à M. Hugo lui-même, ou mieux encore à un Félix Pyat, à un Vermesch, à un Jules Vallès, subitement grisés de dictature et de bonne chère, exerçant un pouvoir sans limites et appliquant *in animâ nobili* ces théories sauvages où s'associaient le jacobin communard, le comédien de banlieue et l'homme de lettres gonflé de venin, d'impuissance et de haine. Supposez un de ces misérables, s'extasiant à la vue de l'incendie des Tuileries et de l'hôtel de ville, restant théâtral jusque dans le crime et s'écriant à l'arrivée de l'armée de Versailles : — *Qualis artifex pereo !* — Vous aurez une caricature de Néron, telle que devaient la créer l'athéisme et le radicalisme modernes.

Ces souvenirs, l'un de dix-huit siècles, l'autre de trois ans, prêtent un vif intérêt d'actualité à cette partie du

livre. Les allusions y fourmillent. Tantôt, la reconstruction d'une Rome nouvelle, après l'incendie de l'an 64, amène l'auteur à nous dire : « Une nouvelle Rome, à rues larges et alignées, se reconstruisit assez vite d'après les plans de l'Empereur et sur les primes qu'il offrit... Tous ceux pour lesquels une ville est autre chose qu'un amas de pierres furent blessés au cœur... Que valaient, auprès des souvenirs, des somptuosités de parade, de vastes perspectives monumentales, DES LIGNES DROITES SANS FIN ?... » Tantôt, à propos des préliminaires du siége de Jérusalem, M. Renan signale ou accuse de singulières analogies. Parmi les défenseurs de la ville, nous trouvons le *parti de l'ordre* et le parti de l'action, comme qui dirait Trochu et Flourens. Plus loin, l'écrivain ajoute : « La grande faiblesse des gouvernements provisoires, organisés pour une défense nationale, c'est de ne pouvoir supporter de défaite. Sans cesse minés par les partis avancés, ils tombent le jour où ils ne donnent pas à la foule superficielle ce pour quoi ils ont été proclamés : la victoire. » — Hélas ! non, ils ne tombent pas assez, ou du moins il en reste encore beaucoup trop. — Ailleurs, cette phrase peu consolante : « On n'obtient de grands sacrifices d'une nation sans dynastie qu'en LA TERRORISANT. » — Merci !

On le voit, nous sommes loin, bien loin de l'Antechrist et de la tâche providentielle de Néron, complétant par ses crimes l'œuvre de Jésus et formant par le contraste une

sorte de symétrie. C'est que, pour rendre justice aux qualités littéraires de M. Renan et à ce que son volume renferme d'ingénieux et de spécieux, il faut avoir soin d'oublier l'idée fondamentale, le plan, la donnée, la conclusion, le côté systématique de cet *Antechrist*. C'est ici qu'éclate la faiblesse d'une méthode qui ne vit que de conjectures, de chassés croisés, d'à peu près, et que l'on a justement comparée à une balançoire! Fidèle à ses procédés de bascule, M. Renan ne peut se résigner à nous présenter un Néron tout d'une pièce, complet, résumant l'*absolu* du crime, du vice et de la folie furieuse. Il commence bien par reconnaître en lui « le monstre qui n'a pas de second dans l'histoire et dont on ne trouve l'analogue que dans les annales pathologiques de l'échafaud ». — C'est d'abord le Néron

> Dont le nom paraîtra dans la race future
> Au plus cruel tyran la plus cruelle injure.

Mais il ne tarde pas à être pris de regrets et de scrupules; il existe des circonstances atténuantes. Néron n'est pas aussi complétement mauvais qu'on pourrait le croire. Caligula a été plus extravagant. Domitien a possédé, à un plus haut degré, la passion du mal pour le mal; on ne dit rien de Tibère; mais il est probable qu'on le jugerait plus ténébreux et plus compliqué dans son infamie. On ne peut pas dire précisément que le malheureux manquât de cœur... Loin d'être incapable d'amitié, il se montrait

souvent bon camarade... Quelque singulier que cela puisse paraître, on conçoit que, malgré tout, les femmes l'aient aimé... etc., etc. » — On ferait cinq ou six pages de ces correctifs émollients, d'où il résulte que Néron, en définitive, avait du bon, et n'a été qu'un tyran, un monstre ou un scélérat de troisième catégorie.

Dès lors, que devient ce bel échafaudage, cette grande image d'antagonisme absolu entre le Christ et l'Antechrist? Nous nous rapprochons de la vérité en nous éloignant de M. Renan. Néron, reprenant ses proportions véritables, — et elles sont encore assez effrayantes, — n'a plus le satanique honneur de faire vis-à-vis au type de perfection divine. Il ne constitue pas, à lui seul, toute l'antithèse. Il redevient un anneau de cette chaîne, ou, pour rentrer dans sa spécialité, un acteur de cette abominable tragédie de Rome impériale et païenne qui prouve à la fois la nécessité et la divinité du christianisme. Rien de plus simple que ce parallélisme du règne brutal de la fantaisie, de la matière et de la force qui plonge le monde dans une nuit sanglante, faite de servitude, de luxure et d'opprobre, et de l'idée céleste qui apporte au genre humain la liberté, la lumière et la paix. Comme toujours, M. Renan, pour s'affirmer, est obligé de se contredire. Pour simplifier, il complique ; pour détruire le miraculeux, il a recours à l'impossible. Nous, nous n'avons qu'à nous attacher aux textes sacrés pour retrouver la clarté, l'authenticité, l'en-

chainement des causes et des effets, la vérité révélée et la vraisemblance historique.

Je traite le livre de M. Renan comme s'il avait réussi. Il faut pourtant se borner. Que de choses n'aurais-je pas à dire sur la plupart de ces chapitres, où l'hérésie se complique presque toujours d'une inconséquence, d'une réticence, d'une hypothèse ou d'un sophisme? Ainsi, l'auteur de *l'Antechrist* affecte d'attribuer une valeur énorme à l'Apocalypse, œuvre qui dépasse notre intelligence, que l'on doit laisser aux théologiens, et qui, analysée d'une certaine façon, ne peut que faire sourire les indifférents et les sceptiques. Après l'avoir tournée et retournée avec une complaisance suspecte, il ajoute: «Ce ne sera pas le genre apocalyptique qui convertira le monde; ce sont ces petits recueils de sentences et de paraboles (les Évangiles évidemment) *que dédaignent les traditionistes exacts*; ce sont ces *aide-mémoire* où les moins instruits et les moins bien renseignés déposent pour leur usage personnel ce qu'ils savent des actes et des paroles de Jésus, qui sont destinés à être la lecture, le charme de l'avenir. Le simple cadre de la vie anecdotique de Jésus valait mieux pour enchanter le monde que le pénible entassement des symboles et des apocalypses... » A peu près comme si je disais: « Quelques rimes négligées de ce pauvre Alfred de Musset ont fini par avoir plus de prise sur les jeunes imaginations que le pénible entassement de métaphores qui étonne dans les poëmes de M. Victor Hugo. »

Ainsi encore, le terrible épisode de la ruine de Jérusalem perd, dans le volume de M. Renan, toute sa physionomie providentielle. Ce dénoûment prédit par les prophètes, annoncé par Jésus, profondément marqué de l'empreinte du doigt de Dieu, ce châtiment fastique dû crime d'un peuple privilégié qui, après avoir attendu le Messie, s'obstine à le méconnaître et se fait son délateur, son insulteur et son bourreau, n'est plus qu'un simple événement historique comme la bataille de Pharsale ou la défaite des Cimbres ; une affaire de nationalité, l'explosion d'une haine de race, quelque chose de pareil à ce qui nous serait arrivé, si, vers la fin de janvier 1871, M. de Bismark, décidé à supprimer les races latines, violemment affranchi des préjugés de la civilisation moderne, exaspéré par la résistance des Parisiens, avait poussé à bout sa victoire et réalisé aux dépens de Paris ce rêve de destruction radicale où ses alliés les communards ont failli le suppléer. —Ainsi de suite.

Mais je veux, avant de finir, signaler, dans ce livre *dissolutioniste*, trois sujets de controverse qui montrent jusqu'où peut être conduit un esprit délicat et subtil par sa constante manie de chercher partout des finesses, d'enchevêtrer son peloton de fil pour avoir le plaisir de le débrouiller, de tout sacrifier à la joie de n'être pas commun et de transformer sa science en escarpolette.

Un publiciste sérieux et modéré a reproché à M. Renan d'avoir, à propos des persécutions, laissé pressentir une

vague assimilation entre les chrétiens traités de factieux et martyrisés par les Césars ou plutôt par le paganisme *conservateur*, et les abominables héros de la Commune ou de l'Internationale, auxquels la société résiste tant bien que mal. M. Renan aurait sans doute horreur d'une pareille énormité; mais, là encore, on pourait dire qu'il n'a que ce qu'il mérite. Je lis à la page 176 : « ... Ce qui est arrivé une fois peut arriver encore... Les honnêtes Romains se fussent récriés, si quelque observateur doué d'esprit prophétique eût osé leur dire : « Ces INCENDIAIRES seront le salut du monde. » — De là une objection éternelle contre le dogmatisme des partis conservateurs, un *gauchissement* sans remède de la conscience, une secrète perversion de jugement... Des misérables, honnis par tous les gens comme il faut, sont devenus des saints. Il ne serait pas bon que les démentis de cette sorte fussent fréquents... Grave blessure pour ces *lourdes* affirmations par lesquelles une société cherche à se figurer que ses ennemis manquent de toute raison et de toute moralité. »

Je ne cite pas tout; la citation serait trop longue; ailleurs, M. Renan semble nous dire : « Je suis conservateur comme vous, tout ce qu'il y a de plus conservateur; comme vous, je déteste ces sauvages doctrines qui... que.. etc. Mais rien ne nous prouve que l'avenir ne nous donnera pas tort; prenons garde, nous sommes lourds, très-lourds... etc... etc., etc. » — Et les radicaux sont légers,

très-légers, c'est connu. Ne croirait-on pas entendre un avocat général, après avoir fulminé son réquisitoire, terminant ainsi sa péroraison : « Messieurs les jurés, l'accusé Jean Hiroux déclare avoir brûlé la maison de son voisin, empoisonné son père et assassiné son oncle. Je vous demande sa tête. Après cela, je crois devoir vous dire que, la maison étant d'une architecture défectueuse, l'oncle ayant un défaut de langue et le père étant grêlé, il n'est pas impossible que les législations à venir donnent raison à Jean Hiroux. »

Sérieusement, quel beau moyen d'affermir le sens moral d'une société menacée et de retremper son armure!

Poursuivons. M. Renan est beaucoup plus clair (page 545) lorsqu'il compare la situation actuelle du catholicisme à ce qu'aurait été le christianisme des premiers siècles, si Jérusalem et le Temple avaient gardé leur prépondérance. « La ruine de Jérusalem fut pour le christianisme une *fortune* sans égale. » Je pourrais d'abord répondre que, ces *fortunes* ou ces heureux hasards s'étant manifestés sans cesse tels que Dieu les avait annoncés, il faut bien supposer, à moins d'être athée, que c'est Dieu qui les a multipliés pour fonder son Église. Mais M. Renan sourirait de mon argument, lui qui explique l'Ascension par un coup de soleil, la Pentecôte par un coup de vent et la Multiplication des pains par la sobriété des races orientales. Ce qui me paraît plus singulier, — étant donnée sa méthode, — c'est que, après avoir répété sur tous les

tons que l'Église de Jérusalem conservait intacte la tradition juive et devait, par conséquent, entraver l'essor du christianisme, il y reconnaisse un rapport quelconque avec la cour de Rome. A celle-ci il ne peut reprocher, lui, libre-penseur, respectueux ou neutre, que d'être trop catholique, et, dirait M. de la Palisse, trop ROMAINE. Donc, en l'an 73, l'Église de Jérusalem aurait nui à la religion chrétienne en l'empêchant de s'affirmer; et, dix-huit cents ans après, l'Église de Rome ferait tort à cette même religion en l'empêchant de se renier!

On s'y perd, et, pour me retrouver, je demanderai à M Renan si les excellents catholiques dont la cour de Rome fait avorter l'*activité intérieure* et les *créations originales*, auraient une recette pour se distinguer de MM. Coquerel, Pressensé ou Réville, du moment qu'ils auraient rompu avec le Saint-Siége ou que la Papauté n'existerait plus.

Ce qu'ils auraient à faire, hélas! nous le savons, et l'auteur de *l'Antechrist* a eu soin de nous le dire dès les premières pages de sa préface : « Simplifier la religion n'est pas l'ébranler ; c'est souvent la fortifier... La grande erreur du catholicisme est de croire qu'on peut lutter contre les progrès du matérialisme avec une dogmatique compliquée, s'encombrant chaque jour d'une nouvelle charge de merveilleux. Le peuple ne peut plus porter qu'une religion sans miracles.... »

Voilà la vraie pensée de M. Renan, l'inspiration de ses

ouvrages, le but de son *apostolat*. Eh bien, s'il lui arrive de regarder au delà de son cabinet d'étude ou de la cour de l'Institut, il est bien forcé de s'avouer que la religion catholique, l'élite et la foule des fidèles, suivent en ce moment une marche diamétralement contraire; que nos fautes et nos malheurs ont redoublé dans les âmes l'instinct et le besoin du surnaturel; que, pour les faibles comme pour les forts, pour les savants comme pour les simples, il est plus facile de *porter* une religion consacrée par des miracles qu'un code de morale pseudo-évangélique, sans traditions, sans merveilleux, sans dogmes, gênant pour la passion et l'égoïsme, muet pour l'imagination et le cœur; qu'enfin nos catholiques, au lieu de faire de cette nouvelle victoire du miracle sur notre stérile sagesse un signe de décrépitude, y rencontrent d'inépuisables éléments de force, de certitude et de vie. Jérusalem et Rome n'ont inspiré à M. Renan que de sèches analyses, des inductions paradoxales et de froides conjectures. A l'heure où j'écris, les échos des Pyrénées et des Alpes lui renvoient de foudroyantes répliques.

XV

SILEX[1]

---

27 juillet 1873.

Si, comme on me l'assure, Carindol est un pseudonyme qui cache le nom de Carpentras, cette ville si charmante, si pittoresque et si calomniée, peut dire indifféremment en français et en latin à M. Henri de la Madelène : « On n'est jamais trahi que par les siens, » — et : « *Tu quoque, mi fili !* » Non pas que le spirituel auteur de *Silex*, originaire de la capitale de l'ancien Comtat-Venaissin, se fasse l'écho de railleries banales contre la victime des vaudevillistes. Mais il lui attribue de telles énormités, il nous la représente comme le théâtre de scènes tellement abominables et tellement apocryphes, qu'elle aurait le droit de lui répliquer : « Vous êtes plein de talent. En des temps plus calmes, votre *Jean des Baumes* eût été

1. Par Henri de la Madelène.

salué comme un petit chef-d'œuvre. Votre *Silex* renferme de brillantes étincelles : bon style, excellents détails de couleur locale, croquis lestement enlevés, vérité du paysage, deux charmantes figures, Paul et Blanche, en faut-il davantage pour faire réussir un récit ? Mais, mon cher enfant, vous ne deviez pas frapper si fort !... »

Et non-seulement Henri de la Madelène a frappé trop fort ; mais il n'a pas frappé juste. A l'entendre, Carindol servirait de refuge à tous les ridicules de la vie dévote et à toutes les violences du fanatisme religieux. Or, quelle est la date de sa tragique histoire ? Nous ne pouvons la regarder comme bien lointaine, puisque le père de son héros meurt sénateur du second Empire. Eh bien, dès le règne de Louis-Philippe, Carindol comptait sans doute un certain nombre d'âmes pieuses, mais ne possédait nullement une physionomie cléricale. Cela est si vrai que, à cette fabuleuse époque de suffrage restreint, c'étaient les juifs qui décidaient de l'élection, suivant qu'ils apportaient leur appoint au candidat royaliste ou au candidat du juste-milieu. Un peu plus tard, la noble cité a pu dire en contemplant avec un légitime orgueil le plus beau de ses Éphèbes et en parodiant un passage célèbre de Chateaubriand : « C'est en vain que Néron prospère ; Naquet est déjà né dans mes murs ; il croît inconnu entre une glace de Venise et un plâtre de l'Apollon du Belvédère, prêt à faire de ce parallèle l'horoscope de ses destinées... »

Enfin, il est de notoriété publique que Carindol et ses environs figurent pour un bon chiffre dans les enterrements civils, et que les dévots du pays n'ont jamais songé à lapider les héros de ces intéressantes cérémonies; que la ville et ses faubourgs ont pesé d'un grand poids dans les élections démagogiques de 1871 ; que les radicaux y sont en majorité, et que les chefs du parti catholique ont beaucoup de peine à s'y préserver des insultes de la canaille. Encore une fois, y a-t-il dans cet ensemble de quoi justifier l'atroce dénoûment de *Silex* ?

Autre grief; celui-ci tout littéraire. Quel est le sujet de ce récit ? L'épanouissement d'une âme d'élite, d'une intelligence exquise, qui s'ignorait elle-même, que les vulgarités de la vie de province condamnaient à une sorte de torpeur, et qui se réveille au contact d'un Parisien spirituel et romanesque. Blanche et Paul s'aiment chastement, poétiquement, et l'auteur a trouvé des nuances très-délicates pour peindre cette situation toujours scabreuse, soit qu'elle ait pour juges des moralistes austères, soit qu'elle passe au crible du scepticisme mondain. Blanche est mariée, mère d'une demi-douzaine d'enfants, et, par parenthèse, on ne sait trop comment concilier le roman avec cette exubérante maternité. Pour rester dans la vraisemblance et dans les conditions du genre, il faudrait que le châtiment de ces deux innocents coupables fût le résultat logique de leur faute. En lisant ce sous-titre, *Scène de la vie dévote*, j'avais supposé, —

et bien des lecteurs s'y seront mépris comme moi, — que cette petite société mesquine et positive, bigote et tracassière, dont Mlle Brigitte est le type le mieux réussi, refusant de croire à ce luxe insolite d'idéal et de platonisme, criblerait Paul et Blanche de commérages et de médisances, ne verrait dans ce joli poëme qu'une immoralité et un scandale, et finirait par donner l'éveil au mari aveugle ou débonnaire, de façon à amener une brutale voie de fait ou un épilogue tragique.

Au lieu de cela, qu'arrive-t-il ? L'orage final s'amasse à un autre point de l'horizon et tout à fait en dehors des principaux personnages. Le Frère Sérapion, directeur de l'école chrétienne, jette sa robe aux orties pour se marier. Il est dans son droit, non-seulement légal, mais canonique, puisque les Frères ne prononcent pas de vœux irrévocables. Aussitôt, voilà la ville en rumeur, et nous assistons à une scène de furie populaire, telle que M. Michelet lui-même oserait à peine l'attribuer aux phases les plus ténébreuses et les plus sanguinaires du moyen âge le plus dominé par les moines et les prêtres. L'assassinat du maréchal Brune, qui, au bout de cinquante-huit ans, fait encore passer mon pauvre Avignon pour un repaire d'assassins et de bêtes fauves, est une idylle en comparaison de cette orgie de cannibales. Deux ou trois cadavres, cinq ou six blessures mortelles, des bras cassés, des yeux crevés, des côtes enfoncées, sans compter des contusions innombrables, tel est le bilan de

cette journée néfaste, que Carindol ne pourrait plus oublier, et que les *rouges* reprocheraient éternellement aux *blancs*, s'il y avait quelque chose de vrai dans toute cette tuerie. Voulez-vous un détail plus inacceptable encore ? Le Frère Sérapion ne trouvant pas un seul témoin pour son mariage, Paul s'était généreusement offert ; son obligeance lui coûte la vie ; en sortant de l'église, il est atteint en plein front, renversé, piétiné, et il roule sanglant sous les pieds des chevaux qui achèvent l'œuvre meurtrière des hommes.

Ainsi, dans une ville qui devait, quinze ans plus tard, donner des milliers de voix à la liste radicale, il ne se rencontrait pas, vers 1856, deux individus de bonne volonté pour servir de témoins à un honnête homme qui était en règle même avec les canons de l'Église ? Et, aux premiers indices d'un soulèvement clérical, il ne se forme pas une contre-émeute de libres penseurs et de francs-maçons, présidée par le docteur Claujade, qu'Henri de la Madelène nous peint sous des traits fort adoucis, mais qui pourrait bien être le grand docteur Poujade en personne, préfet du 4 septembre et grand prêtre des enfouissements solidaires ? Encore une fois, c'est à n'y rien comprendre ; d'autant plus que l'auteur se contredit d'une page à l'autre. Un de ses personnages, marguillier ridicule, annonce triomphalement que le mariage-Sérapion est indéfiniment retardé, « les futurs époux n'ayant pu trouver dans toute la ville les témoins exigés

par la loi. » — Et, trente-quatre lignes plus bas (je les ai comptées), nous lisons : « Ce fut bien une autre affaire quand les noms des autres témoins furent connus à leur tour. » Circonstance qui rend parfaitement inutile le dévouement de Paul et permet de n'en apercevoir que le côté désagréable pour sa famille et pour la bonne compagnie.

Ce n'est pas tout encore. Comme pour rendre la contradiction plus visible, le conteur groupe spirituellement autour du docteur Claujade tout un petit monde de « philosophes, de railleurs, de MANGEURS DE PRÊTRES, peu nombreux à la vérité (Hélas ! très-nombreux au contraire !) ; mais à Carindol, comme partout, ils remplacent le nombre par l'audace, et l'on sait si CES GENS-LA reculent jamais devant rien. » — Voilà la note juste ; mais que deviennent ces audacieux, ces *bravi*, ces gens incapables de reculer d'une semelle ? Il n'en est plus question ; ils laissent le champ libre aux cléricaux et aux congréganistes, qui figurent seuls dons cet abominable mélodrame. Petite revanche au profit des dévots et des dévotes de Carindol, de M. Faravel, de Mlle Brigitte et de l'abbé Raimbaud, le terrible curé ! Au moment où Henri de la Madelène, ramené à la vérité, à l'évidence et à lui-même, veut essayer d'être impartial, il est forcé d'être inconséquent.

Le trait final est peut-être ce qui me choque le plus. Blanche a l'esprit trop élevé, l'âme trop belle, pour rendre

la religion responsable des fureurs d'une populace en délire. Pour garder jusqu'au bout sa physionomie touchante et charmante, elle doit enfermer dans son cœur, comme dans un sanctuaire ou un tombeau, le roman de sa tardive jeunesse, vivre, au dedans, de souvenirs, reprendre au dehors sa tâche d'épouse et de mère. En la transformant en libre penseuse, sous prétexte que Paul a été victime d'un accès de fièvre chaude absolument étranger à toute religion sérieuse, l'auteur a gâté cette poétique figure. On croirait voir un ange tirant la langue à un saint.

J'ai insisté sur ce *Silex* difficile à digérer ; j'ai même devancé le moment de la publication en volume, parce que Henri de la Madelène a trouvé là une veine excellente, et qu'il sied tout à la fois de l'encourager et de l'avertir. Je ne crois pas surfaire son *Jean des Baumes* en disant que Mérimée l'aurait signé. Mais il ne faudrait pas, sous prétexte de serrer de plus près l'illustre sceptique, négliger certaines convenances de date, de naissance, d'éducation et de milieu. Il est si facile à l'auteur de *Silex* de découvrir dans les archives ou les légendes du Comtat ou de la Provence, du Luberon ou du Ventoux, des sujets qui n'auraient rien de commun avec le cléricalisme, et qui mettraient en relief sa précieuse aptitude à *faire vrai*, ses remarquables qualités de portraitiste et de paysagiste méridional ! L'heure est-elle bien choisie pour peindre sous un jour odieux ou grotesque les mar-

guilliers et les dévotes ? Un écrivain spirituel, Parisien d'adoption, mais *Carindolien* d'origine, fait-il acte de générosité et de piéte filiale en inventant, à la charge de sa ville natale, un épisode hideux dont il n'y a pas ombre dans les souvenirs des *anciens* du pays ?

Si Henri de la Madelène a conservé des relations avec le Vaucluse, n'éprouve-t-il pas quelque remords en songeant que le successeur ou le Sosie du docteur Claujade donne pour pendants aux bavardages de Mlle Brigitte ou aux puérilités de M. Faravel, le règne des enfouisseurs, le triomphe de M. Naquet et les promenades de la MARIANNE? Ces questions me tiendront lieu de critiques. Le fils du noble et vaillant colonel de la Madelène, du royaliste sans peur et sans reproche, n'a pas besoin que je m'explique plus clairement.

Ses regrets, j'en suis sûr, seront encore plus vifs, s'il apprend ce qui a failli se passer à Carindol, le 14 juillet. Carindol a repris la Bastille. Voici les détails qui me sont racontés par un conservateur fantaisiste.

Depuis des années, les hommes de progrès et d'initiative, très-nombreux à Carindol, en dépit des Brigitte, des Faravel, des abbés Raimbaud et Taberlet et du sacristain Blanchard, rêvaient un de ces coups d'éclat qui posent une cité et lui donnent rang de capitale. L'anniversaire de la prise de la Bastille leur avait paru propre à l'accomplissement de leur rêve; pourtant ils hésitaient encore, quand survint l'arrêté préfectoral, qui prohibait toute

manifestation publique à propos de cette journée mémorable où des milliers de héros populaires eurent la gloire de vaincre, à l'aide de prodiges de valeur, une centaine d'invalides. Ce produit arbitraire de la réaction du 24 mai, combiné avec 39 degrés de chaleur, acheva de monter les têtes. On se réunit au café de la *Renaissance républicaine.*

— Amis, dit le citoyen Caritoux, orateur favori de cette succursale bellevilloise, nous ne pouvons plus, en tant qu'administrés de la préfecture d'Avignon, célébrer l'anniversaire du grand jour qui vit tomber les forteresses de la tyrannie. C'est le moment de réaliser notre patriotique projet. Soyons calmes, ainsi qu'il convient à des hommes que l'Europe contemple. Nous aurons tout pouvoir et toute liberté, dès l'instant que Carindol aura brisé le joug d'un chef-lieu détesté, d'une centralisation détestable, et se sera déclaré Capitale. (Explosion d'enthousiasme.)

Caritoux reprend :

— Je vous propose la proclamation suivante, que j'avais rédigée à tout hasard, et qui pourra être affichée, ce soir, sur tous nos murs :

» — Paris et Avignon n'existent plus. L'un s'est déshonoré en laissant l'Assemblée nationale renverser le grand citoyen Thiers. L'autre n'a plus de raison d'être, puisqu'on l'appelle encore, par habitude, la ville des Papes, c'est-à-dire des éternels ennemis de la liberté et du progrès.

» Carindol est proclamé capitale du Comtat, de la Haute-

Provence et du littoral de l'Ouvèze, sous le titre de République ventousienne.

» L'illustre citoyen Naquet est élu président de la République ventousienne. La présidence sera héréditaire dans sa famille, pourvu que les enfants ressemblent à leur père.

» L'absence de tout culte est déclarée Religion de l'État.

» Les églises et les couvents sont supprimés. Les jésuites seront fusillés. Les dominicains, oratoriens, capucins, récollets, observantins, oblats, carmes, maristes, prémontrés, pénitents noirs, gris, bleus et blancs, ont trente-six heures pour faire leurs paquets et sortir du territoire de la République.

» La cathédrale de Saint-Sigefroy est convertie en hôtel des monnaies; la chapelle des Dominicains, en palais de la Bourse; l'église des Jésuites, en imprimerie nationale; le couvent des Récollets devient la Banque, et Notre-Dame-de-Prompt-Secours, l'Académie de musique démocratique et sociale.

» Des pièces d'or et d'argent seront frappées à l'effigie de Meminius, fondateur de Carindol, jusqu'à concurrence de trois milliards. Quant au papier-monnaie de la République ventousienne, quiconque refusera de l'accepter à 25 0/0 au-dessus du pair, aura la tête tranchée.

» Des ambassadeurs seront envoyés par CARINDOL-CAPITALE aux diverses cours étrangères. Ils offriront à chaque souverain, avec leurs lettres de créance, six kilos

de truffes et le grand cordon de l'ordre du pélican rouge.

» L'avénement de Carindol au rang qui lui appartient en Europe sera célébré par des réjouissances populaires, qui commenceront le 14 juillet, anniversaire de la prise de la Bastille, pour finir le 29, anniversaire de la chute du tyran Charles X. »

Tonnerre d'applaudissements. Sans désemparer, la commission fédérative et séparatiste, sous la présidence de Caritoux, vota deux projets d'adresses, l'un pour le shah de Perse, l'autre pour Mlle Favart, en tournée de représentations dans le midi de la France.

Voici la première :

« Roi des rois !

» Une nouvelle capitale vient de surgir dans la zone occidentale que parcourt Votre Majesté. Carindol va désormais, grâce au grand souffle républicain et au souvenir de la Bastille, marcher l'égale de Londres, de Paris, de Pétersbourg et de Vienne. Si Votre Majesté veut nous honorer d'une visite, rien ne manquera aux magnificences de notre HÉGYRE. Vous avez épuisé les fêtes de Paris ; nous vous offrons les nôtres, qui ont beaucoup de caractère : feux de joie, farandoles, lampions, verres de couleur, chandelles romaines, courses d'ânes, trois-sauts, cirques, bastringues, parades, cafés chantants, etc., etc. Ce sera tout autre chose que chez les citoyens de Mac Mahon et de Broglie ; mais il n'y a pas de vrai plaisir sans un peu de variété.

» Certains détails d'un genre plus intime répugnent à l'austérité de notre jeune République, qui compte vivre et prospérer par la vertu. Nous nous bornerons donc à vous dire, Roi des Rois, marchepied du ciel, étoile du zénith, fleuve de diamants, que les grisettes de Carindol sont excessivement jolies. »

Voici la seconde :

« Madame,

» Vous faites annoncer, pour vendredi 25, une représentation d'*Adrienne Lecouvreur* à Avignon. Avignon a cessé d'exister; Avignon est rayé de la carte par CARINDOL-CAPITALE. Vous subirez, dans la défunte cité papale, le *Supplice d'une femme* d'un immense talent, jouant devant un public incapable de la comprendre.

» Venez à Carindol; nous n'avons pas encore de théâtre; mais tout est facile à un peuple qui se régénère et à une capitale qui se fonde. Nos maçons, qui sont presque tous francs, vous bâtiront, d'ici au 25, une salle digne de vous, sur l'emplacement d'un des anciens refuges de la superstition cléricale. En outre, vous serez admirablement secondée par nos amateurs. Notre vétérinaire — qui panse bien — sera parfait dans le maréchal de Saxe, et notre fameux cuisinier patriote, conseiller général, se montrera artiste consommé dans le duc de Bouillon.

» Venez, madame! venez, citoyenne! d'éclatantes ovations vous attendent, et, plus tard, vous pourrez dire avec orgueil à vos illustres camarades de la Comédie-Fran-

çaise : « J'ai contribué à fonder la République ventou-
» sienne et à prendre une seconde fois la Bastille ! »

Maintenant, vous me demanderez comment a fini ce rêve sublime. Hélas! comme tous les rêves. Caritoux avait un rival, — que dis-je? un ennemi en la personne de Cadet-Rasclet; de Cadet-Rasclet, qui est à Caritoux ce que Ledru-Rollin fut à Lamartine, ce que Challemel-Lacour est à Gambetta. Au moment où Caritoux allait être porté en triomphe, où il n'y avait plus qu'à imprimer la proclamation et à cacheter les adresses, Cadet-Rasclet dit d'un ton doucereux :

— Mais, citoyen, il nous faut un ministère; il n'y a pas de République et de président sans ministère... Vous n'en avez pas parlé.

Ici Caritoux, non sans un léger trouble, tira de sa poche une liste grande comme la main, et lut la première ligne :

« Ministre des affaires étrangères, vice-président du conseil, le citoyen Decius Caritoux... »

— Ah! comme c'est ça! s'écria Cadet-Rasclet en grinçant des dents. Toujours les mêmes. Ils n'ont à la bouche que les mots république, liberté, patrie; et ils ne songent qu'à assouvir leur ambition et leur vanité!.. C'est à faire douter de la prise de la Bastille!..

Rien de mobile comme la foule, de fantasque comme la popularité. Ces mots produisirent sur l'enthousiaste auditoire l'effet d'un coup de fusil sur une compagnie de

perdreaux rouges... Le café de la *Renaissance républicaine* se vida comme par enchantement ; au bout de dix minutes, Caritoux était seul, avec deux ou trois amis, courtisans du malheur.

Voilà comment Carindol a perdu l'occasion de reprendre la Bastille et de devenir capitale de la République ventousienne. Ce que c'est que de nous ! Et vous, pardonnez-moi ces folies en faveur de la canicule !

XVI

PROSPER MÉRIMÉE[1]

Janvier 1874.

A mesure que nous avançons dans la vie, il se fait dans notre esprit, à propos des contemporains célèbres, un revirement assez singulier. Nous songeons beaucoup moins à leurs qualités ou à leurs défauts, aux beautés de leurs ouvrages, aux querelles d'école qu'ils soulevèrent ou partagèrent, un peu plus aux dates qui nous rapprochèrent un moment de ces existences si rarement enviables. Le charme ou la tristesse du souvenir personnel finit par prévaloir sur l'admiration du lecteur, les rancunes de l'adversaire ou les réserves du critique. C'est ce qui explique, soit dit en passant, pourquoi les peuples vieillis préfèrent les Mémoires à l'Histoire, la curiosité à l'émotion et l'anecdote au raisonnement.

1. *Lettres à une Inconnue.* — *Dernières Nouvelles.* — Michel Lévy.

Le 22 avril 1834, ce fut pour moi un très-vif plaisir, — non moins qu'un très-grand honneur, — de prendre ma part d'une promenade à la fontaine de Vaucluse, organisée par un ami commun, pour fêter deux hôtes illustres, MM. Fauriel et Prosper Mérimée. Cet ami s'appelait Requien [1] ; nom resté cher au Comtat et à la Provence! Aussi modeste que savant, doué d'admirables aptitudes pour les sciences naturelles, botaniste et géologue de premier ordre, Requien, sur un plus grand théâtre, eût été le rival des Jussieu, des Candolle et des Mirbel. Il se contentait d'héberger ceux qu'il égalait. Mérimée, alors inspecteur des monuments historiques dans le midi de la France, usa largement de cette hospitalité cordiale qui répondait si bien à ses habitudes de touriste, à ses prétentions d'archéologue, à ses instincts de gourmand, et qui lui prodiguait, sans compter, tous les trésors d'une mémoire prodigieuse, toutes les merveilles de la cuisine méridionale. Je m'attendais à trouver ce nom de Requien dans les *Lettres à une Inconnue*, qui sont datées d'Avignon. L'auteur de *Colomba* n'y a pas pensé. Ç'a été pour lui comme s'il avait logé et dîné dans une banale auberge. Je mentionne ce détail sans y attacher trop d'importance, uniquement pour montrer aux provinciaux, aux jeunes gens, aux volontaires de l'admiration, à ceux surtout qui se font délivrer des brevets de génie ou des

1. Voir la note A à la fin du volume.

promesses d'avenir, combien ils s'abusent lorsqu'ils croient exister pour ceux qu'ils admirent.

Prosper Mérimée avait alors trente-deux ans. Plus jeune que lui d'une dizaine d'années, exilé de Paris avant d'avoir pu y faire autre chose que le métier de comparse ou de *claqueur*, j'apportais dans mes relations, devenues fort rares, avec les célébrités du groupe *romantique*[1], une exubérance d'enthousiasme *quand même*, qui n'admettait ni réflexion ni triage; et cependant la première impression ne fut pas absolument favorable. Il était grand, svelte, d'une taille élégante, d'une tenue sobre et correcte comme son style. Sa figure irrégulière — il se dit laid dans ses *Lettres*, il ne l'était pas, — rachetait ses imperfections par l'ampleur du front, plus large que haut; par la netteté et la profondeur du regard et par le fin sourire de la bouche, grande, mais spirituellement ironique. Dans ce milieu où tout le mettait à l'aise, où de braves gens, plus ou moins pauvres d'esprit, ne lui demandaient que de manger avec appétit et peut-être de leur narrer après boire quelques-unes de ces histoires qu'il *contait si bien*, Mérimée s'était évidemment proposé d'être tout à fait bonhomme ou *bon enfant*. Mais

1. Plus tard, Mérimée, bien posé dans le monde et les lettres, repoussa ce titre de romantique, qui ne lui semblait pas sérieux et qui s'accordait mal avec la sobriété de sa manière; mais il était du groupe, et ne s'en sépara que dix ou douze ans après ses débuts.

son naturel, vrai ou factice, l'emportait sur ses résolutions. Je fus dès lors frappé d'un contraste que j'ai retrouvé depuis, chaque fois que le hasard m'a remis en présence de cet homme bizarre, que l'on ne pouvait voir et entendre sans songer à une serrure à secret ou à une boîte à double fond. Il manquait d'*entre-deux*, de cet entre-deux qui est la grâce des esprits supérieurs, et que Sainte-Beuve possédait si bien.

Au premier abord, on avait devant soi un type de *gentleman*, plus anglais que français, roide, glacial, un peu hautain, boutonné jusqu'au menton, se tenant constamment en garde contre l'attendrissement ou la surprise, et opposant à toutes les variétés de l'imprévu un sang-froid essentiellement britannique. Puis, comme il fallait bien se départir de ce caractère ou de ce rôle comparable à un costume officiel, Mérimée passait d'un extrême à l'autre. On eût dit qu'il ne connaissait pas de moyen terme entre l'uniforme et le nu. Tout à l'heure, il se serait cru compromis s'il eût perdu un millimètre de sa taille; maintenant, il semblait vouloir marcher à quatre pattes. Le compatriote du *cant* devenait un riverain de l'Arno, disciple ou camarade de l'Arétin, un rabelaisien, sans avoir pour excuse la fougue intempérante de Rabelais. La sobriété de ses manières, la distinction de toute sa personne, le *mezza voce* de sa causerie, formaient une étrange dissonance avec l'incroyable dévergondage de ses propos et de ses sous-entendus. Je ne

saurais assez dire le fâcheux effet que produisaient ces gravelures, ces obscénités de langage, débitées du même ton et avec le même flegme que si le causeur, chez une duchesse... ou une impératrice, eût parlé de la pièce nouvelle, donné son avis sur un tableau ou aiguisé un commérage de bonne compagnie.

Si je m'arrête un moment à ce triste détail, c'est qu'il me semble caractéristique, et nous livre l'en-dessous de ce talent d'apparence si propre et si bienséante. On connaîtrait mal Prosper Mérimée, si on ne le jugeait que par ses Nouvelles, dont la plupart sont exquises; par ses histoires, qui sont ternes, sèches et ennuyeuses; et par l'attitude qu'il gardait dans le monde, de peur d'être confondu avec les vulgaires *gens de lettres*. C'était là le Mérimée didactique, artificiel et académique; ce n'était pas le véritable. Celui-ci se réservait partout, au Sénat comme à l'Institut, dans sa littérature comme dans sa correspondance. S'il se trahit, c'est par un mot, un sourire, une réticence. Tout en restant fidèle à son rôle de dilettante, de gentleman ou de *dandy*, il ne serait pas fâché qu'on lui attribuât quelque visée méphistophélique; quand on le croit bonhomme, il n'est tout au plus que bon diable. Il prendrait aisément plaisir à laisser deviner la griffe sous le gant jaune, le pied fourchu sous la botte vernie. A ce point de vue, il procède de lord Byron, bien plus que de la poétique pléiade qui jeta un si vif éclat sur les dernières années de la Restauration; un lord By-

ron en prose, amoindri, reposé, réfléchi, aimant ses aises, ennemi du scandale inutile, habile à régler sa vie d'après ses goûts, se dévouant à madame Libri au lieu de se hasarder au service de Botzaris, et ayant soin de demeurer célibataire pour être sûr de ne jamais plaider en séparation. Ce célibat, cher aux égoïstes, il en fit la condition essentielle d'une vie intelligente et heureuse. Il y a bien longtemps, dans une notice sur Théodore Leclercq, dont les *Proverbes* eurent de la vogue, mais dont les mœurs étaient fort décriées, il disait : « Théodore Leclercq sut toujours vivre en homme d'esprit, — y compris, bien entendu, le célibat. »

Du poëte de *Lara* et de *Don Juan*, Mérimée eut l'humeur nomade, les prédilections orientales, le culte de la force, la haine des conventions sociales, le goût de *l'outlaw,* du bandit, de l'exception violente, du coup de pistolet ou de poignard, et — pourquoi ne pas le dire ? — l'athéisme aristocratique. Seulement, chez lord Byron, l'athéisme et la guerre aux idées reçues ont les rumeurs et les éclats d'une tempête. Il y met l'ardeur de sa passion, l'âcreté de son ironie, le lyrisme de sa poésie. Il en fait le synonyme de ses griefs contre le ciel et la terre, contre le pied-bot qui l'humilie et le tourmente, contre la pruderie anglaise qui le calomnie et le proscrit. Au besoin, il blasphémerait pour mieux s'assurer qu'il ne croit pas. Chez Prosper Mérimée, le procédé est tout différent. Son scepticisme a des allures aussi discrètes que s'il

existait, rue Jacob ou quai Malaquais, un tribunal de l'Inquisition. Il déteste les servitudes officielles ; mais il les subit de bonne grâce, sans excepter le traitement ; il écrit, en confidence. après une séance du Sénat, à sa chère *inconnue :* « J'avais une peur atroce, mais je l'ai très-bien surmontée, en me disant que j'étais en présence de deux cents IMBÉCILES. » — Ce qui, par parenthèse, n'est pas très-agréable pour ses collègues les académiciens, ci-devant sénateurs ; — mais soyez certain que, s'il a rencontré ces imbéciles dans un grand dîner ou à une réception des Tuileries, sa stricte politesse leur aura parfaitement déguisé ce qu'il pense de leurs facultés intellectuelles ; même, si le dîner était bon, il aura été bon convive. Il ressemble aux augures ou aux prêtres du paganisme, qui sacrifiaient aux faux dieux avec toute la gravité désirable, et qui, rentrés chez eux, se moquaient de leurs idoles et d'eux-mêmes, sans oublier de garder pour leur table les parties les plus succulentes de la victime. Jusqu'à la publication de ces *Lettres à une Inconnue*, on pouvait supposer que le scepticisme de Mérimée était respectueux et presque bienveillant ; que le spirituel auteur d'*Arsène Guillot* aimait à taquiner doucement les belles dames à propos du sermon de la veille ou de la quête du lendemain, mais qu'il eût été désolé d'être mis à l'index par les élégantes habituées de Saint-Roch ou de Sainte-Clotilde. A présent, l'illusion n'est plus possible. Il y a, dans ces *Lettres*, des

pages qui forcent la note et nous prouvent que cette superbe indifférence était faite de dédain, de raillerie contenue, j'allais dire de haine.

Ceci me ramène à ma remarque sur le penchant visible de Mérimée, précurseur des modernes réalistes, à se dédommager dans sa conversation des réticences et des réserves qu'il s'imposait dans ses écrits. Si l'admirable conteur de *Matteo Falcone* et du *Vase étrusque* prodiguait à huis clos les crudités et les gravelures, c'est que le sceptique endurci aime à remuer sans cesse l'étrange cloaque où se débat la nature humaine. Son mépris de toute foi et de toute loi morale lui laisse un fond d'inquiétude dont il ne se rend pas compte, et dont il veut se débarrasser à tout prix. La vérité qu'il repousse l'importune de son absence. Pour acquérir, faute de mieux, la sécurité du néant, il regarde constamment l'humanité par ses bas côtés. C'est pour lui une joie de démontrer à soi et aux autres que cette fange ne peut être animée d'une étincelle divine, que cet amas de pourriture ne saurait avoir une destinée immortelle et qu'on serait insensé de chercher une âme dans ce corps abandonné aux ignobles tyrannies de la matière. Le chrétien, lui aussi, se complaît dans le spectacle de nos abaissements et de nos faiblesses ; mais c'est pour dompter son orgueil au profit de sa foi, pour invoquer le secours céleste qui peut relever cette bassesse et purifier cette souillure ; pour adorer le Dieu de bonté et de miséricorde, qui a donné à sa misérable créature le

droit et le moyen d'échapper à ses ténèbres et d'aspirer aux suprêmes clartés. L'athée part du même point pour arriver à un but diamétralement contraire. Cet inventaire de nos laideurs morales, ces débauches de la chair, ces preuves perpétuelles de notre chute et de notre vice, il en fait les versets de son évangile. Il nous jette à la face notre boue, non pour nous rappeler que nous avons besoin de Dieu, mais pour prouver que Dieu n'existe pas. Dans ce vide immense, le mépris lui tient lieu de tout, et il traite d'imbéciles les sénateurs, les provinciaux, les évêques et les académiciens. *Impius, cùm in profundum venerit, contemnit.*

Trente-six ans, presque jour pour jour, après notre première rencontre, en avril 1870, je revis Mérimée à Cannes. C'était pendant la délicieuse saison dont il parle à la fin de son second volume : « Rien de plus beau que ce pays-ci en cette saison ; il y a tant de fleurs et de si belles partout, que la verdure est une exception dans le paysage. » Mérimée n'avait plus que cinq mois à vivre. Certes, nous étions réservés, pour une époque bien prochaine, à des catastrophes horribles, à des émotions poignantes ; et pourtant je me souviens encore de l'espèce de frisson que je ressentis en voyant cet heureux du siècle, ce bel esprit comblé de tous les honneurs politiques et littéraires, ce favori des soirées de Saint-Cloud et de Compiègne, assez intime pour se dispenser même d'être courtisan, descendu au niveau de ces

vieillards de Sainte-Périne qui ne sont plus bons qu'à s'asseoir sur un banc et à se chauffer au soleil. Pâle, sombre, voûté, l'œil morne, la tête basse, il s'acheminait sur la plage d'un pas de fantôme, invariablement flanqué des deux vieilles Anglaises légendaires qui ne le quittaient pas plus que son ombre et lui faisaient acheter par un despotisme méticuleux et d'incessants ennuis leur dévouement et leurs soins. Le temps n'était plus où Mérimée, pour dégager ses poumons et peut-être se donner l'illusion d'un retour à l'ère païenne, allait tirer de l'arc dans les bois de pins qui abritent le golfe de la Napoule, et où ses Anglaises portaient complaisamment le carquois, la cible et les flèches. Maintenant elles marchaient à ses côtés, droites et roides, dans le plus profond silence. Le contraste de ce ciel bleu, de ces tapis de fleurs, de ces élégantes collines, de ce pittoresque paysage, de cette plage baignée dans un rayon de soleil, avec la tristesse de ce malade traîné à la remorque par ces quakeresses, ajoutait encore à l'effet lugubre. Méthodistes zélées, ces infirmières au nez crochu et aux joues ridées gardaient à vue le pauvre asthmatique, se promettant bien d'en faire un protestant, sinon pour le pasteur, au moins pour le cimetière. Elles auraient surtout redoublé de surveillance, si une soutane suspecte eût rôdé autour de l'hôtel Méry-Georges. Or c'est ce qui faillit arriver. Quelques femmes pieuses, quelques ecclésiastiques spirituels et lettrés, se demandaient avec

anxiété si on laisserait mourir ainsi cet homme éminent, aussi éloigné de Calvin que de Bossuet. Je me souvins que j'avais entendu dire dans un salon de Paris (je crois que c'était par M. Cousin) : « Mérimée aura au moins trois prêtres à son lit de mort, » et que, lors de la réception de notre illustre comte de Montalembert à l'Académie française, il avait tenu à honneur d'être un de ses deux témoins. Il y eut donc une sorte d'innocent complot non suivi d'effet. Un laïque devait se présenter comme une ancienne connaissance ; puis, une fois la glace rompue, il introduisait à son tour un aumônier digne de trouver une âme sur les ruines de ce corps et de cet esprit. La combinaison avorta dès le début. On refusa de recevoir le laïque sous prétexte qu'on ne le connaissait pas. Huit jours après, Mérimée partit pour Paris, assista aux préparatifs insensés d'une guerre fatale, apprit nos premiers désastres, en prophétisa le dénoûment, eut le temps de voir tomber le gouvernement qu'il aimait, plaida vainement auprès de M. Thiers la cause de l'impératrice-régente, et revint à Cannes achever de mourir. Inutile d'ajouter que les vieilles Anglaises eurent honneur à leur fait et décernèrent des funérailles protestantes à cet élève de Voltaire, trop bon élève pour ne pas haïr le prêche encore plus que le sermon.

Pourquoi ce préambule ? Pour aborder plus franchement les *Lettres à une inconnue*, qui s'encadrent naturellement entre ces deux dates et qui, malgré les conflits

parlementaires et les tragiques émotions du procès Bazaine, ont passionné, depuis un mois, la curiosité publique. Elles occupent un espace de trente années, deux fois le *grande mortalis ævi spatium*, de Tacite. Les premières sont d'un jeune homme, la dernière est d'un agonisant. Mérimée inaugure sa mystérieuse correspondance au seuil de cette seconde jeunesse qui marque, chez les Parisiens célèbres, le point culminant de la vie active et des succès de toutes sortes. Il la termine d'une main tremblante au moment où il va mourir. En 1840, date probable des premières pages et de la crise, il n'a pas dépassé l'âge où on se contente difficilement de ce qu'il appelle le pain bis de l'amitié. Il se soumet pourtant, non sans murmurer et sans exercer son esprit critique ou ses délicates ironies aux dépens de cette femme énigmatique, qui ne vit que par le cerveau et se plaît à jouer avec le feu ; assez coquette pour retenir l'homme supérieur que pourraient éloigner ses refus, assez froide pour être sûre d'elle-même et fixer des limites infranchissables. Le sceptique amoureux se venge à sa façon, en présentant à son inflexible amie un miroir qui n'est pas toujours flatteur, en lui prouvant par de légers croquis, assaisonnés d'épigrammes, qu'il la connaît, qu'il pourrait la peindre et qu'il ne persiste à l'aimer — hélas ! c'est la meilleure raison ! — que parce qu'il ne peut faire autrement. Mais, chose singulière et consolante pour les héros des succès d'estime !

A mesure que l'on vieillit et que les dents tombent, le pain bis devient plus facile à manger et à digérer que le pain blanc. Peut-être, si l'*inconnue* avait été plus proche parente d'Héloïse que de madame Récamier, tout se serait borné à une intrigue vulgaire, de courte haleine, resserrée entre les années d'oubli. Par ses honnêtes ou savantes rigueurs, cette rivale anonyme de Laure et de Béatrix — on ne rencontre pas une seule fois, dans ces deux volumes, même son nom de baptême, — a prolongé ce qu'elle risquait de décourager et ce qu'elle semblait affaiblir. Il lui fut possible, à elle aussi, de vieillir sans que les cheveux blancs et les rides fissent de trop cruelles différences entre le roman et l'épilogue. Peu à peu le récalcitrant s'apaise et se rassérène ; le mécontent cesse de se plaindre. Aux querelles et aux reproches succèdent les affectueuses confidences. L'amitié profite en détail de toutes les économies de l'amour. C'est l'automne avec ses mélancoliques douceurs. Si, écrivant à une femme distinguée, à une *marquise* [1], dont il avait éprouvé la

1. Est-ce bien une MARQUISE, une grande dame de la rive gauche ? Les avis sont fort partagés. Les enveloppes ne cachent pas toujours tout ce qu'elles couvrent, et, d'après une indiscrétion d'enveloppe, les mauvaises langues prétendent : 1° qu'il y aurait à rabattre de ce blason et de ce titre ; 2° que chez cette demoiselle de BONNE COMPAGNIE, le substantif était encore plus réel que l'adjectif ; 3° que, pour trouver le vrai nom, il faut bien songer à saint Thomas d'Aquin, mais en supprimant saint Thomas.

vertu approximative et qui s'était peut-être flattée de le convertir, Prosper Mérimée avait toujours observé les convenances, s'il eût gardé, sur les questions religieuses et *sur d'autres*, une neutralité polie, s'il s'était résigné, lui, fort jaloux de ses prérogatives d'homme sérieux et d'homme du monde, à rester simplement homme de bonne compagnie, ce serait touchant et charmant.

C'est ici que nous reprenons notre droit de critique, droit d'autant plus évident qu'il s'agit d'un *malin* que révoltait l'idée d'être dupe, et dont M. Taine a pu tracer ainsi le programme : « Souviens-toi d'être en défiance, telle fut sa devise... Être en garde contre l'expansion, l'entraînement et l'enthousiasme, ne jamais se livrer tout entier, réserver toujours une part de soi-même, n'être dupe ni d'autrui ni de soi, agir et écrire comme en la présence perpétuelle d'un spectateur indifférent et railleur, être soi-même ce spectateur... » — Et plus loin : « A force de retourner la tapisserie, on finit par la voir habituellement à l'envers. »

Pendant que s'imprimaient les *Lettres à une inconnue*, on les comparait d'avance aux *Lettres à la princesse*, de Sainte-Beuve, et des hommes d'esprit, qui n'avaient aucune raison de préférer le conteur au critique, nous disaient : « Vous verrez quelle différence ! Sainte-Beuve a plutôt perdu que gagné à la publication posthume de ses *Lettres*. Sauf quelques passages où on le retrouve, il

nous y apparaît un peu cuistre, un peu cancanier, trop préoccupé surtout de cadeaux, d'invitations et de drogues. Mérimée, au contraire, montre dans sa correspondance avec l'Inconnue une élévation, une sensibilité, une faculté d'attendrissement, des instincts de grandeur, de dévouement et de bonté, qu'on ne lui soupçonnait pas. Le mot de Gustave Planche : « Tenez pour certain que Mérimée a beaucoup pleuré!» sera justifié par ces deux volumes. Ils nous révéleront un Mérimée tout nouveau, tendre, aimant, passionné, susceptible d'abnégation, épris d'idéal et de sacrifice, tel, en un mot, qu'on le chercherait vainement dans ses meilleurs récits, et jusque dans les personnages qui lui ont servi à se peindre; le capitaine Georges, de la *Chronique de Charles IX*; Saint Clair, du *Vase étrusque*; Darcy, de *la Double méprise* et le colonel Sacqueville, des *Deux Héritages.* »

Est-ce bien exact? la différence est-elle donc si grande? la révélation si complète ? le nouveau Mérimée si préférable à l'ancien? En conscience, je ne le crois pas.

D'abord la partie n'est pas égale. Sainte-Beuve, déjà vieux, atteint d'une maladie incurable, peu habitué au monde, beaucoup plus homme de lettres que Mérimée, entre en correspondance avec une princesse arrivée à un âge que Balzac et Charles de Bernard, malgré tout leur talent, n'ont pas réussi à rajeunir. Il ne s'est jamais trouvé à pareille fête, et, tout en conservant la justesse de son coup d'œil et la sagacité de son esprit, il a l'air parfois

de ne pas trop savoir comment on écrit à une Altesse, assez belle encore pour qu'il regrette d'être infirme et sexagénaire. Il n'est pas arrivé à cette amitié désintéressée par gradations successives, en passant de la jeunesse à l'âge mûr et de la résignation forcée à la résignation facile. Il n'a pas traversé les années de stage romanesque qui communiquent aux amitiés d'arrière-saison quelque chose de leur parfum et de leur charme. Il commence par les derniers chapitres, ceux où les pantoufles brodées remplacent les échelles de soie. On lui donne beaucoup de bibelots, et il en remercie; il subit des crises fréquentes, et il les raconte; il prend des remèdes, et il en parle; il est forcé d'ajourner, de déplacer des invitations et des rendez-vous, et il est bien facile de ne pas être très-brillant avec des mercredis substitués à des dimanches. On voit d'ici tous les désavantages. Dans ce cadre étroit, dans ces conditions fâcheuses, Sainte-Beuve ne pouvait être, à talent égal, que très-inférieur à un homme dont le roman épistolaire, purifié d'abord par la volonté de l'héroïne, puis par la fuite des années, a sa phase de jeunesse, sa maturité, son soleil couchant et son adieu. Ici d'ailleurs la femme recueille les bénéfices de la distance et de l'inconnu. Elle intéresse d'autant plus qu'on l'entrevoit dans le lointain et le vague. Elle est continuellement séparée de son interlocuteur, et il en résulte, dans la correspondance, une variété de tons, d'idées, de renseignements, de paysages et de portraits,

une facilité à changer de décors, une largeur d'horizon et d'atmosphère, que l'on ne pouvait rencontrer entre le boulevard Montparnasse, la rue de Courcelles et Saint-Gratien.

A présent, si nous arrivons de ces détails personnels aux inspirations générales, aux jugements sur les hommes et les choses, aux sentiments et aux opinions qui s'accusent dans les deux correspondances, nous découvrons de frappantes analogies. On dirait souvent que Sainte-Beuve et Mérimée se sont donné le mot. Le proverbe a raison, les beaux esprits se rencontrent, et les esprits-forts encore plus. Nous avons vu dans les *Lettres à la princesse* bien des éclairs de haine, bien des gouttes de fiel, chaque fois qu'il est question du pape, du pouvoir temporel, de Rome, du père Gratry, de monseigneur l'évêque d'Orléans, des luttes et des souffrances de l'Église. Mérimée ne veut pas être en reste. Il y met moins de vivacité et de colère, plus d'aversion et de dédain. Ainsi, après avoir parlé de tous ses sujets d'ennui, le Sénat d'abord, puis le dîner en ville, — et ici il copie une jolie tirade de M. Dumanoir, où TURBOT rime à POTEL et CHABOT,—puis le *Tannhauser*, qu'il appelle la revanche de Solférino, il ajoute : « Mais le plus ennuyeux de tout, c'est le catholicisme. » Et plus loin : « Avez-vous lu la lettre de l'ABBÉ Dupanloup ? L'âme de Torquemada est entrée dans son corps. Il nous brûlera tous, si nous n'y prenons garde... Vous ne sauriez croire combien ces

vieux généraux qui ont traversé tant d'aventures ont peur du diable à présent. » Ailleurs : « Nous voilà en proie aux cléricaux et bientôt, pour être admis comme candidat, il faudra produire un billet de confession... »— « Avez-vous lu la *Vie de Jésus*, de Renan ? C'est peu de chose et beaucoup. Cela est un grand coup de hache dans l'édifice du *catholicisme*. L'auteur est si épouvanté de son audace à nier la divinité, qu'il se perd dans des hymnes d'admiration et d'adoration... Avez-vous lu le mandement de l'évêque de Tulle, qui ordonne à toutes les religieuses de son diocèse de réciter des *Ave* en l'honneur de M. Renan, ou plutôt pour empêcher que le diable n'emporte tout à cause du livre de ce même M. Renan?... » Ainsi de suite. Mérimée se demande, à plusieurs reprises, ou il ira passer cet *ennuyeux* temps de Pâques, cette *assommante* semaine sainte... En revanche, ce qui l'amuse infiniment, c'est de songer que les livres de M. Charles Lambert, qui démolit le saint roi David et la Bible, de M. Edmond About, de M. Peyrat, *se vendent comme du pain*, grâce aux anathèmes des évêques. » Nous ignorons quelle est la religion de l'*inconnue,* que Mérimée traite parfois de dévote; mais, catholique ou protestante, il l'a mise à une rude épreuve, et on doit supposer que, si elle ne lui a pas imposé silence, c'est qu'elle tenait moins à sa religion qu'à sa vertu. Que dis-je? comment cette vertu, tempérée d'une spirituelle coquetterie et d'une éducation raffinée,

a-t-elle pu supporter les brutalités révoltantes qui feraient rougir un lieutenant de cuirassiers et qui ressemblent à des gageures de libertin mis au régime et se rattrapant en paroles ? (notamment pages 198 et 333 du second volume.) Ici je ne puis pas même citer, et je me trouve désarmé sans avoir ri. L'auteur ajoute, il est vrai, après avoir raconté ces ignobles histoires ou risqué ces phrases à quadruple entente : « Vous ne comprenez pas.» Ou bien : « Je vois d'ici votre mine. » Ou encore : « Vous allez être, en lisant ceci, d'une belle colère ! » Mais enfin, comprises ou non, accueillies avec un chaste courroux ou une séraphique indulgence, ces choses immondes sont écrites, et, qui pis est, imprimées[1].

En dehors de ces quelques détails orduriers, Mérimée s'occupe beaucoup trop des pieds, des jambes, des jarretières, des femmes décolletées, des toilettes fantaisistes ou indécentes; il y revient avec trop de complaisance et en connaisseur trop sûr de son fait pour qu'il nous soit possible d'extraire de ces curieuses *Lettres* le Mérimée nouveau, idéaliste et romanesque, que l'on nous avait annoncé. Il est difficile de croire qu'un homme tellement préoccupé de plastique ait jamais pensé à s'élancer vers

1. Que dire des anecdotes scandaleuses, qui, très-probablement, s'étalaient en détail dans le texte primitif, et où les éditeurs, par un sentiment de convenance, ont multiplié les classiques *plusieurs points* et les initiales transparentes? Agrandir sans cesse le domaine du vice, c'était sans doute, aux yeux de Mérimée, un moyen de flatter la vertu.

le pays du bleu pour s'y rencontrer avec sa *noble* amie. Non ; un des traits caractéristiques des *Lettres à une inconnue*, c'est un terre-à-terre relevé par beaucoup d'esprit, l'application constante d'une intelligence épicurienne à tirer parti de la réalité. Faute de sentiments chevaleresques, je me contenterais d'une parfaite honnêteté. Or n'allez pas vous figurer que l'impitoyable sceptique ne se moque que des cléricaux ou des évêques ; il y a des railleries, des ironies pour tout le monde, et ces ironies sont d'autant plus cruelles qu'elles semblent ne pas pénétrer au delà de l'épiderme. Nous avons déjà vu les DEUX CENTS IMBÉCILES, composant ce Sénat où Mérimée n'était probablement pas entré par force et dont presque tous les membres avaient dû recevoir de lui, dans le monde officiel, des témoignages de déférence ou de sympathie. Ce n'est pas non plus, j'imagine, sans l'avoir sollicité, qu'il est arrivé, presque coup sur coup, à l'Académie française et à l'Académie des inscriptions. Aurait-il eu aussi bonne chance, si un de ces respectables savants, regardant par-dessus son épaule, avait lu l'agréable comparaison que voici : « Avez-vous jamais vu des chiens entrer dans le terrier d'un blaireau ? Quand ils ont quelque expérience, ils font une mine effroyable en y entrant, et souvent ils en sortent plus vite qu'ils n'y sont entrés ; car c'est une vilaine bête que le blaireau. Je pense toujours au blaireau en tenant la sonnette d'un académicien... »

Hé! bien, dussé-je vous paraître hébété par le cléricalisme, je vous demande si vous trouvez absolument honnête cette façon de vivre, de parler, d'agir et d'écrire en partie double ; de ne rien négliger de ce qui peut aider à faire figure dans le monde ; de passer, pour parvenir aux dignités et aux honneurs, par toutes les formalités traditionnelles, par les démarches voulues, par le cérémonial obligé, et d'avoir une confidente avec laquelle on s'égaye sous seing privé aux dépens de ceux que l'on semble prendre le plus au sérieux en qualité de collègues, de confrères, de convives et peut-être de patrons. Si ce sont là les libertés de l'Église voltairienne, il faut avouer qu'elles sont encore plus accommodantes que celles de l'Église gallicane.

L'armée, la littérature, l'Institut, la poésie, le faubourg Saint-Germain, ne sont pas beaucoup plus ménagés que la crosse et la mitre. Mérimée ne frappe pas toujours juste, et même quand il frappe juste, il appuie souvent trop fort. Nous avons vu ce qu'il dit des généraux qui, au déclin de leur carrière, ont la bêtise de songer à Dieu. Le maréchal duc de Malakoff est un affreux monstre, grossier d'habitude et peut-être de calcul. Page 125 du second volume, après avoir persiflé les *martyrs* de Castelfidardo : « Ils ne parlent pas trop bien de Lamoricière (ô honte ! ô mensonge !) qui n'aurait pas été aussi héroïque qu'ils l'avaient annoncé. » — Walewski est ridicule; la brochure de Villemain est une platitude extraordinaire.

Lamartine ferait mieux de vendre des plumes métalliques à la porte des Tuileries. Et Victor Hugo ! Certes, on ne nous accusera pas de l'avoir flatté depuis quinze ans ; mais est-ce le juger que de dire : « Avez-vous lu *les Misérables ?* C'est encore un des sujets sur lesquels je trouve l'espèce humaine au-dessous de l'espèce gorille (toujours le goût du singe !) » — Un peu plus loin : « Quel dommage que ce GARÇON (Victor Hugo à soixante ans !) qui a de si belles images à sa disposition, n'ait pas l'ombre de bon sens, ni la pudeur de se retenir de dire des platitudes indignes d'un honnête homme ! Il n'y a ni fond, ni solidité, ni sens commun ; c'est un homme qui se grise de ses paroles et qui ne prend plus la peine de penser. » — Bravo ! rien de plus vrai ; mais quand Mérimée ajoute, à propos de ce même discours : « Ce sont des mots sans idées, quelque chose comme *les Orientales* en prose », il est aussi injuste pour ce merveilleux recueil que pourrait l'être un survivant de l'école de Delille ou d'Esménard. Lorsque, parlant des absurdes *Chansons des rues et des bois*, œuvre de vieux libertin tombé en enfance, il écrit : « Pourriez-vous me dire si vous trouvez qu'il y a une très-grande différence entre ses vers d'autrefois et ceux d'aujourd'hui ? Est-il devenu subitement fou ou l'a-t-il toujours été ? Quant à moi, je penche pour le dernier, » — on croit rêver, on se souvient de ce beau groupe de 1830 qui reconnaissait Victor Hugo pour son chef, où figurait l'auteur de *Clara Gazul*, où l'ode, la nouvelle, le dra-

me, le roman, la saynette, la critique, l'art, se soutenaient les uns les autres; et l'on se dit que Mérimée, lié à la famille impériale par toutes sortes d'attaches, a probablement voulu châtier *les Châtiments*.

Passe encore pour nos amis Laprade, Joseph Autran et Jules Sandeau; ils en sont quittes à bon marché... *Telum sine ictu*! — « Hors de Paris, on arrive rapidement à être souche, et quand on n'a pas les goûts de mon confrère M. de Laprade, qui voudrait être chêne, cette transformation n'a rien de bien agréable. » — « Jules Janin est resté à la porte, ainsi que mon ami Autran, qui, étant Marseillais pour tout potage, a voulu se faire clérical et a été abandonné par ses amis religieux. » — « J'ai vu venir ce matin Sandeau dans tous les états d'un homme qui vient d'essayer pour la première fois des culottes courtes; il m'a fait cent questions d'une naïveté telle, que cela m'a alarmé [1]. » Mais que dire de la demi-page sur Alfred de Musset? — « Je suis content que vous fassiez cas des vers de Musset (15 avril 1843), et vous avez raison de le comparer à Catulle. Catulle écrivait mieux sa langue, et Musset a le tort de ne pas croire à l'âme plus que Catulle, que son temps excusait. » Ceci est impardonnable et inexplicable. Pour une fois que Mérimée semble s'inquiéter de l'âme, il a joué de malheur. J'ignore si Catulle écrit mieux sa langue que Musset; mais ce que nous savons tous

1. Voir la note B à la fin du volume.

— ou presque tous — c'est d'abord que Catulle, comme Properce, Tibulle et Ovide, a été un érotique, tel que le comportaient le paganisme, les mœurs romaines et une civilisation où les héroïnes des poëtes étaient des courtisanes ; c'est ensuite qu'Alfred de Musset, en écrivant *l'Épître à Lamartine*, *les Nuits*, *l'Espoir en Dieu*, *le Souvenir*, a fait acte, sinon d'un christianisme bien net, au moins d'un spiritualisme admirable et d'une inspiration très-supérieure à celle de Catulle. Pauvre Musset! Lamartine l'a comparé à Saint-Évremond; Mérimée le place un peu au-dessous d'un de ces Latins qui bravaient l'honnêteté et qui forçaient leur traducteur, le brave abbé de Marolles, à remplacer les passages intraduisibles par cette vague formule : « Je vous ferai d'étranges choses. » — Décidément les illustres n'entendent rien à se juger entre eux ; ils devraient laisser ce soin à de pauvres gens tels que nous, assez désintéressés en matière de génie et de gloire pour faire la distribution en conscience et ne pas se tromper de poids et de mesure.

Quoi qu'il en soit, ces jugements si sévères, si malins et parfois si excessifs, nous suggèrent deux remarques. A quelles explosions de colère, à quelle bordée de sarcasmes et d'injures ne sont pas exposés les critiques sincères qui protestent, au nom de la conscience et du goût, contre des œuvres monstrueuses ou coupables, essayent d'opérer un triage dans les œuvres discutables et demandent au talent fourvoyé compte de ses aberrations et

de ses déchéances? — « Haro sur le baudet chargé de reliques! Parlez de votre goût particulier et non pas des lois du goût! » Tel est, en pareil cas, le cri des frères et amis, surtout si le grand homme a eu le soin de couvrir d'un pied de rouge les rides de son génie. Quelle furie, quel scandale, quand il nous arrivait de dire que les *Contemplations* ne valaient pas *les Feuilles d'automne*, ou bien, dans un autre ordre d'idées, qu'une édition monumentale où l'on ne nous fait pas grâce d'un quatrain d'album, d'un fragment de tragédie ou d'une homélie d'archevêque de Grenade, n'est peut-être pas en harmonie parfaite avec la muse légère et charmante du *Caprice* et de *Namouna!* Hé bien, voilà un artiste supérieur, un dilettante infaillible, un maître, incapable de sacrifier à une conviction quelconque ses préférences ou ses antipathies; celui-là n'y met pas tant de façons; il jette dans le même tas — j'allais dire dans la même hotte — les chefs-d'œuvre de la trentième année et les radotages d'une vieillesse éclairée au pétrole; il invite Lamartine à vendre des porte-crayons ou des chaînes de sûreté; il abaisse Alfred de Musset au niveau d'un de ces petits poëtes latins qui firent de leur poésie la complaisante de leurs vices. Toutefois je parierais que personne ne murmurera. Ce maître a deux mérites, l'un que je n'ai pas tout à fait encore, l'autre que je n'aurai jamais; il est mort, et il était athée.

Seconde remarque: Mérimée le prend de haut, — de

trop haut — avec des hommes dont il reste, en définitive, l'inférieur dans l'histoire de son temps. Il se moque des burgraves, qui s'appellent, je crois, Guizot, Villemain, Cousin, Barante, de Broglie, Saint-Marc Girardin, Vitet — sans compter son ingrate idole, M. Thiers. — Quelles que soient les perfections relatives des récits et des nouvelles de sa première manière, il y a eu, ce me semble, moins de gloire à écrire *Tamango, la Partie de trictrac* ou *la Vénus d'Ille*, qu'à prendre Sébastopol, à servir avec héroïsme toutes les nobles et saintes causes, à créer la critique moderne, à renouveler la poésie contemporaine, à ranimer le culte de l'idéal ou à exercer sur les âmes cette merveilleuse influence, qui fait à la fois de notre grand évêque un charmeur et un apôtre, un ami et un guide. Dès lors, qu'arrive-t-il ? Les lecteurs se demandent ce qu'a produit ce railleur pour avait le droit d'être si impitoyable, et Mérimée se diminue de tout ce que son ironie essaye d'enlever à ses victimes. Mais patience ! les blessés des *Lettres à une inconnue*, comme ceux des *Lettres à la princesse*, vont avoir une bien meilleure vengeance. Ces indépendants que nul soleil n'éblouit, qui récusent Dieu, qui se montrent si hardis contre les puissances célestes et humaines, qui jouent avec le génie et la gloire d'autrui comme les escamoteurs avec leur muscade, suivons-les chez les Majestés et chez les Altesses. Là ils changent de ton. Nous avons vu Sainte-Beuve, après avoir tour à tour immolé à ses colères libres-penseuses le

pape, les cardinaux, les prélats, le pouvoir temporel, les zouaves pontificaux, les vainqueurs de Mentana, l'ÉVÊQUE ÉTOURDI, M. de Barante, les robes noires, le père Gratry, etc., fléchir le genou sur la première marche de l'escalier du Palais-Royal, entonner un dithyrambe en l'honneur du prince Napoléon et ranger parmi les lions et les aigles le revenant de la guerre de Crimée. Mérimée est moins expansif et moins lyrique; mais, outre ses prédilections d'ancienne date pour l'Espagne de don Guzman et ses droits morganatiques aux familiarités impériales, Napoléon III l'avait pris par son faible en lui offrant sous un triple aspect son héros favori. Il lui présentait trois Césars à la fois, celui dont il racontait l'histoire, celui de qui il tenait son prestige et ses pouvoirs, et enfin, en sa problématique personne, le biographe de l'un et l'héritier de l'autre. Comment résister à cet ensemble de séductions qui caressaient, chez Mérimée, toutes les cordes sensibles et lui laissaient croire qu'il était encore érudit quand il était déjà courtisan ? Il ne résista pas. Collaborateur du livre, commensal de la maison, amuseur des soirées intimes, — il s'intitulait *le fou de l'impératrice*, bien qu'il n'eût guère le physique de l'emploi, — il prit au sérieux l'ouvrage et l'auteur ; l'ouvrage, qui fut une des mystifications et un des ridicules du règne, et l'auteur, qui lui préparait, pour les derniers mois de sa vie, de si cruels revers de médaille impériale. Ses *Lettres à une inconnue* sont parsemées d'hommages, de louanges, de témoi-

gnages de satisfaction, de sympathie et d'estime. Le prince impérial n'est pas moins bien traité. Le hasard nous l'avait fait rencontrer au mois de mai 1870, et il nous avait paru chétif, malingre, triste, maladif, doué d'une figure intelligente, mais sans aucune des grâces de son âge. Aux yeux de Mérimée, c'est le plus bel enfant du monde, et les bons mots de cet enfant-prodige méritent d'être conservés à la postérité.

Hélas ! Napoléon III et le prince impérial ne sont pas les seules admirations de ce terrible partisan du *Nil admirari*. Il en a une autre... M. de Bismark ! « Le roi de Portugal m'a regardé avec deux gros yeux ronds ébahis qui ont failli me faire manquer à tous mes devoirs. Un autre personnage, M. de Bismark, m'a plu davantage. C'est un grand Allemand, très-poli, qui n'est point naïf. Il a l'air absolument dépourvu de *gemuth,* mais plein d'esprit. IL A FAIT MA CONQUÊTE... »

Malheureusement, il en a fait d'autres. Mais, pour la consolation des vaincus de Sadowa et de Reichshoffen, Mérimée, toujours exact à nous apprendre sur quel pied marchent toutes les femmes qu'il rencontre, — encore s'il ne remontait pas plus haut ! — nous donne, sur les extrémités inférieures de la comtesse de Bismark et de sa fille, — « qui marche *dans* les traces de sa mère, » — des détails qui adoucissent l'effet de cette première conquête.

Laissons là le chancelier plein d'esprit et ces gigantes-

ques pieds d'outre-Rhin, qui n'ont fait que trop de chemin depuis Biarritz. Sérieusement, les simples et les croyants, les bonnes gens qui ne se méfient pas de leurs admirations et qui ne veulent pas tout sacrifier au plaisir de n'être pas dupes, peuvent trouver une revanche dans le contraste de ces prodiges de sagacité, de clairvoyance, de scepticisme, de malice, de sens critique et d'ironie, avec cette facilité à se laisser éblouir par la mûre beauté d'une princesse, le sourire d'une impératrice, la fausse érudition d'un César de contrebande, la perspective d'un habit brodé ou le charme de ces petits cadeaux qui entretiennent l'amitié. Est-ce tout ? Pas encore. Cette pénétration, cette finesse, cette prodigieuse faculté d'analyse qu'ils exercent aux dépens de leur prochain — et d'eux-mêmes, — Mérimée et Sainte-Beuve vont en faire l'instrument de leur supplice. Ils ne sont pas des courtisans ordinaires ; ils ne s'aveuglent pas sur les côtés faibles et les points noirs. Les cinquante dernières pages des *Lettres à la princesse* sont, nous l'avons vu, remplies de sinistres présages. Séparé de la cour par le mur mitoyen qui s'élève entre la coterie de la princesse Mathilde et celle de l'impératrice, Sainte-Beuve voit plus juste et plus loin que Mérimée. Ces incidents que son collègue traite avec une nonchalance de grand seigneur, le banquet de Bruxelles, le discours de Victor Hugo, l'élection d'Eugène Pelletan, les émeutes et les clubs préliminaires, tout cela l'épouvante, et il y démêle l'annonce des catastrophes

prochaines. Il meurt, en octobre 1869, neuf ou dix mois trop tôt pour assister à l'accomplissement de ses douloureuses prophéties. Mérimée, moins heureux, entend sonner presque à la même heure le glas de son agonie et celui de son cher Empire. Il est à Paris bien malade lors de la déclaration de guerre, et, au milieu du délire universel, de cet enthousiasme où il y avait déjà plus de révolution que de patriotisme, il est assailli de craintes qui aggravent ses souffrances : « Nous présentons un triste spectacle par la façon dont nous usons de la liberté et du gouvernement parlementaire... Ce régime représentatif est une comédie peu amusante ; tout le monde y ment avec effronterie, et néanmoins se laisse prendre par le mieux disant. Il y a des gens qui trouvent que Crémieux est éloquent et que Rochefort est un grand citoyen. » — Et un peu plus tard : « Je crois qu'il faut se porter admirablement bien et avoir des nerfs d'une vigueur particulière pour que les événements qui se passent glissent sans trop affecter. » — Et, trois semaines après, le 9 août : « On ne voit que des gens abattus ou des ivrognes qui chantent *la Marseillaise*. Grand désordre partout ; tout peut encore se réparer ; mais, pour cela, il faut presque un miracle. » — Enfin, trois jours avant le désastre de Sedan : « Je vois les choses en noir... Ces dernières affaires ont été épouvantables... Cette terrible boucherie, il ne faut pas se le dissimuler, n'est qu'un prologue à une tragédie dont le diable seul sait le dénoûment. Une

nation n'est pas impunément remuée comme a été la nôtre. Il est impossible que de notre victoire comme de notre défaite ne sorte pas une révolution. Tout le sang qui a coulé ou coulera est au profit de la République, c'est-à-dire du désordre organisé... »

Mérimée écrit, le 29 août, ces lignes fatidiques, et il meurt le 23 septembre.

Là ne se bornait pas le châtiment de ces fiers esprits, forcés, par leur supériorité même, de comprendre les dangers et de prévoir les malheurs du gouvernement qu'ils aimaient, tandis que le gros des courtisans ne savait qu'encenser et s'abuser. Mérimée et Sainte-Beuve, en songeant à leur passé, devaient subir un raffinement de torture. Le premier usage qu'ils avaient fait de cette intelligence trop finement trempée pour se soumettre et plier, ce fut de prendre rang parmi les libéraux les plus accentués de la Restauration. C'est à titre d'irréconciliable ou d'intransigeant (les deux mots n'étaient pas encore inventés) que Mérimée, en 1829, refusa de se laisser attacher à l'ambassade de Londres (voir la correspondance de madame Récamier). Le fougueux libéralisme de Sainte-Beuve alla plus loin. Il sauta par-dessus la révolution de Juillet pour se déclarer, en 1833, républicain de la nuance la plus avancée (*id.*, *ibid.*). Quel sujet de réflexions, d'humiliations et de pénitence pour ces fanatiques de liberté, quand leur pensée se reportait sur les belles années de leur jeunesse ! Ce vif esprit qui leur avait servi à juger

le gouvernement de Charles X et de Louis-Philippe trop despotique pour eux, il leur servait maintenant, non-seulement à se moquer de leurs opinions on de leurs chimères d'autrefois, non-seulement à saluer avec transports le coup d'État et ses suites, mais à deviner que ce splendide asile de leur vieillesse désabusée ne pouvait rester debout qu'en laissant la liberté, leur premier amour, se morfondre à sa porte, et que l'*Empire libéral* serait bientôt l'Empire écroulé. Vous le voyez, on peut se consoler d'avoir moins d'esprit que Sainte-Beuve et Mérimée.

Est-ce à dire que ces *Lettres à une inconnue*, supérieures seulement par la richesse du cadre et la variété des sujets aux *Lettres à la princesse*, ne justifient en rien la curiosité publique et ne soient pas dignes de la plume si bien taillée qui nous a donné des modèles de l'art d'écrire et surtout de raconter? A Dieu ne plaise! Même en acceptant nos réserves et nos critiques, il reste encore dans ces deux volumes — d'un format trop majestueux pour la circonstance, — de quoi défrayer une piquante lecture. Mérimée qui avait quelques prétentions d'aquarelliste et dont les aquarelles étaient déplorables, se rattrape avec l'écritoire. Ses paysages sont sobres et fins, ses croquis enlevés de main de maître. Il lui suffit d'un trait, d'une phrase, d'un mot, pour rendre visible ce qu'il peint. Il a le secret d'être naturel et de paraître simple tout en restant le raffiné que nous connaissons. Les *épistoliers* les plus

célèbres, Cicéron, Pline, madame de Sévigné[1], M. de Voltaire (je ne parle pas, bien entendu, de Balzac l'ancien et de Voiture, dont le mérite m'échappe absolument), ont bien peu de pages préférables à la scène de mademoiselle Rachel chez l'académicien à lunettes, au voyage en malle-poste avec la belle Avignonnaise enchantée et effrayée de voyager avec un homme *aussi illustre*, mais sentant un peu le fagot; à la promenade en bateau qui finit par cette question mélancolique: «Comment se fait-il que les hommes les plus indifférents soient les plus aimés?... » — et surtout à la délicieuse histoire du petit oiseau dans les arènes de Nîmes, qui pourrait avoir pour sous-titre : « Tout ce que croient les gens qui ne croient à rien. » — Pages charmantes qui, lues au milieu du désarroi de la littérature actuelle, nous ramènent au bon style et rappellent la langue du dix-septième siècle avec un peu plus de montant. Ces morceaux de choix ont été déjà cités par trop de *Revues* et de journaux pour que je songe à les reproduire; mais voici un petit coin de tableau, genre ou paysage, qui me ravit pour deux raisons: premièrement, parce qu'il me rappelle *Colomba;* secondement, parce que Mérimée y met en présence un bandit et un évêque, sans donner trop ouvertement la préférence au bandit:

« L'impératrice m'a raconté des anecdotes assez cu-

1. Madame de Sévigné!!! Et l'on m'accuse d'avoir été trop dur!!!

(16 mai 1874.)

rieuses de son voyage en Corse; l'évêque lui a parlé d'un bandit nommé Bosio, dont l'histoire a l'air d'avoir été copiée sur *Colomba*. C'est un fort honnête garçon, que les conseils d'une femme ont poussé à commettre deux ou trois petits meurtres. On court après lui depuis quelques mois, mais inutilement; on a mis en prison des femmes et des enfants soupçonnés de lui porter à manger; mais impossible de mettre la main dessus; personne ne sait où il est. Sa Majesté, qui a lu le roman que vous savez, s'est intéressée à cet homme et a dit qu elle serait bien aise qu'on lui donnât les moyens de sortir de l'île et d'aller en Afrique ou ailleurs, où il pourrait devenir un bon soldat et un honnête homme. — « Ah! madame, dit l'évêque, me permettez-vous de lui faire dire cela? —Comment! monseigneur, vous savez donc où il est? » — Règle générale, le plus mauvais garnement, en Corse, est toujours apparenté au plus honnête homme. Ce qui les a beaucoup surpris, c'est qu'on leur a demandé un nombre prodigieux de grâces, mais pas un sou; aussi l'impératrice est revenue fort enthousiasmée. »

En somme, déduction faite des pages oiseuses, des détails de santé, des marivaudages de médiocre aloi, des traits de cynisme mal déguisé, des jugements sommaires et excessifs, et des passages où la haine anticléricale s'accuse trop, un tiers environ de ce recueil de *Lettres à une inconnue* est de l'excellent Mérimée. Mais que dire des *Dernières Nouvelles*? Ne vaudrait-il pas mieux n'en rien

dire ? Pourtant, nous ne croyons pas devoir les passer tout à fait sous silence ; car enfin, au milieu de toutes nos infériorités, il nous est permis de profiter de nos rares avantages ; peut-être arrivera-t-on à conclure que la foi sincère, la confiance naïve, la simplicité de cœur et d'esprit ont du bon, si l'on sait quelles imaginations le scepticisme malade appelle à son aide pour se distraire d'images plus menaçantes et plus sombres. Éliminons d'abord les traductions de Pouchkine, les récits d'ancienne date (1846),les bribes recueillies dans de vieux tiroirs. Il n'y a de vraiment neuf dans ce volume que *Lokis* et *la Chambre bleue*, cette *Chambre bleue* spécialement écrite pour l'impératrice, et qui, j'aime à le croire, n'aurait pas été publiée si le 4 septembre n'y avait mis la main.

Lokis tient plus de place qu'il ne vaut dans la correspondance de l'auteur avec l'inconnue. Il y revient avec une persistance et une prédilection visible, en homme content de son œuvre et qui voudrait faire partager son contentement. Il paraît que la dame avait demandé et obtenu des retouches. « A Saint-Cloud, lui dit-il, j'ai lu *l'Ours* devant un auditoire très-*select*, dont plusieurs demoiselles, qui n'on rien compris, à ce qu'il m'a semblé. » — J'avoue, à ma honte ou à mon honneur, qu'en lisant *Lokis* dans la *Revue des Deux Mondes*, je n'avais pas été plus perspicace que les rosières de Saint-Cloud. L'extrême bizarrerie du sujet m'avait paru palliée plutôt

que sauvée par l'habileté de l'exécution ; voilà tout, et je n'y avais pas entendu plus de malice. Mais du moment que Mérimée, qui savait probablement ce qu'il avait voulu faire, nous impose, pages 33 et suiv., son interprétation personnelle, du moment que, pour l'édification de cette femme qu'il a aimée et qu'il devrait respecter, il tourne dans tous les sens cette interprétation hideuse et monstrueuse, il faut bien le croire ; dès lors, *Lokis* n'est plus et ne peut plus être qu'un objet d'horreur et de dégoût.

Je suis plus à l'aise avec *la Chambre bleue*. On me dit qu'un vaudevilliste en a extrait une pièce qui a eu sept ou huit représentations ; c'est tout l'honneur que méritait ce récit, digne de Paul de Kock, et où je ne retrouve même plus la correction de style et la justesse du trait, si remarquables chez Mérimée. Puisque nous en sommes au Vaudeville, je dois ajouter qu'on y jouait en 1868 une drôlerie intitulée *le Petit Voyage*, bien plus spirituelle et bien plus gaie que cette *Chambre bleue* qui lui ressemble en laid. Non n'aurions pas même mentionné cette nouvelle d'une trentaine de pages, si son *auguste* destination ne lui eût donné quelque importance. Voilà donc de quelle littérature se délectaient l'impératrice et son groupe ! Loin de nous l'idée de manquer de respect à cette grande infortune ! mais, en vérité, comment s'étonner des incohérences qui signalèrent les dernières années de l'Empire et précipitèrent sa chute,

quand on essaye de démêler ce qui se passait (style Sainte-Beuve) dans *cette jolie cervelle?* Des aspirations géreuses, de beaux traits de patriotisme et de courage, des trésors de tendresse maternelle, une piété catholique dont on ne saurait douter, même en présence de contradictions inouïes, une charité active; — et à côté de ces qualités attrayantes ou sérieuses, une futilité incroyable, une fièvre de plaisirs, une passion de toilettes et d'*inventions ultra françaises* qui condamnait par imitation son entourage à un luxe ruineux, donnait l'exemple de prodigalités insensées et devenait parfaitement ridicule à mesure que se rapprochaient ou s'éloignaient les horizons de la quarantaine; en littérature, dans le roman, dans l'art, au théâtre, le goût de tout ce qui excluait l'idée de grandeur, de vertu, d'héroïsme, de santé morale; une préférence visible pour le rose, le joli, le faux, le déshabillé et le maquillage; des sentiments vagues de dévotion espagnole fraternisant avec des œuvres et des auteurs matérialistes; sous prétexte de triompher à tout prix de cet inexorable ennui qui fait le fond de la vie des cours, une tendance puérile à s'étourdir, à s'agiter dans le vide, à chercher des sensations imprévues, à s'éprendre de l'extraordinaire, fût-ce aux dépens de la pudeur féminine et de la dignité souveraine; une religiosité factice s'entremêlant à des bizarreries ou à des indécences de costume; toute licence autorisée, pourvu qu'elle donnât matière à déguisements, à

charades, à tableaux vivants, à mise en scène; *Salammbô* catéchisée par *Sibylle;* l'eau bénite d'Octave Feuillet dans la cuvette de madame Bovary; Offenbach et Chaplin tendant la main à Flaubert et à Feydeau... Et c'est avec cela qu'on aurait prétendu remplir un intérim monarchique, suppléer aux défaillances du gouvernement personnel, remplacer les roués et les habiles qui avaient concouru à l'établissement de l'Empire, réprimer les débuts d'une révolution sociale et conjurer les périls d'une situation terrible qui eût exigé le génie de Richelieu, la souplesse de Mazarin, la finesse d'Anne d'Autriche et l'énergie de Marie-Thérèse !

Ceci me ramène aux *Lettres à l'inconnue* et à l'impression qu'elles nous laissent. Cette impression, malgré les sourires et les malices de détail, c'est une tristesse profonde. Chateaubriand racontant à grands traits, dans ses *Mémoires d'outre-tombe*, le retour de l'île d'Elbe et les Cent jours, nous parle de cette fameuse séance royale du 16 mars 1815, où Louis XVIII représentait l'ancienne monarchie menacée par le militarisme révolutionnaire ; il ajoute : « Dans les moments de silence, on croyait entendre les pas de Napoléon Bonaparte s'acheminant vers le palais des Tuileries. » En lisant le dernier volume des *Lettres* de Mérimée, on croit entendre à travers la nuit les chevaux des uhlans, le roulement de l'artillerie prussienne, le sourd murmure de la fourmilière allemande, le tumulte de l'invasion, les voix lugubres de la défaite. On ne peut

s'abstraire des scènes d'angoisse et de deuil, des calamités effroyables qui suivirent de si près les brillantes réceptions de Biarritz et de Compiègne, de Saint-Cloud et de Paris, décrites par Mérimée avec ce dilettantisme goguenard qui constate la folie des toilettes, la longueur des traînes, l'ampleur des crinolines, l'insuffisance des corsages, sans se formaliser ou s'effrayer de ces défis lancés par une société imprévoyante à la nation, à l'avenir, à la fortune publique et privée, à la Providence, à la morale et au bon sens. On sait quel fut le dénoûment, quelle fut l'expiation de ces fêtes ; il semble que l'ombre de nos malheurs s'étende peu à peu sur ces pages qui ne nous parlent que de galants commérages, d'anecdotes scandaleuses, d'épaules nues, de comédies mondaines, de tout ce que peuvent inventer, pour dérider leur bonheur et leur grandeur, les grands et les heureux d'ici-bas. La plupart des palais qui servirent de théâtres à ces vanités et à ces joies ne sont plus aujourd'hui que des ruines. L'œil peut suivre sur ces restes de murailles effritées et noircies la trace de nos ennemis du dehors et du dedans. On dirait qu'une mince et transparente cloison sépare à peine ces gaietés de nos douleurs, que ces lustres et ces candélabres se sont tout à coup changés en chapelle ardente, que ces valses et ces quadrilles se sont achevés sur des tombeaux, que ces fringantes beautés du Décaméron impérial se sont brusquement évanouies dans l'ombre pour reparaître avec le pâle visage et les allures fantastiques des *Willis* de la légende.

Ajoutons, en finissant, que le tour d'esprit et le genre de talent de Prosper Mérimée ne sont pas de nature à dissiper cette illusion funèbre. Cette école littéraire, qui devait aboutir à nos *impassibles*, ne saurait prétendre à raviver ce qu'elle touche, à consoler ceux qui ne veulent pas qu'on les amuse. J'ai lu, je ne sais où, que le fond de la littérature de Mérimée était la cruauté. Je n'irai pas aussi loin; mais c'est du moins le contraire de la sympathie, de la tendresse et de la pitié. Il n'a pas le don des larmes; il ne sait ni les faire couler, ni les étancher. Peu lui importe d'adoucir les douleurs qu'il retrace, d'essuyer le sang qui jaillit sous les couteaux dont il abuse. Demandant à son sang-froid le moyen de tripler son effet, je le comparerais volontiers — toute proportion gardée de situation, d'art et de style —aux *reporters* des journaux à sensation, les meilleures gens du monde, qui ne voudraient faire de mal à personne, mais qui, rencontrant sous leurs pas un assassinat ou un suicide, un incendie ou un naufrage, se sentent dans leur élément et ne songent plus qu'à tirer parti de leur trouvaille. Les chefs-d'œuvre les plus parfaits de Mérimée, l'*Enlèvement de la redoute*, *Mattéo Falcone*, *le Vase étrusque*, *Carmen*, *Colomba*, *Arsène Guillot*, la *Chronique du temps de Charles IX*, étonnent, frappent, saisissent, ou, comme on dit en argot de théâtre, *empoignent*, mais sans que le lecteur éprouve cette émotion communicative qui nous identifie avec l'auteur pour l'aimer, avec les personnages pour

partager leurs afflictions et leurs joies. C'est d'ailleurs la condition du scepticisme — de quelque nom qu'on le décore, — d'apporter avec soi des germes de dissolution et de mort. Supprimer l'âme, c'est faire de la tragédie humaine une boucherie où le plus faible est fatalement la proie du plus fort; c'est lui enlever cette moralité suprême, faite de miséricorde, de vérité et de justice, qu'exprimait vaguement le chœur antique, et dont le christianisme a le secret. C'est condamner le corps à être toujours en prospérité ou en liesse, sous peine de tomber plus bas que la plus misérable guenille. Déshériter la vie future, c'est contraindre celle-ci à n'être qu'une série de jouissances ou à résumer toutes les tortures de l'enfer. De là cette irrésistible froideur dont on ne peut se défendre, même en admirant. La littérature sceptique, fataliste, réaliste — c'est la même chose sous diverses étiquettes, — prend les devants sur le lit de mort et le cercueil. Son dernier mot, si on la pousse à bout ou si on a affaire à un fou comme Baudelaire, c'est le règne du néant et le triomphe du mal. Il est difficile d'apaiser avec ces procédés implacables les douleurs des individus ou des peuples. Il est malaisé de leur créer, pour les temps d'épreuves, une force intime qui les soutienne et les sauve. C'est pourquoi, tout en appréciant le vrai talent, le véritable esprit français partout où ils se rencontrent, gardons-nous de nous humilier devant cette littérature du doute, de l'ironie, du dédain et de la haine. Prenez les œuvres de

Mérimée ; remontez jusqu'à son maître Stendhal, à qui il a consacré cette scandaleuse notice, débauche d'athéisme dont il est généreux de ne pas parler; puis descendez aux imitateurs, aux successeurs de l'éminent écrivain, à ceux qui ont délayé son élixir dans des flots d'absinthe et inauguré les saturnales du réalisme. Parcourez en idée ces œuvres étranges, morbides, désolantes, excessives, venimeuses, cyniques, brutales, véreuses, faisandées, qui eurent leur jour de vogue et que favorisa le second Empire. Après ce pénible inventaire, revenez aux inspirations de la littérature spiritualiste et chrétienne ; à Lacordaire, à Montalembert, à Tocqueville, à Ozanam, au père Gratry, à Gerbet, à madame Swetchine, à Eugénie de Guérin, au *Récit d'une sœur*, à d'autres encore que je pourrais nommer, — et dites-moi où est le souffle, où est la lumière, où est le charme, où est la consolation, où est l'espérance, où est la force, où est le rayon, où est la vie?

XVII

LA DERNIÈRE MANIÈRE DE M. VICTOR HUGO

QUATRE-VINGT-TREIZE

Mars 1874.

Le moment est-il arrivé d'écrire le roman de la Terreur et de la Vendée? Il y a quatre ans, nous aurions hésité peut-être; aujourd'hui nous répondons hardiment: Non.

Les événements ont leur lointain comme les années, et parfois on est forcé de reconnaitre que ces deux lointains, au lieu de se compléter, se contredisent. Bornons-nous à un exemple. Entre la bataille de Culloden et la publication de *Waverley*, il s'est écoulé un temps moins long qu'entre le meurtre de Louis XVI et l'apparition du dernier livre de M. Victor Hugo. Et pourtant, en lisant le roman de Walter Scott, on comprend dès l'abord qu'il est venu à son heure — ni trop tôt ni trop tard. — Il suffit, au con-

traire, de parcourir les premiers chapitres de *Quatre-vingt-treize* pour deviner que l'auteur va rouvrir des plaies, irriter des blessures, envenimer des questions pendantes, renouveler de vieilles querelles entre républicains et royalistes, enfreindre également les conditions du roman et celles de l'histoire, et donner à maintes pages de son récit les apparences d'un pamphlet révolutionnaire, d'un programme socialiste ou d'une flatterie radicale. Pourquoi cette différence? Est-ce seulement parce que Walter Scott a eu autant de bon sens que de génie, et parce que M. Hugo, à force de manquer de l'un, a fini par perdre l'autre? Sans doute; mais aussi parce que tout, dans l'état actuel de l'Angleterre et de l'Écosse, éloignait les perspectives, et que tout, dans notre histoire la plus récente et dans nos périls les plus imminents, nous rapproche de la date sinistre inscrite par M. Hugo en tête de ses trois volumes. Au lendemain d'une guerre néfaste, marquée, dès l'origine, d'un caractère essentiellement révolutionnaire et compliquée, au dedans, de saturnales démagogiques, moins de trois ans après l'abominable épisode de la Commune dont les chefs s'inspiraient de la tradition terroriste, à l'heure critique où l'on voit sortir de l'ombre et reparaître sur la scène ceux qui se sont proclamés les fils et les héritiers directs des *grands hommes* de quatre ving-treize, l'ouvrage de M. Hugo n'est et ne peut être qu'une gigantesque allusion.

Maintenant, si on nous accorde que l'écrivain le plus

sage, le moins compromis par ses antécédents, le moins docile aux servitudes de la popularité, aurait dû y regarder à deux fois avant de prendre cette horrible époque pour sujet d'un livre, que dire de cet incorrigible volontaire de toutes les aberrations, calculateur halluciné, visionnaire malfaisant, désormais emprisonné dans un rôle si absolu, qu'il ne pourrait être raisonnable et vrai sans avoir l'air de se rétracter? Assurément, s'il existe dans notre littérature un *illustre* à qui cet impossible sujet fût interdit, c'est M. Victor Hugo, et cela, non-seulement au nom de la vérité politique et historique, mais dans l'intérêt du peu de génie et de gloire qui lui reste. Au temps de cette fastueuse réclame qu'il appelait son exil, on a justement remarqué que la mer était pour lui une dangereuse compagne; qu'elle achevait de lui faire perdre le sens de la proportion et de la mesure; que l'immensité de ses horizons, la profondeur de ses abîmes, la violence de ses colères, la hauteur de ses falaises, le fouillis de ses madrépores, les formes fantastiques de ses monstres, ses perpétuelles communications avec l'infini, ne s'accordaient que trop bien avec le penchant de ce poëte plus grand que nature. Eh bien, ce que l'on a dit de la mer, nous le dirions volontiers de la Révolution française, parvenue à son point culminant, à la crise suprême que résument ces trois noms : Danton, Robespierre, Marat. Le crime, le malheur, la détresse publique, l'agitation populaire, l'audace des scélérats, l'atrocité des bourreaux, le

courage des victimes, la guerre étrangère, la guerre civile, l'incroyable spectacle de ces deux Frances, l'une héroïque, l'autre infernale, tout cet ensemble forme un idéal de grandeur tragique qui donne le frisson et le vertige, et qui devait, quinze ou vingt ans plus tard, créer la poésie de notre siècle. Quoi de plus perfide que ce contact pour un cerveau puissant et malade, sur lequel l'océan démagogique devait produire le même effet que le formidable voisin des îles de Jersey et de Guernesey ? Que de tentations irrésistibles ! Outre le plaisir de fraterniser avec ces prétendus Titans et de s'en donner à cœur-joie dans le domaine de l'*énorme*, de l'*insondable*, de l'*incommensurable*, M. Hugo trouvait là une occasion de satisfaire son éternelle et fastidieuse passion pour l'antithèse ; non plus sur des êtres imaginaires, tels que la Sachette et Fantine, tels que le galérien des *Misérables* ou le saltimbanque de *l'Homme qui rit;* non plus sur des personnages à demi perdus dans les brumes du passé, tels que Lucrèce Borgia et Triboulet, Marie Tudor et Marion Delorme, mais sur des *héros* dont les noms sont sans cesse rajeunis par nos angoisses et dont les ombres menaçantes semblent errer au milieu de leurs exécrables disciples ou de leurs grotesques plagiaires.

— Voilà bien, me dira-t-on, le parti pris d'un détracteur systématique ! Avant de condamner *à priori* le nouvel ouvrage de M. Hugo, il faudrait savoir si, plaçant

face à face la Révolution et la Vendée, l'auteur du vers célèbre : .

> Mon père vieux soldat, ma mère Vendéenne,

a trop ouvertement sacrifié aux soldats de Hoche et de Kléber les compagnons de Charette et de Cathelineau. Si, au contraire, il a fait de son livre un hommage à toutes les formes de l'héroïsme, s'il s'est tour à tour incliné devant les patriotes qui mouraient pour leur pays et devant les paysans qui se battaient pour leur Dieu, leurs prêtres et leur roi, que deviennent vos chicanes ? Ses prédilections républicaines n'auront rien qui puisse vous déplaire, puisqu'elles donneront encore plus de prix et d'éclat aux témoignages de son admiration pour les ennemis de la République.

Soit! acceptons le débat sur ce terrain ; admettons un moment l'hypothèse monstrueuse d'après laquelle on pourrait insulter toutes les grandeurs du passé, amnistier le régicide, absoudre la Terreur, représenter comme passibles de la peine du talion les suppliciés de 93, partager le différend entre la féodalité et la guillotine, glorifier au nom de l'humanité tous les excès de la barbarie, transformer en représailles populaires des crimes où le vrai peuple ne fut pour rien, — œuvres de bandits ameutés par des scélérats, — et désarmer d'avance ses contradicteurs en couvrant de quelques fleurs de rhétorique les *gars* de Saint-Florent et de Beaupréau. Restons

uns des autres [1] chaque fois qu'une émotion violente a montré le fond de leur pensée, et que, de collègues, ils se sont faits accusateurs; et surtout la manière dont finirent les survivants — j'allais dire les échappés — de ce repaire de tigres, de chacals et de hyènes. Ces fiers tribuns devinrent — qui l'ignore ? — les plus souples et les plus serviles des courtisans ; un signe du maître courbait ces têtes qui en avaient fait tant tomber. Il n'y eut pas assez de broderies pour ces carmagnoles, pas assez de bas de soie pour ces sans-culottes, pas assez de panaches pour ces bonnets rouges, pas assez de titres pour ces égalitaires, pas assez de pensions pour ces stoïques, pas assez de raffinements pour ces spartiates, pas assez de génuflexions pour ces athées. On les cherche à la tribune ou sur l'échafaud, on les trouve sous la botte de l'Empereur. Ils se consolent d'avoir égorgé en se félicitant d'avoir vécu ; ils jouissent de la vie pour oublier qu'ils ont abusé de la mort. Un d'eux — détail curieux ! — prolonge tellement sa vieillesse, qu'il a le temps de profiter du coup d'État du 2 décembre, et d'être sénateur du second Empire [2].

Que dire du chapitre intitulé *Minos, Éaque et Rhadamante,* où l'auteur a groupé Danton, Robespierre et *Marat,* en attendant Cimourdain ? Lisez ce chapitre,

1. Voir les *Mémoires d'outre-tombe;* voir aussi l'excellent livre de M. J. Courtet : *les Révolutionnaires.*

2. Thibaudeau.

puis relisez la grande scène du quatrième acte de *Charlotte Corday*. Jadis, au temps des *Burgraves* et de leur chute majestueuse, M. Hugo et ses amis se moquaient de l'honnête Ponsard et de l'école du bon sens. « Il vaut mieux, disait Olympio, que les jeunes gens écrivent des pièces pareilles, que s'ils fréquentaient l'estaminet. » Le Hugo de 1874 et de 1793 vient de venger à ses dépens le poëte de *Charlotte Corday*. Il l'a gâté en l'imitant. Ponsard, tout à fait impersonnel dans son procédé cornélien, avait su faire dire, en vers simples et bien frappés, par chacun des triumvirs, ce qu'ils pouvaient avoir dit. Abordant la même situation, M. Hugo, habitué de longue date à absorber son personnage dans son génie, fait parler Danton, Robespierre et Marat exactement comme il parlerait lui-même. S'il était possible de sourire en présence de ces féroces ou hideuses figures, on sourirait en lisant les lignes suivantes (c'est Marat qui parle) :

» — Robespierre, je ne suis l'écho de rien, je suis le cri de tout... Ah ! vous êtes jeunes, vous ! Quel âge as-tu, Danton ? trente-quatre ans. Quel âge as-tu, Robespierre? trente-trois ans. Eh bien, moi, j'ai toujours vécu ; je suis la vieille souffrance humaine ; j'ai six mille ans... »

Tout le dialogue, ou plutôt tout le livre, est écrit de ce style. Ces trois lignes, où M. Hugo, par humilité ou par orgueil, a fait de Marat son sosie, prouvent surabondamment qu'il tient dans une certaine estime ce monomane effroyable, objet d'horreur et de dégoût, qui relève

de la pathologie encore plus que de l'étude morale. A ses yeux, Marat est plus logique que Robespierre, lequel est plus logique que Danton. Tous trois sont des aigles, des tonnerres (*sic*) ; ils personnifient ce que le souffle révolutionnaire a créé de plus grandiose et de plus puissant. Mais patience ! Avec M. Hugo, il y a presque toujours une ressource ; c'est de tourner la page et de voir comment il s'y prend pour soutenir ses paradoxes et pratiquer ses maximes. Ces trois hommes forts, oubliant que l'union fait la force, se haïssent autant que peuvent se haïr trois types de la perversité humaine. Leur discussion dégénère en querelle, et les voilà renouvelant, dans le plus tragique des cadres, la scène de Vadius et de Trissotin. Les mufles se crispent, les rictus s'ouvrent; les dents se montrent, — dogues enragés au venin de vipères ! — ils se provoquent, ils se mordent, ils se déchirent, et, dans tout cela, la France et la République deviennent ce qu'elles peuvent.

« — Robespierre a son portrait sur tous les murs de sa chambre. — Et vous, Marat, vous avez le vôtre dans tous les égouts. — Vous vous êtes caché, Robespierre ! — Et vous, Marat, vous vous êtes montré. — Vous avez refusé de couvrir d'un voile la tête de Louis XVI. — J'ai fait mieux que lui voiler la tête ; je la lui ai coupée. — Danton, mêlez-vous de rendre vos comptes. Que sont devenus les trente-trois mille écus, argent sonnant?... Et les vols de Lacroix, votre *alter ego* ? Et l'argent prêté à la Montan-

sier ? » — Arrêtons-nous, le cœur se soulève à cet échange de récriminations et d'invectives. Hypocrisie, couardise, concussion, friponnerie, trahison, débauche, pactes clandestins avec l'étranger ou avec la cour, toutes les variétés de l'insulte se croisent et s'entre-choquent ; chaque mot ressemble à un précurseur de guillotine. Danton, Robespierre et Marat sont enfin dans le vrai. Ils ont trouvé un moyen pour que nous soyons de leur avis, en se démontrant les uns aux autres qu'ils cumulent tous les vices avec tous les crimes, et que, sous le masque du patriote, se dissimule la grimace du traître, du bourreau, du voleur ou du charlatan. — M. Hugo a beau ajouter : « Ainsi parlaient ces trois hommes formidables, » — le lecteur, renseigné par eux sur eux-mêmes, réplique tout bas : « Ainsi parlaient ces trois affreux drôles. »

Pourtant, si parfaite que soit la logique de Marat, nous rencontrons, dans *Quatre-vingt-treize*, un logicien supérieur. M. Hugo lui donne un maître, Cimourdain. Cimourdain, une des créations du poëte, est à Marat ce que Marat est à Danton. Il a été prêtre, et, avant de jeter sa soutane aux orties, il a initié à toutes les exigences de l'humanité souffrante, à tous les bienfaits de la révolution prochaine, un jeune gentilhomme, le vicomte de Gauvain. Gauvain, *tout court,* grâce à cette éducation préventive, est devenu un officier républicain, heureux de fouler aux pieds tout ce que ses traditions de famille et

les plus simples sentiments d'honneur lui ordonnent de respecter et de servir ; enchanté de se battre contre ses parents et ses amis, ne croyant plus ni à Dieu, ni au diable ; ce qui ne l'empêche pas d'être un *ange*. Ceux qui ont lu *les Misérables*, et les lecteurs beaucoup plus rares qui n'ont pas oublié ce gros roman, n'ont qu'à se souvenir d'Enjolras. Gauvain est l'Enjolras des *bleus*, comme Enjolras était le Gauvain des faiseurs de barricades; M. Hugo n'a pas échappé aux infirmités de l'âge ; ainsi que la plupart des vieillards, il est sujet à se répéter; il suffirait, à la rigueur, de connaître un de ses ouvrages pour retrouver, dans ses œuvres ultérieures, les mêmes situations, les mêmes figures, les mêmes formules, le même style. Ce n'est plus de l'art, c'est du procédé ; et nulle part ce procédé, qui n'a rien à nous apprendre, ne s'est moins déguisé que dans son nouveau livre.

Quoi qu'il en soit, Gauvain, le gentilhomme renégat, fait le plus grand honneur à son précepteur Cimourdain, le prêtre apostat. Nous verrons tout à l'heure sur quels points de détail ils diffèrent. Ils s'unissent du moins dans la tendre prédilection de M. Hugo qui a confié à Gauvain le soin délicat de définir, quatre-vingts ans d'avance, la République de ses rêves, mais sans abandonner l'inflexible Cimourdain. Nous parlions de logique; c'est fatalité qu'il faudrait dire ; Cimourdain représente la fatalité révolutionnaire, ne pouvant et ne voulant s'arrêter

que lorsqu'elle a tout détruit. S'il était possible de prendre au sérieux la politique de M. Victor Hugo, c'est ici que nous pourrions aisément faire voir avec quelle étourderie sénile il ne cesse de prêter des armes à ses adversaires. Acceptant tout de la Révolution, même 93 — surtout 93, — républicain d'autant plus fervent qu'il y apporte tout le zèle d'un converti et toute l'ardeur d'un candidat, il se résume dans le personnage de Cimourdain et il le charge de représenter l'épouvantable *crescendo* révolutionnaire, la *loi* (c'est son mot) d'après laquelle un radical trouve toujours un plus radical qui le dévore. Mirabeau *sent remuer* Robespierre; Robespierre, Marat; Marat, Hébert; Hébert, Babeuf; ainsi de suite; comme nous dirions aujourd'hui : Thiers *sent remuer* Jules Favre; Jules Favre, Gambetta ; Gambetta, Ledru-Rollin; Ledru-Rollin, Vermesch et Félix Pyat; Félix Pyat et Vermesch, les pensionnaires des maisons centrales et du bagne de Toulon. Existe-t-il, en conscience, un argument plus écrasant contre le principe révolutionnaire ? Ce n'est pas tout; cette *fatalité* de la révolution, réalisée en Cimourdain, nous rappelle la fatalité du moyen âge, dont M. Hugo avait fait l'inspiration et l'épigraphe de sa *Notre-Dame de Paris*. Or, si nous avons bonne mémoire, la fatalité de 1480 — Ἀναγκὴ — devenait, sous la plume de M. Hugo, l'antagoniste du dogme catholique, de la foi, de l'idée religieuse qu'éveillent le nom et l'image de notre sublime cathédrale. Eh bien, pourquoi

la fatalité de 1793 ne serait-elle pas l'antagoniste de la Révolution, de la République, des dogmes de la liberté et de l'égalité, qui ne peuvent vivre du moment que l'homme obéit à une loi brutale et y sent se briser sa volonté, sa conscience, son libre arbitre, toutes les facultés de l'être moral? N'insistons pas; après tout, la vraie fatalité est que M. Hugo déraisonne, et que, par le cliquetis de ses antithèses, l'éblouissement de ses métaphores, ses aphorismes d'oracle, ses allures de hiérophante et d'apôtre, il conserve son prestige auprès d'un certain nombre de compères et d'une multitude d'imbéciles.

Après Cimourdain, après Gauvain, l'absolu de la révolution et l'absolu de l'humanité, — l'humanité de M. Hugo,— nous avons le sergent Radoub. Bien que l'auteur lui témoigne une affection toute particulière, il n'a pas fait en son honneur de grands frais d'invention et d'originalité. Nous l'avons rencontré souvent, adouci et corrigé par les convenances théâtrales, dans les vaudevilles et les mélodrames de l'époque lointaine où notre vanité et notre ingratitude aimaient à faire de notre gloire militaire une épigramme contre les douceurs de la paix. Radoub est le soldat républicain, le *volontaire de* 1792, tel que nous le transmettait jadis la légende, étouffée aujourd'hui sous nos ruines. M. Hugo pourtant a su le façonner à sa guise et l'enjoliver de quelques traits caractéristiques. Il a fouillé dans son répertoire plus volumineux que varié; il en a

tiré Gavroche ; il l'a affublé d'un uniforme en haillons et nous l'a montré

Pieds nuds, sans pain, sourd aux lâches alarmes,

vrai gamin de Paris, monté en grade; intrépide, gouailleur, sans foi ni loi, *blaguant* la mort et le bon Dieu, impie avec délices, adoptant trois orphelins et prêt à piller ou à profaner vingt églises ; partageant son pain avec une mendiante et disant gaiement à un paysan vendéen mortellement blessé: « C'est tout à l'heure que tu vas savoir que ton curé ne te disait que des bêtises. » En un mot, rien de plus charmant que Radoub. Qu'il échappe aux guerres du Consulat et de l'Empire, et ce pur républicain du *Bonnet-rouge*, — ci-devant *Croix-rouge*, — sera, en 1815, un bonapartiste accompli.

C'est à l'aide de ces acteurs et de quelques figurants secondaires, que M. Hugo affirme, non-seulement ses convictions républicaines, — quel sceptique endurci pourrait en douter ? — mais sa résolution bien arrêtée de choisir 93 pour son objectif et de ne pas faire la moindre concession à de récentes et douloureuses expériences. Ici redevenons sérieux; le sujet en vaut la peine plus que l'écrivain.

Il a fallu un sang-froid bien imperturbable, et même quelque chose de pire, pour écrire ces trois volumes sans se préoccuper un seul moment de ce qui aurait dû, depuis quatre ans, dissiper toutes les illusions, changer

tous les points de vue, réduire à néant tous les sophismes, confondre les apologistes, légitimer les anathèmes, nous apprendre, à nos dépens, à juger les doctrines par leurs conséquences, les hommes par leurs œuvres, les ancêtres par les petits-fils, 1793 par 1871. Sans doute M. Hugo, qui déjà, du temps de ses premiers drames, préludait à son rôle hiératique ou olympien, se considère comme tellement supérieur aux événements, qu'il n'a pas plus à s'en inquiéter que s'il s'appelait Homère, Dante, Shakspeare, ou peut-être Jéhovah. Les désastres de la guerre, les humiliations de nos armes, le patriotisme des néo-républicains se manifestant par des prises d'armes contre les couvents ; les dilapidations et les crimes des hommes du 4 septembre, les massacres et les incendies des Robespierre, des Marat et des Babeuf de la Commune, le laissent aussi intact et aussi indifférent que les discordes de Lacédémone et d'Athènes, les conquêtes d'Alexandre, la conjuration de Catilina, l'épisode des Gracques ou les troubles des républiques italiennes. Ces menus détails se perdent dans sa gloire et son omnipotence comme des grains de sable dans un rayon de soleil. L'aigle dans son vol, le Mont Blanc sur ses cimes, ne dominent pas de plus haut le nuage qui passe, l'éclair qui brille, la foudre qui gronde. Cette explication est encore la plus honorable que l'on puisse donner de l'immobilisme de ce génie humanitaire au milieu de nos vicissitudes et de nos douleurs. Car lui

attribuer une arrière-pensée de flatterie pour les forcenés et les bandits qui nous ont fait tant de mal et qui nous menacent encore, ce serait à la fois la plus cruelle des injures et la plus absurde des invraisemblances.

Mais nous, pauvres esprits habitués à remonter des effets aux causes, nous ne pouvons nous empêcher d'opposer à M. Hugo un dilemme qui s'applique à tout l'ensemble de son œuvre. De deux choses l'une, dirons-nous : ou ces hommes que vous nous présentez comme grands étaient petits, ces héros de patriotisme et de vertu étaient des ambitieux et des scélérats, ces troupes républicaines, improvisées par le souffle de 92 et de 93, ne ressemblaient guère au type idéal qu'avaient peu à peu composé les imaginations contemporaines secondées par l'esprit de parti ; et alors rien de plus coupable et de plus funeste que de persister, malgré l'évidence, en dépit de nouveaux renseignements historiques [1], dans ce mensonge qui a contribué pour sa grosse part à nos fautes et à nos désastres ; ou bien nous avons tort de chicaner la tradition révolutionnaire, telle que l'ont maintenue les Michelet, les Quinet, les Louis Blanc, les Victor Hugo, les Béranger ; il n'y a rien à rabattre de ces apothéoses décernées à des tribuns incorruptibles, à des législateurs infaillibles, à des soldats invincibles ; et alors, qu'est-ce

1. Voir notamment *les Volontaires de* 1792, de M. Camille Rousset.

à dire ? ces illustres, ces sages, ces martyrs du devoir, ces vainqueurs de l'Europe et de la Vendée étaient, en réalité, des fils, des disciples de la société qui venait de s'engloutir ; on ne peut admettre que trois années — les trois années qui vont de 89 à 92 — aient suffi à la naissance, à l'éducation, à la métamorphose d'une génération tout entière. C'est à l'ombre de la Royauté, c'est dans la France monarchique, c'est à travers les rouages d'une organisation séculaire, que ce groupe admirable de citoyens, de politiques et de guerriers avait fait ses provisions d'héroïsme, de génie et de vertu. La scène change ; un demi-siècle s'écoule, et pendant ce demi-siècle, la Révolution s'enracine dans le sol, dans les institutions, dans les mœurs. Elle cesse d'être une idée pour devenir une puissance. De faux semblants de monarchie ou de dictature peuvent abuser un moment les spectateurs intéressés ou frivoles, mais n'arrêtent pas l'incessant progrès de l'éducation révolutionnaire qui nous pénètre par tous les pores, que nous respirons avec l'air et que favorisent les connivences ou les faiblesses de la littérature, du théâtre, du public, de l'art, du journalisme, du code, de cette société même, toujours menacée et toujours aveugle. Surviennent les occasions de montrer tout ce que cette situation nouvelle ajoute de force, de raison, d'intelligence et de grandeur à nos premières conquêtes. A deux reprises, la Révolution reprend son étiquette, ses formules, ses créatures, ses moyens d'action, et s'appelle République;

sans doute elle va nous faire assister à des prodiges, mettre en ligne des géants, régénérer la France, décréter la victoire, dompter tout ce qui reste du vieux monde... Hélas ! les souvenirs de 1848, les plaies béantes de 1871, sont là pour attester le progrès en sens inverse. Aux Titans ont succédé des pygmées ; aux Ajax, des Thersites ; aux figures michel-angesques, des caricatures de Daumier ; aux gigantesques aventuriers de la législation, de la politique et de la guerre, de petits maraudeurs de préfectures, d'émargements, de fournitures, de caves et de fonds secrets. Tous les genres d'audace ont été remplacés par toutes les nuances d'ineptie ; les aigles par des perroquets, les monstres par des avortons, les enthousiastes par des ivrognes, les utopistes par des fripons, les tigres par des singes, les armées nationales et victorieuses par de pauvres paysans sans courage contre l'invasion, de pauvres conscrits qui n'ont su que se faire battre, de grotesques fanfarons qui font de l'héroïsme à distance, ou enfin — leçon mémorable ! contraste plus frappant que tout le reste ! — par les enfants de ces Vendéens, de ces *brigands*, de ces *blancs*, que traquaient les républicains de 93 et qui sont morts pour sauver l'honneur des républicains de 1870. Oui, pour nous consoler dans notre malheur et nous relever de notre honte, la Providence a permis que les Charette, les Cathelineau, les Bouillé, reparussent sous le feu des Prussiens en la personne de leurs petits-fils et que le drapeau de

la France demeurât sans tache entre leurs mains, pendant que les petits-fils des *héros* de la Convention achevaient de tout perdre à force de préférer leur République à leur honneur et à leur pays !

Voilà ce qu'ont fait de nous quatre-vingts ans de révolution démocratique. Voilà dans quelle proportion nous ont amoindris, énervés, démoralisés ou envenimés ces enseignements révolutionnaires qui n'avaient plus à se blottir dans la coulisse, et qui, à certains moments, s'emparaient de la scène tout entière. Les épreuves décisives par où a passé l'idée républicaine et les spectacles qu'elle nous a infligés, sont comparables à ces parodies trop bien faites qui mettent en relief tous les défauts de la pièce. En vérité, j'ignore si cette hypothèse n'est pas plus accablante que l'autre pour les doctrines de M. Hugo, pour ses fictions, pour ses idoles et pour lui-même. Prouver que les grandeurs révolutionnaires de 93 étaient faites de perversités, de lâchetés, d'atrocités et de petitesses, la belle affaire ! Mais indiquer ce travail de décomposition et de décroissance qui nous mène de 93 à 1874 et du sujet au livre, c'est plus concluant. Il y a, pour la Révolution telle que l'entend et voudrait la présider M. Hugo, quelque chose de plus humiliant et de plus triste que d'avoir passé de Necker à Mirabeau et de Mirabeau à Robespierre; c'est d'être allée de Robespierre à M. Naquet.

Ceci nous mène à la conclusion de l'auteur, c'est-à-dire à la page la plus insensée et la plus impardonnable d'un

ouvrage où l'ou ne trouve pas vingt lignes qui puissent réposer le cœur et l'esprit. La série des événements, que M. Hugo a inventés avec une parcimonie singulière et auxquels suffiront quelques mots d'analyse, aboutit à la situation finale. Cimourdain et Gauvain sont face à face, dans la prison du ci-devant vicomte, qui n'a plus que six heures à vivre. Cimourdain, son précepteur, son *père spirituel* (oh ! pardon !) va faire guillotiner ce *fils de son intelligence*, l'objet de son unique tendresse, ce *petit seigneur* dont il a fait presque un *grand homme*. Voilà les deux absolus en présence, discutant paisiblement l'avenir de l'humanité. La donnée est absurde et atroce, mais le dialogue pourrait être intéressant. L'approche de la mort vaillamment acceptée, la rigidité du devoir stoïquement accompli, les péripéties de la lutte, l'émotion du dénoûment, ce bourreau et cette victime unis par la plus étroite amitié, quel merveilleux prélude à un échange de pensées grandes et fortes, originales et fécondes ; échange d'autant plus facile, qu'il n'est pas défendu à l'écrivain de profiter des quatre-vingts ans qui le séparent de cette date et de se faire, à son choix, l'historien de l'avenir ou le prophète du passé ! Voici comment M. Hugo, le penseur, le pontife initié aux secrets des dieux, dieu lui-même, se met à la hauteur de cette scène pathétique, de cette majesté funèbre. — Je suis forcé de me contenter d'un fragment.

Cimourdain a exposé son programme, qui est, avec

quelques suppléments, le dernier mot de 93 et de la Terreur, Gauvain développe le sien, qui sera celui de la société nouvelle, éclairée et endoctrinée par M. Victor Hugo :

« — Vous voulez le service militaire obligatoire. Moi, je ne veux pas le service militaire ; je veux la paix. Vous voulez les misérables secourus ; moi, je veux la misère supprimée. Vous voulez l'impôt proportionnel ; Je ne veux point d'impôt du tout... Supprimez les parasitismes ; le PARASITISME DU PRÊTRE, le parasitisme du juge, le parasitisme du soldat... Utilisez la nature, cette immense auxiliaire dédaignée. Faites travailler pour vous tous les souffles du vent, toutes les chutes d'eau, tous les effluves magnétiques. Le globe a un réseau veineux souterrain ; il y a dans ce réseau une circulation prodigieuse d'eau, d'huile, de feu; piquez la veine du globe, et faites jaillir cette eau pour vos fontaines, cette huile pour vos lampes (et vos incendies), ce feu pour vos foyers. Réfléchissez au mouvement des vagues, au flux et reflux, au va-et-vient des marées. Comme la terre est bête ! ne pas employer l'océan ! ...»

Arrêtons-nous ; car M. Hugo ne s'arrêterait pas, et sa locomotive nous mènerait trop loin. Certes, si Gauvain revenait au monde, il reconnaîtrait que son poëte ne l'a pas mal soufflé ; que l'activité et l'industrie humaines ont tiré un assez bon parti de ce vent, de cette eau, de ce feu, de ce gaz, de cette vapeur, de cette houille, de ce

charbon, de cette veine, de cette huile, où M. Jourdain ne manquerait pas de trouver *trop de brouillamini et de tintamarre.* « — Sans doute, se dirait l'ex-vicomte, puisque l'homme moderne a si bien réalisé mon rêve, puisqu'il a si habilement dompté et utilisé les éléments, la misère n'existe plus... » Hélas ! lui répondrait la statistique; malgré toutes ces belles découvertes, le nombre des misérables s'est accru, et les révolutions sont pour beaucoup dans cette augmentation effrayante ; la misère a pris un caractère plus implacable que sous l'ancien régime, parce que les classes laborieuses et pauvres sont désormais sans lien, sans point d'appui, sans recours auprès des classes supérieures qu'on leur enseigne à haïr, sans refuge auprès de cette Providence divine qu'on leur apprend à blasphémer. La terre a livré ses secrets ; mais ces secrets, tout matériels, n'ont rien de commun avec l'ordre moral qui régularise, avec la religion qui console, avec l'autorité qui protége, avec la résignation qui tempère et adoucit les souffrances. La guerre est plus épouvantable que jamais, parce que ces découvertes, que vous avez invoquées au nom de l'humanité, se sont retournées contre elle et ont ajouté à mille raisons de se détester mille moyens de se détruire. Chaque progrès révolutionnaire commence par une illusion pour finir par un mécompte, et chaque mécompte se solde par un redoublement de détresse. Au milieu de tous ces naufrages, de toutes ces ruines, c'est encore cette vieille

charité chrétienne, méprisée et dénoncée par nos superbes utopistes comme une atteinte à la dignité humaine et un radotage d'ancien régime, qui garde le privilége de bénir ceux qui la maudissent et de guérir quelque-unes des plaies que vos disciples enveniment. Pendant que vous prêchez la révolte et les représailles, elle oppose à la fièvre des colères et des haines l'infatigable douceur de ses bienfaits : elle continue, entre le péril d'hier et la menace de demain, son œuvre patiente; elle emploie au profit des pauvres le *parasitisme* du prêtre, pour leur éviter le désagrément d'avoir affaire au *parasitisme* du juge. Elle monte silencieusement dans les mansardes que vous peuplez de funestes chimères; elle distribue le morceau de pain plus nourrissant que vos phrases; elle rachète le matelas sur lequel vos malheureuses dupes poursuivent leur rêve de partage et de revanche.

On voudrait rester calme, hausser les épaules, prendre ces sinistres sornettes par le côté ridicule, et assurément la prise ne serait pas difficile de ce côté-là. Mais, en vérité, comment ne pas bondir d'indignation devant cet incroyable mélange d'audace, d'astuce et de folie ? En temps ordinaire, dans la France intacte, après des années de sécurité et de paix, ces solutions proposées au problème social pourraient passer pour des visions de poëte, des rabâchages de vieillard, des récidives de maniaque. On pourrait les traiter comme les affiches d'un Bertron ou d'un Gagne qui aurait eu jadis du génie; comme nous

traitions, dans notre jeunesse, la doctrine de Saint-Simon, d'Enfantin et de Fourier. Mais, encore une fois, nous sommes en 1874; toutes nos blessures saignent; c'est le cœur oppressé par des souvenirs indélébiles, par des angoisses sans cesse renaissantes, que nous lisons cette page dictée par l'auteur à son héros; c'est à travers des décombres qu'il faut marcher pour arriver aux vitrines où s'étalent ces volumes, traduits, nous dit-on, dans toutes les langues [1], et recommandés d'avance à la curiosité et au succès. Chaque jour rend l'attaque plus meurtrière et la défense plus incertaine. La société, malade, ébahie, découragée, battue en brèche, ne sait plus si elle aura le temps et la force de résister à cette masse d'ennemis qui veulent faire de la présente année ou de l'année prochaine le pendant et le complément de 1793. Voilà le moment que choisit M. Hugo pour réveiller des dates, retracer des événements, glorifier des scélérats, faire parler des personnages, émettre des doctrines, accumuler des nuages qui suffiraient à troubler un ciel serein, et qui, au milieu de la tempête, décuplent les difficultés du sauvetage. Dans le chapitre que nous venons de citer, dans une foule d'autres passages que nous pourrions reproduire, il n'y a pas un mot qui ne soit démenti par nos malheurs et aggravé par nos dangers. Si l'on nous accorde qu'il existe, dans le domaine purement intellectuel et métaphysique, des CRIMES placés en

1. Hélas! l'Allemagne a tous les bonheurs; *Quatre-vingt-treize* ne sera pas traduit en allemand.

dehors de la justice humaine, moins infamants, mais d'une portée plus générale que le vol ou l'assassinat, si M. Guizot a pu qualifier le malheureux Lamennais de malfaiteur de l'intelligence, c'est à nos lecteurs que nous laissons le soin de donner à *Quatre-vingt-treize* son vrai tiitre et de précfser notre pensée.

Voyons maintenant par quelles chevaleresques sympathies, par quelle prodigalité d'hommages aux héros de la Vendée, M. Hugo a réparé ses torts et rétabli l'équilibre. Commençons par un aveu sincère : il a poussé l'impartialité et la générosité jusqu'à reconnaître que les Vendéens—gentilshommes ou manants—étaient braves et intrépides. Mais à quel prix ? Le marquis de Lantenac, personnage d'invention — et c'est encore un des inconvénients du *trop près*— Lantenac, dont la trace est invisible dans l'histoire réelle de ces guerres, a reçu de ses princes et de M. Hugo le brevet de chef suprême. La Rochejacquelein, Charette, Stofflet, Cathelineau, d'Andigné, Lescure, Bonchamp, d'Elbée, sont rayés d'un trait de plume. Lantenac a seul tous les pouvoirs ; il arrive d'Angleterre avec l'espoir peu patriotique de compliquer les périls de la Convention et des troupes républicaines par le débarquement d'une armée anglaise. Il est du reste à la hauteur de sa mission ; sa bravoure, son énergie, ses grandes qualités militaires, sa situation princière, son dédain de tout ce qui n'est pas le but à atteindre et l'obstacle à briser, le rendent capable de rappeler sous le drapeau blanc la victoire chancelante

et de mener à bonne fin son aventureuse entreprise. Mais il est plus cruel, à lui seul, que tous les dictateurs et tous les proconsuls de la Terreur ; et même en acceptant ce caractère tout d'une pièce, nous dirions que M. Hugo l'a gâté par un mot : *Sceptique au fond.* Sceptique au fond, c'est-à-dire n'ayant pas même, comme Cimourdain ou Marat, l'excuse d'une conviction profonde ; lecteur assidu de *Candide* et laissant entrevoir sous sa crinière léonine un bout d'oreille voltairienne. Dès lors, rien n'atténue l'horreur de dialogues tels que celui-ci :

« — Vous avez brûlé la ferme ? — Oui. — Avez-vous brûlé le hameau ? — Non. — Brûlez-le. — Que faut-il faire des blessés ? — Achevez-les. — Que faut-il faire des prisonniers ? — Fusillez-les ! (fusillez-moi tous ces gens-là !) — Il y en a environ quatre-vingts. — Fusillez tout ! — Il y a deux femmes. — Aussi. — Il y a trois enfants. — Emmenez-les ; on verra ce qu'on en fera. »

Et on en fait des OTAGES ; et la main de M. Hugo n'a pas tremblé en écrivant ce mot-là !

Le comte du Boisberthelot et le chevalier de la Vieuville ne paraissent que dans le prologue. Ils ont le temps de médire des princes, des généraux vendéens, des prêtres, de tout ce qu'ils doivent respecter, pour que leur conduite ait un sens. Leur mot d'ordre : « être féroce, impitoyable, » contraste avec la légèreté de leurs propos et avec leur profession de foi :

— Croyez-vous en Dieu, chevalier?

— Oui ... non ... quelquefois.

Voilà donc tous les attributs de la Vendée aristocratique : bravoure, insouciance, mépris, atrocité, scepticisme. La Vendée populaire sera-t-elle mieux traitée par M. Victor Hugo? Il est permis d'en douter, si l'on en juge par le début. Un bataillon républicain déniche dans le bois de la Saudraie une femme, une mère, hébétée, ahurie, allaitant son dernier enfant, pendant que les deux autres pleurent et crient la faim sur ses genoux. On l'interroge : attention ! les réponses sont significatives.

« — Mon père était infirme à cause qu'il avait reçu des coups de bâton que le seigneur, son seigneur, notre seigneur, lui avait fait donnér ; ce qui était une bonté, parce que mon père avait pris un lapin, pour le fait de quoi on était jugé à mort... Mon grand-père était huguenot ; monsieur le curé l'a fait envoyer aux galères... Le père de mon mari était faux-saunier. Le roi l'a fait pendre.

» — Et ton mari, qu'est-ce qu'il fait ?

» — Ces jours-ci, il se battait.

» — Pour qui ?

» — Dame, pour le roi, pour son seigneur et pour monsieur le curé. »

Si la pensée de M. Hugo a un double fond, voilà une des clefs. La stupidité et l'ignorance conspirant avec l'oppression contre la lumière ; un peuple de dupes et de *brutes* (*sic*) assez aveugle pour repousser le bienfait de la

délivrance en l'honneur et au profit de ceux qui le rançonnent, le bâtonnent, le jettent au bagne et à la potence, c'est à quoi se réduit, selon M. Hugo et son école, un des plus magnifiques mouvements qui aient honoré l'humanité dans une de ces phases terribles où de grandes vertus sont nécessaires pour racheter de grands crimes. Ce que les croisades avaient été pour la noblesse chevaleresque et guerrière de l'époque féodale, la Vendée le fut pour le peuple catholique, à cette heure transitoire où le vieux monde allait faire place à la société nouvelle; une croisade populaire — j'allais dire démocratique — à domicile, se proposant de défendre et de venger l'autel de Dieu et le tombeau du Sauveur, profanés par des infidèles d'un nouveau genre. Même en avortant comme ses nobles aïeules, cette croisade reste féconde; elle se grave dans l'histoire comme une protestation immortelle contre les persécuteurs et les bourreaux; elle fait luire dans les ténèbres révolutionnaires quelque chose de pareil à ces lampes que les premiers chrétiens allumaient dans les catacombes. Elle empêche la prescription de ces mouvements généreux, de ces prodiges d'abnégation, de foi et de dévouement, dont la Révolution a tari la source, et que notre illustre Montalembert définissait : « l'effort de l'homme vers un je ne sais quoi plus grand que lui. » Elle laisse dans les âmes des germes ou des rejetons de ces vertus que supprime le régime égalitaire, qui reparaîtront par intervalles, et que nous retrouvons à leur place, pendant l'invasion alle-

mande, non loin des clochers de ses paroisses et des croix de bois noir de ses martyrs. Comme pour mieux en fixer le caractère, nobles et plébéiens, grands et petits [1], s'y entremêlent et s'y confondent si bien qu'on ne sait plus les distinguer ; il devient impossible, à distance, de se rappeler à qui reviennent les titres et les particules, et le trait distinctif de cette guerre, entreprise au nom des grandeurs et des hiérarchies du passé, a été de créer une égalité héroïque et une communauté de blason entre le marquis et le colporteur, entre le baron et le garde-chasse.

Pourquoi cet élan unanime? pour des raisons absolument contraires aux fictions et aux antithèses de M. Victor Hugo. Seigneurs et vassaux, nobles et paysans, habitants des châteaux, des presbytères et des chaumières, se sont retrouvés côte à côte, aux jours d'épreuve, animés du même esprit, combattant pour la même cause, parce qu'ils vivaient, de longue date, dans cette cordiale intimité qui n'exclut pas le respect, et que connaissent encore, malgré la différence des temps, nos populations de l'Ouest et du Midi de la France. Trop pauvres, trop fiers, trop ancrés dans leurs vieilles mœurs et leurs antiques croyances pour rester à la cour, les gentilshommes bretons et vendéens ne quittaient presque pas leurs terres, et, loin d'y exercer sur leurs inférieurs des cruautés de mélodrame, ils leur fai-

1. Voir le joli roman de Marin de Livonnière, *Petits et Grands*.

saient goûter les douceurs de cette égalité devant Dieu, enseignée par l'Évangile bien mieux que par le code; car la vanité et l'envie éludent sans cesse l'égalité que l'homme a mise dans la loi, et celle que Dieu a mise dans nos cœurs se rattache aux plus consolantes espérances et aux plus austères leçons de la vie. Mais, on le comprend, cette explication si naturelle et si vraie ne pouvait convenir à M. Hugo. Apôtre de la *lumière,* de celle qu'allume la Révolution et dont elle fait des incendies, il s'obstine à ne voir dans ce magnanime épisode de la Vendée qu'une œuvre d'ignorance, de barbarie et de ténèbres, la stupide inconséquence de corvéables réduits à l'état de brutes et se faisant tuer pour leurs oppresseurs, comme le chien lèche la main du maître qui vient de le rouer de coups. Étrange contraste! juste châtiment de l'orgueil élevé ou abaissé jusqu'à l'adoration de soi-même! Pendant les jeunes et belles années où M. Hugo n'était encore révolutionnaire qu'en littérature, il répudiait comme indignes de son audace et de son génie les plus pures traditions du goût, les modèles les plus parfaits, les *classiques* les plus autorisés. Aujourd'hui, ce n'est pas Aristote, ce n'est pas Racine, ce n'est pas Boileau, dont il accepte les exemples et le joug; il s'inspire des Dupuis et des Dulaure, il se fait le plagiaire des écrivains de bas étage qui publient, pour les habitués de clubs ou de cabarets, *les Chroniques de la Bastille, les Oubliettes du moyen âge* ou *les Mystères de l'Inquisition!*

Cette déchéance volontaitre n'est nulle part plus visible que dans le chapitre intitulé : *les Forêts,* qui commence par ces mots : « La Vendée, c'est la révolte-prêtre ; cette révolte a eu pour auxiliaire la forêt ; LES TÉNÈBRES S'ENTR'AIDENT. »

Quel beau cadre pour un romancier qui est en même temps un grand poëte, et comme il est facile de se figurer un Walter Scott français, moins mesuré, moins correct, si l'on veut, que l'auteur des *Puritains*, en présence de ces vastes forêts armoricaines où tout parle à l'imagination, où la sombre grandeur du paysage ajoute encore à l'émotion du récit, où la légende prête à l'histoire ses aspects fantastiques ! Les apparitions y servent de cortége aux personnages ; les frissons de l'ombre et du feuillage préparent le lecteur aux événemeuts tragiques ; le sang des héros semble couler de l'écorce des chênes ; les souvenirs de vingt siècles se groupent autour des naïfs défenseurs des poésies du passé ; sur un signe de Sainte-Anne d'Auray, le farouche Teutatès s'évanouit dans la brume ; le fantôme de Mélusine se croise avec le spectre de Velléda. C'est quelque chose de comparable à un orchestre mystérieux, tel que Meyerbeer l'avait rêvé pour son *Pardon de Ploërmel*, qui accompagne, enveloppe, interprète, agrandit les scènes pathétiques du drame. Voici tout ce que M. Hugo a tiré de cette source vive où un vieux critique n'a pas le droit de puiser :

La Révolution est une clarté ; cette clarté ne pouvait

être acceptée par cet aveugle : — « En face de ces événements incomparables, qu'on place ce sauvage grave et singulier, vivant de lait et de châtaignes, distinguant chaque hameau du voisinage au son de la cloche, *ne se servant de l'eau que pour boire,* respectant son maître dans son bourreau (il y tient !), parlant une langue morte, ce qui est faire habiter une tombe à sa pensée ; vénérant sa charrue d'abord, sa grand'mère ensuite, croyant à la sainte Vierge et à la Dame blanche, laboureur dans la plaine, pêcheur sur la côte, braconnier dans le hallier, aimant ses rois, ses seigneurs, ses prêtres, SES POUX... »— En voilà assez, n'est-ce pas ? Il ne resterait plus qu'à donner le mot de Cambronne pour consigne aux soldats du marquis de Lantenac.

Je ne sais si je me trompe ; mais il me semble que c'est là le côté le plus triste et le plus odieux de l'idée et du livre de M. Victor Hugo. J'admets pour un moment, bien court, que, dans le siècle de Bonaparte et de lord Byron, un génie démesuré, plein de lui-même, réfractaire à toute hygiène morale, se laisse prendre d'une sorte de vertige devant la fausse grandeur des hommes de la Révolution. La montagne est à pic, le gouffre est au bas, le contemplateur perd la tête ; c'est plausible ; mais appliquer le procédé contraire à tout ce que le désintéressement et la foi, l'abnégation et le courage ont produit de plus noble et de plus pur, rapetisser ce qui est grand, enlaidir ce qui est beau, il y a là, en dehors de tout esprit de parti un

crime de lèse-majesté poétique. Le penseur qui glorifie Robespierre, s'égare ; le rêveur qui salit Cathelineau, se dégrade. Or, en littérature comme en toutes choses, mieux vaut s'égarer que se dégrader.

Il est temps d'arriver enfin à l'analyse ; elle sera aussi courte que tardive ; car, on l'a déjà remarqué, ces trois volumes, réduits à leur plus juste expression, auraient à peine de quoi défrayer une nouvelle de cent pages.

Il n'y a pas de roman dans *Quatre-vingt-treize*, et nous sommes loin d'en blâmer M. Hugo. Il a pensé qu'une idylle aurait trop à souffrir de ce redoutable voisinage et qu'un nid de colombes disparaîtrait dans les serres de ces vautours et de ces aigles. Pourtant sa chère antithèse n'y perd rien. Il la formule dans les trois petits enfants dont nous avons déjà parlé, et que leur mère, Michelle Fléchard[1], affolée de douleur et d'effroi, poursuivie par les

1. Cette Michelle Fléchard, dont l'amour maternel et les trois beaux enfants devaient, dans la pensée de l'auteur et dans le plan général de son livre, nous reposer un peu de tant de scènes violentes, M. Hugo n'a pas même su ou voulu la respecter. Voici ce qu'on lit sous ce titre : LA MÈRE, 3e volume, page 45, livre 4e :

« — Elle pensait à tout ce qu'elle avait souffert, à tout
» ce qu'elle avait ACCEPTÉ ; aux rencontres, aux INDIGNITÉS, aux
» conditions faites, aux marchés proposés et SUBIS ; tantôt
» pour un asile, tantôt pour un morceau de pain, tantôt sim-
» plement pour obtenir qu'on lui montrât la route. Une femme
» misérable est plus malheureuse qu'un homme misérable,
» parce qu'elle est INSTRUMENT DE PLAISIR. »

bleus qui ont brûlé sa maison, orpheline et veuve dans la même journée, a cachés avec elle dans un fourré du bois de la Saudraie. Le bataillon parisien du Bonnet rouge, sergent Radoub, trouve la mère et les enfants, adopte les uns, permet à l'autre de s'adjoindre à la vivandière. Survient une des scènes de carnage et d'incendie, ordonnées par le marquis de Lantenac. La vivandière est tuée, Michelle grièvement blessée et laissée pour morte; les petits emmenés comme otages et enfermés à la Tourgue, propriété des Gauvain, lugubre édifice que l'auteur surnomme une Bastille de province, et où, à grand renfort d'énumérations descriptives et de détails techniques, il accumule tout ce qui peut faire d'une tour le symbole des abus, des violences et des férocités de l'ancien régime. Battu et refoulé par son neveu Gauvain, Lantenac s'est réfugié dans cette tour ou cette Tourgue, et, quoique les assaillants soient plus de quatre mille, quoique sa troupe écrasée par la supériorite du nombre soit réduite à dix-neuf énergumènes, héros doublés de démons, tous sont décidés à se faire tuer jusqu'au dernier plutôt que de se rendre. Michelle Fléchard miraculeusement sauvée et errant à pied à la recherche de ses enfants, la Tourgue assiégée par Gauvain et défendue par Lantenac, voilà tout le récit, abstraction faite de digressions interminables.

Il faut sacrifier les deux vraisemblances, matérielle et morale, pour prendre quelque intérêt à cet épisode final que le luxe topographique et architectural déployé par

l'auteur ne rend pas beaucoup plus clair. La Tourgue est machinée comme un théâtre de mélodrame ou de féerie. Après une série d'assauts traduits d'Homère par Anne Radcliffe, Lantenac, pressé dans ses derniers retranchements, découvre dans le mur une pierre qui tourne et ouvre sur un passage secret. Il se sauve ; mais en regardant en arrière, il aperçoit un incendie allumé par l'*Imânus*, le plus féroce de ses soldats. La Tourgue est en flammes ; peu importe à Lantenac que les quatre mille *bleus* et les dix-neuf *blancs* soient brûlés vifs ; mais les enfants ! René-Jean, Gros-Alain et Georgette ! *In demone Deus*, c'est M. Hugo qui le dit. Le démon se divinise ; l'impitoyable marquis se sent ému de pitié. Il retourne sur ses pas, rentre par le passage secret, se précipite au milieu des flammes avec une agilité que les sapeurs pompiers et les gymnastes envieraient à ses quatre-vingts ans, rapporte les marmots et se constitue prisonnier. Il est bien entendu que ce beau trait ne désarme pas Cimourdain. Justement, la guillotine vient d'arriver. Lantenac sera exécuté le lendemain. Mais Gauvain ne veut pas être en reste de générosité ; il ne faut pas que l'absolu de l'humanité se laisse battre par l'absolu de l'ancien régime. Pendant la nuit, le neveu se substitue à l'oncle qui accepte très-cavalièrement ce sacrifice. Qu'on juge de la stupeur et du désespoir de Cimourdain ! Le décret de la Convention ne lui permet pas de transiger avec son *devoir*. Son cher Gauvain est guillotiné

par ses ordres ; seulement, à l'instant même où tombe *cette tête charmante et fière*, Cimourdain se *traverse le cœur d'une balle.*

Le roman contemporain nous a soumis à de telles exigences, il nous a si souvent lancés aux dernières limites de l'invraisemblable et de l'impossible, que, si M. Hugo savait s'astreindre à être quelquefois naturel et simple, s'il observait les lois les plus élémentaires de l'art de conter, ces diverses scènes et ce dénoûment pourraient nous émouvoir. On sait par cœur les vers délicieux que lui inspiraient les enfants. Il était permis d'espérer qu'il retrouverait quelques-uns de ces accents auprès de cette mère en deuil, auprès de ces pauvres petits, fleurs rustiques écloses sur une même tige, emportées par le même tourbillon. Mais comment y aurait-il place pour une émotion vraie au milieu de ce déluge de mots, de cette exubérance de phrases ? Le procédé — un boulevardier dirait la *rengaîne* — de M. Victor Hugo reparaît sous des formes si invariables et si agaçantes, il en a tellement usé et abusé, qu'il serait facile de noter d'avance ses pages à effet, comme des morceaux de musique. On demandait un soir à madame Dorval, au moment où elle allait jouer un drame populaire, si elle était contente de son rôle : — « Je ne sais pas, répondit-elle ; j'ai un enfant, on me le prend, je le cherche, je le retrouve, voilà tout. » — C'était tout en effet, et, à l'aide de quelques syllabes entrecoupées, elle fit frémir et pleurer toute la salle.

M. Hugo aurait bien fait de méditer cette réponse de l'admirable interprète de Marion Delorme et de la Tisbé. Il a malheureusement adopté la méthode contraire. Il se refuse à comprendre que l'intensité des sentiments, la violence des situations ne se prêtent pas aux longs discours, et que, si ces discours cachent sous un faux air de simplicité, de réalité ou même de trivialité une affectation extraordinaire, si l'on devine le calcul, l'arrangement, le *cherché*, dans ce qui ne devrait être que le cri de la passion prise sur le fait, la vibration d'une catastrophe dans une âme, nous avons envie de rire de ce laborieux effort pour nous arracher des larmes. Lantenac se voit près d'être égorgé par un matelot dont il a fait fusiller le frère : discours. Michelle Fléchard,—une *brute*!—perd ses enfants : discours. Elle les retrouve : harangue. Ils vont être dévorés par l'incendie de la Tourgue : quatre pages dont voici le *bouquet* : « Je ne veux pas qu'ils meurent ! au secours ! au secours ! au secours ! oh ! s'ils devaient mourir comme cela, JE TUERAIS DIEU ! ... » Le plus farouche des Vendéens, l'Imânus, — un fauve ! — signifie son *ultimatum* aux quatre mille soldats de Gauvain : dix pages !

Ici se révèle une autre manie de M. Victor Hugo. A la prolixité il ajoute ce que l'on pourrait appeler la spécialité ou le spécialisme. Il est probable que pendant son séjour à Guernesey et ses longues promenades au bord de la mer, il a énormément causé avec les contre-

maîtres, les calfats, les pilotes, les timoniers, les charpentiers, les gardes-côte et autres notabilités maritimes. Ils lui ont beaucoup appris, et il a voulu, ainsi que l'attestaient déjà *les Travailleurs de la mer* et *l'Homme qui rit*, nous faire profiter de ses connaissances. On devine l'effet que doit produire le mélange continuel des exagérations d'idées, des paroxysmes de mots, habituels à M. Hugo, avec des détails de manuel Roret. Il y a trente-six ans, à propos de la préface de *Ruy-Blas*, Gustave Planche signalait cette prétention ridicule de tout savoir et de donner l'érudition la plus exacte pour auxiliaire à la poésie la plus sublime. Il s'égayait aux dépens du bois de *calambour* et de *l'almojarifazgo*. L'auteur de *Quatre-vingt-treize* a fait bien des progrès depuis lors. Ne voulant pas répéter ce qui a été si bien dit par mon éminent et excellent confrère, M. Saint-René Taillandier, je procéderai par assimilation. Figurez-vous un pauvre paysan des Ardennes, surpris en octobre 1870 par des uhlans qui veulent brûler sa maison, emmener sa femme et ses vaches et prendre ses enfants pour otages : « Oh ! pitié! leur dirait-il, on ne détruit pas ainsi un pauvre homme qui n'a fait de mal à personne... Je ne sais pas, moi ! La guerre, est-ce que cela me regarde ? Je ne connais que ma charrue qui a été fabriquée à Mézières, d'après un nouveau système, par Bouthancourt, place de l'Horloge... Même que son nom est gravé sur le soc. Nous sommes, nous, de malheureux innocents, bien

étrangers à la politique... Que m'importait à moi, la question de savoir si le prince de Hohenzollern, qui est l'agnat du roi de Prusse, serait appelé au trône d'Espagne où il est si difficile de fonder un gouvernement? Oh! grâce, grâce, monseigneur le cavalier, au nom de votre chère Gretchen! Comment saurais-je qui a tort, de Napoléon III, auteur du coup d'État du 2 décembre 1851, ou du roi Guillaume, arrière-neveu du grand Frédéric, qui fut l'ami de Voltaire... moi qui ne sais pas lire? Oh! laissez-moi ma vache! son lait me sert à faire du beurre que je porte à la ville, à M. le préfet, dont la femme est nièce du président du tribunal... même qu'elle m'a recommandé à son oncle pour un procès que j'avais... Vous regardez ma veste; elle est faite avec de la serge que j'ai achetée... vous trouverez le magasin, rue des Marchands, chez Tourteron... Et ma femme! ma pauvre femme! je l'ai épousée en 1857, l'année où toutes nos vignes ont gelé parce que nous avions manqué à la procession du 19 mars... Quant à mes enfants, à mes chers petiots, Gros-Pierre qui sert la messe de M. le curé, Simon qui grimpe aux arbres pour dénicher les grives, André qui connaît déjà tous les ânes de la commune, et Mariette qui est la filleule de M. le maire, vous ne les emmènerez pas... oh! non, ou je tuerai le bon Dieu!... ou je mettrai le feu à l'église, qui a été bâtie, en 1264, par un architecte nommé Domery... ou je vous dirai comme le Guillaume Tell de M. de Jouy, copié par

le Macduff de William Shakspeare : « Ah ! tu n'as pas d'enfants ! »

Je prie les lecteurs de me pardonner ce médiocre essai de pastiche. On a droit à quelques licences, quand on vient de subir ces trois volumes qui font l'effet, tantôt d'une gageure, tantôt d'un accès de fièvre chaude, tantôt de la chute d'un immense talent terrassé par un mauvais génie. Rien de juste, rien de vrai, rien de sincère. Cette lecture nous inflige un malaise comparable à celui d'un mélomane qui serait forcé d'entendre un violon de Stradivarius ou d'Amati jouer faux pendant toute une soirée. Lorsque cette note, toujours la même et toujours au-dessus du ton, est inoffensive, elle est folle. Quoi de plus inacceptable que cette pièce de canon du prologue, qui se détache de la caronade, que deux robustes matelots pourraient rajuster en dix minutes, et qui opère plus de désastres que le débordement d'un fleuve ou l'écroulement d'une ville ? Et quoi de plus puéril que de profiter de l'occasion pour étaler tout un *bric-à-brac* d'érudition nautique? Le chef de pièce avait négligé de serrer l'écrou de la chaîne d'amarrage, ce qui donnait du jeu à la semelle et au châssis, désaccordait les deux plateaux et avait fini par disloquer la brague. Le combleau s'était cassé, etc., etc., etc.,(huit pages.) Cet écrou, cet amarrage, cette semelle, cette brague et ce combleau, ne vous rappellent-ils pas M. de Pourceaugnac se défendant de savoir ce qu'un gentilhomme doit ignorer, et ajou-

tant : « Quand il y aurait information, ajournement, décret et jugement obtenu par surprise, défaut et contumace, j'ai la voie du conflit de juridiction pour temporiser et venir aux moyens de nullité qui seront dans les procédures ? »

Peut-on croire, avec quelques juges bienveillants, que M. Hugo, en jetant au milieu de ces scènes de destruction et de carnage Michelle Fléchard et ses trois enfants, a eu *la bonne idée* de nous montrer tout ce que souffre le pauvre peuple, victime des révolutions et des guerres civiles? Il nous est impossible de lui faire cette concession. Ce qu'il a voulu, ce qui lui est commun d'ailleurs avec la plupart des écrivains révolutionnaires, c'est, pour la millième fois, se mettre en frais de gentillesses sentimentales et de mièvreries enfantines, tout en acceptant comme nécessaires et même bienfaisantes les plus horribles violences de la République et de la Terreur. Ces messieurs, depuis les rêveries de Jean-Jacques jusqu'aux fantaisies de M. Michelet, ne procèdent pas autrement. On se pâme devant un berceau, on se fait petit pour voir de plus près ces fleurs animées ; on échange le saxophone contre le flageolet; on imite — fort maladroitement — les jolis cris et les mots inarticulés de l'enfant à son réveil; et l'on ne trouve pas une parole d'indignation contre les *bourreaux barbouilleurs de lois;* on élève des serins, on tombe en extase à la vue d'un bouvreuil ou d'une pervenche, on enjolive avec toute sorte de

gracieuses ¦ mignardises le poëme du *bébé*, de l'oiseau, de la plante et de l'insecte; et on professe ouvertement des doctrines qui, lorsqu'elles triomphent, font couler des torrents de sang et des flots de pétrole. Déplorable école, qui n'est bonne qu'à falsifier la sensibilité, à énerver la conscience, et dont les disciples passent aisément de l'idylle à la barricade !

L'impression définitive que l'on garde de cette lecture, c'est une tristesse profonde. Où en sommes-nous arrivés, pour qu'un vieillard saturé de gloire, affamé de popularité, publie un pareil ouvrage et pense, en le publiant, répondre à l'idée de son temps, au pressentiment de catastrophes prochaines ? Hélas ! nous n'oserions affirmer qu'il se trompe. On nous dit bien que le livre fait peu de bruit, que le public est blasé; l'on nous fait remarquer, comme un bon point, cette bizarre inconséquence de l'orgueil chez M. Hugo, qui veut remplir jusqu'au bout sa mission d'apôtre, mais qui veut aussi tirer de ses œuvres le meilleur parti possible. Il est certain que son récit, qui gagnerait à être abrégé des deux tiers, pourrait, même sans en retrancher une syllabe, tenir dans un volume à bon marché. M. Hugo n'y a pas songé; tant mieux ! Il n'en est pas moins impossible de croire que sa voix ne trouvera pas d'échos dans la foule des curieux et des sceptiques, dans les ateliers et dans les écoles, dans les rangs de cette génération nouvelle dont l'éducation politique et historique n'explique que trop les in-

quiétudes du présent et les menaces de l'avenir. Non ! *Quatre-vinge-treize* n'est pas et ne peut pas être un symptôme individuel et isolé ; *nomen illi legio ;* nous y voyons plutôt l'expression suprême d'une arrière-pensée ambitieuse qui se traduirait autrement si elle n'était sûre de rencontrer partout des suffrages et des appuis. Quel sera notre recours contre ces périls, notre rempart contre ces attaques, notre antidote contre ces poisons ? Quels ravages n'ont-ils pas faits, pour qu'un orateur politique, député et académicien, qui ferait mieux de se recueillir, de méditer en silence les fautes de sa vie publique et privée, ait eu récemment, dans un procès odieux et risible, l'audace de nous donner à entendre, au moyen d'une de ces insinuations venimeuses dont il a le secret, que le roi Louis XVIII, en 1814, fit empoisonner Joséphine de Beauharnais et dirigea, en 1820, le poignard de Louvel [1]?... Un pays où de semblables choses peuvent être dites et où celui qui les a dites peut siéger le lendemain à l'Assemblée nationale et à l'Institut, est bien

1. « Joséphine fait, en 1814, des ouvertures sur le Dauphin à l'empereur Alexandre et au roi de Prusse, qui étaient allés la voir. Elle meurt vingt-quatre heures après cette conversation. Cette mort a été attribuée à un bouquet vénéneux (vénéneux vous-même!) que lui avait envoyé LE COMTE DE PROVENCE. »

« ... Le duc de Berry devant lequel l'existence du Dauphin avait été examinée et qui avait dit à Louis XVIII : « Mon oncle, la » justice avant tout ! » tombait, quelque temps après, frappé par un assassin. » (Mouvement dans le public.)

malade. M. Jules Favre a fait son temps, nous l'espérons ; mais M. Victor Hugo, si nous en jugeons par son attitude, par son livre, par tous les vers qu'il a publiés depuis 1871, — *l'Année terrible, l'Offrande, la Libération du territoire*, etc., — se complaît à l'idée qu'il n'a pas dit son dernier mot. Que de fois, pendant son long duel de poëte contre empereur, a-t il dû se figurer que, si l'empereur tombait, César ne pouvait avoir d'autre successeur qu'Olympio? Il a manqué deux fois l'héritage; mais que sait-on ? D'illustres exemples nous prouvent que la vieillesse n'est pas la retraite. A l'issue du septennat, M. Hugo n'aura encore que soixante-dix-huit ans. C'est le bel âge pour jouer le rôle patriotique d'agitateur et fonder la vraie République... Pourtant, que Dieu détourne ce présage sinistre et retarde indéfiniment la seconde édition de *Quatre-vingt-treize !* Avec ou sans italiques, c'est assez déjà, c'est beaucoup trop de la première.

XVIII

LA POLITIQUE EN SABOTS

I

A dater de la réception de S. A. R. le duc d'Aumale à l'Académie française, ma vie littéraire, qui généralement manque un peu de gaieté, s'est tout à coup embellie d'un rayon de soleil couchant. Un correspondant inconnu, qui signe tour à tour *le Nonagénaire du Mas-Ferrard*, *le Politique en sabots*, et *le Chevalier de Vernouillac, ex-professeur de maintien de MM. les pages de Louis XVIII*, a cru devoir m'adresser, à des intervalles irréguliers, des esquisses, croquis ou fantaisies, que lui suggéraient, me disait-il, tantôt tel ou tel passage de mes articles, tantôt tel ou tel incident de notre histoire parlementaire ou politique. J'ai fait un choix parmi ces bizarres confidences, où il m'a fallu surtout corriger une

orthographe moins défectueuse que surannée. Le vénérable vieillard écrit *quoique ce c'est*, nous *sçavons*, la *nation françoise*, *la loy*, *le Roy*, *le droict;* etc. etc. Évidemment, il n'accepte rien de Voltaire. Ceci posé, je lui donne la parole.

Dans son discours de réception (3 avril 1873), Msr le duc d'Aumale avait qualifié M. Thiers de PILOTE HABILE. Le lendemain soir, j'allai au Théâtre-Français, où l'on jouait *Britannicus* et *les Plaideurs*. En revenant à ma place, entre les deux pièces, je trouvai sur mon fauteuil, au lieu de *l'Entr'acte* que j'y avais laissé, la page suivante :

PILOTE HABILE

Les périls sont bien grands, mais le pilote est là !...
(M. de Jouy. — *Guillaume Tell.*)

J'ai un oncle octogénaire, qui s'appelle Barnabé — on n'est pas parfait — et qui a été mousse, timonier ou contre-maître dans la marine marchande, au commencement de ce siècle.

L'autre jour, je le trouvai lisant les deux derniers discours académiques; jouissance qu'il assaisonnait de quelques verres de cognac et d'un cigare.

Tout à coup je le vis, malgré son grand âge, bondir sur sa chaise et froisser le journal qu'il tenait à la main.

— Pilote habile ! pilote habile ! grommelait-il entre ses dents : voilà deux mots que je ne puis lire ou enten-

dre sans que mes souvenirs se réveillent et que mes blessures se rouvrent.

Tu sais peut-être, poursuivit l'oncle Barnabé, que, à la suite des premiers écarts d'une très-précoce jeunesse, mon père m'embarqua, en 1806, sur un vaisseau marchand, dont le capitaine était son ami. Je te fais grâce de mes navigations et de mes aventures. Trois ans après, nous fûmes assaillis par une tempête épouvantable; tu en as lu la description, ou quelque chose d'analogue, dans l'*Histoire des naufrages*.

L'équipage avait perdu la tête; seul, le capitaine gardait son sang-froid et fumait sa pipe.

— Barnabé, me dit-il, n'aie pas peur... notre pilote est si habile!

Il n'avait pas achevé sa phrase, qu'un horrible craquement annonça l'agonie du navire et l'imminence du péril. Nous venions d'échouer contre des récifs auxquels le pilote habile n'avait pas voulu croire, quoiqu'ils fussent sur la carte. C'est à peine si je pus, avec cinq ou six de mes compagnons d'infortune, me sauver sur une chaloupe. Nous abordâmes une île qu'habitait une tribu de sauvages plus féroces que les Muscogulges et les Apaches. Au bout de soixante-quatre ans, je ne comprends pas encore comment je ne fus pas mangé.

Je ne te dirai pas par quels moyens je m'échappai et dans quel état je revins en France. Le récit serait trop long et nous écarterait de notre sujet. Rentré à Paris, j'y

trouvai de quoi me consoler. Oh! mon ami, quel spectacle de grandeur et de gloire! L'empereur allait épouser l'archiduchesse Marie-Louise; César s'alliait à la fille des Césars. Tous les poëtes chantaient ce prestigieux hyménée. Au théâtre, c'étaient des ovations pareilles à des apothéoses. Talma jouait son répertoire devant des spectateurs chamarrés et brodés sur toutes les coutures. Et comme Napoléon était servi! quels généraux que Davout, Ney, Duroc, Victor, Soult, Junot, Suchet, Rapp! quels ministres que Montalivet, Daru, Lacuée! quel conseiller que Cambacérès!

J'allais souvent, le soir, au café d'*Aboukir*, rue Saint-Honoré, où se réunissaient quelques marins en congé. L'un d'eux, le beau diseur de la troupe, ne parlait jamais de l'empereur sans terminer sa phrase par ces mots: « Quel pilote habile! »

A force de lui entendre répéter ces paroles rassurantes, je finis par croire qu'il n'y avait plus de naufrage possible. Je fis à cette époque un petit héritage, et, comme j'avais toujours aimé la campagne, j'achetai dans la Haute-Marne une maisonnette... oh! quelque chose de bien modeste: un arpent de pré, un jardin, une treille et un espalier. Je m'amusais à jardiner; j'avais une vache, des poules, un chien; je les aimais bêtement, ce qui n'est pas la pire manière d'aimer... Bref, j'étais heureux.

Trois ans après, la guerre et l'invasion saccagèrent ma maison, brûlèrent mon toit, firent de mon pré une

lande, détruisirent mon jardin, supprimèrent mon espalier, tuèrent mon chien, emmenèrent ma vache et rôtirent mes poules. Je faillis mourir de douleur et de rage.

Je revins à Paris et j'y végétai tristement pendant une dizaine d'années. Sous le ministère Villèle, je demandai et j'obtins un emploi aux finances. Mon chef de bureau, qui voulait devenir chef de division, disait sans cesse : « La France est sauvée : notre ministre est un pilote bien habile. » — Et, en effet, le crédit renaissait comme par enchantement; la rente montait; les terres avaient doublé de valeur; la prospérité et la paix cicatrisaient nos blessures. Je ne tardai pas à partager la sécurité de mes supérieurs et de mes collègues. Tous les ans, le 25 août et le 4 novembre, j'allais crier : « Vive le Roi ! » sous les fenêtres des Tuileries. Mais les *libéraux* n'étaient pas du même avis. Un jour que je traversais le pont Royal pour aller à mon bureau, je fus atteint à l'épaule d'une balle que le peuple héroïque, le peuple sublime, le peuple sacré, adressait aux sbires du tyran. Quand je sortis de mon lit, le drapeau tricolore flottait sur tous les édifices. J'appris que nous avions changé de dynastie, que nous avions toujours un roi, mais que ce roi était la meilleure des républiques, et que nous pouvions dormir sur les deux oreilles, parce que le nouveau monarque était un pilote excessivement habile.

Je commençai par bouder, ainsi qu'il convient à tout fonctionnaire destitué; puis je me laissai séduire par

cette habileté nautique qui me rappelait les émotions de ma première jeunesse. J'admirai en connaisseur l'adresse inouïe avec laquelle le pilote couronné dirigeait le gouvernail, évitait les écueils, prenait le vent, sondait les bancs de sable, conjurait les tempêtes, échappait au Charybde de la question d'Orient sans se heurter au Scylla du droit de visite. Or, que faire sous un roi qu'on admire? Émarger. Grâce à de bonnes protections, je devins sous-chef au domaine privé. J'achetai un chapeau gris et je pris la douce habitude d'illuminer le 1er mai.

Cette fois, le pilote habile semblait devoir mériter jusqu'au bout l'épithète que lui décernait notre reconnaissance. Le thermomètre politique était au beau fixe. Les puissances étrangères avaient fini par nous rendre justice. Les nuages se dissipaient l'un après l'autre. Nous prenions Ab-del-Kader. De royales alliances ajoutaient à l'éclat du trône. Des ministres sages et éloquents possédaient dans les Chambres une majorité compacte. Les grandes lignes de chemins de fer promettaient de tripler la fortune publique. Le 1er janvier 1848, en allant souhaiter la bonne année à mon directeur, je ne pus m'empêcher de lui dire avec des larmes dans la voix : « Ah ! jamais la France ne fut si calme, si heureuse, si loin des révolutions... Ce que c'est que d'avoir un pilote habile ! »

Je n'avais pas deviné que la France s'ennuyait. Ce fut le moment qu'elle choisit pour renverser ce qui m'avait paru si solide. Or, comme le succès est pour tout dans les

jugements humains, le roi y perdit du même coup sa couronne et sa réputation d'habileté : pilote habile le 21 février; le 24, maladroit, intrigant, vieil entêté, dupe de ses propres finesses, grisé par les fumées du gouvernement personnel, obstiné à traiter de propos d'estaminet les griefs de la démocratie et les menaces de la Révolution.

Que te dirai-je? Il y a de cela un quart de siècle. Souvent, depuis lors, j'ai entendu vanter l'habileté de tel ou tel pilote, et, de pilote habile en pilote plus habile encore, nous sommes arrivés où nous sommes; à une situation qui épuiserait toutes les métaphores de mer orageuse, de cap des tempêtes, de navire en détresse, de vagues en furie, de vaisseau démâté, de brisants à fleur d'eau, de parages fertiles en naufrages, d'épaves échouées sur la rive, etc. etc., avant d'élever la rhétorique au niveau de la réalité. C'est pourquoi je me méfie, et, avant de conclure, je pose les deux aphorismes suivants :

1° L'habileté d'un pilote — M. de La Palisse ne dirait pas mieux — doit se mesurer d'après les difficultés qu'il surmonte. Ici, que voyons-nous? Un homme dont la principale habileté consiste à *lâcher* les conservateurs pour pactiser avec les destructeurs. Il en est résulté ceci : les conservateurs, fidèles à leur spécialité, n'entendent rien à détruire, pas même celui qui refuse de les aider à conserver. Ils hésitent, ils reculent quand il s'agit de tailler dans le vif; ils disent : « Que mettrons-nous à sa place?

qu'y a-t-il de l'autre côte du mur? ne devons-nous pas éviter les crises ?sommes-nous sûrs de ne pas avoir pire? Si bien qu'il suffit d'un mot gracieux, d'un bon billet à La Châtre, d'une promesse vague, d'une cajolerie présidentielle, d'un discours joliment tourné, pour qu'ils se résignent à laisser vivre ce qui risque de les faire périr.

Les destructeurs savent calculer.

— Tiens! tiens! disent-ils: voilà un allié qui nous arrive, sur lequel nous ne comptions pas! Montrons-nous dignes de cette bonne fortune. Sachons attendre ce qui ne peut pas nous manquer. Lorsque nous avons voulu brusquer le dénoûment, frapper les grands coups, user des moyens violents, procéder par le fer et le feu, nous avons gâté nos affaires. Cette fois, ayons de l'esprit. Chaque jour de patience nous assure un an de règne. Laissons faire le pilote habile. Grâce à cette phase transitoire qui nous ajourne sans nous gêner, l'éducation démocratique et sociale se perfectionne dans les masses; nos journaux enseignent à notre peuple ce qu'il ne savait pas encore assez bien. La fleur communarde se change en fruit sans craindre la gelée ou la dégelée blanche. Le fruit mûrit, et nous n'aurons bientôt plus qu'à le cueillir. Ne dérangeons pas le pilote: il n'y a plus aujourd'hui d'autre César que la foule radicale, et le pilote conduit César à sa fortune.

Je ne puis donc admirer beaucoup un homme qui réussit à être maintenu par ceux qui n'osent pas le renverser,

et à ne pas être renversé par ceux qui ont intérêt à le maintenir.

2° Second aphorisme beaucoup plus bref. Vieux naufragé craint l'eau froide. Averti par mon expérience, je ne reconnaîtrai et ne saluerai le pilote habile que le jour où nous serons entrés dans le port. Si tu m'accordes que le régime actuel est le contraire d'un port, tu ne seras pas étonné de l'épigraphe que j'ai choisie pour mes *Mémoires*:

« Matelots, passagers, marins d'eau douce et d'eau salée, voyageurs embarqués à bord de la RÉPUBLIQUE, si vous entendez dire : « Pilote habile ! pilote habile ! » bouclez votre ceinture de sauvetage et demandez-vous si vous savez nager !... »

II

Quelques jours après,— le 18 avril 1873, un vendredi! — je venais d'assister à la première représentation de *l'Acrobate*, d'Octave Feuillet. Je montai au foyer, afin de savoir, en écoutant les *lundistes* les plus célèbres, ce que je devais penser de la pièce nouvelle. Vous connaissez le petit escalier qui va de l'orchestre au couloir des premières loges. Au moment où j'en atteignais les

dernières marches, un monsieur de l'air le plus respectable me retint par le bras en me disant : « Monsieur, vous perdez une lettre, tombée de la poche de votre habit... la voici. » En même temps, il me présenta un papier soigneusement plié. Puis il disparut dans la foule pendant que je bredouillais un vague remercîment.

Je me réfugiai dans la galerie des bustes, moins encombrée que le foyer : là, entre Sedaine et Colin d'Harleville, je décachetai la lettre. En voici le contenu :

LE PLAT DU JOUR

Je devrais écrire : *le Lion du jour* ; mais, outre que ce vocable pourrait donner lieu à des équivoques, *plat* répond mieux à ma pensée.

Vous me répondrez que, le lion étant le roi des animaux et la place de député ressemblant à une royauté populaire, *lion* avait du bon; sans compter que le lion trône dans le désert et qu'il a chance de s'y rencontrer avec nous, prédicateurs du bon sens! N'importe ! j'aime mieux *plat*. Ce mot exhale une odeur de cuisine démagogique—les odeurs de Paris—tout à fait de circonstance. Il nous rappelle que la première ville du monde s'apprête à offrir ses clefs à la seconde ville de France sur un plat de notre argent. Enfin, il apporte avec lui l'idée d'un aplatissement gigantesque, et, à ce point de vue, quand

même il aurait vingt syllabes, il serait encore trop petit pour la pensée qu'il exprime.

Car, il n'y a pas à dire, messieurs les Parisiens! ne me parlez plus de l'auteur en vogue, du livre à la mode, du poëte qui vous fait rêver, du général qui vous protége, de l'orateur sacré qui vous ramène au pied des autels, de l'orateur politique qui ranime les échos de Versailles, du virtuose qui vous passionne, du prince qui sait parler, de la princesse à qui l'on ose écrire, du millionnaire qui nourrit vos pauvres, du comédien qui amuse vos riches. Tout cela, c'était bon pour les temps de corruption, de servilisme ou d'ignorance; bon pour le Bas-Empire, dont la République diffère en ce sens que l'on ne peut plus, sous son règne, ni baisser ni empirer. Aujourd'hui, votre *plat du jour*, votre héros, votre lion, votre étoile, votre idole, votre acteur à vedette, votre fétiche, c'est le citoyen Barodet, pédagogue ou magister de village, flambeau ou fruit sec de l'école laïque obligatoire, favori du club grôléen, venu de la Croix-Rousse pour être Parisien rouge, et chargé par les canuts de vous poser cet *ultimatum* civique : la férule, si vous ne le nommez pas, et le bonnet d'âne, si vous le nommez !

On ne parle que de lui. Il a le pas sur *la Fille de madame Angot*, et le trot sur les vainqueurs des courses du bois de Boulogne. Impossible d'ouvrir un journal sans rencontrer dix fois son nom dès la première colonne de la première page du premier-Paris.

M. Thiers compte avec lui, et lui fait dire par M. Barthélemy Saint-Hilaire que les bons comptes font les bons amis. Il rayonne au frontispice des journaux coloriés, *la Timbale, le Grelot, l'Éclipse, le Sifflet;* sa charge n'est que sa ressemblance... Oh ! comme c'est bien ça ! les lunettes pédagogiques, la barbe blanche qui nous en fera voir de grises, le nez construit en entonnoir pour prendre le vent, le teint qui accuse de longues privations rachetées par de récentes bombances, le riflard citoyen qui est au classique parapluie de Louis-Philippe ce que le pont Morand est au pont Royal. Complet ! Barodet prenant possession de sa bonne ville de Paris ! Barodet déployant toutes ses grâces pour réussir à faire de Paris un faubourg de la Guillotière (ne pas prononcer : la guillotine !)

Et dire que j'ai passé un nombre considérable de lustres à entendre parler de la vanité des Parisiens ! — « Rien n'existe pour eux en dehors des fortifications, qui ont remplacé les barrières. — Voilà de bien beaux yeux ! — Oui, assez beaux pour des yeux de province. — Que pensez-vous de l'éloquence de ce député ? — Qu'il a besoin de passer une ou deux sessions à Paris pour faire son éducation oratoire. — Et cette jolie femme ? — Pas mal ; mais il faut que Paris lui enseigne à s'habiller. — Et ce gouvernement ? — Déplorable ! Paris le renversera en un tour de barricade, et la province acceptera de confiance la révolution qui nous lui enverrons par

la malle-poste ou le télégraphe. — Et ce chanteur ? — Belle voix, mais gâté par les applaudissements de province. — Lélio était l'artiste favori des Lyonnais : cela prouve que les Lyonnais s'entendent mieux à tisser les étoffes qu'à juger les questions d'art. — Croiriez-vous que M. Béruchel a l'audace de se présenter comme candidat à l'Académie française ? Nous l'engageons à se contenter de l'Académie de Lyon : elle a cela de commun avec ses œuvres, qu'elle fait bien peu parler d'elle. » — Ainsi de suite.

De deux choses l'une : ou l'on calomniait affreusement les Parisiens en les accusant de vanité ; ou ils ont cru devoir profiter de la sainte quinzaine de Pâques pour renoncer à leur péché mignon.

Sérieusement, quel joli chapitre d'histoire on pourrait écrire en mesurant notre grandeur ou notre décadence d'après ces *plats du jour*, *ces lions* ou ces héros, tour à tour choisis par le caprice, l'enthousiasme, l'engouement, le vertige ou l'idiotisme parisiens ! Moi qui vous parle, j'en ai vu grandir et tomber, éclater et disparaître, de quoi peupler une galerie de Curtius ou remplir un almanach de grands hommes. La guerre, la gloire, la poésie, la mode, la cour, le parlement, le théâtre, l'art, le roman, la liberté, la puissance, l'esprit, l'argent, la chaire, le salon, le club, le scrutin de liste, ont eu tour à tour leurs types, adoptés par les connaisseurs, acclamés par la foule, embellis et souvent créés par le succès ;

mais un Capoul à la Jacquard ! voilà ce qui ne s'était jamais vu.

Vive jouissance pour la vanité qui reçoit et pour la vanité qui donne ! On se croise et on se retourne :

— C'est lui ! tiens, mon petit Gaston, regarde-le bien. Tu pourras dire un jour que tu l'as vu. — Je le croyais blond. — Non, il est brun. — On m'avait dit qu'il ne portait que des redingotes noires. — Non, il a un habit bleu. — Est-il marié ? — Non, célibataire ; la Muse n'admet pas de partage. — Quel talent ! — Quel génie ! — Quel courage ! — Il nous a sauvés. — Il a fait sa moisson de gloire sur dix champs de bataille. — Il a régénéré la poésie. — Il est digne de ses ancêtres qui ont brillé aux croisades. — L'empereur le consulte. — Le roi ne fait rien sans son avis. — Tous nos élégants le copient. — Il a donné son nom à une coupe de paletot et à une forme de chapeau. — Il promet un successeur à Molière et à Beaumarchais. — Quand il paraît à la tribune, on dirait le dieu de l'éloquence. — Ses conférences de Notre-Dame ont converti bien des incrédules. — Son dernier tableau a été acheté soixante mille francs. — A son dernier concert, l'admiration tenait du délire. — Ah ! il n'y a que Paris au monde ! Il n'y a que Paris pour posséder une telle collection de célébrités, pour les produire, les mettre en lumière, es perfectionner et en jouir !

Mais Paris est essentiellement frondeur, remuant, faceux, tapageur, révolutionnaire. Ses bourgeois aiment à

donner des leçons au pouvoir, sauf à en payer les cachets. Ses gavroches vivent dans l'émeute comme des goujons dans l'eau. Ses écoles prennent parti contre l'autorité pour le désordre. Sa population interlope, réfractaire, souterraine, vagabonde, fortuite, clandestine, nocturne, semble n'exister que pour détruire ce qu'ont édifié les modérés et les sages. Il en résulte que la politique, ou, pour parler plus exactement, l'opposition tient une large place dans les idolâtries parisiennes. Eh bien, même sur ce terrain glissant et brûlant, quelles différences ! quel chemin parcouru !

Voulez-vous remonter jusqu'en 1827, époque où parut le premier article de M. Saint-Marc Girardin, à propos des troubles du faubourg Saint-Denis et des gendarmes qui s'étaient méchamment défendus contre les émeutiers ? Les idoles s'appelaient alors Chateaubriand, Béranger, Casimir Delavigne, Cousin, Guizot, général Foy, Benjamin Constant, Thiers. Ils se trompaient ; ils étaient les premiers à nous pousser sur cette pente qui devient plus rapide à mesure qu'on se rapproche du gouffre ; mais enfin il n'y avait pas de honte à être égaré par de pareils guides. On préludait aux crises prochaines par tous les enchantements de l'imagination et de l'esprit. Comment se méfier de ce dont on s'enorgueillit ?

Un pas de plus : nous baissons d'un cran ; pourtant le général Lamarque, Armand Carrel, Jacques Laffitte, Odilon Barrot, Mauguin, François Arago, sont encore

des fétiches avouables. C'est le présage d'une nouvelle révolution ; ce n'est pas encore l'avénement de la sainte canaille. Un moraliste de l'école de La Rochefoucauld pourrait dire à ces malcontents de 1831 qu'il ne leur manque que d'être ambassadeurs, préfets, conseillers d'État ou ministres, pour trouver la monarchie de Juillet suffisamment libérale ; mais l'homme bien élevé, l'homme de cœur, d'honneur et d'esprit, peut leur tendre la main et la vanité parisienne n'a pas trop à en souffrir.

Avançons : nouvelle étape, nouveau déchet ; triste secousse pour des libéraux athéniens, arrivés à considérer Louis-Philippe, M. Guizot, M. Molé, comme des ennemis de toute liberté, de toute réforme, de toute lumière, et s'éveillant en sursaut entre les bras de Ledru-Rollin, de Louis Blanc, de Barbès, de Blanqui, de Sobrier, au bruit des jurons de Caussidière ! Le croiriez-vous ? Les F... et les B... de Caussidière eurent leur moment de vogue. Paris, le Paris lettré, civilisé, raffiné, élégant, blasonné, blasé, se prit un jour d'une fantaisie singulière pour ce tribun de tabagie, à condition qu'il ferait de l'ordre avec du désordre ; mais, comme il était de ceux qui ne savent faire que du désordre avec de l'ordre, la fantaisie dura peu. D'ailleurs, n'avions-nous pas, pour tempérer notre humiliation et calmer notre inquiétude, la lyre de Lamartine, l'honnêteté et la vaillance de Cavaignac et de Lamoricière, l'éloquence de Montalembert et de Berryer ?

Le niveau baissait, mais il était encore possible de ne pas s'en apercevoir.

Que vous dirai-je? Plus récemment, tandis que nous étions éblouis ou rassurés, le fétichisme parisien, endoctriné par les beaux parleurs de Belleville et des Batignolles, descendait chaque année d'un échelon dans ses créations démagogiques. Nous tombions de Jules Favre en Jules Ferry, de Ferry en Pelletan, de Pelletan en Gambetta, de Gambetta en Rochefort, et volontiers nous serions tombés de Rochefort en Toulon. Le tombeau de Baudin nous conduisait à la caisse de Mottu ; les idoles n'étaient plus même d'argile, mais d'une boue ramassée dans la hotte du chiffonnier ou dans l'égoût du vidangeur. Et pourtant, dans ce chaos, il y avait encore des lueurs ; la dégradation n'était pas complète. Baudin n'avait qu'un mérite, mais il l'avait : il était mort. Rochefort était proclamé par la fine fleur des frondeurs plus spirituel, à lui tout seul, que Voltaire, Aristophane, Swift, Junius et Paul-Louis Courier. Jules Favre avait de la faconde, Gambetta des poumons, Pelletan du creux, Ferry du savoir-faire, Glais-Bizoin du comique, Jules Simon du moelleux, Crémieux de l'aplomb. Ils préparaient notre ruine avec un incroyable mélange d'ambition, d'égoïsme, de folie, de suffisance et d'insuffisance ; ils ne nous offraient pas ce grotesque spectacle : un pion, un obscur comparse du mélodrame communard d'une ville de province, ayant l'honneur de passionner Paris, de devenir

un drapeau ou un symbole politique, d'être dans la capitale du bel esprit le personnage à la mode, et de nous servir chaque matin durant une quinzaine notre plat du jour.

Du moins nous arrêterons-nous au Barodet, comme à la colonne de l'Hercule révolutionnaire ? N'en croyez rien : une fois sur cette route, on ne s'arrête plus. Le Barodet a un grand tort : en qualité d'ex-instituteur, il sait probablement lire, écrire et compter. Dès lors, en le nommant, le suffrage universel ne donne pas toute sa mesure. Patience! il faut bien que Caligula ait son pendant en démocratie. Vous verrez cet intelligent suffrage, de en plus en plus universel, choisir d'abord un illettré, puis un crétin, puis le petit chien de la maîtresse du dictateur populaire, destiné à dévorer M. Ranc, lequel aura mangé M. Gambetta, héritier de M. Thiers.

III

Le 5 mai 1873, je passai la soirée chez l'aimable comtesse de R... si belle autrefois, si spirituelle toujours. Je ne lui connais qu'un défaut, mais énorme : l'Album ! Ce soir-là, il y avait recrudescence ; si bien que la comtesse me demanda d'écrire quatre vers, pour compléter sa

collection autographique, où figuraient Lamartine, Gagne, Victor Hugo, Belmontet, Laprade, Autran, Viennet, Lebrun, de Vigny, Cabochard, Alfred de Musset, d'Arlincourt, Blancpartout, et autres célébrités poétiques. Au bout d'une heure, j'avais improvisé un vers et demi; car, pour les poëtes de ma force, le premier vers est rarement embarrassant; mais le second! A la fin, madame de R... eut pitié de sa victime: « Cher vicomte, me dit-elle, — (dans ce salon, nous descendons tous des croisés,) je vois que l'inspiration est rebelle; elle vous reviendra quand vous ne la chercherez plus. Emportez l'album chez vous; vous pouvez le garder jusqu'à jeudi. »

J'acceptai ces paroles balsamiques comme un signal de délivrance. Remercier, saluer, emporter l'instrument de mon supplice, ce fut pour moi l'affaire d'un instant. Dans l'antichambre, je rencontrai mon ami Marcel, dilettante politique. Il était rayonnant. — « Rentre donc, me dit-il; j'ai de bonnes nouvelles à donner à notre chère comtesse et à ses habitués. — Quoi donc? Henri V? — Pas tout à fait encore; mais je viens d'avoir une longue conversation avec le chef le plus avancé du parti radicalissime... et je t'assure qu'ils valent mieux que leur réputation... Ils sont bien décidés à ne pas recommencer les horreurs de 93... »

Je rentrai; Marcel parla, et les figures se rassérénèrent; il en est des honnêtes gens, en temps de révolution, comme des parents d'un malade; ils ne demandent qu'à

être tranquillisés. Vers minuit, nous sortîmes, cette fois pour tout de bon. Je retrouvai l'impitoyable album où je l'avais laissé; gisant sur une banquette, pêle-mêle avec les paletots, les châles, les pelisses et les parapluies. Rentré chez moi, je le rouvris à la page où mon vers et demi attendait le second hémistiche et la rime...O surprise! un grand carré de papier, couvert d'une vieille petite écriture, avait été intercalé entre cette page et la précédente; c'était encore un envoi de mon mystérieux correspondant :

LEUR MODÉRATION

J'ai à vous annoncer une nouvelle infiniment plus étonnante que le mariage de Lauzun. Il y a, en ce moment, onze mille six cent cinquante-trois minutes que M. Barodet a été élu député par le département de la Seine. Six candidats radicalissimes et un candidat phalanstérien, nommés à des majorités énormes, ont servi de cortége à son triomphe. Et pourtant nous n'avons encore à signaler aucun changement notable dans la physionomie de Paris. Sauf à la Bourse, temple d'architecture hellénique, où les Grecs se trouvent en pays de connaissance, les choses se passent à peu près comme avant la mémorable journée du 27 avril. Quelques grandes affaires sont contremandées; on parle d'un certain nombre de faillites hâtées et de mariages retardés; mais, en somme, cette élection n'a pas fait perdre à la France

plus de huit cents millions; à peine un demi-milliard de plus que les gelées blanches ou noires. Pas un pavé n'a été soulevé; il n'y a pas eu de hausse sur le pétrole; on n'a arrêté aucun otage. La vitrine de Chevet est toujours aussi appétissante. Brébant, Voisin et Bignon n'ont rien retranché à leur carte. Le Grand-Seize n'a pas perdu une seule de ses habituées. Hier, revenant à pied de l'Arc de Triomphe à la Madeleine, j'ai croisé tant de voitures, que j'ai renoncé à les énumérer. Les robes à traînes n'ont pas diminué d'un mètre. Les toilettes sont aussi éblouissantes et les femmes aussi jolies. La sérénité reparaît sur tous les visages, et le ballet de ce soir fait grand tort à la candidature de M. Ranc. Montesquieu, vous le savez, a prétendu que la République ne pouvait se passer de vertus. Eh bien, l'autre jour, rien que sur le théâtre de l'Ambigu, il y en avait trente-six, sans compter celles qui se rencontraient dans la salle. Pendant toute cette soirée, nous nous sommes fait l'effet, sinon d'une nation qui se régénère, au moins d'une société qui se tranquillise.

C'est qu'il faudrait avoir un bien mauvais caractère et une humeur bien farouche pour s'obstiner à sonner l'alarme quand tout s'explique et s'éclaircit de la façon la plus simple. Quoi de moins effrayant? quoi de plus naturel? Le gouvernement, personnifié en M. Thiers, attache un prix infini à l'élection d'un candidat, contemporain, ministre, confident et ami particulier de ce même M. Thiers. Rien ne lui coûte pour faire réussir cette candi-

dature, aussi officielle que celles qui nous exaspéraient sous l'infâme monarchie. Jamais, non jamais, dans ces temps d'opprobre, on ne vit un pareil luxe d'affiches. Il y en avait tant que les colonnes, les murs et les façades disparaissaient sous cette masse de papiers serin et jonquille : c'est à peine s'il restait un peu de place pour les affiches théâtrales, et le hasard est parfois un si malin vaudevilliste, que l'on a pu lire, pendant quarante-huit heures, sous le péristyle du Théâtre-Français : — « Rémusat — *le Pour et le Contre.* — Barodet — *Par Droit de conquête.* — Rémusat — *le Mariage forcé.* — Rémusat — *l'École des Vieillards.* — Barodet — *les Fourberies de Scapin.* — Rémusat — *le Médecin malgré lui.*— Rémusat— *un Cas de conscience.* — Rémusat — *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée.* — Rémusat — *Il ne faut jurer de rien.* — Rémusat — *le Chandelier.* — Rémusat — *Dalila,* ou *République et Calvitie.* »

Est-ce tout? Pas encore. La vieille garde républicaine avait donné avec l'entrain le plus héroïque. Général, Grouchy-Grévy; trombone, Emmanuel Arago; Cernuschi, officier payeur; puis les capitaines, les lieutenants et les sergents-majors, Tirard, Langlois, Carnot, Crémieux, Pernolet, Cretet, Brelay. Ce corps de réserve rendait à la fois la victoire plus probable et la défaite plus accablante. De deux choses l'une ; ou triompher sous le drapeau de la République conservatrice, ou acquérir la triste preuve

que cette République était impossible. Appeler à soi les vétérans de février 1848, capituler sur tous les points, cesser d'être libéral conservateur pour se déclarer républicain de naissance, rallier autour de son nom tous ceux qui craignent la réaction et tous ceux qui redoutent la Commune, et, après toutes ces précautions, toutes ces concessions, avec tous ces auxiliaires accourus des divers points de l'horizon, s'effondrer sous une majorité de cinquante mille voix, ce n'était pas une blessure d'amour-propre ou l'échec d'une politique; c'était un arrêt de mort. Le lendemain de cette catastrophe, il ne restait plus d'autre alternative que de s'abandonner aux griffes des radicaux ou de tomber dans les bras des conservateurs.

Eh bien, les apparences nous abusaient; nous nous sommes abolument trompé sur le vrai sens de cette anecdote. M. Thiers, son groupe, ses anciens amis, ses nouveaux alliés — voire M. de Rémusat — n'étaient pas en cause. On est désolé de les avoir un moment contrariés ; mais il le fallait. Il fallait donner une leçon à ces gueux de monarchistes, comme les bourgeois de Paris donnaient sous Louis-Philippe des leçons au pouvoir. A présent que la leçon est donnée, hourra et *vivat* pour M. Thiers et ses ministres! Ils sont battus, humiliés, bafoués, mystifiés, roulés! Ils en sont pour leurs frais de rhétorique, leurs concessions, leurs professions de foi, leur argent et leurs affiches; il n'y a pas chez eux une idée politique,

une pensée d'avenir, une corde sensible, une affection, une ambition, une convenance, une velléité d'amour-propre, qui n'ait été ravagée par ce dénoûment. A l'époque où la monarchie changeait les hommes en vils esclaves, un ministère aurait répondu à cet affront inouï par une démission collective et immédiate.

Tant mieux! c'est une preuve qu'on les aime comme un bon citoyen doit aimer, c'est-à-dire en les associant aux intérêts de la République. « Mon ami, disait tendrement une femme à son mari qui ne pouvait plus douter de ses infortunes ; je suis coupable sans doute, mais je n'ai pas un instant cessé de te chérir! —Monsieur, disait le duelliste d'Henry Monnier, en vous appelant paltoquet, polisson, fripon, je n'ai pas eu l'intention de vous offenser, au contraire! » Les gambettistes-barodistes tiennent à peu près le même langage. Conseils d'amis, querelles d'amants, petite tape d'amitié, rien de plus. Maintenant, tressons une couronne de roses et de lauriers pour cacher cette couronne d'épines! Délayons cette goutte de fiel dans une amphore de nectar! Appliquons un baume ou un emplâtre sur cette égratignure! En vérité, on n'est pas plus benin, plus suave, plus modéré, plus débonnaire!

C'est qu'ils sont très-modérés, ces dictateurs de l'avenir! Nous les avions méconnus: 93! la Terreur! la guillotine! les moyens violents! les spoliations à main armée! les furies populaires! Allons donc! Pure calomnie! Ils veu-

lent bien honorer comme leurs saints Robespierre et Marat, Lebon et Carrier, Hébert et Fouquier-Tinville ; mais les imiter comme leurs modèles, pour finir par tomber comme eux ! Pas si méchants et pas si bêtes ! Leur siége est fait ; ils procéderont sans déchirements et sans secousses, à l'aide d'un système d'impôts et d'une loi de finances qui, absorbant peu à peu dans la fortune publique les fortunes particulières, prenant au riche pour enrichir le pauvre, rétablissant par gradations insensibles le niveau social, feront de l'égalité absolue notre catéchisme politique, et réaliseront enfin le rêve des Fénelon et des Vincent de Paul du communisme.

L'impôt foncier, par exemple, sera d'un quart du revenu, pour quiconque aura plus de six cents francs de rente. Quant aux successions et mutations, ce sera le triomphe de la législation nouvelle. A chaque changement de propriétaire, l'État prélèvera un tiers du total de l'héritage. Par cette méthode, douce mais infaillible, le ci-devant millionnaire, à la troisième génération, sera obligé de travailler pour vivre. En revanche, le ci-devant pauvre nagera dans le Pactole.

C'est superbe, et l'on ne sait ici ce que l'on doit admirer le plus : du génie financier, de l'intention philanthropique, de la mansuétude du procédé, ou de la parfaite connaissance du cœur humain. Vous figurez-vous le communard de Belleville ou des Pyrénées-Orientales, de Vaucluse ou du Var, exalté par une série de victoires, maître de la

situation, mais se modérant d'autant plus qu'il redoute moins les gendarmes, et se disant avec un mélange de résignation et d'espérance : « Voilà un château, un hôtel, une usine, dont les propriétaires jouissent de tous les agréments de la vie et s'engraissent de mes sueurs, tandis que je n'ai pas de quoi me nourrir, m'abreuver et me vêtir. Patience ! mangera bien qui mangera le dernier. Prenons, pour chaque mutation, une moyenne de vingt-cinq ans ; trois fois cinq, soixante-quinze. Dans soixante-quinze ans, toutes les valeurs représentées par ce château, cet hôtel et cette usine, auront fait retour à l'État. Or, l'État, c'est moi. Donc, il ne s'agit que de savoir attendre. J'ai quarante ans; j'en aurai cent quinze ; mais mon arrière-petit-fils sera dans la force de l'âge. Vive Gambetta ! Vive Barodet! Vive Ranc ! Vive la République ! »

Pour ajouter encore à la vraisemblance de cette solution balsamique, préparée par les avocats patentés de la République, remarquez que la condition du prolétaire sera mille fois pire qu'aujourd'hui. Il sera délivré du percepteur, à qui il payait, chaque année, trois ou quatre francs ; c'est vrai ; mais l'ex-riche, étant forcé de porter à ce même percepteur ce qu'il dépensait jadis d'une foule de manières dont profitait l'ex-pauvre, l'appauvrissement progressif de l'un sera pour l'autre le signal et le synonyme d'un redoublement de misères. Il aurait soixante-quinze ans à attendre et il mourrait de faim avant le soixante-quinzième jour. Vous comprenez qu'il ne l'entend

pas ainsi, et que, dégagé de tout frein, sacré roi par le suffrage universel, n'ayant qu'à étendre la main pour prendre , il s'arrangera pour ne pas mourir.

Non ! non! ce serait trop commode ! Vous faites la métaphysique du communisme au profit de vos ambitions. Vos électeurs, vos dupes, vos néophytes, vous en feront subir la pratique au profit de leurs convoitises. Il vous arrivera ce qui est arrivé aux précurseurs de 89. Ils avaient fabriqué d'avance tout un système de réformes qui devaient assurer le bonheur du genre humain, et, afin d'être plus sûrs de l'efficacité de leur recette, ils avaient décidé, dans leur sagesse, que l'homme, arraché aux corruptions de la société pour être rendu aux pures influences de la Nature, s'ajusterait admirablement à tout ce qu'ils voulaient faire pour sa félicité. Hélas! il s'est trouvé que, chez l'homme émancipé par la Révolution, envenimé par de sauvages doctrines, le naturel était encor pire que l'artificiel.

D'un coup de poing, le peuple a crevé ces consolantes utopies, et le songe d'âge d'or s'est achevé dans la tempête, dans le sang et dans la boue.

Vous aussi, vous êtes condamnés à ce *crescendo* terrible, dont vous voudriez bien fixer les conditions et les limites une fois qu'il a saturé votre ambition, votre cupidité et votre haine. Vous pouvez profiter du désaccord des conservateurs, de l'aveuglement du pays, des lacunes de la loi, de la force numérique, de l'esprit de ver-

tige où nous ont jetés ces trois incroyables années. Vous ne pourrez ni vous arrêter sur la pente, ni jouir de votre avénement, ni engranger votre récolte, ni prolonger votre règne. Une force irrésistible et vengeresse vous entraînera du moins au plus et du mal au pire. M. Thiers, plus madré que vous, a pourtant, par cela même qu'il s'est hissé sur le vélocipède révolutionnaire, parcouru, en deux ans, tout le chemin qui va de M. de Larcy à M. Tirard. Aujourd'hui, M. Barodet est à gauche de M. Thiers ; demain, il sera à droite de M. Ranc. Dans trois mois, M. Ranc sera à droite de Félix Pyat et de Vermesch. Dans un an, Félix Pyat et Vermesch seront les Belcastel ou les Franclieu de quelque féroce logicien, qui prélude en ce moment dans une maison centrale à sa future omnipotence.

Oui, voilà ce qui nous console de nos échecs et ce qui doit vous glacer d'effroi au milieu de vos succès. Jamais vous n'êtes plus près de périr que quand vous triomphez, et de devenir le jouet de la multitude que lorsque vous êtes ses idoles. Une fatalité invincible s'attache sans cesse à votre œuvre pour l'exagérer ou l'anéantir. Hommes de destruction, vous mourez de ce qui vous fait vivre; cette puissance destructive, la seule, que vous possédiez, se retourne contre vous pour vous abattre et vous briser, Nous pouvons être imprévoyants, maladroits, irrésolus, hésitants, divisés ; mais, alors même que vous avez l'air de nous vaincre, nous gardons sur vous un immense

avantage : notre victoire serait notre récompense ; votre triomphe sera votre châtiment.

IV

La veille et l'avant-veille du 24 mai ! Vous vous souvenez encore, n'est-ce pas, de cette incertitude, de cette anxiété, de ce malaise? — M. Thiers nous perd, c'est évident ; mais comment se tirer de cette impasse? Un grand coupable que l'on ne peut ni maintenir ni remplacer ! Funeste et nécessaire ! Si l'Assemblée tente d'attacher le grelot de la sagesse et si le grelot lui reste entre les mains, quel surcroît de désordre et de misère ! Attaqué par la droite, sauvé par la gauche, M. Thiers ne peut plus être que le dictateur de l'anarchie. A Paris et surtout en province, c'est le regain du 4 septembre ; d'un 4 septembre envenimé par trois années de propagande radicale et communiste. C'est la dissolution de l'Assemblée, la crise électorale aggravée par un régime de terreur démagogique, le suffrage universel exagérant ses violences et ses folies ; la revanche enragée du 8 février 1871, le chaos, la désolation, l'agonie, cinq cents émules des Ranc, des Barodet, des Duportal, des Lockroy, devenant nos seigneurs et maîtres.

Le 23 mai, à sept heures du soir, j'échangeai ces tristes idées avec mon ami L... de G... tout en essayant de dîner chez Véfour. Mais nous avions le cœur trop serré pour apprécier les agréments de la sole normande ou des cèpes à la Bordelaise. Machinalement, je demandai au garçon un journal du soir; il m'apporta la *Gazette de France,* encore intacte sous sa bande. Il la déplia, et voici ce qui tomba sur mon assiette :

LA CONFESSION D'UN... MOINE ITALIEN

Si vous avez voyagé en Italie, vous connaissez sans doute le célèbre couvent des Camaldules, à trois lieues de Florence. Impossible de rêver un site à la fois plus pittoresque et plus favorable au recueillement et à la prière. Figurez-vous, entre deux collines, un vallon ombragé de pins séculaires et de chênes verts, tapissé de chèvrefeuilles, de glycinées et de clématites, festonné de vignes sauvages qui courent d'un tronc d'arbre à l'autre et dessinent d'innombrables arabesques. Ajoutez un cours d'eau qui entretient une fraîcheur délicieuse au milieu des ardeurs de la canicule, le parfum de fleurs agrestes qui naissent sans culture et les gazouillements d'oiseaux qui ne se taisent ni jour ni nuit ; vous vous direz qu'un rêveur, un poëte, un artiste, un amant malheureux ou un prince déchu pourraient envier cette résidence aux religieux qui l'habitent.

Or, un soir d'été — vous fixerez vous-même la date — un vieillard de petite taille et de bonne mine, orné d'une vaste paire de lunettes et d'une ample redingote marron, vint sonner à la porte du monastère. Il n'était pas seul. Deux femmes, dont un voile épais empêchait de deviner l'âge, un septuagénaire d'une figure encore charmante et d'une élégante tournure, un homme grave qui n'était plus hilare, qui n'avait jamais été saint et qui refusait de célébrer le jour de sa fête sous prétexte qu'il lui rappelait le massacre des huguenots, deux valets de pied, un sous-secrétaire et une camériste, formaient un cortége modeste, mais majestueux. J'oubliais un détail, sans lequel cette esquisse mériterait tous les mépris de Mlle Nélie Jacquemart. Par un bizarre caprice de la nature, le profil de l'illustre inconnu, qui était évidemment un homme très-spirituel, affectait une ressemblance étonnante avec le héros immortalisé par Henri Monnier, et dont nous avons tous retenu le mot légendaire : « J'accepte ce sabre d'honneur; je m'en servirai pour défendre nos instutitions et, au besoin, pour les combattre, » mot fatidique qui pourrait, à la grande rigueur, expliquer cette inexplicable similitude.

Au moment où le vieillard sonnait à la porte, son compagnon à la taille svelte et élégante se pencha sur son épaule, et lui dit à demi-voix : — « Comme Charles-Quint, au couvent de Saint-Yust !! »

Le moine qui vint ouvrir avait une physionomie très-

intelligente et excessivement vénérable. Sa barbe blanche, ses yeux voilés de pieuse tristesse, les rides de ses joues amaigries et la pâleur de son front, composaient un ensemble que l'on ne pouvait contempler sans une respectueuse sympathie. On devinait qu'il avait vécu dans le monde, qu'il y avait souffert et que ces années d'apaisement servaient d'épilogue à des orages, peut-être à des fautes.

Après les premières paroles échangées, l'illustre inconnu entra brusquement *in medias res*.

— Mon père, dit-il, votre figure m'inspire encore plus de confiance que celle du général du Temple. J'ose vous demander une heure d'entretien particulier.

— Pour une causerie ? Ce sera bien long.

— Non ; pour une confession.

— Alors ce sera bien court... N'importe, mon cher fils, venez ! En entendant les péchés des autres, je fais un humble retour sur les miens.

Une fois dans la cellule, l'étranger se mit à genoux, bredouilla un *Confiteor* approximatif et arriva sans trop d'encombre au *meâ maximâ culpâ*. Mais alors il parut se raviser, se releva de toute sa hauteur, qui n'était pas très-considérable, et dit au moine de sa voix la plus insinuante :

— Mon père, je suis extrêmement curieux ; c'est le moindre défaut du vieux pécheur qui vous parle en ce moment. J'aime l'histoire et les histoires. J'en ai écrit quelques-unes qui ont fait un certain bruit dans le monde. Si vous

vouliez me narrer la vôtre, j'en enrichirais mon répertoire, et je me sentirais encouragé à vous faire ma confession, qui me coûte beaucoup, parce que je n'en ai pas l'habitude. Ne vous semble-t-il pas bien plus agréable de dire à autrui : « Vous n'avez plus une faute à commettre ! » — que de se dire à soi-même : « Jamais personne n'en commettra autant que j'en ai commis. »

— Soit, mon enfant. Je remercie Dieu de l'humiliation qu'il m'envoie pour achever de vous convertir. En outre, je me donnerai ce soir la discipline en votre intention.

— La discipline ! c'est mon fort... je l'ai toujours aimée... chez les militaires.

— Écoutez-moi donc. Car je vous fais remarquer que, si vous parlez toujours, il vous sera difficile d'apprendre ce que vous désirez savoir. J'ai aujourd'hui soixante-dix-sept ans.

— Juste comme moi.

— J'en avais soixante, et je me croyais ce qu'on appelle dans le monde un honnête homme, lorsqu'un de mes parents, le comte Borodino-Borodini, me confia une mission bien délicate. Au seuil de la maturité, il avait épousé une jeune personne de seize ans. Francia — c'était son nom — avait l'humeur vive, les goûts inconstants, un joli minois chiffonné, un amour passionné pour l'indépendance, un penchant visible à tout critiquer et un esprit qui tenait le milieu entre celui de M. Havin et celui de M. de Voltaire. Somme toute,

charmante, mais ingouvernable ; ne sachant aucun gré de ce qu'on faisait pour la rendre heureuse, préférant ses flatteurs à ses amis, tournant le dos aux médecins pour recourir aux charlatans, et, quand elle attrapait par hasard quelques semaines de calme et de bien-être, n'ayant ni trêve ni repos jusqu'à ce qu'elle se fût replongée jusqu'au menton dans les embarras les plus terribles.

Vous ne vous étonnerez pas si je vous dis que, dans de telles conditions et avec un pareil caractère, Francia n'avait pas tardé à commettre bien des imprudences. Le comte Borodino s'était efforcé d'abord de résister à ses caprices ; mais elle avait de si beaux yeux ! Elle lui promettait si gentiment de ne pas abuser de sa liberté ! Elle lui démontrait si finement, avec un si spirituel caquetage, qu'on obtient tout des femmes par la douceur, qu'il est bien plus flatteur de se faire aimer par des manières engageantes que par des mesures répressives, et que, moins on a l'air de se méfier du sexe faible, plus il cherche à justifier notre confiance ! Bientôt le comte laissa flotter les rênes, et il n'eut pas lieu de s'en applaudir. Scènes violentes, fantaisies ruineuses, modes extravagantes, dettes criardes, amitiés dangereuses, lettres anonymes, coquetteries effrénées, luxe insensé, rumeurs voisines du scandale, alternatives agaçantes d'attendrissements factices et de furieuses invectives, tel fut le régime auquel on le soumit pendant quelque

temps. Le pauvre homme en maigrissait à vue d'œil. Il n'y a pas pour un cœur généreux de sensation plus cruelle que de se voir rendre le mal pour le bien. Sur ces entrefaites —et c'est ici que j'entre en scène — le comte fut obligé d'entreprendre un long voyage. Il ne pouvait emmener sa femme. J'étais son cousin issu de germain. Mon âge, mes goûts sérieux, l'idée qu'il avait de mon savoir et de ma sagesse, mes connaissances variées, l'habitude de m'entendre louer par les habitués de la maison, lui suggérèrent un projet qui lui semblait devoir tout sauver.

Il me proposa de venir habiter son palais, d'y transporter mes papiers et mes livres, et de jouer auprès de la jolie Francia un rôle de tuteur, de guide, de conseiller, de confident, de mentor et d'ami. Je serais chargé de mettre un peu d'ordre dans ses affaires, d'apaiser ses créanciers, de rétablir une balance entre l'actif et le passif, de la préserver contre les entraînements de son imagination vagabonde, de redresser ses opinions fantaisistes, de lui apprendre à juger ceux qui esssayaient de la séduire, de l'amuser honnêtement à l'aide d'ingénieuses causeries et de saines lectures, de faire un choix parmi les visiteurs, d'élaguer adroitement ceux dont les assiduités pouvaient être compromettantes et d'accueillir poliment ceux dont le caractère et les mœurs offraient toute garantie. Mon triomphe devait être complet, mon succès au-dessus de tout éloge, si le comte, à

son retour, trouvait Francia raisonnable, souple, docile, affectueuse, éclairée sur ses vrais intérêts, capable de distinguer ses amis de ses ennemis, prête à accepter une autorité légitime et assez sage pour comprendre qu'il valait mieux vivre heureuse sous un maître aimable et débonnaire que devenir la dupe des roués, le jouet des beaux diseurs, la proie des intrigants, la victime des lovelaces, jeter à tous les hasards son argent et son honneur, et, sous le pseudonyme de liberté, s'exposer à subir le pire des esclavages.

J'eus la faiblesse de consentir... Le comte partit... *meâ culpâ, meâ maximâ culpâ...*

— *Meâ maximâ culpâ*, murmura l'illustre inconnu en guise d'écho ; puis il ajouta en reprenant son air de bonhomie narquoise :

— Et que fîtes-vous, mon révérend père ?...

— Hélas ! exactement le contraire de ce que j'aurais dû faire... Pour conserver mon influence sur Francia, je flattai tous ses caprices. Au lieu de mentor, je me fis complaisant ; au lieu de guide, complice ; au lieu de tuteur, corrupteur. J'éloignai peu à peu de la maison tous ceux qui auraient maintenu autour de cette jeune et charmante femme une atmosphère de dignité, de sécurité et de paix. En revanche, je ne cessai pas d'attirer les hommes tarés, suspects, mal famés, interlopes, qui ne pouvaient que l'égarer et la perdre. Les uns, mielleux et câlins, tâchaient de la conduire où elle ne vou-

lait pas aller. Les autres, besoigneux et rapaces, tentaient de lui soutirer le peu d'argent qui lui restait encore. Ceux-ci, ambitieux et vaniteux, espéraient se faire de ses préférences une situation dans le monde. Ceux-là, ayant un dossier, s'efforçaient de la faire tomber aussi bas que possible afin d'être à son niveau. Bref, au bout de six mois, cette grande dame, qui aurait pu être le charme et l'honneur des salons de bonne compagnie, l'orgueil des hommes d'élite admis dans son intimité, la bienfaisante médiatrice entre les riches et les pauvres, l'inspiratrice de toutes les nobles pensées, l'exemple des autres femmes qui ne demandaient qu'à subir sa douce influence, était devenue une pauvre déclassée, belle encore, encore intéressante, mais pervertie par son entourage, initiée par ses adorateurs à un argot de club et d'estaminet, ruinée aux trois quarts, fanée et vieillie avant l'âge, adonnée aux liqueurs fortes, affichant des goûts démocratiques, objet de mépris ou de risée pour les sociétés où elle avait jadis tenu son rang, tutoyée par les héros ou les héroïnes de la haute bohème et du demi-monde, et n'ayant plus qu'un pas à faire pour rouler au fond du gouffre...

— Mais, vous, mon révérend père, vous ?

— Moi, j'étais un misérable pécheur que quinze ans de pénitence n'ont pas encore réconcilié avec sa conscience et le bon Dieu... J'aimais Francia d'un amour de sexagénaire... Vous savez ? ce bizarre mélange de

calculs, de roueries, de désirs, d'appréhensions, de naïvetés séniles, de manœuvres stratégiques, qu'un de vos romanciers, Charles de Bernard, a si bien décrit. Je m'étais figuré qu'en donnant à Francia toute licence, en la laissant se pervertir à cœur-joie, en encourageant ses équipées, en m'abstenant de tout ce qui aurait pu retarder sa ruine, en lui permettant de s'entourer d'indignes amants qui n'avaient ni mon esprit, ni ma science, je parviendrais à la dominer, à la subjuguer, à me rendre indispensable, à entendre enfin sonner l'heure du berger, et... assez, mon fils, assez ! Cette cellule, témoin de mon repentir et de mes larmes, ne doit pas en entendre davantage.

— Vos calculs furent donc déjoués ?

— Oui ; il vint un moment où, de progrès en progrès et de chute en chute, la jolie femme confiée à ma garde me trouva trop vieux et trop raisonnable pour elle, et où, d'autre part, le mari, brusquement revenu de son voyage, se fâcha tout rouge — manière de parler — me reprocha d'avoir odieusement trahi sa confiance, et... accepta ma démission.

— Et alors ?

— C'est le moment qu'attendait la grâce céleste... je tombai à genoux, je priai, je pleurai, je me frappai la poitrine, et, quelque temps après, je vins cacher dans ce cloître mon repentir et mes regrets... Maintenant, parlez, mon fils, je suis tout à vous...

— Eh bien, mon père, décidément, pas ce soir... la fatigue du voyage... l'émotion que m'a causée votre récit... Voici l'heure où j'avais l'habitude de m'endormir dans mon salon de la place Saint... si cela vous est égal, ce sera pour demain...

— Bien, mon enfant, comme vous voudrez... la nuit porte conseil et vous aurez le temps de recueillir vos souvenirs...

L'illustre vieillard rentré dans sa chambre :

— Allons ! je suis toujours très-fort... je n'ai pas dit mon dernier mot... Talleyrand et le baron Louis seraient contents de moi. J'ai amené ce bon moine à me narrer son histoire, et je ne lui ai pas raconté la mienne... Très-fort ! Laffitte, Louis-Philippe, Cromwell, Washington, Soulouque, Napoléon, César... (Il s'endort.)

V

Voici bientôt trente ans que je rêve, comme le *hoc erat in votis*, un petit châlet à Passy, au milieu de cette colonie charmante où je compte des amis, non loin de mon cher Saint-Genest et de son adorable famille, à deux pas de Jules Janin et de Cuvillier-Fleury, dans cette oasis où je retrouve la trace des deux enchanteurs de ma jeu-

nesse, Rossini et Lamartine. Il est infiniment probable que ce doux rêve ne se réalisera jamais; mais je le reprends avec un mélancolique plaisir, chaque fois que je reviens à Paris. Le latin, n'est-il pas admirablement connaisseur du cœur humain, quand il exprime par le même mot DÉSIR et REGRET ?

J'étais donc assis sur un banc, le 19 juin 1874, dans cette partie du parc qui va des magnifiques ombrages de la Muette à l'avenue Raphaël. Un vieillard, dont le visage ne manquait pas de noblesse, mais dont l'aspect, les vêtements et l'attitude trahissaient une misère décente, vient s'asseoir à mes côtés. Bientôt il tourna vers moi un regard suppliant comme la détresse et résigné comme la prière. Je compris ou crus comprendre. Je me fouillai, voulant lui donner un peu mieux que la menue monnaie de rigueur. En lui remettant mon offrande, je sentis sa main glisser dans la mienne une feuille de papier qu'il avait roulée et froissée entre ses doigts. C'est sans doute, me disais-je, le récit de ses malheurs, ou quelques vers préparés pour les passants qui lui font l'aumône, — non; c'était autre chose; c'était...

QUI VEUT LA FIN
NE VEUT PAS LES MOYENS

On accuse les jolies femmes de ne pas toujours savoir ce qu'elles veulent, ou plutôt de vouloir à la même minute deux choses absolument contradictoires. Par ex-

emple, il ne leur déplairait pas que leur mari fût un héros de roman; et si, à force d'être romanesque, il venait un jour leur déclarer qu'il n'a plus de quoi payer le tapissier et la modiste, elles seraient furieuses. Elles ne manqueraient pas pour un empire — ou pour une république — le sermon du prédicateur à la mode, la grand-messe de Sainte-Clotilde, ou même la retraite du couvent de la rue du Regard; et, si leur confesseur, dans un accès d'intolérance, leur ordonnait de cacher leurs épaules, de valser un peu moins, de réfléchir un peu plus, de renoncer à la médisance et de sacrifier aux pauvres ce que leur coûte leur loge du vendredi, elles demanderaient immédiatement que la porte fût à la fois ouverte et fermée. Elles ne seraient pas fâchées de mettre une passion dans leur existence pour en rompre la monotonie; et quand cette passion arrive avec ses périls, ses orages et ses mécomptes, elle sont prêtes à s'écrier : « Heureuses les femmes qui s'ennuient ! »— Ainsi de suite.

Nous connaissons d'honnêtes gens, qui ne sont ni femmes, ni surtout jolis, qui ressemblent beaucoup plus à Geoffroy dans *le Roi Candaule* qu'à Mlle Pierson dans *Andréa*, et qui sont sujets aux mêmes contradictions que le sexe fragile, faible et charmant, habitué à nous étonner, à nous amuser ou à nous désoler de ses caprices.

L'autre jour, par grand extraordinaire, nous avions, entre deux averses, un aimable rayon de soleil. J'en pro-

fitai pour monter, malgré mon grand âge, sur l'impériale d'un omnibus qui devait me conduire du Palais-Royal à Passy. Je m'y trouvai à côté d'un bon bourgeois que j'appellerai M. Bouscarin. Évidemment, ce n'était pas pour épargner quinze centimes qu'il avait préféré l'impériale à l'intérieur, mais pour respirer plus à l'aise. Sa mise et sa tournure révélaient un négociant riche. Son signalement pouvait s'écrire en trois lignes : cinquante ans, gras, le teint fleuri, l'œil intelligent, la lèvre sensuelle, une montre et une chaîne en or ; dans la main gauche un parapluie, dans la droite un numéro du *Siècle*.

M. Bouscarin était communicatif. Il jeta un regard rapide sur les ruines du palais des Tuileries. Je crus qu'il allait ouvrir la conversation en déplorant les effets des révolutions et du pétrole. Il se contenta de me dire :

— Les affaires ne reprennent pas !

— C'est très-malheureux, répliquai-je.

Un silence.

— Mais aussi, continua M. Bouscarin, le gouvernement est bien maladroit ; pourquoi ces poursuites tardives contre M. Ranc? Cela inquiète le commerce.

— Tardives, en effet, mais à qui la faute? Si elles avaient eu lieu au bon moment, on n'aurait pas à s'en occuper aujourd'hui... Si l'ex-président...

— M. Thiers! s'écria mon interlocuteur avec une certaine emphase.

— Oui, si M. Thiers avait des engagements de cœur,

d'esprit, de circonstance, d'intérêt, de nécessité, d'urgence, de danger, de faiblesse ou de prévoyance avec M. Ranc — ce qui, par parenthèse, était un singulier titre à notre confiance — le gouvernement qui lui succède n'a-t-il pas le droit de nous montrer que, pur de tout antécédent de ce genre, il croit devoir faire ce que son prédécesseur n'a pas fait? Je suis peu au courant des secrets du commerce; j'aurais besoin qu'on m'apprît comment et pourquoi ces poursuites, exercées en haine des souvenirs de la Commune, peuvent affliger les conservateurs, contrarier les propriétaires, déconcerter les capitalistes, troubler les industriels, décourager les commerçants, effrayer les acheteurs, faire baisser les huiles et les soies, les houilles et les cotons...

— Cependant, monsieur, le *Siècle*...

— Est un excellent journal, qui donne, je crois, de magnifiques dividendes, mais qui ne me paraît pas très-logique. La polémique et la causerie doivent se taire quand la justice va parler. Pourtant, laissez-moi vous dire qu'il y avait peut-être un moyen d'éviter ces poursuites si nuisibles à la reprise des affaires. Si M. Ranc, qui n'est pas un sot, se tenant pour fort heureux de retirer son épingle d'un jeu où d'autres ont perdu toute leur pelote, avait fait autour de lui l'ombre et le silence; s'il était humblement resté à l'écart; s'il avait compris que les hommes compromis, comme les honnêtes filles, doivent avoir soin de ne pas faire parler d'eux, et qu'il

ne faut pas réveiller l'incendié ou le fusillé qui dort, peut-être cet acte de sagesse eût-il désarmé la réaction. Au lieu de cela, nous l'avons vu au premier rang des dictateurs de l'avenir, habitué du perron de Tortoni, enfant gâté du suffrage universel, écrivant dans les journaux démagogiques, annonçant la venue du Messie communiste, envoyé à l'Assemblée nationale par la seconde ville de France avec mission spéciale de détruire, en soufflant dessus, cette même Assemblée... Dame! que voulez-vous? quiconque jette le gant ne peut pas être étonné qu'on le ramasse...

Nous avançions lentement; M. Bouscarin semblait livré à une méditation profonde. A la fin, se retournant du côté de la place Vendôme :

— Et cette colonne! dit-il. Certes, je n'avais pas désiré sa chute; j'ai blâmé ceux qui l'ont renversée... Mais, puisqu'elle était tombée, pourquoi la relever? Ce *va-et-vient* de sentiments et d'idées, de reconstructions et de ruines, d'hommages et d'insultes, de gouvernements qui déboulonnent et de gouvernements qui réparent, est très-nuisible au commerce.

— Quel dommage! le commerce est décidément un petit taquin ; sans quoi je me permettrais de lui demander s'il a beaucoup à se louer des Prussiens ; si le règne de la Commune a été pour lui une phase de prospérité ; si l'alliance de la Commune et des Prussiens aux dépens du monument de nos gloires nationales lui semble un sou-

venir précieux à conserver ; si enfin la savonnerio, la bijouterie, la quincaillerie, la lingerie ou la parfumerie ont à redoubler de mortification et de jeûne, parce qu'un homme de guerre, mis à la tête d'un peuple guerrier, inaugure son pouvoir en effaçant la trace d'un épisode mille fois plus humiliant que vingt défaites... Mais, pardon ! Je vois, monsieur... monsieur...

— Bouscarin, de la rue des Bourdonnais...

— Bouscarin de la rue des Bourdonnais, que vous êtes un homme sérieux... Vous allez au fond des choses... Les mesures accidentelles ou personnelles ne vous suffisent pas, et vous avez raison... Il faut au commerce, à l'industrie, au mouvement des capitaux, un horizon, une marge, une garantie d'avenir... Je suis de votre avis... On pourrait, par exemple, assurer au maréchal de Mac-Mahon cinq années de présidence.

Mon homme fronça le sourcil :

—Hé ! hé ! reprit-il ; je ne dis pas le contraire... Mac-Mahon, vaillant, héroïque, loyal, bon militaire... Mais il était noble avant d'être général ; il paraît qu'on ne rencontre à ses soirées que des ducs, des duchesses, des princes et des marquises...

— Pour les voitures, les jours de pluie?

—Farceur!... non, des vraies, des épouses de marquis. Et, vous comprenez ? la dîme, la corvée, le droit du seigneur, les grenouilles...

— Qui demandent un roi ! Vilaines bêtes ! Je n'y avais

pas songé ; c'est à faire frémir. N'en parlons plus ! Mais que diriez-vous d'une bonne loi municipale?

— Je vous arrête... Vous n'avez donc pas lu le *Siècle* de ce matin ?

— Hélas ! non ; les jours de soleil, je manque à tous mes devoirs...

— Il prouve admirablement que, sous prétexte de représenter les intérêts, c'est-à-dire la richesse territoriale, ou, en d'autres termes, l'aristocratie, la réforme municipale s'opérerait toute au profit du noble et du prêtre, ces deux fléaux des sociétés humaines ; tandis que, pour favoriser le progrès, dissiper les ténèbres, triompher de l'ancien régime et défendre le peuple contre ses éternels ennemis, il faut que la mairie et le conseil muncipal lui servent de citadelle, et que cette citadelle, planant sur les préjugés gothiques et abritant sous ses voûtes tutélaires l'enseignement obligatoire et laïque, le conduise, sous le pacifique arc de triomphe de la démocratie victorieuse, jusqu'à la terre promise où l'attendent la félicité, la science, la lumière et la paix.

— *Amen !* je suis foudroyé... Allons ! je vois qu'il vaut mieux recourir à une bonne loi électorale.

— Oui, pourvu qu'elle se garde de toucher au suffrage universel... Le suffrage universel, c'est l'arche... c'est l'arche...

— Qui renferme des animaux de toutes les espèces... il serait dangereux de les agacer... mais, avez-vous lu la

brochure d'un écrivain de conscience et de talent, M. Frédéric Béchard ?...

— Non.

— Lisez-la, monsieur Bouscarin ! vous verrez que, sans détruire dans son principe le suffrage universel, on pourrait le modifier...

— Modifier, modifier... ce ne serait peut-être pas bien prudent...Tenez, monsieur, voilà le peuple...

— Où ? ce cocher d'omnibus ?...

—Non, c'est une figure... une grande figure... Voilà le peuple ! Il a traversé des siècles d'ignorance, de barbarie, de superstition et de despotisme, pendant lesquels les classes privilégiées l'ont horriblement opprimé... Il fait une révolution... — les nobles et les prêtres l'escamotent...

— Même ceux qu'on a guillotinés ?

— Ceci est un détail, et je suis convaincu qu'il a été fort exagéré... Je reprends.. Voilà le peuple, entendez-vous bien ? Le peuple sublime, sacré, martyr, seul roi de droit divin... Les années s'écoulent sans apporter de soulagement à ses misères... Les nobles et les prêtres continuent à boire ses sueurs... Tout à coup, on lui met entre les mains un instrument qui... un instrument que...

— Dont il joue comme Paganini...

— Je ne connais pas cet électeur ; ce que je sais, c'est que si l'aveugle réaction essayait de lui arracher cette arme...

— Pardon ! vous avez dit instrument...

— Peu importe ! il dévorerait d'un coup de dent toutes les digues qu'on voudrait lui opposer.

— Quelle mâchoire ! monsieur Bouscarin, quelle mâchoire ! De l'humeur dont vous êtes, je devine que vous avez dû voter pour Barodet.

— Oui... c'est-à-dire non... Généralement, je n'aime pas à marcher dans les souliers du pouvoir ; mais j'ai su, à n'en pas douter, que mes vingt-sept commis votaient pour M. Barodet. J'ai pensé qu'en votant pour M. de Rémusat, je rétablirais l'équilibre sans entamer mon indépendance.

Nous étions arrivés.

— M. Bouscarin, lui dis-je en l'aidant à descendre, vous êtes plus sage que la sagesse des nations... elle a dit : « Qui veut la fin, veut les moyens. » Supérieur à cette maxime vulgaire, vous déclarez — et vous êtes dans le vrai — n'avoir pas besoin de moyens... pour arriver à la fin...

Il se redressa fièrement, et me jeta, en guise d'adieu, ces paroles dédaigneuses :

— Je suis sûr, monsieur, que vous êtes artiste?...

— Justement !... second violon à l'orchestre de l'Ambigu...

— Je l'aurais parié... et c'est ce qui m'explique pourquoi vous vous intéressez si peu à la reprise des affaires.

VI

Les esquisses qui vont suivre me sont arrivées d'une façon beaucoup plus simple. J'étais à la campagne, et c'est tout bonnement le facteur rural qui me les apportait. La première a été inspirée par les longues et pénibles discussions de l'Assemblée nationale sur les nouveaux impôts. Les deux autres ont évidemment pour prétexte une élection qui a fait grand bruit dans toute la France. Le candidat des conservateurs était mon ami le marquis de B...., et les feuilles radicales ne manquèrent pas d'affirmer pour la millième fois, que, si le suffrage universel nommait un marquis, nous devions nous attendre à voir refleurir la dîme, la corvée, le droit du seigneur, l'inquisition, les oubliettes et autres abus de l'ancien régime.

LES NOUVEAUX IMPOTS
33,333 FRANCS 33 CENTIMES

Les nouveaux impôts! nous pourrions leur dire ce que le poëte Catulle disait à une jolie personne dont il avait à se plaindre :

« *Nec tecum possum vivere, nec sine te!* »
« Je ne puis vivre ni avec toi, ni sans toi! »

Je ne puis vivre avec toi, impôt du sel; car ma provision est déjà si petite que le moindre surtaxe va me ruiner!

Je ne puis vivre avec toi, impôt du sucre; car la vie a tant d'amertumes que nous serons bien malheureux si nous ne possédons plus rien pour les adoucir.

Je ne puis vivre avec toi, impôt du savon; car il est dur de ne pouvoir laver son linge sale en famille, et je ne voudrais pas, quand le blanchisseuse se présente, avoir à la prier de repasser.

Je ne puis vivre avec toi, impôt de l'huile; car jamais la France n'eut plus besoin d'être éclairée, et d'ailleurs le précieux liquide est bien nécessaire pour empêcher de grincer les politiques hors des gonds.

Je ne puis vivre avec toi, impôt du vin! car la première condition, pour imposer quelque chose, c'est que ce quelque chose existe, et cette fois le percepteur ne trouverait plus chez les contribuables que le tonneau des Danaïdes.

Ainsi de suite.

Et cependant nous ne pouvons vivre sans vous, impôts de toutes sortes et de toutes provenances; car ce n'est pas le provisoire qui paiera nos dettes. Le déficit, ce sinistre précurseur de la faillite, nous attend, bouche béante et ventre affamé, au coin d'un budget plus épais que la forêt la plus touffue; que resterait-il, grand Dieu! à la France républicaine, à la France du camp de Conlie et du camp des Alpines, à la France découronnée de sa gloire mili-

taire, si elle perdait en outre cette bonne réputation en matière de finances qu'elle devait à ses institutions monarchiques, et si elle n'avait plus ni bonne renommée, ni ceinture dorée ?

L'erreur, l'immense erreur de M. Joseph Prudhomme et de sa trop nombreuse famille a étéde croire que, une fois les Prussiens payés, nous n'avions plus à nous inquiéter de la question d'argent; que l'équilibre entre le *doit* et *avoir* se retrouvait tel qu'il était en juin 1870, le lendemain du plébiscite et la veille de la déclaration de guerre. C'est exactement comme si un dissipateur, ennuyé d'entendre chaque matin ses fournisseurs carillonner à sa porte, se décidait à les payer en bloc à l'aide d'un emprunt gigantesque, grevait tous ses biens d'une énorme hypothèque, acceptait des conditions presque usuraires, et, après avoir engagé sa fortune, son avenir et sa signature, se frottait les mains en homme sûr d'égaliser désormais son actif et son passif. Hélas! non, nos coffres étaient vidés, mais la question ne l'était pas. Ainsi que l'avait dit le sage Buffet dans un discours très-substantiel, nous n'avions fait que changer de créanciers. Seulement, — consolation réelle, mais insuffisante, — nos créanciers nouveaux, au lieu d'être d'affreux Allemands, nos ennemis les plus acharnés et déjà nantis de nos pendules, sont dorénavant nos amis, si toutefois ces deux mots peuvent marcher ensemble. Représentants de l'épargne française et du vieil écu dans un vieux bas; depuis votre concierge,

heureux de placer au sept pour cent ses étrennes du jour de l'an, jusqu'au garçon de café qui prélève dix centimes sur chacune de vos demi-tasses.

Il faut donc payer, payer sans murmure ; il y va, non-seulement de l'honneur de la France, mais de notre repos, de notre salut, de notre pain, de notre revanche possible, de notre richesse future, de tout ce qui peut adoucir ou aggraver nos misères présentes. Le déficit, c'est la maladie ; la faillite, ce serait la mort. Jamais l'éternel *to be or no to be* d'Hamlet ne s'appliqua d'une façon plus exacte et plus terrible. Si nous ne réussissions pas à lier, comme on dit, les deux bouts, le gouffre devenant chaque année plus large et plus profond, le communisme triompherait par en haut ; et c'est bien là-dessus que comptent les communistes par en bas. L'État ne pouvant plus remplir ses engagements, pas un particulier n'aurait le droit de réclamer ce qui lui est dû. Tous les rentiers seraient réduits à demander l'aumône à des gens aussi pauvres qu'eux. Le partage de terres sans valeur ruinerait les spoliés sans enrichir les spoliateurs ; le pillage, légalisé par la faim, deviendrait la condition permanente d'une société où le *tien* et le *mien* n'auraient plus de distinction ni de sens. La barbarie, le chaos, le néant, une nuit sillonnée de sanglantes et fauves lueurs, toutes ces images seraient trop débonnaires pour exprimer une situation à laquelle on ne peut songer sans vertige. Détournons donc nos yeux de ce

tableau, mais après avoir constaté, pour l'acquit de notre conscience, qu'il n'y a pas aujourd'hui en France un radical, un républicain, un centre gauche, un Marcou, un Barodet, un Naquet, un Calmon, un Jules Simon, un Gambetta, un Rémusat, un Thiers, qui, sciemment ou à son insu, méchamment ou en toute innocence, ne poussent à ce dénouement effroyable.

Oui, il faut payer. — « Ils chantent, donc ils paieront, » disait Mazarin. — Ne chantons pas, nous n'avons le cœur ni à la chanson ni à la danse, mais payons. Est-ce à dire que notre bonne volonté suffise pour que ces nouveaux impôts soient bien productifs ? Je le souhaite sans l'espérer. Là où il n'y a rien, le fisc perd ses droits, séparés ou réunis. Là où il y a peu, le fisc ne saurait se fâcher si la ménagère supprime par ci par là un grain de sel, un morceau de sucre, un pain de savon ou une goutte d'huile. Du moment que la consommation diminue, l'augmentation des impôts devient illusoire. « Monsieur, me disent les braves paysannes de mon village dans cette jolie langue que je n'ose pas écrire de peur d'être grondé par Roumanille; nos hommes ne boiront plus que de l'eau ; nous *mangerons plus doux,* jusqu'à ce que nous ne mangions plus du tout, et nous ne ferons que deux *bugades*[1] par an au lieu de quatre. » Prétendre que nos chemises en seront plus propres, ce serait mentir; mais croire que le budget en sera plus riche, ce serait s'abuser.

1. *Bugade,* lessive.

Ah ! ce n'est pas ainsi que j'avais rêvé la lutte victorieuse de notre chère France contre ses embarras d'argent. Ce n'est pas le sel ou le sucre, l'huile ou le savon que j'aurais voulu appeler à son secours pour sortir de ce dédale. Les chiffres n'étant pas gais, permettez-moi une petite anecdote. Je suis vieux, les vieux sont conteurs, et, dans les moments de détresse, il est plus commode de conter que de compter.

En mars 1872, j'étais à Cannes, où toute la colonie française avait pris fort au sérieux l'idée patriotique, mais excessive, d'un journaliste parisien qui proposait de payer les cinq millards au moyen d'une souscription nationale. Cette idée ne pouvait réussir, parce que le chiffre était trop effrayant et que, pour obtenir le difficile, il ne faut pas demander l'impossible. D'ailleurs, toute inspiration généreuse, tout sentiment d'abnégation et de grandeur, répugnent naturellement à M. Thiers. Routinier, il n'admettait d'autres ressources que l'emprunt et l'impôt ; bouffi d'égoïsme et d'orgueil, il se promettait dès lors de faire du succès de son emprunt une jouissance d'amour-propre et un gage d'omnipotence présidentielle. Un de ses pâles ministres de l'intérieur, M. Victor Lefranc, monta à la tribune, jeta quelques gouttes d'eau froide sur cette ébullition de patriotisme, et le projet avorta, condamné à la fois par le gouvernement et par l'arithmétique. Mais il resta démontré que, si le directeur du *Moniteur universel*, secondé par l'assenti-

ment ou le concours du ministère, s'était borné à nous demander cinq cents millions, c'est-à-dire l'intérêt de la dette prussienne pendant deux ans, le succès eût été aussi certain que rapide.

Quoi qu'il en soit, une liste de souscription conditionnelle avait déjà circulé à Cannes, et je remarquai sur la première page ce chiffre bizarre : 33, 333 fr. 33 cent. suivi d'un des plus grands noms de notre antique France. Je demandai une explication au noble signataire, homme d'infiniment d'esprit, qui me répondit en souriant : ce chiffre singulier est un calembour sans orthographe. C'est le tiers de cent mille, et j'ai voulu dire, sous forme allégorique, que le propriétaire qui offre 33, 333 fr. 33. cent. à son pays gouverné par M. Thiers, en donnerait cent mille, si le Roi... — Ah ! je vous comprends, m'écriai-je ; et moi aussi, et nous tous, agriculteurs ou industriels, artistes ou écrivains, gentilshommes ou bourgeois, oisifs ou travailleurs, ouvriers ou paysans, nous donnerions trois fois, six fois la somme pour laquelle nous venons de souscrire, et nous ferions une excellente affaire !

Cet épisode me revenait sans cesse en mémoire pendant cette pénible discussion où se révélaient tout ensemble la nécessité et l'inconvénient, l'urgence et la difficulté de nouveaux impôts. Ah ! quelle différence ! Voilà la Restauration, voilà la Monarchie... Le descendant du Béarnais ne vous apporte pas les cinq milliards

dans ses poches; non, mais à l'instant, par une sorte de choc électrique, l'idée d'une grande souscription nationale jaillit dans toutes les âmes. Simplement autorisée par le gouvernement, elle a cinq puissants auxiliaires dont un suffirait au succès ; l'enthousiasme, le dévoûment, la vanité, l'intérêt bien entendu, et enfin la peur ; — car il y aurait encore, à ce moment, des gens assez malheureux pour ne pas comprendre que, si République signifie méfiance, haine, soupçon, colère, grief, récriminations, invective, répression, violence, Royauté signifie clémence, mansuétude, amour, bonheur et pardon. En quinze jours, on récolterait, non pas cinq milliards, — qui veut trop prouver ne prouve rien , — mais six cents millions, ou, en d'autres termes, de quoi remplacer les nouveaux impôts pendant QUATRE ANS. Quatre ans, entendez-vous bien ? Plus que le nécessaire à un pays tel que le nôtre pour tout relever, tout payer, tout refaire, tout restaurer ; pour guérir toutes les plaies, cicatriser toutes les blessures, réparer toutes les brèches, remplir tous les vides et nous tenir prêts à profiter de toutes les chances qui nous permettraient de replacer notre drapeau sur le clocher de Strasbourg et sur la citadelle de Metz. Alors nous pourrions dédaigner ces maigres et maussades impôts qui résument plus de privations que de revenus ; alors nous aurions presque *gratis* assez de sel pour en céder à tous nos confrères, assez de sucre pour en faire manger à tous les auteurs, assez

d'huile pour peindre notre joie, assez de vin pour griser nos pauvres buveurs d'eau, assez d'esprit pour lui faire courir les rues et assez de savon pour blanchir la tête des noirs, des bleus, et même des rouges.

VII

LES FANTOMES

Ce soir-là, Jacques Bonhomme s'était attardé au cabaret voisin, et, s'il ne battit pas, en rentrant, sa brave Madeleine, c'est qu'à la suite de ses libations réitérées, sa tête était encore plus lourde que sa main. De sept heures à minuit, il avait consommé beaucoup, énormément crié, fumé avec furie, entendu la lecture d'un vieux numéro du *Siècle*, écouté les menus propos d'un bel esprit de village, respiré à pleins poumons une suffocante atmosphère, et mangé ou bu tout ce qu'il avait gagné dans la semaine.

Il venait d'apprendre qu'il faisait partie des nouvelles couches ; mais, en attendant, il n'eut rien de plus pressé que de se laisser tomber sur la sienne. Il ne tarda pas à s'endormir d'un sommeil de plomb, tout en murmurant

comme un vague écho des impressions de sa soirée : dîme, corvée, gabelle, priviléges, grenouilles...

Dans les conditions physiques et morales où se trouvait Jacques Bonhomme, il est rare que les rêves ne reproduisent pas, sous des formes fantastiques, tout ce que le dormeur a vu et entendu en buvant, tout ce que le buveur croit revoir et entendre en dormant.

C'est, vous le savez, quelque chose de comparable aux tableaux d'une lanterne magique dont les verres seraient brisés, ou aux décors d'un théâtre qu'envahirait le brouillard au moment où retentit le sifflet du machiniste.

Voici donc Jacques Bonhomme en face d'un château féodal avec créneaux, tourelles, poivrières et machicoulis, entouré d'un fossé dont les eaux verdâtres se plissent au souffle du vent. Armé d'une perche gigantesque, il fait la guerre aux grenouilles, qui lui répondent pour le taquiner : « Ouâ, ouâ! Rouâ! un Roi! un Roi! » — Si bien que Jacques ne sait plus, en les battant, s'il obéit aux ordres de son seigneur ou à ses colères républicaines.

La scène change... A travers une brume légère, il aperçoit le chemin qui mène à l'église ; le mois de mai vient d'épanouir les églantiers et les aubépines. Sur ce chemin, frais et gracieux comme une matinée de printemps, se déroule le joyeux cortége d'une noce de village. La mariée est gentille, le marié a l'œil vif et le pied leste. Les ménétriers jouent le joli rondeau de Boïeldieu : « *Oui, vous avez des droits superbes.* »

Tout à coup, à l'instant où ils passent devant la grille d'un parc, quatre laquais, grands comme des tambours majors et portant une livrée d'ancien régime, s'élancent sur l'heureux groupe, réclamant Colette au nom de leur maître. Lubin crie, Colette pleure, les musiciens gémissent. Huées, sanglots, soupirs, invectives, ricanement, tumulte... mais déjà le songe a replié ce tableau pour en exhiber un autre. Cette fois, c'est la moisson opulente, sous un ciel d'azur, par une chaude journée d'été. Jacques Bonhomme contemple avec orgueil ces épis mûrs qui tombent drus sous la faux, ces gerbes magnifiques que les *ligarelles* ont peine à enlacer de leurs bras robustes. Hélas ! le bailli surveille les moissonneurs ; il compte les gerbes ; chaque fois qu'il arrive à dix, il faut lui en donner une, et il semble toujours que celle qu'on lui donne est la plus belle. Jacques est tenté de s'écrier: Pas celle-là ! pas celle-là ! — Mais sa voix s'arrête dans son gosier, et d'ailleurs le voilà, bien loin de ce champ fertile, transporté, comme par une baguette de fée dans la clairière d'un bois où glissent quelques rayons de lune. Il fait nuit; des gouttelettes de rosée brillent à la cime des herbes. L'œil au guet, le corps immobile, son fusil à la main, Jacques est caché derrière le tronc d'un chêne. En ce moment, un lapin s'aventure hors du fourré pour venir broutter le romarin et le serpolet. Notre chasseur le met en joue ; il va tirer, il tire, il l'a tué, il se précipite... un poignet de fer le saisit au collet ; c'est le garde-

chasse de Monseigneur... Jacques se débat sous cette redoutable étreinte. L'effort qu'il fait pour s'en dégager le réveille...

Les fumées du vin sont dissipées ; le jour naissant entre par la fenêtre ; un beau jour d'octobre, qui invite au travail.

— Quel bonheur ! c'était un rêve ! se dit Jacques à mesure qu'il retrouve le fil de ses idées. Figure-toi, Madeleine, que nous étions menacés de voir revenir ces horreurs de l'ancien régime, ces temps abominables où le pauvre peuple...

Mais, au lieu de répondre, Madeleine lui montra, dans un coin de la chambre, la vieille table de bois noir, titubante sous un amas de papiers. Le dormeur éveillé fronça le sourcil ; son cauchemar changeait de nom, de date et de cadre. La réalité s'emparait de l'espace que perdait le songe.

Jacques s'habilla sans mot dire, et, se dirigeant vers la table, il saisit au hasard une de ces feuilles de mauvaise mine, froissées, maculées, timbrées, que l'on aurait pu appeler répliques du nouveau régime à l'ancien.

Ce fut d'abord une sommation avec frais du perceptenr de son canton. Rien n'y manquait : personnelle, portes et fenêtres, centimes additionnels, impôt foncier, prestations en argent et en nature — rien, pas même le pauvre Médor, le fidèle *gardo-biasso* — la joie de la maison! — Total : 87 fr. 55 c.

— Fichtre! dit Jacques de plus en plus dégrisé; mais en dehors de mes journées, mon revenu, bon an mal an, n'atteint pas 250 francs. Il me semble... oui, je crois que c'est plus du dixième...

— C'est plus du tiers, imbécile! répondit Madeleine, qui reprenait ses avantages.

Puis venait une grosse lettre qu'on aurait dit écrite avec une griffe; elle était de l'huissier Malescart, et conçue à peu près en ces termes :

« Mon cher Jacques Bonhomme, avant de commencer des poursuites qui répugnent à mon bon naturel, je vous préviens que votre lettre de change de 300 francs est échue depuis le 15. Votre créancier consentirait bien à renouveler; mais, vu la dureté des temps, il exige, pour la seconde année, le 18 %, au lieu du 12... »

— Le gredin! le scélérat! grommela Jacques entre ses dents; c'est pourtant un bon, un pur, un chaud... A qui se fier? c'est que je n'ai pas le premier sou de ces malheureux 100 écus....

— Je le crois bien, ivrogne! fit Madeleine; où les prendrais-tu? chez le cabaretier?...

Troisième papier; citation en bonne forme pour avoir à comparaître, le 12 courant, devant le tribunal d'Uzès, comme prévenu de délit de chasse sans port d'armes, en vertu du procès-verbal dressé, le 28 septembre, par le sieur Guépin, garde champêtre de la commune de R...

— Pour une roussette et deux *cécis* ?[1] s'écria le délinquant avec un accent de détresse; ah ! j'aimais mieux mon rêve... J'aimais mieux les grenouilles... tu me les aurais mises au court-bouillon... J'aimais mieux le garde-chasse de Monseigneur... au moins j'avais tué un lapin...

Et, d'un geste de désespoir, il rejeta ces maudits papiers dont chacun lui annonçait sa ruine ; puis, enfonçant son chapeau sur sa tête, il fit un pas vers la porte.

— Où vas-tu ? lui dit Madeleine.

— Au Rhône, me noyer...

— Pas si vite, mauvais sujet !... Voyons; me promets-tu de ne plus boire ?...

— Pas même de l'eau, répliqua Jacques d'un ton de conviction.

— Me promets-tu de renoncer à toutes tes bêtises de République ?

— Oui... à preuve que, si tu y tiens, je vais crier Vive le Roi !...

— Eh bien ! regarde !

Elle tira de sa poche une large enveloppe d'où s'échap-

1. *Ligarelles*, *gardo-biasso*, *roussette*, *cécis*, détails de couleur locale que nous avons cru devoir maintenir. Il est facile de deviner que notre correspondante anonyme, d'origine et d'habitudes provençales, redevient ici, après un court voyage à Paris, LE POLITIQUE EN SABOTS.

pa un beau billet de banque ; avec le billet, il y avait une lettre ; la voici :

« Je vous remercie, ma chère Madeleine, d'avoir eu confiance en moi. Je savais déjà, par ouï-dire, que les mauvaises années, la baisse des garances, l'inondation, le phylloxera, quelques dettes arriérées, et aussi la fréquentation trop assidue du cabaret républicain, menaçaient de mettre votre mari sur la paille... Ce serait dommage; Jacques n'est pas un méchant homme, et on peut dire de lui comme de deux ou trois millions de ses pareils, qu'il suffirait de quinze jours de Monarchie pour le guérir de ses manies radicales et bachiques. Quoi qu'il en soit, je n'oublie pas que vous avez nourri mon fils Albéric, mon brave blessé de Coulmiers. Je vous envoie sous ce pli un billet de 1,000 francs. S'il n'y en a pas assez, nous ajouterons quelque chose de plus. Dites à Jacques de ne pas s'inquiéter de l'affaire de son délit de chasse. Le président du tribunal est mon ami intime ; je lui ai parlé : à tout péché miséricorde ! Notre braconnier en sera quitte pour le *minimum*, et il n'aura pas besoin de faire le voyage. Adieu, ma bonne Madeleine, et encore une fois merci.

» Votre affectionné,

» Marquis de BRÉANT. »

— Ah ! le brave homme ! l'excellent marquis! s'écria Jacques, soulagé d'un poids énorme. Puis son front se

rembrunit; il se sentit saisi d'un remords qui fut sincère pendant cinq minutes, et il ajouta à demi-voix :

— Et dire que j'ai voté contre lui aux dernières élections !

Et dire, mon pauvre Jacques Bonhomme, que, si l'occasion s'en présente, vous recommencerez ! !...

VIII

MARPHURIUS OU LES SUPERSTITIONS

A Monsieur Amédée de J...

MON CHER AMI,

Vous êtes jeune, et les jeunes gens ont beaucoup d'imagination. Veuillez donc, je vous prie, me suivre un moment dans le domaine de la fantaisie la plus paradoxale et de l'invraisemblance la plus impossible.

Figurez-vous un philosophe, un penseur, un moraliste, — un sceptique peut-être, — à qui Dieu aurait accordé le triste privilége de vivre aussi longtemps que Mathusalem. En 1374, il n'était plus un enfant; en 1874, il ne radote pas encore : je l'appelle Marphurius, en l'honneur de Molière, et pour que notre récit soit plus clair.

Maintenant, attention! Nous sommes en 1374. Le théâtre représente une maison à demi bourgeoise, à demi rustique, moitié grange, moitié cabaret, située sur une grande route, près d'un gros village.

MARPHURIUS, promeneur intrépide, — j'allais dire péripatéticien, — a été surpris, à travers champs, par un orage épouvantable; rafales qui tordent les chênes comme des roseaux; pluie torrentielle, éclairs, grêle, violents coups de tonnerre. Il court chercher un refuge dans la maison, dont les propriétaires se hâtent de lui ouvrir. Il entre, et voici ce qu'il aperçoit d'abord :

A droite, une immense cheminée, où brûle un tronc d'arbre tout entier, et dont le vaste manteau abrite à la fois l'aïeule presque centenaire, un gros chien de garde, un chat et un enfant de cinq à six ans, à la mine fiévreuse; yeux cernés, mains brûlantes, corps grelottant. L'aïeule file sa quenouille en récitant son chapelet qu'elle égrène entre ses doigts ridés.

A gauche, un bahut qui sera très-recherché et payé fort cher cinq cents ans plus tard; rempli du linge de famille et surmonté d'une statue de la Sainte Vierge, qui fait plus d'honneur à la piété de l'artiste qu'à son talent. Au fond, un large rideau de serge, qui masque un grand lit, une petite couchette et un berceau. Les murs, blanchis à la chaux, sont tapissés d'images de saints, grossièrement coloriées. Les deux filles aînées, Catherine et Louisette, sont agenouillées devant la table où brille un

cierge allumé. A chaque nouvel éclair, suivi de près par un éclat de tonnerre, l'aïeule, le père, la mère, les deux filles et l'enfant malade font le signe de la croix.

Marphurius hausse les épaules, et dit entre ses dents : quelle superstition! quelle ignorance! Prendre pour des signes du courroux céleste les simples phénomènes de la Nature! Allons, je vois qu'il faudra bien trois ou quatre siècles pour dissiper ces ténèbres... Ces braves gens ne savent rien... Comment s'en étonner? Les nobles et les prêtres ont tout intérêt à les maintenir dans cet état d'abrutissement... Mais patience! tôt ou tard, ces déshérités auront leur part de liberté, d'instruction, de lumière, et alors... — S'adressant au maître de la maison: Merci de votre hospitalité, monsieur... monsieur...

— Je ne suis pas un monsieur; je suis un pauvre paysan tout rond, Simon Boulard, pour vous servir; et voilà ma femme Mariotte, et mes deux grandes filles, Louisette et Catherine, et mon pauvre petit dernier, Baptistin, qui a les fièvres... André, son frère aîné, est dehors, et je suis inquiet... par un temps pareil !... Grand'mère! ajoutez un *Pater* et un *Ave*, pour qu'il n'arrive rien à notre cher garçon!...

MARPHURIUS, tout bas : — Idiot! — Il s'approche du petit Baptistin, lui tâte le pouls, et dit d'un ton doctoral : Votre enfant a les accès de fièvre...

SIMON. — Nous le savons. Il y a au couvent voisin,— des Chartreux, — un Père, un saint homme, qui vient

nous voir tous les matins, et qui est un peu médecin.. Il soigne le petit, ot lui a donné une médaille... En outre, trois autres Pères ont dit hier la messe pour sa guérison; aussi nous sommes bien tranquilles...

MARPHURIUS, à part. — Niais!

Entre un mendiant, vieux avant l'âge; air sombre, regard en dessous, mauvaise figure. Mariotte lui donne un morceau de pain; il sort sans remercier.

SIMON reprend : — Jacques! Père Jacques! restez donc et chauffez-vous jusqu'à ce que l'orage soit fini... Mais non... il ne m'écoute pas... il est déjà loin... En voilà un qui ferait mieux d'aller se confesser et de...

MARPHURIUS. — Qu'a-t-il donc fait de si noir?...

SIMON.— Hélas! il a été puni par où il avait péché... Il y a dix ans, Jacques était plus riche que nous... Il possédait une ferme, un pré, une vigne et trois chevaux, vigoureuses bêtes qui lui rapportaient beaucoup d'argent, parce qu'il les attelait à sa charrette et faisait des voyages pour ses voisins... Les Révérends Pères l'avaient même chargé des transports de leurs fourrages et de leurs grains... Seulement, il jurait comme un possédé, et dom Mathias, le Père économe, lui disait toujours : Jacques! Jacques! prenez garde! cela vous portera malheur... Il en riait dans sa barbe, et continuait de blasphémer... Hé! bien, monsieur, monsieur...

MARPHURIUS. — Marphurius...

SIMON. — Marphurius!.. Ses trois chevaux sont morts

le même jour... Un mois après, sa ferme a brûlé; pour la rebâtir, pour se remonter, il s'est endetté; il n'a pas payé, et aujourd'hui, le malheureux est réduit à mendier son pain...

MARPHURIUS, à part. — Imbécile!..

Entre une petite fille de dix ou douze ans, qui fait comprendre par signes qu'elle demande une tasse de lait. Mariotte, en la servant, la regarde avec une douloureuse sympathie.

MARPHURIUS, à Simon. — Elle est..?

SIMON. — Hélas! oui, sourde-muette.. Encore une punition de Dieu.. Sa mère, la Denise, n'était pas une méchante femme; mais elle avait la manie de travailler le dimanche... Pendant qu'elle était grosse, ma bonne Mariotte lui dit : Voyons, Denise, soyez raisonnable... renoncez à cette funeste habitude, dans l'intérêt de l'enfant que vous portez.. Elle promit; le surlendemain était un dimanche... Nous la vîmes, à la nuit tombante, sarclant un champ dont elle avait hérité... Le vendredi suivant, elle accoucha, avant terme, de cette pauvre Georgette, qui est et qui sera toute sa vie...

MARPHURIUS. — Sourde-muette, vous l'avez dit... — A part. — Oh! c'est trop fort!...

Entre le jeune André, fils aîné de la maison... pâle, ruisselant de pluie, les cheveux hérissés, les yeux hagards, les pieds trempés de boue... Il s'écrie d'une voix brisée d'épouvante : — Je l'ai vue... elle m'a poursuivi...

elle est là peut-être, derrière la porte... j'ai cru que j'en mourrais de peur. (Le tonnerre gronde dans le lointain.)

— Qui, vue?..

ANDRÉ. — La morte... je vous le disais bien.. qu'elle *revient* tous les mercredis soir, à l'heure où le misérable Gaspard l'a assassinée... parce qu'elle ne voulait pas de lui et qu'elle allait épouser Antoine... J'avais toujours évité de passer du côté de cette masure... mais, aujourd'hui, comme il pleuvait à torrents, j'ai voulu prendre par le plus court, et...

SIMON, l'interrompant d'un ton grave. — C'est bien, mon fils, calme-toi.. Si elle *revient*, c'est que l'on n'a pas assez prié pour le repos de son âme... demain, nous irons au couvent, et nous nous entendrons avec dom Philippe...

MARPHURIUS. — Mes bons amis, il ne pleut plus... Merci encore et bonsoir... (*Exit*). Sur la route : Non, je ne croyais pas que l'ignorance et la stupidité humaines pussent aller si loin !... Que d'années, que de progrès il faudra pour émanciper ces intelligences obtuses, pour ouvrir les yeux à ces pauvres aveugles ! Mais aussi, quelle joie pour le philosophe, lorsqu'une aurore radieuse succédera enfin à cette nuit ! Comme il sera grand, comme il sera beau, comme il sera pur, le peuple remis en possession de ses droits, délivré de ses chaînes, débarrassé de ses langes, appelé à prendre sa part des bienfaits de la raison, de la science et de la vérité ! Si j'étais sûr que

Dieu existe, je le prierais de me laisser vivre jusqu'à cette heure solennelle où l'humanité triomphera de la superstition et de la barbarie!...

1874. — Même décor. Un soir d'été. Il fait très-chaud. Marphurius, fatigué, mourant de soif, trempé de sueur, se dirige vers un puits voisin de la maison. En approchant, il s'aperçoit que l'orifice est recouvert de planches épaisses et soigneusement cadenassées. — Tiens! c'est singulier... Est-ce que l'eau se vendrait dans ce pays-ci?... Au fait, le vin est si cher!

Il entre dans la maison... On lui sert un verre d'eau relevé de quelques gouttes d'absinthe. Il boit une gorgée et fait la grimace. L'orage s'amoncèle à l'horizon. Deux jeunes filles, Suzanne et Isabeau, sont en train de lire un feuilleton de petit journal républicain. Étienne, le père de famille, nettoie un vieux fusil. Sa femme, Rosalie, épluche des herbes. Un enfant de sept ou huit ans, maigre et blême, tremble la fièvre dans un coin. Les cloisons, tendues d'un papier bariolé, sale et huileux, sont ornées de quatre lithographies malproprement encadrées; portraits de Garibaldi, de Gambetta, de Napoléon Ier et de Pierre Leroux.

— Vous regardez mes portraits! dit Étienne avec une certaine emphase; quatre bienfaiteurs de l'humanité!

Marphurius ne répond que par une quinte de toux : hum! hum! Cinq cents ans de réflexion et d'expérience l'ont un peu refroidi.

Il s'avance vers les deux jeunes filles, au moment où Isabeau murmure à l'oreille de Suzanne : « Je te le disais bien, que tous les crimes sont commis par des ducs ou des marquis, et que l'on a soin de détourner les soupçons sur de pauvres gens comme nous!... »

— Belle éducation et jolies lectures! bredouille Marphurius de plus en plus assombri. Pour se donner une contenance, il prend la main de l'enfant malade, et s'écrie :

— Votre *bébé* a une grosse fièvre... Est-ce que vous n'avez pas un médecin dans le voisinage?

— Il y en avait un, répond Étienne un peu embarrassé; mais je vas vous dire... L'an dernier, on a parlé du choléra dans le pays... Nous savions que c'étaient les médecins, les riches et les prêtres qui empoisonnaient le pauvre monde, histoire de se débarrasser du peuple qui les gêne... pour lors, on a fait des misères au docteur; on lui a brisé ses vitres; on lui lançait des pierres dans la rue; on parlait même de le jeter à l'eau; il est parti nuitamment, et nous ne l'avons plus revu.

MARPHURIUS, frappé d'une idée subite. — Attendez... ce puits que je viens de voir, bouché avec des planches et fermé à l'aide d'un cadenas... n'est-ce pas pour la même raison?...

ÉTIENNE. —Justement... nous n'avions pas envie que les domestiques du château y jetassent de l'arsenic... sans compter qu'Agathe, la femme de chambre de la marquise,

a le mauvais œil... même, qu'elle a jeté un sort à mon neveu, Blaise, le conscrit, qui a tiré le numéro 1.

MARPHURIUS à part. — Complet!

Passe sous la fenêtre un ecclésiastique fort âgé. L'orage éclate avec furie. Le pauvre prêtre ouvre péniblement un parapluie presque aussi vieux que lui... Il chancelle à chaque pas, luttant contre la bourrasque.

MARPHURIUS. — Eh! bien, vous ne lui criez pas d'entrer, pour se reposer ici pendant l'averse?...

ÉTIENNE. — Oh! que non pas!... c'est notre curé... Il y a beau temps que je ne le salue plus... Je lui conseille de prier son bon Dieu que nous n'ayons pas la République...

MARPHURIUS. — Mais nous l'avons...

ÉTIENNE, (brusquement.) — Je parle de la vraie... de la bonne... L'abbé passerait un mauvais quart d'heure... Mon cousin Thomas lui garde, comme on dit, un chien de sa chienne... Figurez-vous que Thomas avait un fils... Pierre, dit Pierrot, un triste sujet, j'en conviens. Toujours au café, aux bastringues, le diable et son train... Pierrot tombe malade, et bien malade, puisqu'il en est mort... Le curé se présente... On le chasse, naturellement... Dans la famille, nous n'aimons pas les robes noires... Il revient... On le rechassse, comme de juste... Pierrot meurt... Croiriez-vous que ce vieux cafard lui a refusé les prières de l'Église?...

MARPHURIUS, avec une ironie mal déguisée. — Horreur!

ÉTIENNE. — Aussi, depuis ce jour-là, c'est bien fini... Je défends à ma femme et à mes filles de faire leurs Pâques... Le curé doit être bien attrapé... Vous regardez ce papier... C'est une circulaire du candidat blanc... un vicomte !

MARPHURIUS. — Ah ! vous allez avoir des élections?...

ÉTIENNE. — Oui, de dimanche en huit... Mais vous comprenez, nous avons notre candidat tout prêt, recommandé par le co... le co co...

SUZANNE, soufflant son père. — mité démocratique.

MARPHURIUS. — Vous le connaissez ?

ÉTIENNE. — Non... Il n'est pas du pays... C'est un Parisien... Un bon, un pur, un ami du peuple...

MARPHURIUS. — J'avais entendu dire que le vicomte était bienfaisant, qu'il avait rendu des services, organisé et dirigé de grands travaux !...

ÉTIENNE. — Allons donc! c'est une frime... C'est pour s'en... pour s'en... Isabeau, comment dit le journal ?...

ISABEAU, sans broncher. — graisser des sueurs du peuple...

ÉTIENNE. — D'ailleurs tout le monde sait que le vicomte est parent de M. de Bismark, et que, pendant la guerre, il lui a fait passer des renseignements, des vivres et de l'argent [1]....

1. Historique. Voir, dans *le Correspondant* du 25 janvier, un article de M. de Champagny.

MARPHURIUS. — Mais je croyais que le fils aîné du vicomte s'était bravement battu contre les Prussiens, et avait été tué à Coulmiers ?...

ÉTIENNE. — C'est un bruit que l'on a fait courir... (Confidentiellement). Vous connaissez maître Rouginot ?

MARPHURIUS. — Non.

ÉTIENNE. — Un ex-notaire, un bien brave homme... l'agent électoral de notre candidat... Il me disait, pas plus tard qu'hier, avoir vu à Bruxelles, vu comme je vous vois, le jeune vicomte se promener la canne à la main...

MARPHURIUS. — Dites-moi, monsieur Étienne, quel âge avez-vous ?

ÉTIENNE, se rengorgeant. — J'aurai quarante-sept ans le 4 septembre... Je suis fier d'être né un si beau jour...

MARPHURIUS. — Vous avez dû voter plusieurs fois sous l'Empire ?...

ÉTIENNE, rougissant jusqu'aux oreilles. — Non... c'est-à-dire oui... que voulez-vous? on avait, dans ce temps-là, certaines façons d'agir et de parler... qui... que...

MARPHURIUS, écœuré. — A part : Aussi lâche que bête !

En ce moment, le tonnerre redouble, et on entend la cloche du village sonner à triple carillon.

Un quart d'heure après, entre François, le fils de la maison; un hercule.

FRANÇOIS. — Ah ! je suis content de ma journée... Je viens d'administrer une bonne volée à Marcel le sacris-

tain, parce qu'il ne voulait pas me laisser monter dans le clocher pour sonner la cloche... Il y a longtemps que je lui préparais ce petit régal... Maintenant, il a son compte... Je ne risque rien... il n'a pas de témoins, et le maire est mon ami...

MARPHURIUS. — Monsieur Étienne, combien vous dois-je ?

ÉTIENNE. — L'eau fraîche, l'absinthe, le gîte... ce sera trente sous...

MARPHURIUS. — C'est un peu cher...

ÉTIENNE. — Dame! les impôts sont si lourds !.. et les affaires vont si mal ! — (Tout bas à Marphurius qui se dirige ver la porte :) — Tenez, monsieur, vous me faites l'effet d'un brave homme... qui a les bras longs... vous devriez bien demander pour moi un bureau de tabac...

MARPHURIUS sur la route. — Allons, ils sont encore plus stupides qu'en 1374 !

UN PASSANT. — Oui, mais en revanche ils ont le suffrage universel !

NOTE A

Quelques personnes m'ont trouvé trop sévère pour Prosper Mérimée et pour ses lettres, auxquelles je crois avoir fait bonne mesure ; car évoquer les noms de madame de Sévigné, de Cicéron et de Voltaire, ranger un BON TIERS de ces *Lettres à une inconnue* parmi les chefs-d'œuvre du genre épistolaire, c'était peut-être dépasser la note juste. En somme, il y a, dans ces deux volumes, dix ou douze pages ravissantes, quinze ou vingt passages fort curieux et une centaine de traits fort spirituels; rien de plus.

Mais puisque j'ai nommé M. Requien, naturaliste avignonnais, botaniste et géologue incomparable, homme de génie dont la gloire modeste s'est renfermée dans sa province, je dois constater ici un détail qui ne pouvait pas me porter à l'indulgence, et qui, selon moi, nous livre Mérimée tout entier.

Peudant treize ans, de 1834 à 1847, l'auteur de *Colomba* a été en correspondance avec M. Requien. Ses lettres (la valeur d'un volume,) sont au musée d'Avignon. Elles pourraient paraître d'autant plus intéressantes qu'elles sont datées d'une époque dont il est peu question dans ses *Lettres à une inconnue,* et qu'elles traversent presque tout le règne de Louis-Philippe. Pour mes lecteurs et pour moi c'eût été une bien bonne fortune; du Mérimée inédit, familier, épistolier, en déshabillé et en robe de chambre, arrivant tout à point pour vous dédommager de ma prose. J'espérais pouvoir extraire quelques perles de cet écrin, quelques fleurs

de cet herbier. Hélas! ce n'est pas possible, et vous en avez déjà deviné la raison; cette familiarité est du cynisme, ce déshabillé est de l'indécence, cette robe de chambre n'est pas même une feuille de vigne; cet écrin est un fumier, cet herbier exhale une odeur de *lupanar*. J'ai dû renoncer aux bénéfices de cet emprunt, de peur d'être, une fois dans ma vie, trop amusant.

NOTE B

Pendant un récent séjour à Cannes où Mérimée a laissé de bons souvenirs, j'ai pu de nouveau constater que des personnes très-recommandables, très-distinguées et même très-catholiques, m'avaient trouvé trop sévère. Je dois donc essayer d'expliquer ce qui leur a paru presque inexplicable.

D'abord, si les *Lettres à une inconnue* fourmillent de détails offensants ; si, contrairement à l'attente générale, la réputation de *galant homme*, unanimement décernée à Mérimée, y a perdu plutôt que gagné, ce n'est pas lui qui est le vrai coupable. A quoi sert l'amitié, si la mystérieuse *amie*, la spirituelle *inconnue*, n'a pas compris ce qui saute aux yeux ; que, pour un frivole intérêt de vanité ou une médiocre question d'argent, elle allait compromettre la mémoire de l'homme éminent qui lui avait prodigué, pendant trente ans, les témoignages de la confiance la plus absolue, et que son charme ou ses charmes avaient fait tour à tour passer de l'amour apaisé ou dompté à une fidèle et sincère affection ?

Mais, répondrai-je à mes aimables contradicteurs, je ne puis accepter la discussion sur ce terrain ; ce qui reste acquis au débat, c'est que Mérimée, académien, sénateur et sexagénaire, a traité avec une légèreté inouïe et parfois avec une ingratitude inexcusable, des hommes qui le valaient bien, et qui personnifiaient pour lui, non-seulement des bienséances, mais des devoirs. Quiconque sollicite un fauteuil à l'Académie française, contracte l'engagement tacite de lire et même d'étudier les ouvrages des candidats qui

viendront à leur tour lui demander son suffrage. Lorsque Mérimée écrit (9 avril 1866) : « Avez-vous lu quelque chose de M. Cuvillier-Fleury? Si oui, donnez-m'en votre avis, » — il ne fait tort qu'à lui-même. A cette date, et même quinze ans auparavant, tout lettré, que dis-je? tout individu sachant lire, avait lu les *Portraits politiques et révolutionnaires*, les *Études historiques et littéraires*, et toutes les éloquentes pages, si ingénieuses, si attiques, si solides et si vraies, qui auraient dû ouvrir, dix ans plus tôt, à M. Cuvillier-Fleury, les portes de l'Académie.

Quant à Joseph Autran, le pur et noble poëte de la *Fille d'Eschyle* et des *Poëmes de la mer*, de la *Vie rurale* et des *Sonnets capricieux*, la légèreté anti-académique s'aggrave d'une ingratitude de gastronome. Chaque fois que Mérimée revenait à Marseille, il s'y attablait à demeure et presque sans invitation chez M. B..., beau-père du poëte, et célèbre sur tout le littéral de la Méditerranée par l'exquise finesse de son goût et le génie de son cuisinier. M. B... aurait rendu des points à Brillat-Savarin, à Grimod de la Reynière et au baron Brisse. Là, le merveilleux conteur étonnait de ses prouesses pantagruéliques et de ses silences plantureusement employés les convives bénévoles, rassemblés pour voir et pour entendre l'auteur du *Vase Étrusque* et de *Colomba*.

Au surplus, Victor de Laprade et Joseph Autran, Jules Sandeau et Cuvillier-Fleury, ont été bien spirituellement vengés par un poëte anonyme dont les malices, dignes de l'anthologie, l'emportent de beaucoup sur mes lourdes critiques. C'est le dard de l'abeille, l'épine de la fleur, après la férule du *magister*. Je supplie les propriétaires des villas dont les blanches façades se mirent dans les eaux transparentes du golfe Jouan ou de la Napoule, — si, par un hasard extraordinaire, mon volume leur tombe entre les mains, — de lire, dans *le Correspondant* du 10 février 1874, cette pièce charmante dont voici quelques strophes :

A une Inconnue.

A ce malheureux Mérimée
Vous jouez un fort méchant tour,
En nous donnant, tout imprimée,
Sa correspondance d'amour.

Le voilà, donc, ce grand sceptique
Qui couvrait tout de ses mépris ;
Il représente à la critique
Le renard qu'une poule a pris !.

Lui qui craignit tant d'être dupe,
Il a le cœur presqu'enfantin ;
Il soupire après une jupe
Avec des gestes de pantin.

Vieil écolier dont vos mérites
Ont tout à fait charmé le goût,
Il effeuille les marguerites
En disant : « un peu ! pas du tout ! »

. . . .

Il mêle à ses airs de guitare
Mille détails, au jour le jour,
Sur l'Empereur, sur son catarrhe,
Sur les toilettes de la cour ;

Il aime son maître, il adore
Le huis-clos des joyeux festins,
Et pour la femme d'Isidore
Il fait des contes libertins..

Soumis à l'auguste caprice,
Il faut bien de l'ennui profond
Distraire cette impératrice
Dont il se nomme le bouffon.

Ses goûts d'ailleurs sont difficiles ;
Il n'a pas les instincts flatteurs,
Témoin ce surnom d'imbéciles
Qu'il donne à deux cents sénateurs !

Voyez, il lance à leur adresse
Toutes les flèches de son arc,
N'ayant d'éloge et de tendresse
Que pour le comte de Bismark.

C'est le censeur à toute épreuve ;
Il juge tout avec aigreur,
Sauf la vertu de Sainte-Beuve
Et le bon sens de l'Empereur.

Esprit blasé, lecteur morose,
Qu'on ne lui parle pas de vers ;
Du haut de sa sublime prose
Il les regarde de travers.

Quiconque cherche l'harmonie
Lui semble pris de vertigo.
Que dites-vous de l'ironie
Pour Lamartine et pour Hugo ?

Il est surtout prompt à l'injure,
Aux coups de griffe de chacal,
Quand il s'agit, par aventure,
De quelque pauvre clérical.

C'est toujours don Juan ; c'est l'athée,
L'ennemi du Dieu tout-puissant ;
La mort cependant s'est hâtée ;
Il ne blasphème qu'en toussant.

Il raille dans un style fade,
Qui sent, fort mal accommodé,
Le courtisan et le malade,
La tisane et l'habit brodé...

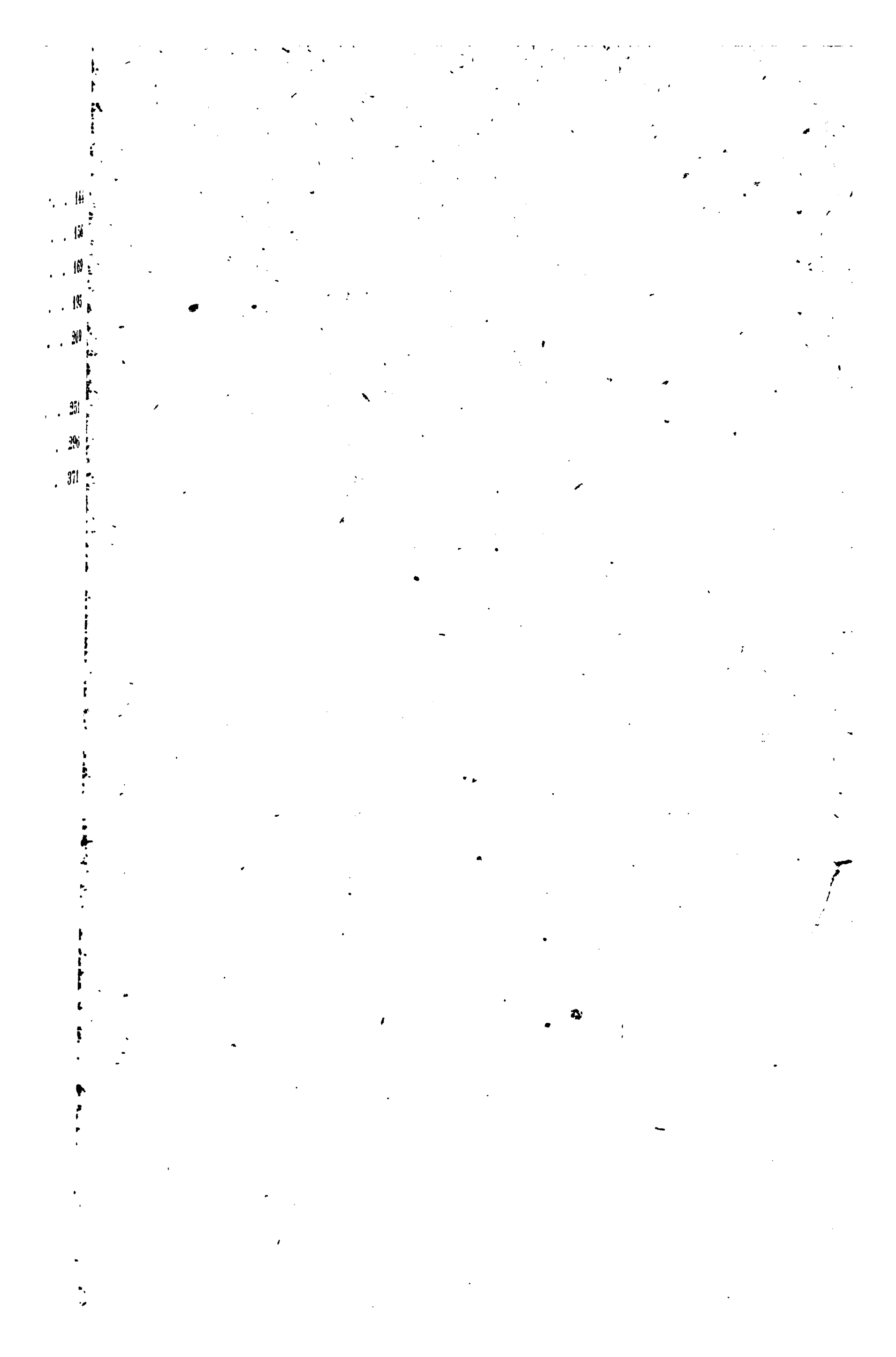
. . . .
. . . .

FIN

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

CHATILLON-SUR-SEINE. — IMPRIMERIE E. CORNILLAC



MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

DERNIERS OUVRAGES PUBLIÉS FORMAT GRAND IN-18

à 3 fr. 50 c. le volume

C.-A. SAINTE-BEUVE
de l'Académie française — vol.
Lettres à la Princesse, 3e *édition*.. 1
P.-J. Proudhon, sa vie, sa correspondance, 3e *édition*.......... 1

GEORGE SAND
Le Château de Pictordu.......... 1
Impressions et Souvenirs 2e *édition*. 1

JULES SANDEAU
de l'Académie française
Jean de Thommeray — Le Colonel Évrard.......................... 1

PROSPER MÉRIMÉE
de l'Académie française
Dernières Nouvelles.............. 1

ALEXANDRE DUMAS FILS
Thérèse............................ 1

OCTAVE FEUILLET
de l'Académie française
Julia de Trécœur, 7e *édition*....... 1

LOUIS ULBACH
Le Sacrifice d'Aurélie............. 1

SAINT-MARC GIRARDIN
de l'Académie française
Souvenirs et Réflexions d'un Journaliste 2e *édition*............... 1

ERNEST FEYDEAU
Catherine d'Overmeire, *nouv. édit*.. 1

L'AUTEUR DE ROBERT EMMET
Les Dernières années de Lord Byron. 1

ÉVODIE
Un Homme d'honneur............. 1

MADELEINE
Lettres d'une honnête Femme...... 1

GUSTAVE FLAUBERT
L'Éducation sentimentale — Histoire d'un jeune Homme. 3e *édition*... 2

FÉLIX BUNGENER
Rome et le Vrai.................. 1

COMTE AG. DE GASPARIN
Luther et la réforme au XVIe siècle. 1

AURELIEN SCHOLL
La Dame des Palmiers............ 1

PAUL PERRET
Les Amours sauvages............. 1
L'Amour éternel, 2e *édition*....... 1

LOUIS DE LOMÉNIE
de l'Académie française — vol.
Beaumarchais et son temps, 3e *édit. revue et corrigée*................ 2

A. DE PONTMARTIN
La Mandarine..................... 1
Nouveaux Samedis................. 9

HECTOR MALOT
Un Mariage sous le second Empire, 5e *édition*...................... 1
La Belle Madame Donis, 5e *édition*. 1

EDMOND SCHERER
Études sur la Littérature Contemp.. 1

TH. BENTZON
La Vocation de Louise............ 1

EUGÈNE MANUEL
Pendant la guerre, 2e *édition*...... 1

EDMOND PLAUCHUT
Le Tour du monde en 120 jours, 3e *édition*...................... 1

VICTOR HUGO
L'Année terrible, 22e *édition*....... 1

ALBERT MILLAUD
Voyages d'un Fantaisiste.......... 1

AMÉDÉE ACHARD
Histoire d'un homme, *nouv. édition*. 1

ADOLPHE D'ENNERY
Le Prince de Moria, 2e *édition*..... 1

* * *
La Dame au Rubis................ 1

BRET-HARTE
Traduction de Th. Bentzon
Récits Californiens 1

CHARLES MONSELET
Monsieur de Cupidon, *nouv. édit*.. 1

Mme P. DE SAMAN
Les Enchantements de Prudence avec préface de G. Sand, 2e *édition*.... 1
Les Nouveaux Enchantements 1

PIERRE VÉRON
Les Coulisses du grand Drame..... 1

COMTESSE DASH
Les Malheurs d'une Reine.......... 1

ÉDOUARD CADOL
Madame Élise..................... 1

Boulogne (Seine). — Imp. Jules Boyer et Cie.